

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE
FONDÉE PAR FÉLIX ALCAN

LE SURNATUREL ET LES DIEUX

D'APRÈS LES MALADIES MENTALES
(ESSAI DE THÉOGÉNIE PATHOLOGIQUE)

PAR

GEORGES DUMAS

Membre de l'Institut
Membre de l'Académie de Médecine
Professeur honoraire à la Sorbonne



**PRESSES UNIVERSITAIRES
DE FRANCE**

**LE SURNATUREL ET LES DIEUX
D'APRÈS LES MALADIES MENTALES**

FH02-211

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE
FONDÉE PAR FÉLIX ALCAN

LE SURNATUREL ET LES DIEUX

D'APRÈS LES MALADIES MENTALES
(ESSAI DE THÉOGÉNIE PATHOLOGIQUE)

PAR

GEORGES DUMAS

Membre de l'Institut
Membre de l'Académie de Médecine
Professeur honoraire à la Sorbonne



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1946

DÉPOT LÉGAL
1^{re} édition 2^e trimestre 1946
TOUS DROITS
de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays
COPYRIGHT
by Presses Universitaires de France, 1946

DÉDICACE

Je dédie ce livre à la mémoire de Maurice Lion, ancien élève de l'École Normale, professeur au Lycée de Marseille, tué à l'ennemi le 9 septembre 1914 pendant la première bataille de la Marne.

« C'est ton nom, mon cher Maurice, que je veux inscrire d'abord sur la première page de ce livre, parce que ton enfance et la jeunesse furent les amies de ma jeunesse et de mon âge mûr ; mais je le dédie aussi à ces jeunes hommes qui furent mes élèves et qui, riches comme toi d'intelligence, de savoir et d'avenir, ont eu comme toi le noble orgueil d'offrir plus que leur vie à la patrie. J'écris pieusement leurs noms à côté du tien :

Autier, élève de l'École Normale ;

Barat, agrégé de philosophie, interne des hôpitaux de Paris ;

Chaniac, élève de l'École Normale ;

Dagnan-Bouverel, agrégé de philosophie, interne des asiles de la Seine ;

Lamarque, élève de l'École Normale ;

Terrasse, élève de l'École Normale.

Vous travailliez tous dans la joie de vivre et vous pensiez mûrir pour une autre moisson ; mais vous saviez depuis votre enfance quel grand devoir pourrait être le vôtre et vous avez accueilli, avec un grave sourire, l'âpre deslin qui ne vous surprenait pas ; sourire d'autant plus grave chez la plupart d'entre vous que, suivant les paroles du poète philosophe, « ils ne croyaient pas au festin des dieux » (1).

G. D.

(1) A. de Vigny, *La Carène de jonc*.

AVERTISSEMENT

1) *Peut-être aurions-nous pu faire figurer les démons dans le titre de ce livre, mais, comme on le verra, ils y tiennent peu de place à côté des dieux, et ce que l'on dit de l'origine des dieux peut, mutatis mutandis, s'appliquer à l'origine des démons.*

2) *Nos observations ont porté, en général, sur des malades de l'asile Sainte-Anne, pris, pour la plupart, dans le service du P^r Henri Claude, service clinique de la Faculté de Médecine, où nous avons notre laboratoire de psychologie pathologique ; mais nous avons mis aussi à contribution les services de nos excellents confrères Sérieux, Capgras, Guiraud et Leroy. Nous avons eu, en outre, la possibilité d'observer quelques aliénés internés dans des Maisons de Santé privées et même des aliénés non internés.*

G. D.

PRÉFACE

On entend, en général, par Surnaturel tout ce qui est supérieur à l'ensemble des êtres finis et aux lois qui les régissent. Les démons, les dieux, les prophètes, les inspirés, les illuminés, les sorciers, les forces qui sont censées leur obéir, tout cela fait partie du Surnaturel. Or, nul n'ignore que beaucoup d'aliénés vivent, partiellement ou complètement, dans le Surnaturel ; ils se déclarent fils de Dieu, envoyés de Dieu, messies, Dieu lui-même, ils se croient favorisés ou persécutés par des dieux, des démons ou des êtres humains auxquels ils attribuent des pouvoirs surnaturels, et ils ont affaire, dans leurs délires, à des forces mystérieuses, hostiles ou favorables. D'autres malades semblent victimes d'une étrange mythologie ou d'une métaphysique non moins étrange. Ils se disent métamorphosés en bois, en fer, en pierre, en bête. Ils nient l'existence des hommes et des choses qui les environnent, celle de l'univers entier et de leur propre personne ; ils déclarent vivre hors du temps, hors de l'espace, hors de l'histoire, hors de la vie, hors de la mort (1). D'autres enfin vivent dans un monde plus ou moins clos où s'efface la distinction du possible et de l'impossible et où leur pensée, qu'aucune notion précise de cause ou d'identité ne limite, peut, à son gré, user librement de ces notions ou s'en passer.

On voudrait, dans les pages qui suivent, appliquer l'observation clinique et psychologique aux sentiments qui se traduisent dans ces multiples idées délirantes, analyser les mécanismes neurologiques, intellectuels, affectifs qui sont à l'origine de ces sentiments et de ces idées et, sous forme de conclusion, comparer le Surnaturel pathologique, considéré dans ses origines et dans son rôle, avec le Surnaturel social, c'est-à-dire tel que la Société le crée ou l'accepte, considéré, lui aussi, dans ses origines et son rôle.

Nous ne croyons pas que cette création du Surnaturel par les maladies mentales ait jamais été utilisée de la sorte, par la méthode chère à notre regretté maître Théodule Ribot, et nous ne nous

(1) Il y a du pêle-mêle là-dedans, mais tous ces faits se classeront d'eux-mêmes à mesure que défileront les psychoses où on les rencontre.

dissimulons pas les difficultés d'une conclusion où nous essayerons d'éclairer des faits sociaux et normaux en les comparant à des faits individuels et morbides qui ne peuvent présenter avec les premiers que des analogies plus ou moins étroites, et non des identités. Nous estimons cependant qu'à côté des méthodes proprement sociologiques, la méthode psychopathologique peut être employée ici avec quelque résultat, et nous pensons aussi que, la théogénie sociale ne fût-elle éclairée que de loin par la théogénie pathologique, ce qui n'est pas notre opinion, celle dernière théogénie n'en présenterait pas moins un grand intérêt psychologique et philosophique.

*
*
*

On m'a déjà fait l'objection que tous les aliénés que je présente ayant subi, avant d'être malades, l'influence du milieu familial et du milieu social où ils ont vécu, sont déjà imprégnés de certaines idées et de certains sentiments relatifs au Surnaturel et qu'il me sera difficile de faire la part de la maladie dans ces idées et ces sentiments ; mais je n'ai pas l'intention de poser la question sous la forme simpliste et confuse que cette objection suppose. Ce que je veux étudier c'est la manière dont les aliénés utilisent, dans leurs délires, le Surnaturel qu'ils connaissent déjà, et surtout les mécanismes par lesquels ils créent du Surnaturel, et l'on verra que, si les croyances du milieu social ou familial peuvent colorer ces utilisations et même ces créations, elles n'interviennent à titre de causes ni dans les unes ni dans les autres. Il y a loin entre parler les croyances de son milieu et fabriquer des êtres surnaturels nouveaux ou faire jouer un rôle, dans un délire, à des êtres surnaturels anciens. Le fait d'être croyant ou incroyant peut avoir de l'influence sur la forme religieuse ou profane du Surnaturel, mais ce n'est pas évidemment parce qu'un malade est croyant qu'il va délirer, et s'il utilise ou s'il crée du Surnaturel où nous retrouvons l'écho de ses croyances, elles ne déterminent ni les conditions ni le mécanisme des délires.

Pierre Janet m'a fait une objection beaucoup plus grave lorsque j'ai apporté, devant la Société de Psychologie de Paris, quelques faits relatifs à la présente enquête : « Vous n'avez guère à Sainte-Anne, m'a-t-il dit, en substance, que des malades appartenant à des classes populaires. Ne pensez-vous pas que l'ignorance et la superstition sont pour beaucoup dans la place faite au Surnaturel par vos délirants ? Vraisemblablement, vous n'auriez pas eu les mêmes résultats si vous aviez fait vos observations dans des Maisons

de Santé privées, sur des malades appartenant à des classes cultivées. »

Si cette objection était fondée, elle n'irait à rien de moins qu'à ruiner la base de ce travail, mais je ne pense pas qu'elle le soit. On pourra voir ici, en effet, que les malades cultivés, dont je publie l'observation, font place au Surnaturel dans leur délire pour les mêmes raisons et par les mêmes mécanismes que les malades incultes et souvent avec une virtuosité qui défie toute concurrence. D'ailleurs, sur les trente-quatre malades dont je donne l'observation commentée et dont la plupart sont de la clinique de Sainte-Anne, on trouve : un médecin, un homme de lettres, un officier, un artiste peintre, un pasteur protestant, une directrice d'école, une employée de bureau, trois autodidactes, un ancien élève diplômé de l'École des Hautes Études commerciales, deux femmes ayant leur brevet simple, une agrégée d'histoire, une institutrice, une jeune femme qui a fait ses études de médecine jusqu'à la sixième année, cinq femmes ou jeunes filles appartenant à des classes cultivées, dont une comtesse des plus authentiques ; le reste, soit treize malades, appartient à des classes populaires, commerçantes, artisanes ou ouvrières. Cet ensemble comprend une diversité de sujets qui est une image, approximative je le veux bien, mais une image cependant, de la diversité sociale, et l'on ne peut guère m'objecter que j'ai fait mes observations sur une classe unique et populaire en ignorant les autres.

Ce qu'il y a de vrai cependant, c'est que dans certains milieux populaires, des superstitions filles de l'ignorance et l'ignorance elle-même peuvent favoriser l'acceptation par le malade de thèmes délirants particulièrement absurdes, mais dans toutes les classes sociales les mêmes psychoses font place au Surnaturel et le marquent de leur empreinte, qu'elles le prennent dans les croyances du milieu ou qu'elles l'inventent.

Je me suis fait à moi-même une objection, voisine à certains égards de la précédente mais ne se confondant pas avec elle : c'est que la notion de loi naturelle, étant une acquisition relativement récente de l'humanité, et une acquisition insuffisamment répandue encore, l'idée du Surnaturel, qui se définit par opposition avec elle, était nécessairement confuse ou absente chez beaucoup de malades ; de telle sorte qu'ils pouvaient faire du Surnaturel sans se douter qu'ils en faisaient, tandis que d'autres malades, plus éduqués scientifiquement, devaient se refuser à admettre une intrusion brutale du Surnaturel dans leurs conceptions délirantes. Ces faits sont exacts, mais le fait de créer du Surnaturel, sans avoir conscience qu'on en crée, n'empêche pas le clinicien ou le psychologue d'observer les conditions

originelles de ce Surnaturel et de les comparer avec d'autres ; d'autre part, l'intransigeance rationaliste ou prétendue telle de certains malades n'empêche pas le Surnaturel, qu'ils excluent, de prendre sa revanche en se camouflant sous le nom de magnétisme, spirilisme, occullisme, ésotérisme, etc.

*
*
*

Une grande division des psychoses domine, dans ce livre, la question du Surnaturel, comme elle en domine bien d'autres ; c'est la division des psychoses en deux groupes, telle qu'on la peut concevoir d'après les travaux de Bleuler, de Kraepelin, de Kretschmer, de Henri Claude, de Minkowski, de Borel et de quelques autres auteurs.

Il y a toute une catégorie de psychoses qui font vivre le malade dans la réalité, avec un contact intellectuel affectif et pratique, et cette réalité c'est le monde familial et social avec ses mœurs, ses coutumes, ses préjugés, ses institutions, ses croyances, ses traditions politiques et religieuses, les courants d'opinion qui le traversent, les individus qui le composent avec leurs caractères et leur diversité. Ces psychoses, qui déforment toutes, plus ou moins, le réel, le prennent cependant comme point de départ pour les délires qu'elles prétendent fonder sur l'expérience et sur l'interprétation rationnelle des faits. Par leur attitude intellectuelle, affective et pratique les malades ne cessent de se tourner vers le réel. Leurs psychoses sont réalistes.

Il y a, d'autre part, des malades qui se détachent du réel au lieu de rester en contact avec lui ; ils s'isolent, soit partiellement, soit totalement, dans un monde qui leur est propre, dans cette vie intérieure que Bleuler a appelée l'aulisme. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, une simple préférence donnée à la vie intérieure sur la vie sociale ; la distinction faite par Bleuler est plus profonde ; elle a vraisemblablement des conditions neuro-psychiques ; il ne suffit pas de vivre en soi-même pour faire de l'aulisme, comme il ne suffit pas de se mêler à la vie sociale pour être réaliste, au sens de Bleuler. Il s'agit d'un repliement sur soi-même où la volonté n'entre pour rien. Les aliénés réalistes vivent dans la même réalité que nous et avec une logique qui, toute déviée qu'elle soit par des états affectifs, est encore notre logique ; les autres vivent partiellement ou complètement dans une pseudo-réalité et une pseudo-logique — on pourrait même dire une alogique — qui rappelle celle du rêve. Séparés à la fois de la logique et de l'expérience, ce qui revient au même, ils se désintéressent des rapports nécessaires qui

lient les faits entre eux et avec eux-mêmes ; leurs psychoses peuvent être appelées *déréalistes*.

La question du Surnaturel va se poser différemment dans les deux catégories de psychoses.

Dans la première, si le malade fait place au Surnaturel, ce Surnaturel fera partie du réel au même titre que d'autres réalités morales ou sociales.

Dans la seconde catégorie, d'où les directions affectives ne sont pas exclues, si le malade fait place au Surnaturel, ce Surnaturel fera partie de la pseudo-réalité et la pensée alogique sera la sienne.

Nous considérons cette distinction comme capitale et particulièrement féconde. Nous y reviendrons plusieurs fois à propos des faits concrets tirés de notre expérience psychologique et clinique. Disons cependant tout de suite, pour préciser la distinction par des exemples, que la malade Marie-Louise (1) qui prétend être Jeanne d'Arc réincarnée et qui soutient cette réincarnation par l'interprétation de quelques coïncidences exactes, sans que son délire ait jamais perdu le contact avec les réalités sociales environnantes, relève du Surnaturel réaliste ; tandis que Gardair, qui dit avoir été guillotiné maintes fois pour sauver des criminels « de haute famille » en prenant leur place et qui vit replié en lui-même, relève du Surnaturel déréaliste, non seulement parce qu'il fait un délire encore plus absurde que celui de Marie-Louise, mais surtout parce qu'il a conçu et développé son délire dans des rêveries aulistiques de grandeur, sans qu'il y ait entre ce délire et le réel aucune espèce de contact.

On voit combien il serait illégitime, du point de vue où nous nous plaçons, d'assimiler Surnaturel et irréel. Suivant que le Surnaturel intervient dans une psychose réaliste ou dans une psychose déréaliste, il participe du réalisme logique et paralogique de la première ou du déréalisme alogique de la seconde.

Comme, d'autre part, dans le groupe déréaliste, aussi bien que dans le groupe réaliste, chaque espèce de psychose pose la question du réel et par conséquent du Surnaturel d'une manière qui lui est propre, nous croyons indispensable de classer groupes et espèces d'après leurs rapports positifs ou négatifs, et les modalités de ces rapports avec la réalité. C'est la raison du chapitre qui suit.

(1) Tous les noms et prénoms des malades sont de mon invention. Il y avait trop d'observations dans ce livre pour que j'aie pu me contenter de donner les initiales des noms. Je l'ai fait quelquefois, mais, en donner davantage, c'était m'exposer à l'obligation d'user des mêmes initiales pour désigner des sujets différents.

PREMIÈRE PARTIE

NOTIONS PRÉLIMINAIRES

CHAPITRE PREMIER

LES PSYCHOSES ET LE RÉEL

Il serait très utile de pouvoir constituer, pour chacune des psychoses que la clinique mentale distingue, une sorte de personnalité analogue à celles que constitue la clinique organique par l'étude méthodique de l'étiologie, de la pathogénie, de l'anatomie pathologique, de la symptomatologie et de l'évolution de la maladie ; mais il s'en faut de beaucoup que la psychiatrie puisse remplir un pareil programme. Elle ignore la plupart du temps, ou ne connaît que d'une façon lointaine et banale, l'étiologie, la pathogénie et l'anatomie pathologique ; elle ne peut atteindre avec quelque précision que la symptomatologie et l'évolution. Encore, comme le faisait remarquer Gilbert Ballet dans ses leçons, la notion d'évolution est-elle sujette à caution, une même affection pouvant avoir, suivant les terrains et les circonstances, une marche et des aboutissants très divers.

Il résulte de là qu'on ne peut parler de maladie mentale au sens strict du terme, qu'on n'a jamais affaire qu'à des symptômes ou à ces ensembles de symptômes qu'on appelle des syndromes et qui sont sans rapport nécessaire avec des maladies déterminées, de telle sorte que toute classification des maladies mentales est d'autant plus fragile qu'elle a plus de prétention à l'être peu.

Quel que soit l'édifice élevé par la psychiatrie, cet édifice manquera de la base organique qui en assurerait la solidité, et c'est pourquoi, depuis plus d'un siècle et demi que la psychiatrie tend à se constituer comme science, nous avons vu tant de classifications tomber les unes sur les autres sous des critiques faciles et dans un oubli définitif. L'illustre et regretté Séglas me disait un jour avec ce comique mêlé d'amertume qui était dans sa manière : « Depuis cinquante ans que n'avons-nous pas encaissé en fait de classifications des maladies mentales, celle de Ball, celle de Ballet, celle de Kraepelin, celle de Dide et Guiraud, laquelle encore, celle de Régis, celle de Delmas, celle de Toulouse ; il y a là de quoi être ahuri pour l'éternité. Vous ne

vous sentez pas malade d'en avoir tant avalé ? Moi, je le suis, je me rends. » Bien des années auparavant, comme je disais à Féré, dans son service de Bicêtre, l'embarras où j'étais pour classer un malade qu'il avait voulu me montrer, le bon géant me dit en souriant : « Vous ne voyez donc pas que c'est un fou et, puisque vous voyez que ç'en est un, que vous faut-il de plus en fait de classification ? vous pouvez chercher, vous ne trouverez pas mieux. »

Cependant, en dépit des propos désabusés de Ségla et de Féré, on peut, croyons-nous, tout en faisant au scepticisme sa part, constater par l'analyse des syndromes, de leurs rapports et des instincts perturbés auxquels ces syndromes correspondent, que les classifications les plus récentes, comme celles du regretté Dide et de Guiraud (78), ont fait œuvre utile sinon complète en s'inclinant de plus en plus vers les critères de la psychologie, en attendant que l'avenir nous en donne d'autres. Ainsi ferons-nous et, pour les raisons indiquées dans la préface, nous classerons les psychoses d'après les diverses modalités de leurs rapports avec le réel.

I

Si on excepte les arrêts de développement mental comme l'idiotie ou l'imbécillité et les démences organiques comme la paralysie générale et la démence sénile, qui ne sont pas des psychoses et ne peuvent nous servir dans notre enquête à cause de l'insuffisance ou de la profonde altération des fonctions mentales, on se trouve, comme nous l'avons dit, en présence de deux catégories de psychoses.

Dans la première, nous l'avons dit aussi, se classent les psychoses orientées vers le réel ; ce sont des psychoses dont l'origine est presque toujours constitutionnelle. Les états affectifs qui dominent la symptomatologie peuvent être statiques comme l'excitation et la dépression, ou dynamiques comme le désir, la crainte, l'ambition ; d'où la distinction, dans cette première catégorie, de deux groupes, celui des psychoses statiques, développées sur des états d'excitation ou de dépression comme la manie et la mélancolie, et celui des psychoses dynamiques, comme les paranoïas avec les délires de persécution, de protection ou de grandeur fondés sur des craintes, des désirs ou des espérances. Le terme de psychose passionnelle, pris dans un sens très large, conviendrait aux psychoses du second groupe s'il avait pour objet de les opposer aux psychoses du premier groupe,

c'est-à-dire aux psychoses caractérisées par des états émotionnels chroniques comme la tristesse et la joie.

Sans doute les psychoses statiques peuvent s'accompagner de désir et de crainte ; le mélancolique redoute le châtement du ciel qu'il réclame pour ses prétendus crimes, l'excité maniaque fera de l'érotisme, se complaira dans des projets fugaces et fantaisistes, mais ni les craintes de l'un ni les désirs de l'autre ne seront primitifs par rapport à la mélancolie ou à l'excitation maniaque ; ils ne constituent pas l'élément essentiel des deux psychoses, ils n'en gouvernent pas les manifestations.

Tout de même, les psychoses dynamiques, comme les paranoïas de persécution ou d'ambition, peuvent donner lieu à des satisfactions ou à des déceptions, à des joies ou à des tristesses, qui auront un caractère statique. Mais ces joies, ces tristesses seront secondaires par rapport aux désirs et aux craintes qui restent l'essentiel.

*
* *

Les psychoses statiques entrent presque toutes dans le cadre de la mélancolie ou de la manie. Tout le monde sait que Kraepelin a réuni dans une seule affection, à laquelle il a donné le nom de maniaco-dépressive, les manifestations cliniques de ces deux psychoses qui sont devenues, dans sa conception aujourd'hui classique, les accès diversement entrelacés d'une psychose unique.

Les accès de manie se caractériseraient par une excitation idéo-motrice et idéo-affective, les accès de mélancolie par une dépression idéo-motrice et idéo-affective. Les malades ne perdent jamais le contact avec le réel dans le présent, le passé ou l'avenir qu'ils voient sous un jour agréable ou pénible, suivant leurs dispositions affectives. Tout au plus peut-on dire que, sans se séparer jamais du réel, ils ne s'arrêtent que sur les faits qui correspondent à leurs dispositions et négligent ou méconnaissent les autres.

Le maniaque, avec son excitation intellectuelle, affective et motrice, est toujours présent, même quand son excitation est intense et désordonnée ; il reste en rapport avec l'ambiance familiale ou sociale qui n'est pas seulement le témoin de ses excentricités mais l'objet de ses railleries, de ses sarcasmes et de son agressivité au moins verbale.

Dans les accès plus légers, l'état affectif est fait d'euphorie et l'ironie y est la forme intellectualisée de l'agressivité. Un sentiment de satisfaction et de supériorité se manifeste à propos

de tout et de rien ; l'excitation du sujet continue à se tourner vers le monde extérieur ; il se complait dans la suractivité idéomotrice où il se dépense, il accueille en un même instant tous les projets flatteurs et parfois contradictoires que son imagination lui suggère ; il parle beaucoup, avec des saillies souvent heureuses ; il est habile à tourner en ridicule ceux qui l'entourent, il joue avec le langage dont il tire des calembours autant pour faire rire que pour jouer.

Toute cette activité ludique, ironique, joyeuse et moins désordonnée que la précédente, le rapproche plus encore du réel ; il admet volontiers que l'assistance réponde à ses saillies, qu'elle s'associe à ses plaisanteries, qu'elle en rie avec lui et qu'elle en fasse.

Enfin, dans les accès très légers, le malade se tourne encore et toujours vers le réel et l'ambiance ; il s'y mêle plus qu'il ne fit jamais à l'état normal. Kraepelin nous a donné de ce genre d'accès une description très exacte où, l'ironie exceptée (et elle peut manquer), tous les traits sont marqués par lesquels le sujet se dépense dans le monde social qui l'entoure (1247) : « Il ne supporte pas de rester au lit ; de grand matin, dès 4 heures, il est debout, met en ordre les pièces de la maison, expédie les affaires en retard, entreprend des promenades, des excursions. Il fréquente les sociétés, il est de toutes les parties de plaisir ; il écrit à chaque instant de longues lettres, rédige un journal de sa vie ; il fait de la musique, de la littérature, rime des vers humoristiques, s'occupe de toute espèce de choses qui le laissent indifférent autrefois, fait de la politique, s'intéresse à l'aviation (1), au féminisme, noue des relations nombreuses qu'il étonne par sa familiarité extrême et la liberté de ses propos... » Il est présent et attentif à tout ce qui se passe, bien que l'attention, toujours très instable quand l'excitation est forte, soit encore instable dans les accès les plus légers.

L'accès de mélancolie simple, avec sa dépression affective, intellectuelle et motrice, peut sembler, au premier abord, séparer le malade de l'ambiance et l'isoler en lui-même dans un monde qui n'est plus notre réel ; de fait, le déprimé ne se mêle pas à la vie ; son inertie mentale et son découragement le tiennent loin de la société ; son activité intellectuelle et son attention ne s'éveillent pas ou s'éveillent à peine sous les sollicitations extérieures et l'inertie motrice s'ajoute le plus souvent à l'inertie mentale. Ce serait se tromper beaucoup cependant que de voir,

(1) L'aviation était une nouveauté quand Kraepelin écrivait cela.

dans cette attitude générale, la preuve ou le signe d'une rupture de contact avec le réel ; le malade n'en est pas séparé ; il n'est pas enfermé dans un monde clos, distinct de celui où il a, jusque-là, vécu ; il renonce à s'y tailler un rôle même modeste, à y occuper une place, mais il en sent la présence et le poids ; et, dans son découragement, dans la solitude morale où sa dépression le tient, il reste accessible à la sympathie qu'on lui témoigne. Comme l'écrit très justement Minkowski (23) : Les « déprimés mélancoliques ne se détournent pas complètement de l'ambiance. Malgré la monotonie et la pauvreté de leur pensée, malgré la persistance de leur état de tristesse, nous trouvons souvent une porte d'entrée pour pénétrer dans leur psychose ; leurs souffrances, leur découragement, leur tristesse ont souvent un aspect humain où nous nous retrouvons. Ils sont plus ou moins éloignés de nous, mais ils n'en sont pas séparés et nous pouvons aller vers eux sans qu'aucun barrage nous arrête. Notre monde reste le même ».

Quand le déprimé fait, après quelques semaines, de la mélancolie délirante, il a, vis-à-vis du réel, une attitude qui l'en rapproche encore plus, car il y trouve, en les exagérant beaucoup et même démesurément, des prétextes pour justifier les sentiments qui l'accablent ; il s'arrête sur des faits, la plupart du temps insignifiants mais réels, où il voit des signes de déchéance physique et intellectuelle, des confirmations pour ses idées de ruine ou de remords, des avertissements pour son malheureux avenir. Il se déprécie, il s'accuse, se lamente sur son passé, s'effraie de ses prévisions, mais sans s'isoler dans un monde où il nous serait impossible de pénétrer. Il admet, en effet, que l'on discute et réfute ses auto-accusations, ses dépréciations de lui-même et, bien qu'il ne se rende pas à nos raisons ou ne s'y rende que pour quelques instants, il n'est pas sans les comprendre et en sentir la justesse ; on peut même remarquer qu'il se lamente beaucoup plus en présence des médecins, des internes, des autres malades ou des visiteurs que lorsqu'il est seul.

L'excitation maniaque et la mélancolie sont comparables à des émotions chroniques de joie, de tristesse, de souffrance morale qui, loin de séparer les malades de la réalité et de les murer en eux-mêmes, s'alimentent sans cesse dans cette réalité par une sorte de sélection affective.

Même quand l'anxiété s'ajoute à la mélancolie et que la mélancolie délirante devient de la mélancolie anxieuse, l'attente d'un châtement que le malade ne définit pas, mais qu'il aime à croire terrible, ne l'arrache pas plus au réel que son délire.

Il y a lieu d'introduire ici, à notre avis, une forme de la dépression que Pierre Janet (C) a isolée, voilà plus de quarante ans, en lui donnant le nom de psychasthénie et qu'il a remarquablement analysée, en y comprenant les obsessions, les impulsions obsédantes, les manies mentales, les folies du doute, les délires du toucher, etc.

A la vérité les troubles décrits par Janet avaient été déjà décrits mais très imparfaitement systématisés; le mérite de Janet est d'avoir fait une synthèse originale et puissante de tous les symptômes décrits avant lui. Nous consacrerons à la psychasthénie un chapitre spécial quand nous étudierons dans les psychoses la genèse du Surnaturel et des dieux. Notons pour le moment que, dans cette psychose, Janet distingue des symptômes subjectifs comme les sentiments d'incomplétude attachés à l'action, aux opérations intellectuelles, aux émotions et les symptômes objectifs qui sont des altérations du fonctionnement mental, car dans l'ordre intellectuel l'attention est pénible, la compréhension lente, l'évocation difficile, les croyances et les certitudes ne s'imposent pas; c'est le doute et c'est le vague. Dans l'activité volontaire, c'est l'indolence, l'irrésolution; dans l'affectivité c'est l'indifférence pour tout ce qui est en dehors des préoccupations morbides du malade, et dans le champ de ses préoccupations c'est l'inquiétude, l'anxiété, le besoin d'être dirigé, soutenu, rassuré.

Ces derniers symptômes mettent en lumière un phénomène simple, capable d'expliquer les divers accidents psychasthéniques.

Pour mettre en relief ce fait simple, Janet établit une hiérarchie des fonctions mentales où la plus élevée est celle qu'il appelle la fonction du réel. Cette fonction, que Bergson appelait l'attention à la vie présente, se manifeste sous trois formes qui sont autant de degrés étagés dans la hiérarchie. C'est d'abord l'activité volontaire capable de modifier le monde donné, puis l'attention avec laquelle nous percevons les choses réelles, et enfin la formation dans l'esprit de l'idée du présent.

La synthèse, la force et la richesse mentale conditionnent cette fonction du réel qui, suivant qu'elle s'associe à d'autres fonctions ou qu'elle s'en détache, les élève ou les abaisse dans la hiérarchie. Janet donne le nom de tension psychologique à cette union de la synthèse, de la richesse et de la force; et la tension ainsi définie comporte naturellement une grande variété de degrés. Suivant qu'une fonction comme la mémoire ou l'imagination s'accompagne ou non d'une forte tension, suivant qu'elle se manifeste avec plus ou moins de synthèse, de richesse

et de force, suivant qu'elle implique plus ou moins de volonté, d'attention ou de présentification, elle monte ou descend dans la hiérarchie.

Or, il se trouve que chez les psychasthéniques la fonction du réel est justement celle qui manque le plus; le malade n'a plus dans sa pensée assez de décision, de richesse, de synthèse et de force pour faire acte d'attention, d'activité volontaire et pour adapter au présent ses opérations mentales.

Les obsessions qui sont la manifestation la plus apparente de ces états d'esprit ne seraient, pense Janet, que la manifestation d'une série de troubles plus profonds qui traduiraient, tout comme les obsessions elles-mêmes, les difficultés d'une adaptation aux différentes formes intellectuelles, sensorielles ou pratiques de la réalité. Tous ces troubles auraient des conditions physiologiques aussi vraisemblables qu'inconnues. Tout au plus peut-on incriminer, comme le fait Janet, un état vague d'engourdissement ou d'intoxication. La diminution de l'activité cérébrale déterminerait dans toutes les opérations de l'esprit une sorte d'inachèvement, de diminution de la perception et de la puissance d'adaptation à la réalité. Dans ces conditions, le doute est un état souvent permanent et, à certains moments, paroxystique dans la psychasthénie. Le sujet qui a l'obsession du meurtre, de la trahison, du vol, du sacrilège, sait fort bien que cette obsession n'ira pas jusqu'au bout. Il doute de sa réalisation comme il doute d'ailleurs de sa dépersonnalisation quand il parle de la négation de son corps, et de tous les symptômes psychasthéniques dont il prend conscience. Quelques auteurs voient dans ce doute la preuve que le malade ne croit pas à ses affirmations, à ses obsessions et à ses impulsions obsédantes et il y a une part de vérité dans cette opinion. Janet (C, 103-104) nous cite, pour la confirmer, les paroles de Lod... et de Claire qui se déclarent des misérables plus coupables que les grands criminels et qui ne peuvent, si on insiste, découvrir une faute précise à avouer. Nadia ne demande qu'à être débarrassée de ses idées obsédantes tant elle les juge sottes.

Janet fait cependant remarquer que si les malades ne croyaient pas du tout au bien-fondé de leurs obsessions, ils n'en auraient pas. Les malades déclarent que leurs obsessions sont ridicules ou absurdes, mais ils n'admettent guère qu'on en fasse autant. Il y a donc un fond de croyance mêlé de doute dans leurs négations, et la croyance impossible à soutenir dans l'ordre intellectuel reste inachevée, avec un fond de croyance dans l'ordre affectif. Mais, à côté de ces troubles proprement psychasthéniques, il y a toute une activité qui n'est pas négligeable et qui nous fera

comprendre comment et pourquoi la psychasthénie crée des dieux.

Le psychasthénique a l'impression que le réel lui échappe et toutes les impressions de manque, de vide, impressions très pénibles dont il ne prend pas son parti, provoquent des réactions secondaires de défense qui sont le côté positif de la psychose. Par les efforts qu'il fait pour retrouver le réel, par son goût pour les excitations morales, qui relèvent son tonus physiologique et son tonus mental, le malade échappe, pour un temps souvent très court, aux impressions de doute, de vague, d'irréalité qui s'opposent à son contact avec le réel ; mais, pas un seul instant, qu'il sente le réel lui échapper ou qu'il le retrouve, il n'en perd le besoin ou même le contact.

*
*
*

Dans le groupe des psychoses dynamiques j'ai classé tout ce qui a pu m'apparaître comme un ensemble délirant, systématique, chronique de complexes à base de désir ou de crainte. C'est dire que la paranoïa y occupe la première place.

La paranoïa raisonnée que Kraepelin appelle la vraie paranoïa serait caractérisée, d'après Sérieux et Capgras (11), par l'existence de deux phénomènes en apparence contradictoires : d'un côté des troubles délirants manifestes, de l'autre une conservation frappante de l'activité mentale et de l'intelligence. En premier lieu, des symptômes positifs, des conceptions et des interprétations délirantes ; en second lieu, des symptômes négatifs comme l'intégrité des fonctions intellectuelles et l'absence ou la rareté des hallucinations.

Le délire se rattacherait à l'état antérieur de la personnalité, dont la personnalité morbide ne serait que l'épanouissement ; la constitution serait ainsi au premier plan parmi les causes de la paranoïa vraie et la caractéristique de cette constitution serait dans des lacunes intellectuelles traduisant la diminution de l'auto-critique sous l'influence d'anomalies affectives comme l'hypertrophie du moi et le caractère égocentrique qui, bien loin d'être postérieurs aux conceptions délirantes et aux idées de persécution et de grandeur, en seraient au contraire le fondement.

Sous l'influence des conflits sociaux, que les tendances primitives déterminent par le fait qu'elles sont inadaptables au milieu, se forment des complexes néo-affectifs qui prédominent et rayonnent. Ces complexes sont en général des complexes de persécution et de grandeur qui prennent, suivant les sujets et les circonstances, des formes politiques, sociales, conjugales,

mystiques, hypochondriaques ou messianiques et qui impliquent toujours, d'après Sérieux et Capgras, la surestime de soi-même, l'autophilie et une déformation logique d'origine affective qui fausse le contact avec le réel où la psychose ne cesse pas cependant de s'alimenter par des interprétations

Montassut ajoute, avec raison, la méfiance qui se rencontre en effet très souvent chez les futurs paranoïaques.

A cette conception, classique chez nous, s'oppose celle de Bleuler dont le D^r Lacan rappelle les conclusions dans sa très intéressante thèse (66) : « La tentative, écrit Bleuler (trad. Lacan, p. 66, 166-168 B) de faire dériver le tableau de la paranoïa d'un état affectif basal de nature pathologique n'a jusqu'ici pas réussi. Spécialement, la méfiance qui en serait le fondement n'a rien d'un état affectif vrai ; aussi bien ne se présente-t-elle pas dans toutes les formes de la paranoïa. Une perturbation générale et primaire de l'humeur n'a, somme toute, pas été démontrée dans la paranoïa. Des modifications passagères ou durables de l'humeur surviennent aussi chez les normaux ; elles ne sont pas le fondement de la maladie mais seulement des moments évolutifs qui prêtent à son tableau certaines nuances. Les états affectifs que nous y constatons sont des effets secondaires des idées délirantes ; même l'hypertrophie du moi n'est pas du tout démontrée comme un symptôme qui soit de règle dans la paranoïa. Ce que l'on note comme hypertrophie du moi ou caractère égocentrique est une conséquence du fait que la paranoïa comporte un complexe de représentation chargé affectivement, qui se maintient au premier plan de la psyché. Ce fait est constaté même chez des normaux qui, pour une raison affective quelconque ou du fait d'un complexe, sont fixés sur certaines idées déterminées. Pour autant qu'il faille que tous les complexes chargés affectivement soient en rapport, proche ou non, le moi est poussé au premier plan, fait auquel le terme d'hypertrophie du moi n'est nullement approprié. En outre, le fait d'avoir des aspirations et des désirs qui sortent des limites de son pouvoir, cela n'est pas non plus à relever comme une hypertrophie du moi... L'examen rigoureux de l'origine du délire montre que, sous l'influence d'un état affectif chronique (l'état affectif qui correspond au complexe normal), des erreurs prennent naissance selon un mécanisme tout à fait semblable à ce qu'on observe chez les gens sains, quand la passion les soulève. L'élément pathologique consiste en ce que ces erreurs sont impossibles à corriger et s'étendent par propagation. »

« Le caractère envahissant du délire, comparable à celui du

cancer, et son incurabilité seraient déterminés par une persistance du conflit entre le désir du paranoïaque et la réalité. »

« On peut donc se représenter de la façon suivante l'origine d'une paranoïa : un sujet est impliqué dans une situation vitale (sexuelle, professionnelle ou autre) qui dépasse ses moyens d'y faire face et qui touche son affectivité de façon profonde, très fréquemment en l'humiliant sur le plan éthique. Il réagit comme réagirait un normal, soit en récusant la réalité (délire des grandeurs) soit en rapportant son échec à une malveillance de l'extérieur (délire de persécution). La différence entre le paranoïaque et le normal, c'est que l'individu normal se corrige bientôt sous l'influence d'une amélioration relative de la situation ou d'une atténuation secondaire de la réaction affective. Le paranoïaque perpétue cette réaction par le fait d'une stabilité spéciale de son affectivité (112-B). »

Comme le remarque Lacan (p. 69), cette psychogénie de la paranoïa n'est pas affranchie de tout élément constitutionnel, puisque Bleuler doit admettre certaines prédispositions, parmi lesquelles cette stabilité des réactions affectives qui conditionne l'imperméabilité logique des malades. Nous nous demandons aussi si le fait de réagir à un échec par des idées de persécution ou par des idées de grandeur ne témoigne pas de dispositions constitutionnelles et nous nous demandons enfin si, pour qu'il y ait constitution paranoïaque, il est indispensable qu'il y ait tous les traits dont parle Bleuler. Un de ces traits, orgueil, méfiance, égocentrisme, suffit en général, d'autant plus qu'ils sont plus ou moins apparentés. Ce qu'il y a de certain c'est que nous nous entendons parfaitement, entre confrères, quand nous parlons de prédispositions paranoïaques.

Nous ne pouvons que donner acte à un psychiatre comme Bleuler de ses pénétrantes analyses et des observations qui les fondent, mais nous pensons que, à côté des cas dont il a fait la psychogénie, il y a des cas beaucoup plus nombreux pour lesquels il est difficile de ne pas accepter les théories constitutionnelles de Sérieux et Capgras.

A côté de cette forme de la paranoïa que Kraepelin appelle la vraie paranoïa, Ségla en admet deux autres : « On peut, dit-il, diviser la paranoïa systématique en plusieurs catégories ; dans la première, le malade n'a jamais d'hallucinations, ou bien elles sont rares, isolées et transitoires (965). » C'est la paranoïa dont nous venons de parler. « Un autre groupe, continue Ségla, comprend les persécutés hallucinés sensoriels. » Il ne veut pas dire par là, bien que cela se rencontre assez souvent, que les hallucinations

sensorielles sont les seules qui se manifestent alors, mais simplement qu'elles sont développées, prédominantes, persistantes et présentent même souvent une évolution progressive parallèle à celle de la maladie, envisagée dans son ensemble. « Il est enfin, dit-il, une dernière catégorie où, à l'inverse de ce qui se passe chez les persécutés sensoriels, les phénomènes hallucinatoires de caractère psychique tiennent, souvent dès le début la première place, tandis que les hallucinations auditives sont reléguées à un rang très secondaire, parfois même tellement effacé qu'elles ne peuvent être mises en évidence. »

Les phénomènes que Ségla appelle psychiques, ce sont des hallucinations psychiques, c'est-à-dire des représentations auditives, objectives et non extériorisées et surtout des hallucinations psychomotrices verbales. Nous allons parler des unes et des autres dans le chapitre suivant.

Cette division tripartite de Ségla est restée longtemps classique, mais elle est psychologiquement et cliniquement un peu sommaire et nous aurons à la modifier tout en conservant ses traits essentiels.

Nous l'acceptons, à condition qu'on signale, comme Ségla le fait, que les trois formes admises ne sont pas séparées par des cloisons étanches et comportent des formes transitionnelles. Nous pensons aussi que la présence, l'absence et la nature des hallucinations sont des critères secondaires de division et qu'il faut remonter plus haut dans l'analyse des trois formes de la paranoïa, pour saisir les caractères dont la présence, l'absence ou la nature des hallucinations ne sont que l'expression partielle.

Les deux formes psychosensorielle et psychomotrice de la paranoïa correspondent en effet à des atteintes plus ou moins graves de l'unité personnelle ; la personnalité d'un paranoïaque raisonnant n'est pas atteinte dans son unité, même quand il a des hallucinations épisodiques et passagères. Dans toutes les observations que j'ai eu l'occasion de prendre sur des paranoïaques vrais, l'unité de la personne m'est apparue comme la règle ; c'est-à-dire que les tendances qui constituent la personnalité sont coordonnées entre elles et subordonnées à quelques tendances centrales, plus ou moins apparentées, non contradictoires entre elles, qui leur imposent leur orientation. Il résulte de là que devant un conflit social ou familial, provoqué par l'inadaptabilité de ses tendances profondes, son orgueil, sa méfiance, son égocentrisme, si le sujet peut hésiter et traverser une période plus ou moins longue de doute, il hésite avec sa personnalité tout entière, avec son intelligence, son jugement,

son affectivité, son caractère ; sa réaction est une. Les tendances affectives de crainte, de désir sont trop unifiées, trop cohérentes avec l'ensemble de la personnalité pour imposer sous forme d'hallucinations des accès de croyances.

On n'en peut dire autant de la paranoïa hallucinatoire où les malades qui n'ont en général ni hérédité marquée, ni constitution pathologique apparente, traversent une période de ruminations inquiètes et de soupçons, mêlés de doutes à la suite des mêmes conflits et des mêmes difficultés que les précédents ; ils n'arrivent à être certains qu'on les persécute qu'à la suite de leurs premières hallucinations qui viennent confirmer leurs soupçons et leurs craintes.

C'est qu'ils sont les victimes d'une constitution qui s'est révélée sous l'influence d'un conflit affectif et qui, s'opposant à leur personnalité ancienne, n'en obtient pas l'adhésion sans provoquer quelques hésitations et quelques résistances. De là, le caractère obsessionnel de la période d'incubation : caractère qui ne s'efface que devant le triomphe des tendances affectives nouvelles, confirmées et illustrées par des hallucinations auditives.

On n'en peut dire autant non plus de la paranoïa psychomotrice où le sujet traverse une période beaucoup plus courte d'incubation, mais avec la conscience d'un dédoublement et d'une atteinte de l'initiative personnelle que le paranoïaque psychosensoriel très souvent connaît à peine. Les idées d'influence et de possession se traduisent chez lui par le sentiment d'une action extérieure qui s'exprime par des hallucinations psychomotrices psychiques, des impulsions et des arrêts de mouvements se substituant à sa volonté.

Pas plus que l'excité maniaque ou le mélancolique, le paranoïaque vrai n'est détaché du réel dans lequel nous vivons avec lui ; ni même de notre logique en dépit des entorses qu'il lui fait subir. Comme les excités maniaques, comme les mélancoliques, et plus encore, il est réaliste, avec la différence qu'au lieu d'évoquer en les exagérant les aspects agréables ou pénibles du réel pour alimenter son délire, il déforme plus ou moins le réel par des interprétations centrées autour de ses désirs et de ses craintes.

Les paranoïaques psychosensoriels et psychomoteurs font de même ; les premiers choisissent en général dans la réalité sociale leurs persécuteurs et leurs protecteurs, les seconds en font autant et pas plus que les précédents ils ne rompent dans leur délire avec notre réalité, ce sont des hommes de chair et d'os, pris dans l'ambiance sociale ou familiale qui persécutent les

premiers et possèdent les seconds ; quand le malade leur attribue des pouvoirs qui font d'eux des espèces de sorciers, ces pouvoirs les laissent dans notre réalité et même quand ils sont persécutés ou possédés par des esprits, ils les font vivre dans notre réel ; encore est-il bon de remarquer que les pouvoirs attribués sont le résultat d'expériences que le malade a faites et qui pour être mal interprétées n'en sont pas moins des expériences. Nous sommes toujours avec eux dans la logique et le contact réaliste.

Nous allons retrouver tout à l'heure toutes ces variétés de paranoïas.

Nous verrons que le sentiment du réel est particulièrement vif, ainsi que celui de la logique, chez les paranoïaques psychomoteurs ou psychosensoriels qui se rapprochent le plus par leur systématisation et leur cohérence délirante des paranoïaques raisonnants et que ce sentiment du réel et de la logique est, au contraire, particulièrement affaibli chez les paranoïaques psychomoteurs ou psychosensoriels qui se rapprochent le plus par l'insuffisance de leur systématisation, et de leur logique comme par le vague de leur affectivité, des aliénés déréalistes qui feront l'objet de la troisième partie de ce livre.

*
* *

Je joins l'hystérie aux psychoses réalistes et je dirai pourquoi tout à l'heure. Janet (B) et Babinski ont soutenu, il y a une quarantaine d'années, au sujet de l'hystérie, deux conceptions qui se partagent encore l'opinion. Dans la conception classique de Charcot et de son école, l'hystérie se manifestait par deux ordres de symptômes : les *stigmates*, qui avaient pour caractère de se produire à l'insu des malades et d'être permanents ; les accidents qui avaient pour caractère d'être passagers et pénibles pour le malade.

L'anesthésie sensitivo-sensorielle, l'amnésie, le rétrécissement du champ visuel, l'aboulie, etc., étaient les *stigmates*. Les crises, les attaques, les paralysies étaient les *accidents* et tout cela paraissait acquis. C'est contre cette conception que Babinski (A) s'est élevé en résumant l'hystérie par la suggestion ; pour lui, tous les symptômes hystériques peuvent être guéris par la persuasion et reproduits, après guérison, par suggestion. Les autres causes qu'on a pu invoquer pour la production des symptômes sont incapables de les produire. C'est l'exclusion de tous les accidents qui relèvent de causes organiques ou émotionnelles, et qui ont été indûment classés dans l'hystérie par divers auteurs.

Dans les cas où l'émotion agit seule sans suggestion associée, il n'y a jamais d'accident hystérique et, dans les cas où on a cru faire des constatations de ce genre, Babinski invoque des suggestions intercalées.

Contre cette conception Janet (B') défend la sienne, qui continue à bien des égards la conception de Charcot, mais qui s'en distingue aussi par des traits originaux ; il estime que le stigmate de l'anesthésie cutanée, considéré par l'école de Charcot comme fondamental, a perdu de son importance ; il reconnaît également le rôle immense qui revient à la suggestion dans la production des accidents hystériques, et il pourrait rappeler qu'il a été le premier à mettre ce rôle dans toute sa lumière ; mais il estime, avec l'École de la Salpêtrière, que les accidents hystériques peuvent se développer à la suite de traumatismes émotionnels, en dehors de toute suggestion ou autosuggestion et suivant des lois qui leur sont propres, encore que peu connues.

Cependant il serait souvent possible d'après lui de montrer que les fonctions atteintes par un traumatisme émotionnel étaient les plus fragiles, les moins résistantes.

Ce qui permet d'autre part d'expliquer par la suggestion ou l'autosuggestion des faits si nombreux, ce serait la disposition d'un sujet à réaliser, en dehors de la volonté et de la conscience claire, des idées dont la réalisation présentera, pour cette raison, un caractère marqué d'automatisme et d'achèvement. Or cette disposition ne s'explique que par la « distractivité » qui n'est qu'une des formes de ce que Janet appelle le rétrécissement de la conscience. C'est parce qu'il y a rétrécissement de la conscience et, d'une façon générale, séparation entre le conscient et l'inconscient que les idées peuvent vivre d'une vie automatique et se réaliser et prendre corps sous forme d'accidents que le sujet ne s'explique pas.

Freud estime, on le sait, que tout accident hystérique correspond à un désir sexuel refoulé par la censure et qui s'impose des transformations plus ou moins symboliques pour la tromper et il y a certainement beaucoup de cas qui justifieraient cette façon de voir.

En ce qui me concerne, j'ai été surtout frappé par le caractère autosuggestif et souvent utilitaire des accidents où il était bien difficile de distinguer les manifestations symboliques d'une libido, mais il est vrai que je n'ai guère observé que des accidents hystériques de guerre.

Si j'ai rangé l'hystérie dans les psychoses réalistes, c'est que la séparation de l'inconscient et du conscient, même si elle

est sincère, ce dont on n'est jamais tout à fait sûr, n'a rien à voir avec les schizoses déréalistes, l'inconscient et le conscient de l'hystérique étant toujours tournés vers la réalité extérieure et le malade ne la perdant jamais de vue même quand il lui substitue des symboles moteurs, sensoriels, des représentations, des attitudes, des crises et des discours.

Et c'est aussi parce que la logique de l'hystérique, orientée comme ses états affectifs vers le réel, évite le contradictoire et l'absurde. Même dans les conceptions imaginatives les plus aventureuses, il y a encore contact ou possibilité de contact.

II

Les psychoses de la seconde catégorie sont celles qui séparent complètement ou partiellement les malades de la réalité, les font vivre, soit dans deux réalités différentes, l'ancienne — la nôtre — et la nouvelle — la leur — sans qu'ils se préoccupent en général de les mettre d'accord, ou bien dans une seule réalité qui n'a plus avec la réalité vraie que des communications diminuées ou nulles.

Avant de parler de ces psychoses pour lesquelles nous conserverons le terme kraepelinien de paranoïdes, nous demandons à faire une place au rêve. Bien qu'on ne le tienne pas d'ordinaire pour une psychose, c'est une manière de psychose où toutes les fonctions de coordination et de synthèse sont à peu près annulées au profit des associations automatiques. Le fait que nous contractons cette affection chaque soir pour en guérir chaque matin ne change rien à son caractère psychotique que tant de psychiatres et de psychologues ont signalé comme tel, même quand ils donnaient du rêve les interprétations les plus opposées.

C'est ainsi que Rignano s'est fait, il y a quelques années, le défenseur d'une conception dans laquelle le désordre des rêves est présenté comme un désordre réel et total dépourvu de toute signification symbolique ou autre, et s'expliquant uniquement par le fait que la disparition de l'affectivité et de la régulation mentale laisse le champ libre à l'activité incohérente des éléments représentatifs. Cette conception avait été adoptée déjà dans ses traits essentiels par Taine et Maury qui expliquaient le rêve par l'automatisme des associations d'idées.

Les freudistes ont opposé à ces conceptions une conception plus profonde, où le désir sexuel, qui d'après eux accompagne et caractérise souvent les complexes affectifs du rêve, nous est présenté comme inspirant et conduisant le rêve grâce à des asso-

ciations symboliques, dont il est obligé d'user pour ne pas réveiller la censure et le dormeur par des représentations trop crues et des réalisations scandaleuses. Les freudistes n'en commencent pas moins par reconnaître la rupture des associations d'idées logiques, la détente des fonctions supérieures de critique et de coordination et la prédominance d'un certain automatisme représentatif et verbal sur lequel les complexes affectifs exercent leur action élective soit en provoquant directement certaines représentations, soit en pesant sur des représentations qu'ils n'ont pas provoquées mais qu'ils peuvent s'associer.

Dans la première interprétation, le rêve se rapproche de la démence ; dans la seconde, qui nous paraît de beaucoup la plus acceptable, au moins dans sa direction, le rêve se rapproche de toute une catégorie de psychoses dont il nous donne la clef. Le rêveur vit en effet en lui-même non pas, comme il peut arriver pendant l'état de veille par une prédominance relative des états intérieurs, mais par le barrage que le sommeil élève entre la vie extérieure et lui et à cause de la défaillance des fonctions supérieures de direction et de critique.

Le rêveur perd, dans ces conditions, tout contact avec les choses et avec les hommes et ne perçoit plus rien du monde extérieur que des sensations confuses que son rêve intègre en les déformant. Mais il n'est pas ruiné dans son affectivité ; elle est seulement diminuée le plus souvent et se concentre autour des complexes caractérisés par des désirs ou par des craintes.

Ajoutons que beaucoup de rêves sont plus simples que la page précédente pourrait le donner à penser ; il en est où les désirs très simples nés de la vie courante et des expériences de la veille se réalisent et souvent sans se masquer sous des symbolisations ; il en est enfin qui sont le simple retentissement de la vie organique dans la vie mentale comme une digestion difficile, un point de côté, etc. Mais ceux-là mêmes, peuvent servir d'accrochage comme les précédents à des complexes idéo-affectifs.

*
* *

Claude et ses élèves (481 ; A) en s'inspirant des travaux de Kretschmer et de Bleuler ont, au cours de ces dernières années, étudié, sous le nom de schizoses, des psychoses qui se rapprochent plus ou moins du rêve. Pour les suivre dans leur conception, il est nécessaire de rappeler que Kraepelin avait conçu la démence précoce comme une maladie mentale ignorée à peu près dans ses causes, mais qu'il était possible d'attribuer à des toxi-infections.

Psychologiquement, cette affection consistait, d'après lui, en un affaiblissement progressif qui paraissait atteindre d'abord les fonctions affectives et dont l'évolution, toujours lente et souvent coupée d'arrêts plus ou moins longs ou même arrêtée par des guérisons complètes, s'opérait dans une symptomatologie variée où les troubles fondamentaux mettaient nécessairement leur marque. Il nous offre un résumé succinct de sa conception lorsqu'il écrit : « La démence précoce est une destruction de la cohérence intime de la personnalité et de la volonté. »

Il faut se rappeler aussi que Bleuler, tout en restant fidèle à la conception organique de Kraepelin, présente une interprétation différente et systématique des délires. « Sous le nom de démence précoce ou de schizophrénie, écrit-il, nous désignons un groupe de psychoses chroniques évoluant par poussées, qui peuvent faire halte à chaque stade, ou revenir en arrière, sans qu'il y ait possibilité de restitution *ad integrum*. Elle se caractérise par une altération particulière de la pensée, de la sensibilité et des relations avec le monde extérieur, qui ne se rencontre nulle part ailleurs. » Il a écrit aussi : « Les schizophrènes les plus gravement atteints, ceux qui ne sont plus susceptibles d'aucune relation avec le monde extérieur, vivent dans un monde qui leur est propre. Ils sont enfermés en eux-mêmes avec des désirs qu'ils tiennent pour réalisés ou dans la souffrance de leur persécution. Ils restreignent, autant que possible, le contact avec le monde extérieur ; c'est, dit-il, ce détachement des réalités en même temps que la prédominance éclatante et absolue de la vie intérieure que nous appelons autisme... »

« Dans les cas les moins graves (A, 52), le malade a plus ou moins souffert dans son potentiel logique et affectif ; il se maintient encore dans le monde extérieur, mais ni les faits d'expérience ni la logique n'ont d'influence sur ses désirs et ses illusions. Rien de ce qui contredit ses complexes n'existe pour son intelligence et sa sensibilité. »

Claude a conservé la conception de Kraepelin. Pour lui, ce qui domine dans la démence précoce c'est un trouble profond de l'affectivité, de l'activité, de la curiosité. Toutes les facultés qui constituent la capacité intellectuelle arrivent rapidement à un état d'infériorité manifeste. Pour Claude comme pour Kraepelin, il s'agit d'un état de dévastation progressive dont les conditions organiques, toxiques ou infectieuses, sont aussi probables que peu connues.

Mais à côté de la démence précoce organique de Kraepelin, maladie assez rare d'ailleurs, Claude admet un groupe de psy-

choses rangées par Bleuler dans la démence précoce et ce sont ces affections qu'il appelle des schizoses. Les schizoses comprendraient la schizoïdie, forme très atténuée qui correspond, dans ses grandes lignes, à la schizoïdie de Kretschmer ; elle est constituée par un affaiblissement de l'élan affectif vis-à-vis de l'ambiance et par une tendance au repliement sur soi et à la rêverie avec une adaptation suffisante, au moins en apparence, à la réalité. Cette schizose serait un état préalable indispensable à la réalisation de la schizomanie et de la schizophrénie.

La schizomanie constituerait une forme plus grave de schizose et se développerait sur un terrain schizoïde avec des intermittences paroxystiques, de telle sorte que le malade pourrait être par périodes, mais par périodes seulement, désadapté du réel et hors d'état de rompre le barrage qui l'enferme en lui-même.

La schizophrénie serait une aggravation de la schizomanie. Claude considère qu'il y a schizophrénie « quand l'activité mentale du sujet ayant complètement refoulé les tendances les plus élémentaires hors de la personnalité consciente, ces tendances, laissées à l'état archaïque sans contrôle efficient de la volonté consciente, se réalisent et agissent sur le sujet comme les rêves pendant le sommeil ».

Les sujets vivent alors hors du monde et hors d'eux-mêmes dans un délire qui n'engage ni le réel, ni la personnalité réfléchie (1).

Nous devons à Bleuler non seulement une définition de la schizophrénie, mais une admirable analyse de cette psychose et nous en userons largement plus tard quand nous étudierons les formes schizophréniques du Surnaturel. « Les malades, écrit-il, se désintéressent de la réalité, leurs désirs peuvent tourner autour de la liberté dont ils sont privés, mais une sortie réelle les laisse indifférents. Ils disent aimer telle ou telle personne, mais la mort réelle de cette personne ne leur fait aucune impression.

« Les malades réfléchis paraissent souvent moins atteints que les autres parce qu'ils dissimulent mieux une pensée qu'ils sentent morbide ; c'est seulement au dernier degré que l'on trouve une clôture complète et durable à l'égard du monde extérieur, si toutefois cette clôture se produit jamais. »

On peut voir par ces premières citations de Bleuler qu'il conçoit la schizophrénie sous des formes assez différentes suivant que la rupture des contacts avec le réel et le repliement sur

(1) Notre éloignement de Paris et les difficultés de l'heure présente nous empêchant de résumer ici le dualisme de Claude d'après ses articles de l'*Encéphale* (1924 et 1925), nous avons utilisé l'excellent exposé de Dide et Guiraud (p. 261-62).

soi sont très marqués, ou suivant que l'activité mentale, encore tournée vers l'extérieur, correspond à un repliement moins accusé.

Sur l'étiologie de la psychose, les aliénistes sont loin d'être d'accord ; on a parlé d'épuisement mental, on a parlé d'intoxication et ces deux hypothèses ne sont pas nécessairement exclusives l'une de l'autre, mais ce ne sont que des hypothèses et l'aliéniste le plus qualifié pour avoir une opinion, Bleuler, est d'un scepticisme découragé et décourageant quand il aborde la question des causes.

« La pathogénie de la schizophrénie », écrit-il (A, 275), « ne nous fournit rien qui puisse nous aider dans la recherche des causes de la maladie. La recherche directe des facteurs spécifiques nous a également laissés dans l'embarras. Pourtant l'hérédité doit jouer un rôle dans l'étiologie de la schizophrénie ; mais on ne saurait encore dire quelles sont l'importance et la nature de ce rôle... »

Bleuler écarte les autres prédispositions qui ont été proposées, mais il fait sa part à la jeunesse des malades. D'après son expérience personnelle il y aurait 49 % des malades qui ont été atteints avant l'âge de vingt-cinq ans. Il ne croit pas à des prédispositions individuelles et pense que les auteurs qui en ont observé ont certainement confondu chez des schizophrènes qui évoluent, les premiers symptômes avec des prédispositions personnelles. La schizophrénie paraît indépendante des conditions extérieures ; elle se rencontre dans la pauvreté et dans l'opulence, elle existe sous tous les climats. Bleuler relève l'onanisme qui peut être un symptôme mais pas une cause ; il ne pense pas qu'on puisse accuser d'emblée les maladies infectieuses, il écarte le surmenage et pense qu'il s'agit encore de symptômes et non de causes dans les cas signalés, car les schizophrènes manifestent souvent au début de leur maladie une activité mentale qui n'est en rapport ni avec leur caractère ni avec leurs capacités. Il estime de même que l'irrégularité de la vie, les passions, les enthousiasmes pour tous les mouvements nouveaux sont des symptômes et non des causes et tiennent à la plus grande suggestibilité des candidats à la schizophrénie. Il ne refuse pas dans toutes les circonstances une signification étiologique au sentiment qu'il appelle le mécontentement de la vie, mais là encore il estime que les sujets ne sont satisfaits ni de leur situation, ni de leur profession, précisément parce qu'ils sont malades. Il élimine les traumatismes psychiques et les faits de pénibles expériences qui ne peuvent d'après lui provoquer que des symptômes et non produire la maladie.

On ne reprochera pas à l'illustre psychiatre de pécher par

excès de dogmatisme, mais puisqu'il fait, hérité à part, tant de réserves à propos des causes de la schizophrénie, nous éviterons d'invoquer aucune de ces causes quand nous étudierons le Surnaturel chez les schizophrènes.

*
* *

Kraepelin, dans l'édition de 1912 de son *Traité*, paru un an après la schizophrénie de Bleuler, considère qu'on doit faire un groupe distinct avec les psychoses qui, tout en rompant avec le réel par la partie intime et profonde de la pensée, restent en contact avec lui par la partie la plus extérieure, la partie sociale, de sorte que les malades peuvent vivre souvent d'une façon quasi normale dans leur ambiance habituelle, avec des complexes intérieurs désadaptés (973 sqq.). Après avoir classé ces psychoses dans la démence précoce, Kraepelin les en a finalement retirées en leur donnant le nom de paraphrénies.

Ces psychoses n'avaient pas échappé aux analyses cliniques de Bleuler, mais il n'y avait vu que des modalités de la schizophrénie.

Dans ces paraphrénies, les malades se distinguaient des schizophrènes parce qu'au lieu d'être repliés dans un monde autistique où ils ne sont plus en rapport avec le réel, ils vivent dans deux réalités, l'une qui est la réalité dans laquelle nous sommes, l'autre qui est une pseudo-réalité pathologique où ni l'expérience courante ni la logique n'ont ordinairement accès.

La cloison qui sépare les deux réalités ou, si l'on préfère, les deux plans, n'est pas telle cependant que des communications ne puissent s'établir entre ces deux plans ; en fait même, les communications existent souvent, en dépit des contradictions qui opposent les deux expériences et les deux logiques, si toutefois on peut parler de logique à propos du pseudo-réel. L'impossible, l'absurde, l'extravagant peuvent s'installer dans cette seconde réalité sans être ignorés par la conscience réfléchie et sans provoquer des réactions critiques d'un esprit qui continue à raisonner d'une façon normale et dont l'activité intelligente n'est pas gênée par l'existence d'un délire partiel, comme l'eût appelé Foville. Les tentatives de conciliation entre les deux réalités sont en effet assez rares et généralement puériles.

Cette coexistence de l'absurde et de l'impossible avec l'esprit critique dans une même pensée n'est pas le fait le moins curieux que la pathologie mentale propose à nos réflexions.

*
* *

Kraepelin a distingué plusieurs espèces de paraphrénies. Celle qu'il appelle systématique correspondrait à peu près dans sa pensée au délire chronique de Magnan, mais nous devons en distraire cependant nombre de paranoïas hallucinatoires, que Magnan eût certainement fait rentrer dans son délire chronique et dont la tendance envahissante à l'égard de la personnalité toute entière, le contact avec le réel et la participation à notre logique font à notre avis des paranoïas. Nous les avons présentées plus haut sous le nom de paranoïas hallucinatoires. Les paraphrénies systématiques s'en distingueraient, d'après nous, par la systématisation moindre et par la coexistence des deux plans, celui du réel et celui du pseudo-réel.

Comme Kraepelin tient pour particulièrement représentative cette forme systématique dont nous venons de parler et la forme fantastique, nous ferons aussi place à cette dernière quand nous étudierons le rôle du Surnaturel et des dieux dans les paraphrénies. Kraepelin n'a qu'un nombre restreint d'observations concernant le groupe des paraphrénies fantastiques. Les malades connaissent, comme tous les paraphrènes, deux espèces de réalité et n'en diffèrent que par le fait que leurs idées de persécution ou leurs idées plus fréquentes de grandeur sont particulièrement contradictoires, absurdes et imaginées contre toute vraisemblance.

Leur humeur est en général élevée et égale, l'intégrité de l'intelligence et des fonctions supérieures est la règle.

*
* *

Les psychoses que nous avons admises dans notre première catégorie sont, avons-nous dit, des psychoses réalistes ; celles que nous avons admises dans notre seconde catégorie sont des psychoses déréalistes, depuis le rêve et la schizophrénie jusqu'aux différentes formes de la paraphrénie. Dans les psychoses réalistes, la division des psychoses statiques et des psychoses dynamiques nous a paru nette. Dans les psychoses déréalistes, il y a aussi des psychoses statiques comme la paraphrénie expansive de Kraepelin et des psychoses de désir et de crainte comme la paraphrénie systématique, mais la distinction y est moins nette et les psychoses n'ont pas cette personnalité marquée qui facilite les distinctions de ce genre.

Ne croyons pas cependant, après avoir distingué, séparé,

comparé, que nous ayons établi entre les deux catégories de psychoses une barrière strictement justifiée par les faits.

Nous ne pouvons pas négliger que si les psychoses de la première catégorie sont tournées vers le réel, les secondes ne se détournent du réel que pour lui substituer une pseudo-réalité souvent plus riche que la nôtre. Le rêveur, le paraphrène, le schizophrène réalisent ainsi des désirs refoulés ou insatisfaits d'amour, d'ambition ou de gloire quand ils ne réalisent pas des craintes. Et ce sont les mêmes complexes que chez les paranoïaques raisonnants, hallucinés, influencés, avec la différence que les psychoses réalistes ne se contentent ni de symboles, ni d'une logique de rêve.

Les complexes, quand on n'en garde que l'essentiel, sont sensiblement les mêmes chez tous nos malades, parce que les instincts primordiaux qui s'y concrétisent sont les mêmes chez tous les hommes.

* * *

Nous ne nous arrêterons sur les mécanismes des psychoses que pour marquer les différences qu'ils présentent quand ils sont au service des psychoses réalistes ou des psychoses déréalistes. On peut distinguer, comme mécanismes, l'évocation, l'intuition (je sais, je sens), l'interprétation, l'hallucination, l'invention ; ces mécanismes ne sont jamais les causes des psychoses, ils ne sont que des procédés, des moyens ; tous les mécanismes sont serfs des psychoses et dépendent des états affectifs et des tendances qui les conditionnent. Aucun n'est absolument spécifique d'une psychose déterminée, mais on peut cependant parler de prépondérance de l'un ou de l'autre dans telle ou telle psychose ; c'est ainsi que dans les psychoses réalistes, l'excitation maniaque et la mélancolie, qui correspondent à des états affectifs réalisés de joie, de tristesse, d'angoisse, s'alimentent surtout par évocation de souvenirs, de constatations, d'anticipations sur l'avenir. Elles opèrent dans le réel ou le possible des sélections évocatrices, elles exagèrent l'importance des faits qu'elles sélectionnent mais elles imposent leur réalisme à ces évocations.

L'interprétation se rencontre surtout dans la paranoïa et plus particulièrement dans la paranoïa raisonnée ; et les mécanismes d'interprétation portent encore sur le réel, mais en lui faisant subir par inférence, par hypothèse, des changements qui le rendent assimilable pour la psychose.

Les états affectifs qui gouvernent la paranoïa n'étant pas

originellement des joies ou des tristesses, mais des désirs et des craintes, l'évocation serait pour eux un mécanisme insuffisant ; le sujet est sans cesse préoccupé d'une réalisation future, et tant que cette réalisation n'est pas donnée, il raisonne, il infère, il suppose, il déforme le réel pour le soumettre à ses désirs ou à ses craintes.

L'hallucination, dont il va être longuement question dans le chapitre suivant, se rencontre surtout dans la paranoïa hallucinatoire. Quelques auteurs la tiennent pour la cause même des délires ; nous dirons pourquoi cette opinion nous a paru inacceptable ; disons seulement ici que l'hallucination n'est pour nous qu'une réalisation concrète des désirs et des craintes du malade et qu'elle vient, non pas créer le délire, mais le concrétiser et le confirmer.

Le mécanisme d'invention peut se rencontrer dans des psychoses très diverses : l'hystérie, l'excitation maniaque par exemple. Mais on le rencontre surtout dans ces délires d'imagination où il est prépondérant et qui se rapprochent beaucoup des délires paranoïaques d'interprétation, à cela près que les créations imaginatives remplacent les interprétations ; le sujet projette dans le réel, en les y adaptant plus ou moins, des fabulations ou des inventions auxquelles il ajoute foi et qui sont limitées dans une certaine mesure par le sentiment du possible, forme atténuée du réel.

On retrouve dans les psychoses paranoïdes des mécanismes analogues, mais correspondant aux caractères essentiels de ces psychoses, c'est-à-dire à leur séparation d'avec le réel et la logique. Les évocations, l'interprétation délirante, les hallucinations, les illusions, les productions imaginatives interviennent dans les délires, mais le contact avec le réel et la logique n'est plus le même et le malade ne recule pas devant l'incohérence et l'absurde dans les constructions où il se complait. Pour donner un exemple de la différence qui sépare une imagination réaliste de paranoïaque d'une imagination déréaliste paranoïde, il suffit de comparer le délire d'imagination de Mlle W... avec le délire de Mlle Leuret, une de nos paraphrènes.

Mlle W... qui fait un délire d'imagination paranoïaque se déclare sœur du roi d'Angleterre défunt, et femme du roi qui a abdiqué : « J'ai épousé mon neveu, ça c'est vu d'autres fois », et elle se plaint de la famille d'Angleterre qui la néglige. Elle raconte comment le roi, son père, se grimait pour venir voir sa mère...

Au contraire, Mlle Leuret déclare avoir eu plusieurs existences,

être née d'un germe masculin conservé dans du lait, être renseignée par des esprits ésotériques. Elle évolue en dehors du possible et son délire, tout riche qu'il soit, est sans aucun contact avec la réalité extérieure comme avec l'ensemble de sa pensée, car elle est capable de parler avec bon sens, et sans y mêler son délire, de toutes les questions actuelles et en particulier de la politique étrangère. Nous la retrouverons.

Les mécanismes d'évocation, d'interprétation, d'hallucination, d'invention, varient de la même manière suivant que les psychoses sont réalistes ou déréalistes. L'interprétation qui, chez le paranoïaque vrai, est faussée par des tendances affectives n'en est pas moins limitée dans ses conclusions par le contact du réel et le sentiment du possible. Chez le paranoïde, elle devient libre au point d'être méconnaissable et de tendre vers l'affirmation pure et simple. L'évocation, limitée dans la mélancolie et la manie par le sentiment du réel et du possible, ne se distingue plus chez le paranoïde du faux souvenir et du mensonge inconscient ou conscient, etc. Les hallucinations des paranoïdes qui ne connaissent pas les limitations des hallucinations paranoïaques et leurs réducteurs habituels sont de ce chef moins cohérentes, moins systématiques, plus fantaisistes, encore qu'elles restent en rapport avec les états affectifs du malade.

De cette présentation des psychoses réalistes et des psychoses déréalistes, nous pouvons conclure que le Surnaturel va lui-même se présenter de façon très différente suivant qu'il interviendra dans les unes ou dans les autres. Il y aura un Surnaturel réaliste conforme à l'euphorie des excités maniaques ou à la dysphorie des mélancoliques, et alimenté par des représentations agréables ou pénibles et des souvenirs adéquats. Il y aura un Surnaturel réaliste qui sera conforme à l'expérience et à la logique des paranoïaques vrais et des paranoïaques que nous en avons rapprochés. Ce Surnaturel répondra aux tendances affectives du sujet, à ses désirs et à ses craintes.

L'un et l'autre se fonderont sur une expérience sélectionnée ou interprétée et sur une paralogie voisines de notre expérience et de notre logique et prétendant s'y conformer.

Il y aura, d'autre part, un Surnaturel déréaliste qui échappera plus ou moins, c'est-à-dire partiellement ou totalement, à l'expérience et à la logique, mais qui n'en répondra pas moins à des tendances affectives analogues, et qui sera le Surnaturel des rêves, des paraphrénies et de la schizophrénie.

CHAPITRE II

L'AUTOMATISME, LES HALLUCINATIONS

Nous voici maintenant en face des psychoses que nous venons de classer d'après leurs rapports avec le réel et qu'il s'agit d'interroger sur la psychogénie du Surnaturel et le rôle qu'elles lui font jouer, soit qu'elles utilisent un Surnaturel traditionnel, soit qu'elles le créent de toutes pièces.

Il semble que la méthode la plus sûre serait de les interroger l'une après l'autre dans l'ordre même où nous les avons classées ; c'est bien le plan que nous suivrons, mais je voudrais m'expliquer sur deux questions importantes qu'on doit, à mon avis, traiter d'abord, sous peine de ne pouvoir s'expliquer sur rien ; la question de l'automatisme mental en y comprenant l'illusion d'automatisme des dépersonnalisés, et la question des hallucinations. C'est la raison de ce chapitre, préambule nécessaire de tous les autres comme le précédent.

* * *

La notion d'automatisme mental, à laquelle le regretté Charles Blondel a consacré une remarquable étude, est sortie, comme il le dit justement, de l'associationnisme, dont elle n'est qu'une forme élaborée au contact des sciences biologiques et mécaniques.

Dans la mesure où cette notion s'est formée au contact des sciences biologiques, automatisme est synonyme de spontanéité et l'on appelle automatique tout ce qui se produit spontanément par l'initiative de l'agent sans être l'effet d'une cause extérieure. Tel est sans doute le sens dans lequel doit être pris l'automatisme dans les phrases suivantes : « L'activité mentale, écrit le regretté Frédéric Paulhan (A, 14), se compose de l'activité d'un certain nombre d'éléments, images, tendances, perceptions qui s'attirent, se repoussent, s'associent, se séparent, se combinent et se

dissolvent... » « Et cette activité peut aussi bien se dire activité indépendante qu'activité automatique indépendante. »

« L'automatisme, écrit le regretté Petit (26, 149), se définit par la propriété de surgir spontanément dans la conscience sans participation de la volonté. »

Nayrac écrit (125) dans le même sens que si l'hallucination se produit en dehors de toute excitation extérieure, c'est que dans le trajet nerveux ascendant qui va des organes des sens aux associations neuronales les plus élevées de la vie cérébro-spinale, la machine nerveuse a agi en l'absence de tout excitant normal, automatiquement.

« Dans la mesure où la notion d'automatisme s'est formée au contact des sciences mécaniques, et souvent sous la plume des mêmes auteurs, automatisme, dit encore Blondel (B, 361), est synonyme de mécanisé, de monté, de machinal ». « L'automatisme, écrit Paulhan, est à la volonté ce que la routine est à l'invention (B, 4) ». Et Pierre Janet écrit : « La succession automatique des idées est le résultat ou la continuation d'une synthèse autrefois créée et qui, lorsqu'on la recommence aujourd'hui, tend à se reconstituer (A, xi). » « Habitude, disait le regretté Dwelshauvers (B, 101), est synonyme d'automatisme. » Les deux formes de l'automatisme obéissent, cela va sans dire, au déterminisme ; toutefois, comme le remarque Blondel (B, 361), à qui j'emprunte toutes les citations précédentes, le déterminisme de l'habitude (celui de l'automatisme mécanisé) n'est pas exactement le même que celui de la tendance (l'automatisme spontané). « La stricte habitude poursuit, à travers les circonstances, la série préalablement fixée de ses effets, tandis que les mécanismes issus d'une tendance sont déterminés non seulement par le sens de la tendance, mais par la situation à laquelle la tendance doit s'adapter. L'automatisme de la tendance n'est pas en effet uniquement conservation du passé, mais il est à certains égards invention et création. » C'est pourquoi nous verrons qualifier d'automatiques au sens de spontané, non seulement des idées, des désirs, des intuitions qui surgissent dans la conscience, relevant à la fois de la spontanéité et de l'adaptation, mais aussi des faits plus complexes comme les transformations de la personnalité, comme l'expression mobile de notre mimique et de nos attitudes ou des réactions motrices particulièrement involontaires, celles qui interviennent par exemple dans l'expérience du pendule de Chevreul. »

Mais les deux sens du terme automatisme ne sont pas aussi différents qu'ils en ont l'air ; entendu à la lettre le terme d'automatisme spontané serait absurde. Dans l'ordre matériel, la

spontanéité n'existe pas. Les sciences de la nature inorganique ne sauraient l'admettre sans manquer au principe même de leurs explications. Les biologistes eux-mêmes ont depuis longtemps établi qu'il n'y a pas et qu'il ne saurait y avoir dans un organisme vivant des phénomènes spontanés. Les réactions motrices qu'on pourrait être tenté de considérer comme telles, à cause de l'absence de toute excitation extérieure, sont dues à des excitations physiques, chimiques, traumatiques et surtout physiologiques des centres et se produisent comme des réflexes à cela près que le trajet centripète se réduit à rien. Il en est très vraisemblablement de même pour les faits d'ordre psychique que nous qualifions d'automatiques, en donnant à ce terme le sens de spontané. Rien dans ce que nous connaissons ne nous autorise à penser que ces faits font exception à la loi des réactions organiques, et toutes les fois que l'analyse est possible, nous pouvons constater une excitation physiologique ou mentale qui les a déclenchés.

Il en est manifestement de même pour l'automatisme mental mécanisé ; la grande différence, le plus souvent, c'est que dans les faits spontanés, les antécédents nous échappent, nous ne connaissons alors que le dernier terme d'une série. Au contraire, dans l'automatisme mécanisé, l'analyse peut nous faire saisir plus facilement la cause et les éléments agencés des phénomènes.

Dans la plupart des cas, nous n'avons pas conscience des automatismes qui se mêlent sans cesse à notre vie réfléchie et volontaire, qu'ils soient spontanés dans leur origine ou mécanisés dans leur agencement. Pour que nous en prenions conscience, il faut que notre attention soit attirée sur eux et dans ce cas un sentiment très particulier s'ajoute à l'automatisme. C'est, pour l'automatisme spontané, un sentiment d'irruption dans la conscience et pour l'automatisme mécanisé le sentiment d'une exécution facile et parfaite avec, dans l'un et l'autre, un sentiment de passivité.

Voilà, à notre avis, deux définitions précises et claires qu'on peut prendre pour point de départ quand on parle de l'automatisme mental, à condition qu'on n'en parle que conformément à ces deux définitions.

Les deux automatismes spontané et mécanisé peuvent, dans certains cas, fonctionner isolément. La plupart du temps ils sont plus ou moins associés.

Un des cas les plus nets et les plus simples de l'automatisme mental, spontané et inadapté, est celui des pensées, des jugements, des formules verbales qui traversent notre esprit de temps à

autre sans y être attendus et sans laisser des souvenirs quand on ne les observe pas délibérément ; c'est seulement dans les moments de détente et de relâchement mental ou bien encore tandis que nous faisons un travail facile et plus ou moins machinal que ces pensées et ces formules nous arrivent.

Pendant deux mois, j'ai noté les pensées ou les formules que je pouvais observer, chez moi-même, et si je n'ai pas continué au delà, c'est que l'attention que je leur portais les avait raréfiées peu à peu, avant de les faire disparaître tout à fait ; elles ne sont revenues que beaucoup plus tard, comme si elles avaient été écartées par la vigilance de mon attention. Je signale ce fait en passant et j'en signalerai plusieurs analogues ; voici quelques-unes de ces pensées formulées mentalement sous une forme pseudo-auditive, sans aucune illusion de sonorité, ou sous forme de parole intérieure.

« Que va-t-on dire à Rio ? » (le matin en me rasant). « Le nombre des notaires est limité » (en changeant de chaussures vers 4 heures de l'après-midi). « Gauthier nous dira cela » (en remplissant une carafe à un robinet). Je n'ai pu savoir de quel Gauthier il s'agissait, car j'en connais bien une douzaine sans compter Théophile. « Il faut en finir » (en me lavant les mains avant de passer à table vers midi). On pourrait voir là le souvenir d'une phrase célèbre de Chamberlain, mais ce n'est qu'une hypothèse.

Je pourrais citer une soixantaine de phrases de ce genre, toujours courtes, ayant toujours un sens verbal par elles-mêmes et sans aucun rapport apparent avec ma pensée du moment. Toutes les personnes auxquelles je me suis adressé (une douzaine) pour savoir si le fait est fréquent, en avaient l'expérience personnelle ; deux d'entre elles m'ont dit qu'il s'agissait d'une parole intérieure ; les autres percevaient des formules sous forme d'images auditives. C'est ce que j'ai observé le plus souvent sur moi-même.

Le caractère d'automatisme ne paraît pas pouvoir être mis en doute. Ce ne sont pas là des intuitions transposant en formules verbales des états affectifs ou des pressentiments ; ce ne sont pas non plus des hallucinations psychiques, car nous savons bien qu'elles viennent de nous et nous n'avons pas l'impression qu'elles nous soient imposées. Ce sont très exactement des faits d'automatisme mental spontané ; je les ai appelés pensées vagabondes.

Il se peut que des aliénés délirants fassent un sort aux pensées de ce genre et, à force de symbolisme et d'interprétation, les

intègrent dans leur délire. Mais ce doit être assez rare, puisque ces pensées vagabondes sont fugitives, ne laissent pas de trace et que l'attention paraît leur être fatale. Je n'ai rencontré aucun délirant qui m'ait paru en avoir utilisé.

On peut trouver encore des faits d'automatisme spontané et des faits d'automatisme mécanisé dans le rêve ; c'est même là qu'on en trouve le plus, la déficience des fonctions supérieures laissant le champ libre à tous les automatismes. Nous avons déjà dit, à propos du rêve, que les désirs et les craintes (qui correspondent à l'automatisme spontané) utilisent, parmi les représentations qui obéissent à l'automatisme mécanisé, celles qui peuvent les illustrer.

L'automatisme de l'excitation maniaque, qu'on cite si souvent comme exemple, est loin d'être aussi pur que celui des rêves et il n'atteint jamais à cette pureté, même quand l'excitation monte et devient de la manie véritable. Il y a encore parfois, même alors, des réflexions critiques ou comiques mêlées à l'excitation.

Si l'on veut bien se reporter à la conception de Blondel que nous avons faite nôtre, on trouvera beaucoup à élaguer dans ce qu'on entend en général par l'automatisme et l'on s'apercevra certainement que la pureté des cas retenus est rarement complète. Le terme est même appliqué aujourd'hui à des faits très disparates et dégagés de tout automatisme. Si l'on n'y prend garde, il deviendra de plus en plus compréhensif et finira par ne plus vouloir rien dire du tout.

Ce n'est pas avec Blondel qu'il y avait rien de pareil à craindre ; fidèle à sa double définition, il s'est attaché à montrer la part des deux automatismes spontané et mécanisé dans l'activité mentale et il a distingué dans l'automatisme spontané trois formes d'inégale importance qu'il appelle : la spontanéité effacée, la spontanéité pathétique et la spontanéité oiseuse. Cette dernière forme est la même dont nous venons de donner quelques exemples sous le nom de pensées vagabondes.

La spontanéité pathétique est celle des intuitions et des révélations, celle des rêves prophétiques qui passent pour être inspirés des dieux et qui viennent à l'individu sans garantie objective, ce qui ne les empêche pas de faire des croyants. La spontanéité effacée, la plus importante des trois, précède, supplée et prolonge l'activité réfléchie, c'est celle de l'inspiration poétique, du génie, dont bien des artistes se sont plu à exagérer le caractère automatique et même à le simuler.

L'activité mécanisée joue dans notre vie un rôle plus important encore et qu'on ne saurait exagérer. « Notre activité mentale,

écrit Blondel, se mécanise aussi bien que notre activité motrice. Notre affectivité, notre intelligence, notre volonté même ont leurs habitudes et leurs clichés (B, 352). » Et Blondel signale justement, à l'actif de la vie mentale mécanisée, ces cas où l'on voit des individus frappés de déchéance organique, des déments séniles ou des paralytiques généraux, faire illusion et souvent pendant un certain temps, devant des observateurs non spécialisés dans l'examen clinique de ces malades.

Blondel pose une question, sur laquelle je vais revenir tout à l'heure parce qu'elle touche de près à notre enquête, celle de l'automatisme pathologique et de ses rapports avec l'automatisme normal. Tout un groupe de psychiatres et de psychologues, à la suite de Baillarger (496), ont estimé que l'origine de l'automatisme psychologique, pathologique ou normal, est due à la carence des fonctions supérieures de contrôle et à la libération des processus automatiques inférieurs. Blondel cite à cette occasion Rivers qui paraît avoir donné la formule la plus précise de cette explication : « Les troubles mentaux si divers, qui sont aujourd'hui désignés sous le nom de psychonévroses, deviennent clairs et intelligibles si on les rapporte à l'action d'un double processus : d'une part, ils semblent dus à des défaillances et à l'affaiblissement de certaines fonctions et, d'autre part, ils résultent de l'activité anormale d'un second groupe de fonctions normalement inhibées par un mécanisme de suppression ou de contrôle (300). » Dans ces conditions, l'automatisme pathologique n'est que l'automatisme normal complètement livré à lui-même.

Clérambault (A) et ses disciples admettent, au contraire, que les malades ne présentent aucun trouble des fonctions de contrôle et de synthèse et que les manifestations morbides de l'automatisme les surprennent en plein équilibre mental et en pleine quiétude intellectuelle. Ces manifestations tiendraient à l'entrée en scène d'éléments nouveaux d'activités en elles-mêmes anormales et automatiques liées à des infections ou à des intoxications des centres, c'est-à-dire ayant toujours très probablement une base organique. Nous allons retrouver ces conceptions de Clérambault à propos de l'hallucination, et l'on pourra voir comment, pour lui, l'hallucination entre dans le cadre général de sa conception de l'automatisme pathologique.

*
* *

La dépersonnalisation est une illusion fréquente d'automatisme. Dugas et Moutiers nous disent que, dans l'état de déper-

sonnalisation « les sujets perçoivent les sons, les couleurs, les parfums, mais qu'il semble que les impressions sensibles ne les touchent plus, qu'ils continuent à avoir des souvenirs, mais qu'il leur semble que leur passé leur échappe. Ce n'est plus leur passé à eux, ils continuent de penser, d'agir, d'être affectés, mais il leur semble que ce n'est pas eux qui pensent, qui agissent, qui éprouvent du plaisir ou de la douleur. Rien, par hypothèse, ne sera changé dans leur vie mais leur existence entière leur paraît changée ; ils ne se reconnaissent plus, s'étonnent d'eux-mêmes ; ils sont en dehors des phénomènes ».

Cet état n'est point imaginaire ; pour le dépeindre Dugas et Moutiers ont employé le terme de dépersonnalisation qui a fait fortune.

Ils l'ont étudié chez des sujets normaux, tandis que Janet l'a étudié chez les névropathes et les aliénés. Par là le terme s'est élargi et l'on s'accorde aujourd'hui à considérer comme des faits de dépersonnalisation le sentiment de l'artificiel, du changé, de l'irréel, du théâtral que tant de sujets éprouvent.

La dépersonnalisation peut se présenter tantôt d'une façon chronique, tantôt par accès paroxystiques ; parfois elle ne se manifeste que par un seul accès au cours d'une existence ; l'accès est plus ou moins aigu et il dure de quelques heures à quelques jours.

Une femme du village où j'écris ces lignes m'a décrit un accès très classique : elle s'est sentie détachée d'elle-même, de sa vie intérieure, de ses sensations, de ses perceptions pendant trois heures à la suite d'une émotion vive et douloureuse ; elle avait alors trente ans, elle en a soixante-dix-huit et n'a jamais eu d'autre accès.

La dépersonnalisation peut être générale et porter, comme dans le cas précédent, sur la vie intérieure et sur les relations que nous entretenons avec le monde extérieur ; elle peut être élective et ne porter que sur une catégorie de sensations ou sur une personne déterminée qui donne au sujet une impression d'étrangeté, d'irréalité, à l'exclusion de toutes les autres personnes. On en trouvera de nombreux exemples dans les livres de Janet et particulièrement dans son livre *De l'angoisse à l'extase*.

Voici un cas observé à Sainte-Anne dans le service du regretté Joffroy et que je prends dans mes notes : Alice, jeune femme de trente-deux ans, à hérédité chargée, intelligente, active, peu compliquée d'esprit, était employée dans un bureau ministériel au moment où elle a eu un accès de psychasthénie du type Janet. C'était le second depuis dix ans. Dès le début de ce second accès,

elle a présenté des obsessions, des phobies et toute la série des troubles psychologiques caractéristiques de la psychasthénie. Un des plus curieux, parmi ceux que j'ai constatés était la difficulté d'aller à son ministère, à cause des phobies de toute espèce qui l'assaillaient dès qu'elle mettait le pied dehors (peur des voitures, peur des espaces vides, peur des rues qui coupent le trottoir) ; elle se défendait en choisissant parmi les fiacres qui passaient, un fiacre qu'elle suivait des yeux aussi longtemps qu'elle pouvait ; dès que le fiacre était hors de la portée de sa vue, elle en choisissait un autre. C'étaient, comme elle disait, ses conducteurs ; elle finissait ainsi par arriver à son ministère avec beaucoup de retard ; elle fut envoyée à Sainte-Anne pour examen médical et, d'elle-même, demanda à y rester.

Elle présentait de la dépersonnalisation à propos de tous les faits du monde extérieur, à propos des objets familiers et des personnes qu'elle déclarait changés, artificiels, fabriqués ; rien ne lui donnait l'impression coutumière de la réalité : les lits n'étaient pas des lits véritables, les chaises n'étaient pas de véritables chaises... Je n'ai pas connu de cas plus complet de dépersonnalisation extérieure. Ce qui est intéressant pour nous, c'est que tous les dépersonnalisés emploient pour désigner leurs impressions des termes analogues où les mots d'automatique, de mécanique, de truqué reviennent sans cesse. Alice ne faisait pas exception à la règle et sans avoir d'illusion sur la réalité du phénomène, elle disait : « il me semble que tout est devenu mécanique dans les impressions que je reçois, que les internes sont des mécaniques, que les infirmières sont des mécaniques », etc. Mme Voisin, une autre psychasthénique qui venait consulter à Sainte-Anne, se disait entièrement mécanisée dans sa vie organique ; « c'est comme si mes mains, mes jambes, mes membres n'étaient plus vivants... » ; elle finit par se dire morte, pétrifiée et elle employait un jour pour caractériser son état cette formule saisissante : « Je suis une statue de pierre qui entend et qui voit. »

Je m'en voudrais de ne pas citer, parmi les normaux qui ont connu la dépersonnalisation et qui, pendant toute la durée de l'accès, ont eu le sentiment d'être dépersonnalisés, comme celui d'être des automates, le nom de mon cher et regretté maître Théodule Ribot (A, 167) : « La perte du sentiment de la personnalité sous la forme subaiguë n'est pas, écrit-il, un phénomène rare. Pour ma part, je l'ai senti quelquefois pendant une heure au moins sous l'influence d'un mauvais état physique et d'une dépression mentale. On passe au milieu des hommes et des

choses sans entendre, sans se retourner sur soi-même et sur sa vie intérieure. On lit machinalement la page d'un livre sans en rien garder. On parcourt les salles d'une maison comme un automate, tout est indifférent, rien n'attire ni ne reste. » Il est particulièrement intéressant de voir un psychologue comme Ribot décrire avec autant de précision, pour l'avoir éprouvé, le sentiment auquel nous avons affaire.

Le problème que posent tous ces cas peut paraître double : qu'est-ce que la dépersonnalisation ? Pourquoi donne-t-elle à ceux qui en sont atteints le sentiment d'automatisme ? Une théorie sensorielle et sensitive a été soutenue par Taine (II, 446), il a admis, après Krishaber, qu'il y a perversion réelle des sens et, comme le disent Dugas et Moutiers, identifié le moi et ses états sensoriels ; il a voulu prouver que le malade perd et retrouve sa personnalité alors qu'il perd et retrouve ses sensations, et il compare cet état à celui d'une chenille qui garderait toutes ses idées et tous ses souvenirs de chenille et deviendrait tout à coup papillon avec les sens et les sensations du papillon. Les sensations nouvelles ne trouvent plus de série antérieure où elles puissent s'emboîter, le malade ne peut plus les interpréter ni s'en servir, il ne les reconnaît plus. Mais, remarquent les deux auteurs, pour que les troubles de la personnalité soient complets, il faudrait que toutes les sensations fussent altérées et qu'elles fussent altérées à la fois ; c'est bien ce que suppose Taine, et c'est ce qu'il admet comme établi par l'expérience. Or, l'expérience contredit sa théorie puisqu'il y a des dépersonnalisations partielles, électives, et que, d'autre part, les sensations ne sont pas altérées chez les dépersonnalisés. Toutes les recherches qui ont été faites dans cette direction ont été également vaines ; la dépersonnalisation n'est pas liée à des altérations sensorielles et sensibles. Ces sensations fussent-elles altérées d'ailleurs, il faudrait encore montrer comment leurs altérations engendrent la dépersonnalisation. Enfin, la question qui concerne le caractère automatique n'a pas retenu l'attention de Taine qui, ne l'oublions pas, travaillait de seconde main sur les sujets décrits dans l'ouvrage de Krishaber *La Névropathie cérébro-cardiaque*.

Pour répondre à la question que nous avons posée au sujet du sentiment d'automatisme, le mieux est d'interroger les sujets et d'abord Alice que j'ai présentée tout à l'heure, parce qu'elle s'analyse simplement et avec autant de précision qu'elle peut. Un matin de mai où elle était dans mon laboratoire, situé alors au rez-de-chaussée et donnant sur la cour de l'asile, nous avons vu un fiacre s'arrêter tout près de nous, devant la porte du

service : quatre personnes y sont montées, causant, riant, le surveillant, sa femme, sa fillette, son fils, que le fiacre a emportés aussitôt. Alice, qui était dans un état subaigu de crise psychasthénique et qui me dévidait ses doutes et ses phobies, ses sentiments d'irréalité, ses impressions de mécanique et de truqué, avait vu comme moi la voiture s'arrêter et repartir. Je lui demandai : « Eh bien, voilà une voiture qui est bien vraie avec ses quatre occupants qui causent, qui rient, son cheval, son cocher, le bruit des roues ? » Elle fait signe que non. « Pourquoi n'est-elle pas vraie ? — Parce que je ne sens plus ce que je sentais autrefois ; j'aurais pensé à une partie de campagne, à une noce, au plaisir que ces personnes allaient avoir, à tout ce qu'on peut faire quand il fait beau, mais je n'ai rien pensé de tout cela, c'est vous qui m'y faites penser et ça ne me touche plus et tout ce que j'ai vu c'étaient des gens en voiture qui partaient et pour lesquels je n'avais aucune espèce d'intérêt. » Toutes les questions analogues que j'ai posées à Alice pendant son séjour à Sainte-Anne ont provoqué les mêmes réponses.

On trouvera d'autres cas dans le chapitre suivant, où il est question du Surnaturel dans la mélancolie anxieuse. Si je suis revenu sur celui-là, c'est pour en arriver à l'explication du sentiment de mécanique, d'automatisme et je ne vois pas d'explication plus complète que celle de Pierre Janet. Dans les pages qu'il consacre au sentiment de dépersonnalisation (E, I, 368) : il fait entrer le sentiment de dépersonnalisation dans les sentiments de manque, d'absence, de vide qu'il a si remarquablement analysés. « Je n'ai ni chaud ni froid pour les miens », dit une de ses malades, « je ne peux avoir pour eux aucun sentiment, c'est un vide, c'est une absence d'existence, tout me devient indifférent. Je ne vois pas les gens comme ils sont, je souffre de ne pas les sentir naturellement ». « J'ai perdu tout sentiment, dit une autre malade, je n'ai plus ni plaisir ni peine. »

Mais cette indifférence, ce sentiment du vide ne porte pas sur toute l'activité mentale et pratique. Janet fait remarquer qu'entre les sensations normales et celles de la dépersonnalisation, entre la mémoire normale et la mémoire dépersonnalisée, entre la pensée normale et la pensée dépersonnalisée, il y a un élément commun qui ne varie pas, ce sont les tendances primaires et simples attachées à la sensation, à la mémoire, à la pensée. Le dépersonnalisé, dans sa conduite primaire et simple, se conduit comme tous les hommes, il réagit à des stimuli, il mastique, il boit, il prend les aliments placés devant lui aux heures des

repas, il salue des lèvres les gens qui entrent et quand on lui demande où il a passé ses vacances il indique sans hésiter l'endroit et la date et, dans tout ce qui relève de la mémoire, il a toujours une réaction primaire et fondamentale. Les conduites primaires ne sont pas atteintes : ce qui est atteint, ce qui lui donne l'impression que tout est changé c'est la disparition des conduites secondaires et plus complexes que les normaux lient par représentation plus ou moins nette et schématique à leurs perceptions. Alice voyait partir la voiture qui emportait le surveillant et sa famille et disait fort bien qu'elle avait un sentiment de manque, parce que toutes les conduites possibles qu'elle aurait attribuées en temps normal au surveillant et à sa famille et auxquelles elle se serait intéressée, au moins par représentation, elle ne les leur attribuait plus.

« Voici un fauteuil, dit Janet, le percevoir ce n'est pas seulement le nommer mentalement, c'est aussi avoir le désir de s'y asseoir avec des attitudes, des gestes, des directions se rapportant à la place du fauteuil, sa situation par rapport à la porte ou à la fenêtre, c'est concevoir comme possibles un certain nombre de conduites secondaires et ce sont ces conduites qui disparaissent chez les dépersonnalisés, qui se déclarent absents de leurs propres perceptions. Il n'y a là aucun paradoxe, le malade exprime exactement ce qu'il sent et quelque chose est en effet disparu qui n'est ni ses sensations ni ses impressions extérieures ; c'est la conscience des conduites secondaires possibles. »

Les analyses de Janet font très bien comprendre pourquoi le malade se dit automate ; ce n'est pas qu'il soit gouverné effectivement comme le maniaque et le rêveur par un véritable automatisme, mais parce que ses pensées, ses perceptions, ses souvenirs ne sont plus accompagnés du sentiment des conduites secondaires possibles qui ajoute une sorte de frange affective et représentative à nos actes et à nos pensées. Les déprimés simples, quand ils constatent cela, s'y résignent en général ; les déprimés plus émotifs s'en inquiètent. Mais le fait est beaucoup plus fréquent qu'on ne l'avait cru tout d'abord, où l'on ne remarquait que les cas d'émergence. Il reste donc que s'il y a dans la dépersonnalisation un sentiment d'automatisme, ce sentiment est une illusion du malade et n'a rien de commun avec le sentiment d'automatisme tel que nous avons essayé de le définir au début de ce chapitre. Il n'y a pas sentiment de facilité, de perfection, de passivité, il n'y a rien de comparable à ce que nous éprouvons lorsque nous prenons conscience d'un de nos automatismes.

Nous voilà donc amenés à nier l'automatisme des dépersonnalisés et à considérer comme des interprétations leurs illusions conscientées d'automatisme.

* * *

Les hallucinations psychosensorielles sont-elles le résultat d'un automatisme qui aurait son point de départ dans les centres psychosensoriels, au point d'arrivée des perceptions visuelles, auditives, tactiles, etc., et se distingueraient de la perception normale uniquement par ce trait, que ce sont des perceptions sans objet, suivant la célèbre définition d'Esquirol ?

Faut-il admettre, au contraire, que les hallucinations psychosensorielles ont leur origine dans les préoccupations des malades, dans leurs désirs, dans leurs craintes et sont le résultat objectif et extériorisé de ces préoccupations, de ces désirs et de ces craintes ?

Un certain nombre d'aliénistes, et non des moindres puisqu'on trouve parmi eux les noms de Clérambault, de Sérieux, de Capgras, ont défendu l'explication qui fait appel à des causes organiques, dont l'hallucination serait le dernier terme. Elle naîtrait de l'excitation mécanique, toxique, traumatique des centres psychosensoriels. Si le malade devient halluciné, ce n'est pas parce que ses préoccupations et ses ruminations finissent par retentir sur ses centres psychosensoriels, comme l'avait cru Magnan, et donnent naissance à des perceptions illusives ; c'est parce que l'éréthisme sensoriel est lié d'une façon immédiate à l'éréthisme cortical. « On est en présence d'un processus qu'on doit tenir pour toxique », écrivaient Sérieux et Capgras en 1909, « si on remarque que la progression des troubles auditifs dans le délire chronique de persécution ressemble singulièrement — abstraction faite de sa durée — à celle des troubles visuels tels que Magnan les décrit dans le délire alcoolique (43) ».

Il résulte de cette conception que les hallucinations auditives proviendraient d'actions locales dues le plus souvent à des poisons et que, produites d'abord sous la forme élémentaire de bourdonnements, elles deviendraient, par le travail de l'esprit, de plus en plus précises : explication et conception qui pourraient s'étendre à tous les genres d'hallucinations.

Clérambault, avec plus de précision, mais aussi avec plus d'hypothèse, n'a pas cessé de soutenir pendant les vingt dernières années de sa vie, avec tout son talent d'exposition et son ingéniosité d'esprit habituelle, des explications qui vont dans le

même sens que celles de Sérieux et Capgras ; il s'appuie sur le principe que le même fait ne pouvant avoir deux causes différentes, toutes les hallucinations doivent relever d'une origine organique manifestement établie pour plusieurs cas, celui de l'alcoolisme notamment. Pour lui, les hallucinations psychosensorielles de l'ouïe apparaissent subitement dès le début de la maladie « comme un coup de tonnerre dans un ciel serein ». Elles sont simples, élémentaires, et relèvent de processus organiques dont les centres psychosensoriels seraient le siège ; ce seraient les séquelles d'infections aiguës oubliées et même passées inaperçues ; diphtérie, fièvre typhoïde, grippe, troubles puerpéraux, syphilis, ayant évolué sans foyer. Elles peuvent aussi être les conséquences d'une intoxication chronique soit exogène, comme la confusion mentale de l'alcoolisme, soit endogène comme les troubles endocriniens, spécialement ceux de la maladie de Basedow et de la ménopause naturelle ou chirurgicale. Les processus hallucinatoires seraient ainsi le résultat d'activités insidieuses ou systématiques.

On voit pourquoi, avec une pareille conception de l'origine des hallucinations, Clérambault est obligé d'admettre qu'elles commencent par être anidéiques, dépourvues de sens et de charge affective ; ce serait par leur répétition lassante et irritante qu'elles finiraient par déterminer des réactions affectives qui font du malade un persécuté et qu'elles changent elles-mêmes de ton et de contenu conformément à ces réactions. Encore un halluciné ne deviendrait-il un persécuté véritable avec construction d'un délire systématique, avec réactions adéquates de l'affectivité et de la conduite, que s'il a des dispositions pour le délire de persécution. L'hallucination ne dérive pas de l'idée de persécution, l'idée de persécution ne crée pas l'hallucination ; ce sont les hallucinations qui la créent.

Mais les hallucinations, tout en étant causes, ne seraient pas des causes suffisantes pour déterminer un véritable délire de persécution ; là où ce caractère est nettement développé on aurait affaire, pense Clérambault, d'une part à des troubles psychosensoriels, d'autre part à des troubles profonds et préexistants de l'affectivité, et il y aurait symbiose de deux processus différents ; cette symbiose n'existerait pas dans la majorité des cas ; la plupart des persécutés seraient de faux persécutés.

Si la pathogénie des hallucinations, telle que Clérambault l'a exposée, était établie, il faudrait admettre du même coup (ce n'est pas une objection) que la genèse du Surnaturel dans les paranoïas hallucinatoires et dans les paranoïas d'influence où il

se rencontre toujours d'après nous, s'explique par des causes infectieuses, toxiques, traumatiques, donnant naissance, par l'intermédiaire des hallucinations, à des délires où le paranoïaque supranaturalise ses ennemis et ses protecteurs ; et cette conséquence serait pleinement logique.

Mais il s'en faut de beaucoup que l'explication donnée par Capgras, par Sérieux et par Clérambault ait été acceptée de tous ; elle repose en effet sur cet argument implicitement et explicitement admis par ses partisans, qu'une hallucination ne peut avoir tantôt une cause toxique, ou infectieuse, tantôt une cause psychique, et que son origine toxique étant nettement établie dans certains cas, on doit admettre la même origine, ou une origine analogue, pour toutes les hallucinations. Or la question est justement de savoir si on désigne toujours le même phénomène sous le nom d'hallucination ; c'est sur la nécessité de distinguer deux catégories d'hallucinations différentes par la structure et le contenu que vont s'appuyer les adversaires de la théorie.

D'autre part le caractère anidéique des premières hallucinations, si nécessaire pour la théorie, n'est nullement établi. Claude et son élève Nodet professent, d'après leur expérience, une opinion contraire ; Janet, s'appuyant sur l'ironie des premières hallucinations dans la paranoïa hallucinatoire, signale également une tendance agressive qui se manifeste dès le début de la psychose.

Ces deux raisons, la première surtout, nous paraissent laisser le champ libre aux aliénistes qui n'acceptent pas la théorie de Clérambault.

*
* *

Dide et Guiraud (p. 58) font remarquer que toutes les théories pathogéniques sont hypothétiques et c'est avec cette réserve qu'ils admettent deux catégories d'hallucinations : les unes, résultant de l'excitation mécanique et toxique des centres sensoriels, se traduisent, suivant les régions de l'écorce atteintes, par des bruits, des flammes, des figures grimaçantes, des paroles vagues et dépourvues de sens ; les autres, toujours dirigées dans le même sens affectif que le délire, comportent des paroles précises, exprimant une préoccupation, une inquiétude, un désir, une crainte, apparaissent après les modifications du tonus affectif et n'en sont que l'expression verbale.

Dans ces conditions, il n'est pas possible de les considérer comme des phénomènes directement déterminés par des causes organiques ; elles ne sont que des représentations préparées par

un état affectif antérieur, devenues inconscientes et émergeant dans la conscience sous forme hallucinatoire. Claude (B) a repris la question en 1930 dans un article de *L'Encéphale*, où, après avoir écarté comme hypothétiques et peu fondées les thèses toxique et mécanique dans la mesure où elles veulent expliquer toutes les hallucinations par un automatisme psychosensoriel, il distingue comme Dide et Guiraud deux espèces d'hallucinations différentes par leur mécanisme originel et par leur nature.

Les premières, qu'il appelle des hallucinations vraies, seraient caractérisées « par l'invasion dans la conscience de sensations élémentaires neutres, vides de contenu affectif » (p. 345). Ces hallucinations vraies s'imposeraient « pour un phénomène extérieur au sujet, parce qu'elles sont la conséquence d'une altération organique ou de troubles dynamiques des appareils sensitifs et sensoriels. Cette perturbation a son siège, soit dans les centres, soit dans les connexions des centres avec la périphérie » (p. 345).

Les altérations cérébrales qui conditionnent ces hallucinations neutres et élémentaires seraient des plus variées. Claude invoque les tumeurs cérébrales, les lésions de la paralysie générale, les méningites, les troubles circulatoires, les intoxications par le haschisch, la cocaïne, l'alcool où il s'agit vraisemblablement d'irritations passagères et limitées à certaines régions de la corticalité cérébrale. Il ne conteste pas non plus que dans les états confusionnels, toxi-infectieux, dans la démence précoce à substratum organique, on ne puisse observer des hallucinations qui ont vraisemblablement la même cause matérielle que les hallucinations précédentes où les lésions sont avérées ; mais on devra distinguer de ces hallucinations vraies, qui portent dans leurs caractères la simplicité, l'anidéisme, l'inattendu, la marque de leur origine organique, des pseudo-hallucinations qui représentent, au contraire, des croyances et de fausses réalités perceptives et s'opposent aux précédentes par une charge affective qui les engage profondément dans la personnalité du sujet. Ces pseudo-hallucinations admettent une explication psychologique non seulement de par cette charge affective et de par leur intégration aux tendances profondes du malade, mais aussi de par la complexité des opérations qu'elles impliquent, les jugements, les raisonnements de sens parfois symbolique et les interprétations que l'analyse y peut déceler.

Claude ajoute que les cas de cette catégorie sont extrêmement nombreux, qu'il s'agit le plus souvent de sujets fatigués physiquement et moralement, intoxiqués, victimes de chocs trauma-

tiques émotionnels, et chez lesquels une phase de rumination aboutit après un temps plus ou moins long, et à la suite d'accidents divers, à une phase hallucinatoire.

Claude a fait ses analyses d'après les bouffées délirantes des débiles et surtout d'après les paranoïas hallucinatoires et les psychoses paranoïdes qui sont d'une observation si commune et dans lesquelles les phénomènes dits hallucinatoires relèvent de mécanismes tout différents des mécanismes des phénomènes hallucinatoires qu'il appelle hallucinations vraies.

Depuis 1930 il est revenu plusieurs fois sur la question dans des articles où il développe et complète son opinion ; il précise autant qu'il est possible les données organiques et psychiatriques sur lesquelles il a fondé sa distinction des deux catégories d'hallucinations. Nous signalons en particulier l'article paru en 1933 dans les *Archives suisses de Neurologie et de Psychiatrie* (C). Claude et Ey ont donné une forme particulièrement nette à la conception des hallucinations organiques, lorsqu'ils ont rappelé que, sans un travail de l'esprit, c'est-à-dire sans l'addition des mécanismes que la Gestaltpsychologie a mis en lumière, l'irritation mécanique des centres ne donnerait lieu qu'à une matière sensorielle élémentaire non organisée, incapable de produire par elle-même des formes sensorielles plus ou moins complexes. (Cf. Claude et Ey, 615.)

Pierre Janet, enfin, dans des articles riches d'aperçus nouveaux qui datent de janvier et mars 1932 et qui posent dans toute son ampleur le problème des hallucinations, a indiqué la source de toutes les confusions commises depuis un siècle au sujet des hallucinations et défendu une thèse dualiste qui prend dans la psychologie son point de repère. Suivant lui, la cause de toutes les confusions est la célèbre définition proposée par Esquirol, « l'hallucination est une perception sans objet ». Ce postulat, comme l'appelle Janet, n'est pas défendable ; une perception est précise, congruente, en ce sens qu'elle doit s'accorder non seulement avec des stimulations successives, mais avec la croyance que nous avons relativement à l'objet perçu. Elle est aussi exclusive en ce sens que l'on ne peut avoir au même moment du temps et en un même point de l'espace deux perceptions différentes. A ces caractères bien connus Janet ajoute celui-ci très important : que la perception est un phénomène présent qui peut être remémoré, mais qui n'est ou n'a été perception que dans la mesure où il est et où il a été présent ; de plus, la perception est toujours coordonnée à un ensemble : nous avons beau l'isoler pour la rendre plus précise, nous savons toujours

qu'elle fait partie d'une perception plus large qui en forme le contexte et la pénombre. Exclusive, systématique et immédiate, elle entraîne chez les individus une certitude personnelle et aussi une certitude sociale parce que, au moins dans la plupart des cas, notre perception est celle des autres.

La perception ne dépend pas de nous, n'est pas le résultat de notre activité intérieure, elle ne correspond pas à nos désirs et à nos croyances, elle est réellement instructive et révélatrice. Elle vient interrompre le cours de nos pensées et envahir notre conscience, transformer nos conduites.

Beaucoup de phénomènes psychologiques présentent des analogies avec la perception ainsi caractérisée, les illusions d'abord, qu'elles soient produites par des causes extérieures comme le bâton qui paraît coupé dans l'eau, ou par des causes intérieures comme une hémorragie rétinienne, une irritation située plus haut sur le nerf optique ou par l'atteinte d'une zone cérébrale déterminée.

Janet rapproche, avec des réserves, des perceptions illusoire les visions du demi-sommeil si bien étudiées par Bernard-Leroy, les hallucinations de l'onirisme, celles qui remplissent les rêves et d'une façon générale toutes les hallucinations où il y a illusion de perception et qui gardent dans une certaine mesure les caractères perceptifs de présence et d'extériorité.

Très différentes sont les hallucinations que Janet appelle des hallucinations-délires. Il ne conteste pas qu'elles aient des caractères communs avec les hallucinations du premier groupe car elles ont l'objectivité et l'extériorité, et le nom d'hallucinations qu'on donne aux unes et aux autres implique bien, en dépit des qualificatifs dont on les fait suivre, une affirmation de ressemblance. Janet signale, en outre, parmi les caractères qui apparentent les deux espèces d'hallucination, l'immédiateté et la certitude, encore que cette certitude soit, dans les secondes hallucinations, moins pleine que dans les premières.

Comme on a pu le voir par le résumé qui précède, la conception de Janet se fonde sur un critère très différent du critère de Claude. Tandis que Claude se fondait surtout sur les caractères organiques et psychogénétiques pour établir ses divisions, Janet se fonde, pour classer les hallucinations, surtout sur un critère psychologique, et les appelle perceptives quand elles donnent au malade la certitude illusoire qu'il est en présence d'une perception, délirantes, quand le malade n'a pas cette certitude et la remplace par une croyance qui touche parfois à la certitude mais la réalise rarement aussi pleinement.

« Cette croyance », écrit Janet (F, 420), « c'est toute l'hallucination-délire ; se représenter une formule verbale injurieuse imposée, que nous lui obéissons, puisque nous sentons l'humiliation, sentir qu'en nous la représentant, nous sommes parlés, qu'elle vient du dehors, d'un autre homme, n'est-ce pas ce qu'on exprime d'ordinaire par le mot entendre. »

Pour que cette distinction d'ensemble ne restât pas trop loin des faits particuliers, Janet l'a éclairée par une analyse différentielle des diverses espèces d'hallucinations qu'il classe dans la première catégorie ou dans la seconde en nous donnant les raisons de leur classement dans l'une ou dans l'autre.

Nous aurons l'occasion de montrer que les deux espèces d'hallucinations, peuvent être en rapport avec des conceptions surnaturelles mais les hallucinations-délires sont beaucoup plus importantes que les hallucinations perceptives dans la psychogénie du Surnaturel et nous verrons à propos de la paranoïa hallucinatoire et de la paranoïa d'influence, quel rôle elles jouent dans la confirmation des délires.

A la vérité, Janet, qui assimile les hallucinations-délires à des croyances, ne pense pas que ces croyances puissent jamais donner au malade une impression de réalité aussi forte que les hallucinations perceptives. La certitude du malade y serait parfois mêlée de quelques doutes ; de même pour l'immédiateté ou pour l'extériorisation. D'autres caractères ne se trouvent pas dans les hallucinations-délires aussi précis que dans les perceptives. C'est ainsi que, dans la localisation, les sujets se tiennent le plus souvent dans un vague dont ils ne paraissent pas pouvoir sortir. Pour Janet, en dépit des affirmations des malades, l'objectivation n'est jamais complète. Leurs croyances se traduisent par des attitudes mentales et physiques sans créer des réalités véritables ; il va même jusqu'à refuser aux voix entendues par les paranoïaques persécutés toute espèce de sonorité.

Claude se livre sur ces mêmes hallucinations à des analyses dont le résultat est le même ; là où le malade croit entendre des voix, il admet des interprétations fondées sur des préoccupations affectives, des complexes, des croyances fausses et il cite avec sympathie cette opinion de Quercy que, lorsqu'on a écarté d'une hallucination de l'ouïe l'élément moteur, la surcharge, l'interprétation, le délire, l'hallucination se réduit souvent à un résidu quantitatif insignifiant.

Ainsi les malades affirment qu'ils entendent tandis que des psychiatres et des psychologues contestent le bien-fondé de ces affirmations et le caractère psychosensoriel de ces hallucinations-

délires. Il est assez difficile d'admettre que des malades intelligents, habitués à s'observer, soient dupes d'une illusion quand ils déclarent sonore une voix dont ils indiquent avec précision, comme le fait se produit quelquefois, la distance, le timbre, et la hauteur, comme nous ferions pour la voix d'un acteur que nous entendrions sans le voir. Il faut reconnaître cependant que l'origine et le mécanisme des hallucinations auditives, telles qu'on les rencontre chez les paranoïaques hallucinés, rend leur sonorité douteuse.

Je pense qu'il y a lieu de laisser en suspens une question qui ne touche que d'assez loin à notre enquête.

J'ajoute cependant, et ceci va dans le sens de Janet et de Claude, que j'ai toujours vu l'expérience suivante rater : isoler le malade, le laisser au repos dans une pièce et prier un étudiant qui reste invisible de répéter une des formules indiquées par le malade pour ses hallucinations auditives les plus fréquentes, avec la hauteur de ton, la distance que le malade leur attribue, et tous les détails qui peuvent s'imiter. Jamais un de nos paranoïaques hallucinés n'a pris la voix réelle pour une de ses voix, jamais il ne s'est trompé.

L'expérience n'est d'ailleurs pas tout à fait concluante car les hallucinations ne viennent d'ordinaire que dans les moments de détente où elles sont favorisées par le fléchissement de la vigilance et par d'autres conditions dont nous ne disposons pas. J'ai vu au contraire la même expérience réussir sur un alcoolique qui avait des hallucinations de l'ouïe, mais il faut tenir compte ici de l'appoint confusionnel qui rend la distinction difficile pour le malade. Il reste que les hallucinations-délires se distinguent profondément des hallucinations perceptives, des perceptions illusoire (onirisme, visions du demi-sommeil, hallucinations hypnagogiques et hypnopompiques, etc.), par les caractères que nous avons dits. Il faut cependant faire la part des hallucinations qui peuvent être rapprochées des délirantes par leur origine et des perceptives par leur réalisation. Certaines hallucinations oniriques en sont un exemple.

A cette réserve près nous ne voyons pas de difficulté à accepter dans ses grandes lignes la conception dualiste des hallucinations et nous aurons à faire de grandes différences dans leurs rapports avec le Surnaturel, suivant que ce seront des rêves, des hallucinations oniriques, hypnopompiques, hypnagogiques ou des croyances-délires.

Comme j'ai cité plus haut une opinion du D^r Sérieux favorable à l'origine somatique des hallucinations dans la psychose

hallucinatoire chronique, et comme cette opinion date de 1909, je me suis permis de lui demander son opinion actuelle. Il m'a répondu : « J'incline à penser que l'explication psychogénétique ne s'applique pas à toutes les espèces nosologiques rangées dans les psychoses hallucinatoires chroniques, mais qu'elle convient seulement aux psychoses ayant des affinités avec les paranoïas raisonnantes ; pour celles au contraire qui sont parentes de la démence paranoïde, j'admettrais volontiers la thèse de Clérambault sur l'automatisme mental, pour qui le délire est une réalisation secondaire, l'idée ne créant pas l'hallucination et l'automatisme sensoriel et sensitif étant l'élément essentiel et initial. »

Je suis heureux de faire place à l'opinion si autorisée de notre confrère et de constater qu'il admet aujourd'hui, dans la question des hallucinations, le principe d'une dualité. Ce n'est pas tout à fait ce que nous avons admis, mais c'est cependant l'acceptation du principe. En fait l'opinion générale est favorable aujourd'hui à ce principe (1).

Il va de soi que cette façon de concevoir les hallucinations s'applique non seulement aux hallucinations verbales de l'ouïe mais à toutes les hallucinations sensorielles ou sensitives et ce serait nous répéter inutilement que d'insister sur ces applications.

* *

Aussi bien, après nous être étendu sur cette question capitale en elle-même et capitale dans notre enquête, avons-nous à dire quelques mots sur d'autres questions importantes relatives à l'hallucination et, pour la clarté de cette étude, à fixer notre point de vue dans quelques-unes d'entre elles.

1^o Pourquoi les hallucinations-délires de l'ouïe jouent-elles un rôle prépondérant par rapport aux hallucinations-délires des autres sens lorsqu'elles figurent avec elles dans un délire systématique ?

Ce n'est pas seulement parce qu'elles se produisent les premières qu'elles prédominent : elles sont très représentatives, très adaptées à l'expression des choses intellectuelles et partagent ce caractère avec les hallucinations verbales ou symboliques de la vue qui sont cependant beaucoup moins adaptées à l'expres-

(1) D'après une lettre adressée au D^r Sérieux par le D^r Capgras, j'apprends que notre confrère ferait moins de concessions que le D^r Sérieux à la thèse psychogénétique. Il tiendrait seulement pour psychogènes les hallucinations passagères des interprétants et celles des obsédés.

sion directe des choses abstraites ; mais c'est que les hallucinations de l'ouïe ont sur toutes les hallucinations, y compris celles de la vue, la supériorité d'être immédiatement personnelles, je veux dire liées directement à l'existence d'une personne et à son action. Elles font corps avec la pensée étrangère qu'elles expriment, elles sont la manifestation verbale de cette pensée, elles sont la pensée elle-même.

Il ne semble pas qu'il puisse en être ainsi pour les hallucinations de la vue, même quand elles sont verbales et représentées par des lettres, ce qui arrive quelquefois. Dans ce cas il faut toujours supposer qu'une personne a écrit les mots hallucinatoires, que ces mots sont l'œuvre de quelqu'un et non la pensée plus directement perçue de ce quelqu'un. Objectivement, les deux espèces d'hallucinations sont analogues, mais dans le jeu de notre activité mentale et à cause de la liaison différente des images visuelles et des images auditives avec la pensée, les deux espèces d'hallucinations sont différentes. Il résulte de là que, dans un délire systématique, les hallucinations de l'ouïe sont appelées par leur nature à prendre la direction des hallucinations de la vue et à plus forte raison des autres, et à favoriser leur systématisation. Les malades diront : on me fait sentir des odeurs, des saveurs, des contacts, ils diront aussi, on me fait voir telle et telle chose, et ils présenteront les hallucinations de la vue comme le résultat d'un artifice mystérieux relevant des pouvoirs secrets d'une volonté étrangère, mais non comme des réalités analogues à la voix qu'ils entendent.

La même cause qui fait prédominer les hallucinations auditives sur les autres dans la paranoïa hallucinatoire les porte également à se manifester les premières ; puisque, immédiatement liées au délire, elles le concrétisent sans processus intermédiaire.

2^o A quel moment et comment les hallucinations apparaissent-elles dans la conscience ? Bien que cette question ne soit pas essentielle dans la psychogénie du Surnaturel, elle y touche de près et je crois utile d'en dire un mot parce que l'idée que le malade se fait du Surnaturel dépend pour une certaine part des conditions dans lesquelles les hallucinations apparaissent et disparaissent.

A cette question on peut répondre par des faits bien connus ; la plupart des hallucinations perceptives, quand elles ne sont pas le résultat d'une lésion des nerfs ou des centres, ou d'une intoxication profonde, disparaissent quand la vigilance s'éveille et n'apparaissent que chez les sujets plus ou moins obnubilés ou

somnolents ; la plupart des hallucinations-délires surviennent dans les moments où, complètement éveillés, les malades ne pensent à rien ou se livrent à un travail facile et mécanique qui ne les absorbe pas ; j'estime aussi que dans tous les moments où la vigilance et l'attention sont éveillées, il est assez rare que les hallucinations-délires apparaissent, et qu'elles ne disparaissent pas quand la vigilance et l'attention s'éveillent. On peut faire des constatations confirmatives à propos des hallucinations-délires des paranoïaques qui, fuyant leurs persécuteurs, cessent souvent de les entendre pendant quelques heures ou pendant quelques jours parce que la nouveauté des lieux réveille leur vigilance ; ils ne les entendent que lorsque la vigilance s'est endormie sous l'influence de l'habitude.

Janet a des doutes sur l'existence même de certaines hallucinations-délires, parce que les malades qui les racontent les mettent toujours au passé, jamais au présent, et il note qu'il n'a jamais pu être le témoin d'une hallucination incontestable. Ne serait-ce pas parce que les malades, dont la vigilance est réveillée par l'examen ou la seule présence du médecin, ne peuvent nous rendre compte que d'hallucinations passées ?

3^o Peut-on considérer que le passage du subconscient au conscient, qui se fait par une sorte d'irruption, soit capable de donner au sujet un sentiment d'objectivation et l'idée délirante d'une volonté étrangère ? Peut-on dire qu'il y trouve la preuve que l'hallucination ne venant pas de lui vient certainement d'un autre ?

On s'est contenté longtemps de cette explication et William James, dont Claude rappelle l'opinion, pensait que l'irruption automatique du subconscient dans la conscience claire a pour conséquence d'objectiver, et de donner l'impression d'une volonté étrangère qui, s'exprimant par des hallucinations verbales de l'ouïe, était fatalement une personne.

Janet ne croit pas, dans l'espèce, à la vertu de l'irruption du subconscient dans la conscience, et je n'y crois pas plus que lui.

Nous avons trop d'exemples d'irruptions de ce genre qui ne sont pas suivies de l'interprétation à laquelle James fait allusion.

Nous pensons que le délire, vaguement ou clairement conçu, précède toujours les hallucinations qui viennent le confirmer, et que c'est au délire lui-même qu'il faut demander l'explication de l'objectivité et de l'objectivation intentionnelle.

Comme j'ai l'intention de reprendre longuement la question dans les chapitres III et IV de la II^e Partie, je demande au lecteur de me faire crédit pendant quelques pages. Je peux dire

cependant tout de suite que le désir ou la crainte étant les deux passions fondamentales qui, sous des formes diverses, sont à la base des délires paranoïaques, c'est à ces deux passions que nous ferons jouer un rôle dans l'influence exercée par le délire sur l'objectivation intentionnelle des hallucinations, c'est-à-dire sur leur caractère objectif et leur attribution à une volonté étrangère. Il nous sera possible de montrer dans la paranoïa raisonnante, dans la paranoïa d'influence, dans la paranoïa hallucinatoire et même dans les psychoses paranoïdes, la présence des deux tendances car elles sont les véritables moteurs du délire ; mais il peut arriver que la pensée réfléchie du malade hésite, discute et refoule certaines représentations délirantes avant de se rendre. C'est le cas notamment de la paranoïa hallucinatoire et c'est en général dans les moments de détente mentale que les tendances affectives triomphent finalement des ruminations, des doutes et des refoulements, par ces hallucinations-croyances qui, conformes au délire, le concrétisent et l'illustrent. Cette forme aiguë du délire prend pour le malade la signification et le caractère d'une expérience cruciale. Ainsi ce n'est pas l'irruption qui fait l'objectivation intentionnelle, c'est le délire et les tendances qui le soutiennent.

*
* *

Nous faisons jouer un grand rôle, on le voit, au sentiment de désir et au sentiment de crainte dans l'objectivation intentionnelle des hallucinations, chez le paranoïaque qui redoute des persécutions ou qui désire et espère une protection, et nous pensons aussi que ces deux sentiments jouent un rôle important dans la production même des hallucinations délirantes. Nous allons voir à propos des psychoses statiques, notamment à propos de la manie et de la mélancolie, combien les hallucinations y sont rares quand ces psychoses sont pures de tout alliage avec d'autres. Quand les hallucinations apparaissent dans la mélancolie c'est toujours par suite de la présence d'un désir ou d'une crainte secondaires qui ne font pas partie intégrante de l'état mélancolique.

Au contraire, toutes les fois que nous rencontrons des hallucinations délirantes dans une psychose, nous pouvons penser que c'est une psychose dynamique où un état passionnel comme le désir ou la crainte joue un rôle capital.

Nous pouvons invoquer ici notre expérience clinique. Parmi les paranoïas hallucinatoires que nous avons réunies et dont on trouvera l'énumération ou le détail dans le chapitre IV de la

II^e Partie, il n'en est pas qui fassent exception à la règle.

Le lecteur pourra constater lui-même, dans les observations détaillées, l'exactitude de ce que j'avance : Ariane (p. 143), Victor (p. 149), Mme Réal (p. 152) ont des hallucinations suggérées par la crainte ; Ariane, quand elle fait de la défense, a des hallucinations visuelles qui répondent à un besoin de protection. Hirson a des hallucinations des deux espèces répondant à deux ordres de sentiments suivant qu'il a affaire à Dieu ou à des diables.

L'hallucination mélancolique rapportée par Séglas est une hallucination de crainte : « Tu es maudite. » De même celle de Mme M..., une de nos mélancoliques, « tu en répondras ».

On objecte parfois à ces explications l'indifférence affective de certains paranoïaques à l'égard de leurs hallucinations. Le fait est exact, mais il faut tenir compte qu'après un temps plus ou moins long, et qui varie suivant les individus, le syndrome hallucinatoire, comme le dit très justement Pierre Lelong (p. 7), tend à se réduire, à se stéréotyper et même quelquefois à se vider de son contenu mental pour consister dans quelques attitudes.

Une autre objection a été tirée quelquefois de l'hallucinoïse. On fait remarquer que certains malades s'entendent injurier, insulter, sans se demander ni comment, ni pourquoi ils entendent ces injures et ces insultes, et sans qu'aucun délire les ait précédées, c'est-à-dire sans qu'ils aient éprouvé des sentiments de crainte et fait une systématisation. Dide et Guiraud (214) supposent qu'il y a dans les cas de ce genre une psychose atténuée souterraine dont les hallucinations sont les éléments émergents et ils font remarquer qu'au bout de quelques années un délire progressif fait parfois son apparition. Ce n'est qu'une hypothèse commode.

Henri Ey considère que, dans les faits d'hallucinoïse, le sujet qui accorde à ses représentations la spatialité, la sensorialité et l'objectivité ne leur accorde pas cependant la réalité et reste, sur ce point, critique et négateur. Il reste indifférent parce qu'il ne croit pas à cette réalité et il n'y croit pas parce que nous sommes en présence d'un fait neurologique et non d'un trouble psychiatrique qui engage son adhésion et sa conviction. C'est une application de la distinction si intéressante de Jackson entre le neurologique et le psychiatrique. Nous ne sommes en présence ni d'une hallucination perceptive, ni d'une croyance erronée, ni d'un désir, ni d'une crainte quand nous parlons d'hallucinoïse. Il resterait cependant à expliquer pourquoi les faits d'hallucinoïse auditive sont des injures, des insultes, et ne sont pas anidétiques.

Les conditions affectives des hallucinations ne sont pas en

contradiction avec l'opinion de Janet qui attribue tant d'importance à la croyance dans la constitution de ces hallucinations et qui considère les hallucinations comme des croyances objectivées et extériorisées ; mais une croyance qui ne s'accompagnerait ni de désir ni de crainte serait une croyance statique et manquerait du moteur affectif qui fait les réalisations hallucinatoires. On croit plus vivement à la réalisation de ce qu'on désire ou de ce qu'on redoute ; les croyances qui ne s'accompagnent ni de désir ni de crainte sont moins chargées de représentations, d'images, d'attitudes, et plus loin de toute réalisation hallucinatoire.

La question qui se pose alors est de savoir pourquoi, dans telle catégorie de psychoses qui paraissent caractérisées aussi bien que d'autres par le désir et la crainte, telle la paranoïa raisonnante, on ne rencontre que des hallucinations rares et épisodiques, tandis que, dans les paranoïas hallucinatoires, le désir et la crainte se réalisent sous forme hallucinatoire.

Nous avons déjà abordé cette question et nous ne pourrions que nous répéter ici si nous insistions longuement. Rappelons seulement que les paranoïaques ont des personnalités unifiées dans le présent et le passé et qu'ils ne connaissent pas dans la période prodromique d'incubation une opposition entre leur jugement et leur affectivité qui doutent et hésitent de concert. Dans ces conditions des hallucinations qui exprimeraient comme à l'ordinaire le triomphe du désir ou de la crainte sur le jugement n'auraient pas de raison d'être.

Au contraire, dans la paranoïa hallucinatoire, le sujet a tout d'abord conscience, comme le disent Sérieux et Capgras (281), du « désaccord des pensées qui l'assaillent avec sa mentalité antérieure ; il se montre indécis ; il n'arrive à la certitude » qu'au moment où ses tendances affectives subconscientes ou non, c'est-à-dire ses désirs ou ses craintes, triomphent, par les hallucinations, de ses hésitations et de ses doutes.

Ce sont ces tendances et le délire qui donnent leur sens et leur existence aux irruptions qui se produisent dans la conscience sous forme hallucinatoire. Ce qui favorise ces irruptions ce sont, nous l'avons dit, les états de fléchissement de la vigilance où le contrôle est particulièrement affaibli.

Encore est-il bon d'ajouter que le niveau mental du malade est en général peu élevé ainsi qu'on l'a souvent remarqué.

L'hallucination n'est pas de ce chef sans avoir quelque ressemblance avec l'obsession, car c'est, comme l'obsession, une croyance imposée à la conscience avec la différence que, par son apparition plus ou moins brusque, dans les moments où elle

ne rencontre pas de réducteur, l'hallucination se présente sous une forme plus décisive que les idées obsédantes et que l'obsédé doute encore, là où l'halluciné ne doute plus.

*
* *

Comme l'a écrit Henri Ey (D, p. 45), l'histoire des hallucinations psychomotrices commence et finit avec Ségla, non pas que d'autres aliénistes n'aient pas traité avant lui de cette question, témoin le célèbre mémoire de Baillarger, mais parce qu'il a fait une synthèse originale et quasi définitive des travaux antérieurs aux siens.

Nous n'avons pas à retracer ici, comme le fait Henri Ey, l'évolution très intéressante d'une pensée qui fut toujours ouverte aux idées qui renouvellent et fécondent et qui n'a pas été sans subir, encore qu'insuffisamment peut-être, l'influence qui a fait passer la psychologie française de l'associationnisme et de l'atomisme aux conceptions qui font place à l'activité synthétique et mouvante de l'esprit. Disons seulement que c'est au terme de cette évolution que Ségla a distingué deux groupes d'hallucinations psychiques verbales : le premier groupe est celui des hallucinations verbales motrices, où le malade a l'impression qu'un verbe subjectif parle en lui indépendamment de sa volonté, le second est celui des pseudo-hallucinations verbales auditives où le sujet considère comme objectives, mais non comme extérieures, les paroles par lesquelles nous entendons notre pensée, paroles qu'il entend avec un relief particulier de résonance mentale et de timbre. Ce sont des hallucinations verbales par hyperendophasie ; deux éléments positifs, l'hyperendophasie et l'objectivité et un élément négatif, l'absence d'extériorité, caractérisent ainsi les pseudo-hallucinations verbales auditives qui deviendraient psychosensorielles si le troisième élément devenait positif.

Ségla a, d'autre part, insisté sur l'inconvénient qu'il y aurait à admettre une distinction trop nette entre les hallucinations psychomotrices et les hallucinations pseudo-auditives verbales, les deux formes coexistant très souvent, en ce sens que les psychomotrices s'accompagnent alors de résonance hyperendophasique, tandis que beaucoup de pseudo-hallucinations auditives verbales s'accompagnent de réactions psychomotrices dans les organes de la phonation, et ces hallucinations mixtes sont de beaucoup les plus fréquentes.

Une théorie analogue à celle qui a été soutenue par Cléram-

bault pour les hallucinations psychosensorielles l'a été pour les hallucinations psychomotrices verbales. Comme le dit très justement Ey, à propos de cette explication, l'idée de centre d'images motrices, dont la décharge produirait l'articulation verbale, ne correspond qu'à une certaine interprétation des faits, actuellement périmée ; elle subsiste cependant sous le nom de théorie mécanique. « Si nous avons bien compris le sens d'une telle conception, ajoute-t-il, elle consiste à faire du phénomène moteur (l'excitation des centres) le *primum movens* du symptôme hallucinations motrices verbales et secondairement du délire (80) ». Cotard écrivait en 1889 (80) : « Dans certains cas d'idées obsédantes, l'impulsion automatique se fusionne avec l'image et lui donne une sorte de vie extérieure au moi... » « Le célèbre psychiatre essayait de fonder le délire sur une activité psychomotrice élémentaire. L'originalité de la théorie mécanique réside dans ce fait que pour elle le phénomène moteur automatique impose la croyance à une action extérieure, croyance qui définit le symptôme. »

Si la théorie n'est plus soutenable sous la forme psychophysologique que Cotard a tenté de lui donner, elle subsiste encore, remarque Ey, sous une forme plus modeste où le phénomène automatique est posé d'abord comme produit possible d'une désagrégation mentale, et c'est parce qu'il est automatique qu'il donne au malade l'impression d'être imposé à sa volonté ; ce serait le cas notamment des impulsions verbales qui, de par la façon dont elles s'imposent au sujet, lui donneraient un sentiment d'influence. Ey a ruiné cette interprétation en rappelant les cas d'impulsions verbales (écholalie, palilalie, jurons, obscénités, tic de Salaün) décrites au cours du parkinsonisme post-encéphalitique : « Le tableau clinique est bien différent, le malade — on le souligne toujours — a une conscience très aiguë de sa maladie ; il dit, « je dis des paroles absurdes, obscènes, je suis obligé de « répéter la même chose, c'est la maladie » (p. 81).

« Mais si on ne peut expliquer par une impulsion verbale le sentiment d'influence, ne pourrait-on pas, au moins, se demande Ey, expliquer par l'automatisme le sentiment d'automatisme éprouvé par le sujet ? Quand les malades disent : « on parle en moi », n'est-ce pas la constatation pure et simple d'un fait d'automatisme manifeste et ne peut-on pas considérer ce fait comme la cause même du sentiment ? Les théories mécaniques consistent à dire : ces malades font des mouvements automatiques d'articulations et c'est parce que ces mouvements sont automatiques que les malades ont le sentiment d'automatisme ; mais (remarque Ey), les malades qui nous font des déclarations

pareilles ne présentent aucun trouble intrinsèque du langage qui les justifie. Ces paroles sont aussi normales que celles qu'ils pourraient prononcer à d'autres moments, analogues aux automatismes les plus banaux que nous présentons tous ». « Ce qui confère, dit-il, à cet automatisme un caractère pathologique c'est moins son déclenchement qui n'est ni plus ni moins explosif que le langage spontané, c'est la signification qui lui est attribuée par le sujet, c'est la valeur qui lui est assignée par lui, et cela est si vrai, continue-t-il, que des phénomènes d'articulation peuvent apparaître et apparaissent constamment, même chez l'individu normal, et échappent au contrôle sans qu'il se produise un sentiment d'influence ou d'automatisme autrement que par introspection analytique (p. 83). »

Nous avons donc affaire à deux sentiments : celui de l'étrangéité (on parle avec ma langue) et celui de l'imposition (on me fait parler, dire ceci ou cela) qui ne naissent pas de l'automatisme, mais qui donnent aux malades l'illusion qu'ils en sont sortis, alors qu'ils viennent d'ailleurs et peuvent donner aux automatismes les plus ordinaires cette coloration spéciale d'être étrangers et forcés.

Mais le sentiment d'être habité par une pensée étrangère et d'être forcé par elle ne sont que des degrés du sentiment général d'influence que nous allons retrouver et analyser dans la forme de paranoïa à laquelle on donne son nom. Or, ce sentiment peut non seulement colorer des automatismes courants, mais provoquer de prétendus automatismes qui sont sa réalisation motrice et nous conduisent tout droit de la possession spirituelle à la possession corporelle. En somme, c'est du côté du délire, de la psychose et de la croyance qu'il faut encore se tourner comme pour les hallucinations-délires psychosensorielles, si l'on veut comprendre des phénomènes qui ne sauraient en aucune manière être tenus pour les causes du délire, de la psychose et de la croyance.

Nous retrouverons souvent l'hallucination psychomotrice dans la psychogénèse du Surnaturel. Nous voulons marquer tout de suite qu'elle y comportera des degrés suivant que le malade aura le sentiment que ses organes phonateurs sont à certains moments occupés par un autre ou qu'il se bornera à attribuer à un autre sa parole intérieure avec un minimum de localisation organique.

Nous ne croyons pas que dans ce dernier cas le symptôme témoigne d'une altération importante de l'unité personnelle ainsi que Ségla l'avait pensé, car nous le rencontrerons chez des

aliénés très systématiques et très unifiés comme des paranoïaques messies ou d'autres qui s'apparentent plus ou moins aux paranoïaques vrais.

*
* *

Après cette discussion nous n'avons pas à nous arrêter longtemps sur les hallucinations pseudo-auditives verbales où la même question se pose à peu près dans les mêmes termes. Ce n'est pas de l'automatisme de notre pensée auditive intérieure pas plus d'ailleurs que de l'automatisme de notre parole intérieure que peut naître le sentiment d'étrangéité et d'influence : la preuve c'est que dans les pensées vagabondes, où l'automatisme est incontestable, conscient et manifeste, on ne voit jamais cet automatisme engendrer un sentiment d'étrangéité ou d'influence. La phrase que je crois entendre intérieurement : « Que va-t-on dire à Rio », je ne l'ai pas cherchée ni voulue, elle est automatique, elle a en quelque sorte surgi dans ma conscience en dehors de ma volonté. Je sais qu'elle est mienne cependant, qu'elle fait partie de mon esprit et je ne lui attribue aucune existence objective ou spatiale. Quel que soit le contenu de ces phrases vagabondes, elles passent dans mon esprit sans y laisser de traces et sans provoquer aucun sentiment d'étrangéité ni d'influence.

Comment serait-il possible que dans les hallucinations psychiques, la même phrase pût engendrer des sentiments d'objectivité, d'imposition, d'étrangéité et d'influence alors que rien ne serait changé dans sa nature intrinsèque et dans son automatisme ?

Or, il y a un élément nouveau et capital et cet élément c'est un délire, déjà objectivé par le désir ou la crainte, qui s'exprime dans telle ou telle phrase, directe ou symbolique, en lui donnant son caractère d'objectivité et d'étrangéité. Une fois de plus, nous constatons que le délire qui manque dans les pensées vagabondes est dans l'hallucination et lui donne non seulement sa signification mais son objectivité et son étrangéité.

De plus, les hallucinations pseudo-auditives verbales ne se manifestent pas toujours par des phrases brèves, mais par des successions de phrases coordonnées entre elles par des conversations mentales, et dans les cas de ce genre on peut constater avec plus d'évidence encore que dans les phrases courtes l'influence créatrice du délire. C'est lui qui marque les hallucinations pseudo-auditives verbales d'un caractère objectif, c'est lui qui marque leur importance en leur donnant une résonance

endophasique supérieure à celle de notre pensée intérieure normale et qui en fait des représentations particulièrement vives que le malade prend parfois pour des perceptions.

*
*
*

Notre pathogénie des hallucinations psychiques auditives verbales et psychomotrices est, on le voit, dans ses grandes lignes parallèle à celle des hallucinations-délires psychosensorielles et l'on nous excusera de ne pas insister sur les détails d'une comparaison qui s'impose. Disons seulement que sous leur forme psychomotrice, pseudo-auditive ou mixte, ces hallucinations ne sont pas plus anidéiques que les hallucinations délirantes psychosensorielles, qu'elles confirment le délire ou le combattent, ce qui dans l'espèce revient au même ; qu'elles sont préparées par le délire, qu'elles sont elles-mêmes des délires comme les hallucinations des paranoïaques hallucinés, et qu'elles se produisent comme elles lorsque le sujet s'occupe sans effort d'un travail facile et que sa vigilance s'est relâchée.

Disons aussi qu'on pourrait répéter sur leur objectivation intentionnelle tout ce qui a été dit à propos des hallucinations psychosensorielles des paranoïaques.

Comme ces hallucinations, les psychiques m'ont paru exprimer le plus souvent des désirs et des craintes, des espérances, des menaces, mais elles donnent aussi des conseils, des ordres, des inspirations, des avertissements ; leur champ est certainement plus large que celui des hallucinations-délires des paranoïaques hallucinés, et cela tient probablement à leur mode d'apparition.

Ce ne sont pas seulement en effet des phrases courtes et brusques, mais des conversations mentales inspirées par un délire où le malade a d'abord conscience du caractère volontaire de la conversation, où il parle intérieurement sous son nom et sous celui de l'interlocuteur supposé ; il finit par se laisser prendre à un jeu qui s'impose de plus en plus à sa volonté. Il ne peut s'y soustraire, il y ajoute foi, et cela semble peu de chose, mais il est vrai que c'est presque toute l'aliénation mentale.

A côté des apparitions brusques dans la conscience, nous devons donc faire place aux débuts par conversations mentales à des propos qui ne sont pas toujours des promesses ou des menaces et qui paraissent déborder le désir et la crainte, encore

que sous une forme discrète ou avérée, on rencontre presque toujours ces deux sentiments.

A cette différence près, l'origine des hallucinations psychiques se rapproche beaucoup, ainsi que leur mécanisme, des origines et des mécanismes des hallucinations-délires et ce sont elles-mêmes des hallucinations-délires de la vie intérieure.

Nous pourrions redire sur les rapports des hallucinations psychiques et des délires tout ce qui a été dit plus haut sur les rapports des hallucinations-délires psychosensorielles avec le délire.

Nous allons retrouver les unes et les autres dans nombre de psychoses où elles coexistent assez souvent, et nous pourrions constater qu'elles ne jouent jamais, ni les unes ni les autres, vis-à-vis des délires un rôle génétique. Elles confirment, concrétisent, éclaircissent et illustrent. Ce sont des moyens, des réalisations, mais elles ne créent pas, puisqu'elles tiennent leur signification du délire lui-même, et c'est jusqu'au délire qu'il faudra toujours remonter pour saisir leur origine et leur sens.

Pour ce qui concerne notre enquête, nous ferons remarquer que les hallucinations psychiques sont particulièrement adaptées aux conversations intimes d'esprit à esprit, aux communications secrètes des âmes avec les êtres qu'elles ont supranaturalisés ou avec les dieux. On les rencontre chez beaucoup de mystiques et chez beaucoup d'érotomanes qui ont aussi leurs manières de divinités.

Nous les retrouverons au premier plan dans le fait si curieux de la supranaturalisation des influenceurs par le malade.

DEUXIÈME PARTIE

LE SURNATUREL ET LES DIEUX
DANS LES PSYCHOSES RÉALISTES

CHAPITRE PREMIER

LE SURNATUREL ET LES DIEUX DANS LA MANIE ET LA MÉLANCOLIE

On sera peut-être surpris que, étudiant la psychogénie et le rôle du Surnaturel dans les maladies mentales, je ne fasse aucune place à ce qu'on a longtemps appelé la folie mystique. La raison excellente de cette omission, c'est qu'il n'y a pas de folie mystique et que du point de vue clinique l'expression est à peu près dénuée de sens : « Sous ce nom, écrivent Sérieux et Capgras (121), on a décrit des faits disparates que réunissent les liens factices de préoccupations extra-terrestres. On distinguait une forme expansive ou théomanie et une forme dépressive ou démonomanie, suivant que le ciel ou l'enfer intervenait dans le délire et lui donnait une apparence glorieuse ou abjecte, euphorique ou mélancolique. Les illuminés rentraient dans la première catégorie, les possédés du démon dans la seconde. Les cas de folie religieuse se répartissent aujourd'hui dans les psychoses les plus différentes. »

D'autre part, on ne saurait admettre que les pratiques religieuses, les préoccupations religieuses relatives à la vie future et au salut, la part faite au mysticisme dans les choses de la vie intérieure puissent engendrer de véritables psychoses comme on est trop souvent porté à le croire dans l'entourage familial du malade et ailleurs. Ce n'est pas parce qu'un sujet abuse des pratiques religieuses et des préoccupations mystiques qu'il fera de la psychasthénie, de la mélancolie ou de la paranoïa d'influence ; les causes des maladies mentales sont plus profondes et les préoccupations comme les pratiques religieuses sont incapables d'en créer. On ne devient pas obsédé, douteur et psychasthénique parce qu'on abuse de la confession, c'est parce qu'on est douteur et obsédé qu'on en abuse, tout au plus les idées mystiques peuvent-elles apporter leur coloration à des psychoses qui se seraient produites sans elles.

Quand une psychose suit un surmenage mystique, il peut arriver que ce surmenage compte parmi ces causes occasionnelles en tant que surmenage, mais il agit alors par sa masse, quantitativement, et non par ses qualités et son contenu ; Pierre Janet écrit à ce sujet : « Il y a des obsessions, des mélancolies et même des béatitudes sans aucun idéal religieux et l'on ne peut reprocher à la religion de produire les béatitudes de la morphine. J'ai souvent à ce propos des discussions avec les familles des malades quand une jeune fille de dix-huit ans est bouleversée pendant de longs mois parce qu'elle s'est lavé les dents avant de communier. Certains parents s'indignent alors contre l'éducation religieuse qui a déterminé de pareilles idées obsédantes, je dois toujours protester : aucun confesseur, aucun directeur de conscience n'est directement responsable de ces maladies, qui apparaissent exactement les mêmes chez des sujets qui n'ont aucune religion. Il faut dire de même que les troubles bizarres présentés par certains mystiques, les sécheresses, les anéantisements, les pertes de la volonté et de l'esprit lui-même, les béatitudes, les extases, prennent sous l'influence des croyances religieuses un aspect spécial, mais sont en réalité indépendantes (C. 665). » On pourrait en dire autant de toutes les maladies mentales qu'on pourrait être tenté d'expliquer d'une façon analogue ; ce genre d'explication n'est pas recevable.

I

Il n'est pas douteux que les excités maniaques, quand ils sont croyants, puissent délirer conformément à leur croyance et l'on en voit même, qu'on croyait indifférents aux choses religieuses, retrouver sous l'influence de l'excitation des élans mystiques de leur jeunesse : « Le malade, écrivent Dide et Guiraud, multiplie alors les prières et les exercices religieux, non pas pour s'améliorer, car il se sent parfait, mais par besoin d'activité et par reviviscence de l'initiation religieuse ; il veut réconcilier l'Église de France avec la franc-maçonnerie, qui a son bon côté, les protestants avec le pape, etc. (161). » Nous ne nous arrêterons pas sur ce réveil banal des sentiments religieux ; ce qui importe c'est de savoir si l'excitation maniaque avec l'automatisme des états mentaux qui la caractérisent peut être directement ou indirectement créatrice de Surnaturel.

L'excité maniaque a-t-il de par son automatisme même l'idée ou le sentiment d'une puissance supérieure à lui qui le domine et l'entraîne, ou touche-t-il au Surnaturel par d'autres

côtés ? Voici quelques lettres et déclarations qui vont répondre à la première question.

La première lettre vient d'un médecin très cultivé, très ouvert, très intelligent, qui n'est pas psychiatre et qui a fait plusieurs accès de dépression entre lesquels se sont intercalés des accès maniaques légers. Il est croyant et même converti du protestantisme au catholicisme : « Je n'ai rien éprouvé, m'écrit-il, au cours des accès d'excitation maniaque qui ressemble à un sentiment d'influence et je n'ai jamais eu non plus d'idées relatives à un pareil sentiment. Aucun sentiment non plus de suggestion directe ni d'être conduit, ni d'être entraîné, ni d'être poussé par une force supérieure, psychique ou autre. Tout au plus, un sentiment de confiance et d'abandon, et d'une façon très nette, un sentiment d'élation au sens religieux du terme. »

« La sensation de délivrance et de liberté (toute nouvelle et parfaitement agréable pour l'inhibé habituel que je suis) qui faisait le fond de mon euphorie n'a jamais été interprétée par moi comme le résultat d'une action directe s'offrant du dehors ou d'en haut, mais comme le signe d'un état supérieur (ici la mystique montre son nez) ; je crois pouvoir affirmer qu'il n'y a pas de ma part plus d'interprétation au sens où vous l'entendez qu'il n'y a eu de sentiment immédiat ; cependant, la mémoire de ces accès reste parfaitement limpide et ma bonne foi n'est pas en cause — j'entends sous sa forme consciente — car je n'ai aucun intérêt à minimiser quoi que ce soit. »

Un homme de lettres, après être sorti de son troisième accès d'excitation maniaque, a répondu à mes questions : « Je n'ai pas le souvenir d'avoir éprouvé au cours de mon dernier accès pas plus que dans les précédents qui, vous le savez, n'ont jamais été violents ni les uns ni les autres, le sentiment d'être poussé ou entraîné ; j'étais convaincu au contraire de ma liberté, satisfait de gouverner mes forces physiques et intellectuelles, et je n'ai jamais fait aucune interprétation qui ait pu m'amener à penser que quelqu'un ou quelque chose agissait sur moi. Je me rappelle que j'étais littéralement inondé de joie. »

Montons d'un degré et même de plusieurs dans l'excitation ; le capitaine Victor (quarante-cinq ans, deuxième accès) que j'ai connu à Sainte-Anne dans le service du regretté Ball était un excité maniaque beaucoup plus atteint que les précédents ; il dut être mis en cellule et camisolé le jour de son entrée, il disait des obscénités et faisait même des plaisanteries obscènes sur le nom du professeur. Il invectivait infirmiers et médecins et, ne pouvant faire plus, il leur crachait dessus ; cette excitation

tomba très vite et le cinquième jour, encore camisolé, il put être mis dans la cour avec les autres malades, sous la surveillance particulière d'un infirmier. Je l'avais observé pendant l'accès de l'accès, je l'observai plus facilement dans la cour et c'est ce qui me permit de lui remémorer quelques-uns de ses actes et de ses propos une quinzaine de jours plus tard, quand l'interrogatoire fut possible.

Sur la question de domination, il fut aussi net que les malades précédents ; il avait toujours eu le sentiment de sa liberté complète, il n'avait jamais senti peser sur lui une force quelconque, « j'ai toujours été à mes pièces », disait-il en riant ; je lui rappelai alors quelques faits en le priant de me les expliquer ; plusieurs fois il s'était couché tout camisolé par terre et s'était étendu à plat ventre en criant : « A moi le granit ! » puis il se relevait péniblement et regardait autour de lui d'un air de défi. « Pouvez-vous, lui dis-je, m'expliquer ce que signifiaient cet acte et ces paroles ? » Réponse : « Je me souviens, c'était dans mon esprit une manifestation patriotique, un appel à la vieille terre française, j'étais plein de sentiments patriotiques, désireux d'en faire montre. » D. : « Un jour où je suis entré dans votre cellule, vous m'avez accueilli en rugissant et en roulant des yeux terribles. » R. : « Oui, je sais, c'était en l'honneur de mon père, officier avant moi dans l'armée d'Afrique ; on l'avait un jour, au mess, accusé de n'être pas patriote, et un duel s'en était suivi. En rugissant comme un lion d'Afrique, j'avais le sentiment que j'incarnais le patriotisme de notre famille, celui de mon père comme le mien ; la démonstration me parut faible aujourd'hui. » D. : « Vous avez dit dans votre cellule, un jour où j'ai voulu prendre un tracé de votre pouls : prends ma peau si tu veux. » R. : « C'était le sacrifice de ma vie que j'offrais à mon pays. » D. : « Et dans tous vos actes, dans toutes vos paroles, vous n'avez jamais eu le sentiment d'une force qui vous menait ? » R. : « Je sentais bien quelquefois que sur un thème qui changeait peu se succédaient dans mon esprit des idées ou des velléités disparates. Mais je les adoptais aussitôt comme miennes ; mes actes et mes paroles devenaient aussitôt pour moi des trouvailles personnelles et je n'ai jamais eu l'idée ou le sentiment qu'ils me fussent imposés par une puissance quelconque. » D. : « Vos paroles et vos actes traduisaient d'autres sentiments que le patriotisme : l'érotisme, le besoin de jouer avec les mots, car vous faisiez des calembours ; le désir d'étonner les autres malades, d'autres sentiments de valeur et d'ambition et tous ces sentiments s'exprimaient dans une agitation incohérente.

Vous rendiez-vous compte de cette incohérence ? » R. : « Par moments peut-être, par lueurs, mais presque toujours, j'avais l'illusion d'être maître de ma pensée et de mes digressions. » D. : « Et maintenant, que pensez-vous de tout cela ? » R. : « Qu'après quinze ans de tranquillité, j'ai fait un second accès d'excitation maniaque et que j'ai été plus agité qu'incohérent. »

Victor avait fait un accès classique d'excitation maniaque où l'automatisme tenait, comme toujours quand l'excitation est marquée, une large place. Mais tout en cédant à l'expression extravagante de ses sentiments, il avait la prétention de garder presque toujours l'initiative de ses réactions, et cette prétention bien naturelle allait tout droit contre un sentiment d'influence. Victor ne se sentait pas plus influencé que les deux malades précédents.

A un degré supérieur d'excitation et d'incohérence, les malades peuvent avoir le sentiment qu'ils sont entraînés, qu'ils ne peuvent rien contre l'accès qui va se produire et qui se produit malgré eux ; mais cela ne veut pas dire qu'ils se jugent influencés. C'est simplement une constatation qui s'impose et au delà de laquelle ils ne regardent pas. C'est ainsi que Mme Brunel, une brave femme (quarante et un ans, troisième accès) que je montre un matin à mon cours et qui répand sur mon auditoire d'étudiants un torrent d'obscénités en se livrant aux pires extravagances, me dit quelques instants plus tard, dans le réfectoire où je vais lui parler : « Ont-ils rigolé, ce matin, cette jeunesse ; je sentais en me réveillant que ça venait et ce n'est pas fini ! J'ai l'impression que, cet après-midi, ça va encore barder, mais ils ne seront plus là ! » Il n'est pas certain d'ailleurs que devant les malades de la salle commune elle soit aussi éloquente qu'elle l'a été le matin, car elle est comme beaucoup de ses pareilles sensible au succès, et non seulement elle a le sentiment d'être entraînée, mais elle se livre d'autant plus volontiers à cet entraînement qu'elle est plus satisfaite de son auditoire et qu'elle le voit rire de ses plaisanteries.

Ses paroles sont à rapprocher de la réponse qui fut faite à Max Simon, dans des circonstances analogues, par une femme qui n'était pas sensible comme Mme Brunel aux succès d'éloquence, mais qui exprimait plus nettement qu'elle le sentiment de la nécessité psychique et physiologique à laquelle elle était soumise. « Un jour, dit Max Simon, que je traversais le jardin d'un pensionnat, je fus abordé par une jeune femme qui était en plein accès de manie ; elle était tout en sueur, elle venait de passer toute sa matinée à chanter, à crier, à vociférer ; je suis

brisée, me dit-elle, j'ai crié toute la matinée, je n'en peux plus. — Pourquoi criez-vous ainsi, ça vous fait du mal ? — C'est plus fort que moi ; je vais vite aller manger, parce qu'il faudra que je recommence (112). » Les deux malades, Mme Brunel et celle-ci, sentent bien d'une façon plus ou moins nette qu'elles obéissent à d'impitoyables paroxysmes, mais ni l'une ni l'autre ne pensent à une force psychique et personnelle ; du moins je n'ai rien noté de pareil, Max Simon non plus, et si par interprétation de leur excitation automatique nos deux malades objectivent cette force, elles ne l'extériorisent pas et ne la personnalisent pas.

Le dernier cas que j'ai à citer pourrait au premier abord être compris comme entraînant, par interprétation, une sorte d'objectivation personnalisée ; mais comme on va le voir, cette objectivation est fictive et le résultat d'une sorte de jeu, elle est ludique. Louis Lorrain (artiste peintre, trente-six ans), en était, en 1908, à son troisième accès d'excitation maniaque. Je l'ai connu et suivi dans le service du regretté Ballet, à la clinique ; il était moins excité que les deux dernières malades, ce qui ne l'a pas empêché de passer dans des extravagances de toutes sortes la semaine qui a précédé son internement. Il courait les boîtes de nuit où sa conduite était telle qu'il s'en faisait expulser. Il injuriait les cochers, provoquait les passants, et bien que ses actes ne fussent pas aussi absurdes que ceux du capitaine Victor, il les jugeait lui-même assez incohérents pour les attribuer, au moins en apparence, à une volonté mystérieuse plus forte que la sienne et qui le conduisait. Mis en cellule tout d'abord, il se calma assez vite pour qu'on pût au bout de quelques jours le mettre dans une chambre où on lui procura le moyen d'écrire ses impressions : « Oh ! mystérieux Monsieur, écrivait-il, est-ce vous qui depuis des jours et des nuits me guidez dans des endroits si divers, étuves spéciales, banques, musées, bibliothèques, bouges de partout et d'ailleurs ? Je suis à la lettre vos instructions, j'ai pris le parti de livrer ma vie mécanique à votre influence, tout en conservant la faculté de discuter sur les actes, les couleurs et les sons. Oh ! jours divins de mon enfance ! à vous songe un lointain successeur du Messie ! » Le jour même, comme il accomplissait des actes d'apparence raisonnée et propitiatoire (il marchait tantôt en avant et tantôt en arrière avec des gestes de bénédiction) je lui demandai : « Obéissez-vous à quelqu'un ? » Il fit signe que oui ; j'ajoutai : « Dieu vous dirige-t-il ? » Il fit encore signe que oui. Une fois guéri, il me raconta que pendant la semaine des extravagances et après, il s'était plu, pendant les moments de répit, à imaginer un directeur, mais qu'il n'y

avait jamais cru autant que ses paroles et ses actes pouvaient le donner à penser. « C'était plutôt un jeu, dit-il, je ne me croyais pas non plus réellement messie et je ne me croyais pas non plus dirigé par une volonté mystérieuse ou par Dieu. » J'ajoute que c'était même très probablement un jeu de défense pour s'excuser devant lui-même de ses incohérences et de ses écarts de conduite ; je lui ai soumis cette hypothèse et il a dit : « Peut-être bien. »

Nous avons ainsi parmi les six cas que je viens de présenter et dont cinq ont été observés par moi-même, deux excités maniaques dont l'excitation était assez faible pour s'intégrer d'elle-même dans l'activité synthétique du malade et se traduire par des sentiments d'autonomie et de liberté, un cas où l'excitation beaucoup plus forte a été intégrée quand même, le capitaine Victor ayant pris à son compte et considéré comme des actes d'initiative personnelle, ses rugissements, ses chutes sur le sol et ses paroles. Dans deux cas, les malades, des femmes, avaient le sentiment d'être entraînés ; dans un cas seulement, le malade qui jugeait sa conduite, s'en expliquait l'extravagance et l'incohérence par une objectivation personnelle qu'il reconnaissait être ludique et peut-être quelque peu défensive.

Aucun de ces malades n'a fait une véritable objectivation, même quand ils avaient conscience de la nécessité à laquelle ils obéissaient et, à plus forte raison, ils n'ont pas fait d'objectivation personnalisée. On ne peut dire d'aucun qu'il ait été influencé ni qu'il ait eu des idées d'influence.

Binet et Simon ont observé (170) des cas où le sujet interprète l'automatisme qu'il subit comme une domination et le terme de domination que les deux auteurs empruntent à une malade est plus précis et plus objectif qu'aucun des termes employés par nos malades, qui ne parlent que d'entraînement et de nécessité. Mais ni Binet ni Simon n'y voient le témoignage d'une objectivation personnelle ou même d'une extériorisation. « Nous avons rencontré des malades, écrivent-ils, qui expriment d'une façon très particulière le sentiment d'être forcés par une force qui les envahit. Le maniaque sent le torrent qui l'emporte, le mélancolique sent l'impuissance qui l'accable et le dégoût de la vie qu'il ne peut surmonter. Ils disent qu'ils sont forcés, surmontés ou dominés. Dans une lettre écrite par une de nos malades, une excitée maniaque, nous relevons le passage suivant qui est caractéristique : « Je suis poussée à vous écrire, Monsieur, je ne serais pas étonnée que ça vous déplairait, et moi je ne peux me retenir, j'agis suivant ma pensée. » C'est à une malade, disent les deux auteurs, que nous avons emprunté le terme de

domination, pour exprimer ce qu'il y a d'essentiel dans la situation. Ils sont, en effet, dominés par leur automatisme morbide, mais ajoutons vite que s'ils ont conscience de cette domination, c'est tout à fait par accident, par courte lueur, lorsque l'intensité de la crise vient à diminuer ou n'a pas encore été atteinte, leur caractéristique étant d'être dominés ; non de juger leur domination. »

Tout cela n'est pas pour nous faire admettre que l'excité maniaque, par le sentiment ou l'interprétation de son automatisme, puisse s'élever à l'idée d'une personnalité plus puissante que la sienne ou même d'une force extérieure à lui qui agirait sur sa pensée ou sa volonté ; mais d'autres observateurs ont observé autre chose. Deron, par exemple, un élève de Séglas a cité dans sa thèse *Le Syndrome maniaque* plusieurs cas où l'excité maniaque objective son impression d'automatisme et met en cause des volontés étrangères agissant pour la sienne. Mme Ay... raconte que, pendant sa période d'excitation, il lui semblait toujours agir malgré elle : « Je me sentais, disait-elle, poussée à parler, à chanter, par une volonté irrésistible, c'était comme si une volonté étrangère me forçait. » Mme L... ne parle pas de volonté étrangère, mais elle éprouve le sentiment qu'elle est soumise à une force surnaturelle.

Nous pensons que dans les cas de ce genre, les paroles du malade n'expriment souvent que des sentiments d'entraînement dont l'objectivation et la personnalisation, quand il y en a une, restent verbales et superficielles ; s'il y a objectivation et personnalisation véritables avec délire, nous ne pensons pas que l'excitation maniaque soit pure de tout alliage avec des psychoses qui comportent des objectivations intentionnelles et des extériorisations et des personnalisations. Nous reviendrons sur la question tout à l'heure à propos des hallucinations psychiques des excités maniaques.

Mais il est possible de prendre le sujet par un autre côté. Au lieu de considérer l'excitation idéo-motrice et l'interprétation que le malade peut faire de son automatisme, on peut se demander si la joie des excités maniaques, la joie toute seule, toute nue, la joie immense ne suffit pas pour donner à ceux qui l'éprouvent le sentiment de quelque chose qui dépasse les possibilités affectives de l'humanité et peut lui apparaître par conséquent comme d'origine surnaturelle. Ce sont là des réflexions que j'ai souvent faites devant les crises de joie d'une malade périodique que j'ai suivie pendant six ans et sur laquelle j'ai écrit : « Que je suis contente, que je suis contente ! » disait-elle. « On ne peut pas

l'être plus que moi ; je ne l'ai jamais été ainsi ; ce sont des joies de bénédiction, c'est comme si on venait de m'annoncer que je gagnais le gros lot. Ce sont des joies qui ne sont pas naturelles, elles viennent de Dieu. » On trouvera des citations analogues dans la thèse de Deron (27 sqq.). Mais ce serait fausser le sens de ces paroles que d'y voir la révélation de quelque chose de divin. Ce que les qualificatifs de divin ou de satanique veulent dire dans certains cas de manie et de mélancolie, Janet l'a trop bien dit pour que je ne le cite pas une fois de plus. « Sans doute, un mélancolique peut exprimer ses sentiments de peur de l'action par des idées catastrophiques, de maladie, de mort, de déshonneur, mais il les exprime encore mieux par l'idée de l'enfer éternel. Sans doute, le sentiment qui dérive de la réaction de triomphe peut inspirer des idées de fortune, de puissance militaire, de génie littéraire, mais il se précise encore mieux par l'idée du paradis. » Le Surnaturel de la plupart des excités maniaques n'est le plus souvent qu'un Surnaturel verbal, et c'est pourquoi le terme Surnaturel auquel ma malade faisait appel pour caractériser sa joie me paraît d'autant plus verbal qu'elle était volontiers emphatique dans les périodes d'excitation. Il faut reconnaître toutefois que perdu dans la joie, sans point de repère pour la situer, la comparer, la limiter, le malade peut être très sincère quand il la déclare immense, sans limite et sans fin. Il en est de même pour les grandes douleurs et pour toutes les grandes passions, tel l'amour quand il se croit plus fort que la mort. Mais tout cela c'est de l'infini humain ; le Surnaturel, dont l'intéressé parle quelquefois, reste synonyme de démesuré, d'intense, et les intéressés qui emploient ces termes ne pensent pas en général, même quand ce sont des malades, à exprimer quelque chose de réellement Surnaturel.

Janet a rapporté l'observation d'un excité maniaque qui racontait, après être sorti de son accès : « J'étais Jésus tout en étant un homme, j'avais une vie divine surnaturelle comme le Christ ; c'était le moment le plus heureux de ma vie. Quand je marchais dans la forêt, la nature tournait avec moi et je faisais l'heure. Je donnerais volontiers toutes les heures qui me restent à vivre pour revivre une existence où j'ai eu la gloire. » Malgré toutes ces belles phrases et à cause même de ces belles phrases, on ne peut pas croire à la conviction du malade pendant son accès. Lui-même nous invite à des réserves : « J'étais Jésus », dit-il, « tout en étant un homme (E, II ; 389). » Le pasteur Monod qui s'est cru Jésus-Christ revenu sur la terre et que nous allons retrouver tout à l'heure,

parlait de sa divinité sur un autre ton et dans un autre style.

Je crois que nous pouvons faire sur les joies divines des excités maniaques, c'est-à-dire senties d'après eux comme telles, autant et plus de réserves que nous en avons fait sur l'interprétation de l'automatisme par l'idée d'une volonté personnelle. Quand on a fait la part de la littérature, de l'emphase, du jeu et du besoin très réel d'exprimer quelque chose de démesuré, les cas sont rares où les joies des excités maniaques donnent réellement au malade l'idée de quelque chose de surnaturel.

Kraepelin qui a été beaucoup plus clinicien que psychologue a pensé que la joie des excités maniaques, comme le sentiment de valeur et de puissance qui l'accompagne, conduisait le malade à des supranaturalisations pleines de conviction. « L'excitation maniaque, nous dit-il, porte le malade à la mégalomanie et lui fait dire qu'il est Guillaume II, le Christ, saint Jean, le Pape, le roi ». Je ne doute pas que Kraepelin ait entendu des propos de ce genre, tout aliéniste en a entendu de pareils, mais rarement chez des excités maniaques pour qui ils sont un peu gros. On ne peut sans réserves faire entièrement crédit à la sincérité de ceux d'entre eux qui les tiennent, chez les excités maniaques, quand il y a des affirmations de cette espèce, elles tiennent, en général, de l'hyperbole à demi volontaire, du mensonge, de la facétie et plus encore de je ne sais quel symbolisme.

Quand Mlle E..., un sujet de Deron, vient lui dire qu'elle est sainte, elle veut dire (il le sait par elle-même) qu'elle a été martyrisée comme une sainte (60 sqq.). Quand Mlle M..., une fille publique, excitée maniaque, se compare à Jeanne d'Arc, elle veut dire qu'elle est aussi bonne patriote que la vierge lorraine (id.). J'ai interrompu l'excité maniaque Maurichal, un jour où il déclarait qu'il était maître de la vie et de la mort du personnel de Sainte-Anne, pour lui dire : « Essayez donc, faites-moi mourir, je vous en défie. » Il m'a répondu, « je suis trop bon pour faire ça, et voilà tout ; d'ailleurs, c'est une façon de parler ». On a très souvent affaire à des défaits de ce genre chez les excités maniaques pour peu qu'on les presse. Beaucoup d'entre eux mentent consciemment. Un autre sujet de Deron, Mlle T..., qui est vierge, raconte qu'on l'a endormie pour lui faire un enfant. On peut avoir plus que des doutes sur la sincérité des malades de Kraepelin qui se disent Jésus, ou saint Jean, et il faut toujours penser au sentiment ludique qui ne quitte guère ce genre de malades. Les idées de grandeur de l'excité maniaque, quand il en a, ne nous apprennent pas beaucoup plus sur la psychogénie du Surnaturel que les interprétations qu'il fait de son automatisme ou de l'immensité de sa joie.

II

Les mêmes questions qui se posent à propos de l'excitation maniaque dans ses rapports avec le Surnaturel se posent à propos de l'excitation mélancolique, mais avant de les aborder, il faut faire cette grande réserve qu'entre l'excitation maniaque et la mélancolie, le parallélisme n'est pas et ne saurait être complet dans toutes les formes de la mélancolie.

Ce qui s'oppose très nettement à l'excitation maniaque, c'est la dépression mélancolique, puisqu'à l'excitation idéo-motrice et à l'élévation de l'humeur par quoi se caractérise la première, s'opposent le ralentissement idéo-moteur et l'abaissement de l'humeur de la seconde. L'automatisme accéléré de l'excitation maniaque et l'automatisme ralenti de la dépression règnent dans les trois domaines intellectuel, affectif et moteur.

Mais si la douleur morale s'associe à la dépression mélancolique, elle en modifie profondément le mécanisme, car elle introduit dans cette dépression une excitation qui devient le fait le plus apparent et dont le sentiment tend à se substituer au sentiment de la dépression encore que l'excitation reste une excitation de déprimé, de résigné et de vaincu. Dès lors, avec la mélancolie excitée, c'est-à-dire délirante, agitée et douloureuse, un aspect nouveau apparaît qui n'est plus opposable à l'excitation maniaque que dans une certaine mesure.

Nous laisserons de côté la mélancolie simple, la dépression que les malades subissent passivement, qu'aucun délire et aucune hallucination n'accompagnent et qui n'a rien à nous apprendre sur le Surnaturel qu'elle ne fait pas intervenir ; nous ne considérerons que la mélancolie délirante, c'est-à-dire la dépression excitée sous l'influence d'une douleur morale plus ou moins intense.

Par quel mécanisme, la douleur morale agit-elle sur l'idéation du mélancolique ? Griesinger, pour s'expliquer ce mécanisme, a fait la part de l'automatisme et de la volonté ; il écrit : « Le malade se sent porté à la tristesse mais il est habitué à n'être triste que sous l'influence de causes fâcheuses ; de plus, le lien de causalité suppose une cause et avant qu'il s'interroge sur ce sujet, la réponse lui arrive déjà. Ce sont toutes sortes de pensées lugubres, de sombres pressentiments, des appréhensions qu'il creuse et qu'il fouille jusqu'à ce que quelques-unes de ces idées soient devenues assez fortes et assez persistantes pour se fixer au moins pendant quelque temps. Aussi ce délire a-t-il le caractère de tentatives que fait le malade pour s'expliquer son état (300). »

Séglas a fait plus nettement la part de l'automatisme quand il a commenté cette page de Griesinger. « Je vous ferai remarquer, dit-il dans ses leçons, que ces interprétations, ces déductions de l'aliéné ne sont pas le résultat d'un raisonnement aussi conscient qu'on pourrait le croire. Les troubles qui existent dans l'exercice volontaire de l'intelligence, dans la formation des idées, s'accompagnent d'un autre côté et comme conséquence nécessaire, d'un certain degré d'automatisme psychologique, origine première des idées délirantes reprises ensuite pour être nettement énoncées par le sujet à titre d'explication. C'est un fait dont il faut tenir compte quand on dit avec raison que le délire des mélancoliques n'est de leur part qu'une tentative d'explication de l'état pathologique où ils se trouvent (A, 301). »

Ainsi Séglas est pour un automatisme originel beaucoup plus strict que celui de Griesinger ; les idées délirantes répondent automatiquement à l'appel de la douleur morale ; mais la part de la conscience réfléchie se manifeste dans l'utilisation, la sélection, la mise en œuvre des idées délirantes qui nous donnent alors l'impression de tentatives faites par le malade pour s'expliquer son état. Cette opinion de Séglas fait, à certains égards, rentrer l'idéation du mélancolique sous la même loi que l'idéation de l'excité maniaque. Il y a de part et d'autre un apport d'idées, d'images et de souvenirs déclenchés par un sentiment qui se donne l'illusion d'être créé par eux et parmi lesquels le malade prend ses thèmes plus ou moins passagers, la pauvreté de l'idéation du mélancolique s'opposant à la richesse de l'idéation de l'excité maniaque, chez le mélancolique, c'est la richesse de la représentation et le goût du jeu qui vient si souvent s'associer à l'excitation maniaque.

Les mélancoliques dont l'état mental correspond à ce schème ont-ils comme certains excités maniaques le sentiment qu'ils sont dominés par le délire, qu'ils ne peuvent faire autrement que de délirer, et l'idée qu'une force les entraîne ?

J'ai posé cette question à plusieurs mélancoliques dans des moments de répit ou après guérison, et j'ai presque toujours reçu des réponses dont l'analogie avec celle des excités maniaques est frappante. Dans beaucoup de cas, les mélancoliques n'ont pas le sentiment d'une nécessité qui les force à évoquer des idées tristes ; la conscience de leur culpabilité et de leur responsabilité personnelles les défend contre ce sentiment tout de même que la plupart des excités maniaques sont défendus par un sentiment d'autonomie et d'indépendance contre le même sentiment de domination et d'entraînement. C'est seulement dans

les grandes excitations que le mélancolique a, par instants, comme l'excité maniaque, le sentiment d'une nécessité qui l'oblige.

Une malade qui sortait d'une période de grande excitation, m'a fait cette déclaration caractéristique : « Le matin quand je m'éveillais, si je restais immobile et sans penser sous mes couvertures, il y avait un moment très court où je ne me sentais pas malade. Mais la douleur et l'anxiété revenaient vite et je sentais tout de suite qu'elles allaient être les plus fortes, que j'allais me lamenter, me tordre les mains et passer une matinée terrible. J'avais le sentiment d'être menée par quelque chose de plus fort que moi. »

Chez les mélancoliques purs pas plus que chez les excités maniaques purs je n'ai vu ce sentiment aboutir à une objectivation intentionnelle.

On peut ajouter que pareille à cet égard à l'intelligence de l'excité maniaque, l'intelligence des mélancoliques n'est absente que dans les moments de confusion provoqués par l'agitation et le surmenage émotionnel des paroxysmes, mais qu'elle est toujours capable de se manifester par une réflexion juste dans les moments d'agitation légère et à plus forte raison de répit, pour tout ce qui n'est pas le délire. L'analogie avec l'excitation maniaque se poursuit.

* * *

Les malades tirent-ils quelquefois de leur douleur l'idée que, dépassant la commune mesure, elle doit avoir quelque chose de surnaturel ? Je crois qu'il y a lieu d'être très réservé sur ce point, si on ne veut pas être dupe des mots. Les malades ont souvent à la bouche les termes d'éternité, d'indicible, d'unique au monde, pour donner une idée de ce qu'ils souffrent.

« Je suis malheureuse pour l'éternité, » dit Julie (f., trente-trois ans). « Je suis la reine des douleurs », dit Elise (f., trente-huit ans). « Je porte en moi l'éternité et l'immensité de la douleur », dit H... (h., quarante et un ans). Et qui n'a rencontré des mélancoliques disant que leurs souffrances morales sont inouïes et que rien n'en peut donner une idée ? Qu'il y ait de l'exagération et du verbalisme dans plusieurs de ces propos, ce n'est pas douteux, mais en faisant la part de l'emphase et de la mégalomanie, si souvent présentes jusque dans les délires d'humilité et de douleur, il y a là des affirmations qu'on ne peut négliger, d'autant plus qu'elles s'accompagnent souvent de réactions émotionnelles très violentes et très dramatiques.

Entre plusieurs observations personnelles qui vont dans le même sens, je choisis celle de Mme Schef..., une femme de soixante ans, assez cultivée et croyante sans ombre de mysticisme, qui fait son troisième accès de mélancolie délirante. La série a été coupée vers l'âge de vingt-cinq ans par un léger accès d'excitation maniaque qui a passé presque inaperçu et qui s'est intercalé entre le premier et le deuxième accès de mélancolie. Le troisième accès s'est présenté avec ce fond d'anxiété qu'on trouve chez tant de mélancoliques délirants. L'hérédité a joué un rôle, car la mère et la tante maternelle ont fait, comme la malade, des accès intercalés de manie et de mélancolie. La malade accuse de la douleur morale, mais si intense qu'elle la déclare inouïe, jamais éprouvée par personne. Une fois ou deux à cause de ces caractères, elle a dit qu'une pareille douleur avait quelque chose de Surnaturel, qu'elle était au-dessus de la souffrance humaine, et elle ne faisait alors allusion qu'à l'intensité. La douleur, disait-elle, était de nature diabolique à cause de sa profondeur, de sa violence, de son étendue.

Les idées d'humilité ont occupé ensuite la première place dans l'idéation douloureuse ; elle s'est jugée incapable, inutile, déchue ; puis sont venues des idées d'autoaccusation et de ruine. Elle s'est accusée d'avoir atteint la religion en exprimant parfois des opinions très libres ; elle s'est accusée de ruiner les siens en leur occasionnant par son séjour à l'asile des dépenses exagérées. Enfin revenant sur sa douleur elle-même elle y a vu un juste châtement du Ciel qui l'a livrée aux sévices de Satan car sa douleur prouve bien qu'elle est satanisée, que c'est : « Satan lui-même ou un de ses suppôts qui est son maître. »

Nous l'avons gardée convalescente quelques semaines. Je lui ai demandé ce qu'elle voulait dire quand elle déclarait que ses souffrances étaient surnaturelles ; elle a répondu que c'était une façon de les déclarer supérieures à tout ce que l'imagination pouvait concevoir. J'ai demandé encore si par la suite elle y avait réellement vu un châtement du Ciel et une entrée en scène de Satan ; elle a répondu qu'entre ses paroxysmes douloureux et plus encore dans ses paroxysmes, l'idée d'un châtement céleste s'était en effet présentée à son esprit, mais qu'elle n'avait jamais cru à l'action de Satan pas plus d'ailleurs qu'à son existence et que c'était encore une façon d'exprimer le pire.

On voit combien il y a de verbalisme dans ces allusions à Satan et combien le rôle du Ciel reste faible dans tout cela.

J'ai fait sur deux autres malades des constatations un peu différentes. Toutes les deux croyaient réellement que leurs souffrances

étaient une punition du Ciel, qu'elles étaient damnées et même possédées. C'était une façon d'exprimer dans l'ordre représentatif le sentiment de puissance invincible, de domination douloureuse qui, suivant l'expression de Ségla (A, 304), se révélait au maximum par des idées de damnation et de possession. Mais il s'agissait d'une interprétation où les souvenirs d'enfance jouaient certainement un rôle dans un thème très rudimentaire et qui n'étaient accompagnés d'aucune réalisation organique, pareille à celle que nous allons rencontrer dans la paranoïa d'influence. Il se peut que chez des esprits mystiques et préparés par leur éducation, ou chez des esprits ignorants et débiles, ayant peu d'esprit critique, les joies ou les douleurs morales démesurées ouvrent le Ciel et l'Enfer, mais dans la majorité des cas j'estime que dans ce sens, livrées à elles-mêmes, toutes nues, les joies des excités maniaques et les douleurs des mélancoliques sont bien près d'être stériles et qu'il faut voir souvent des symboles, des comparaisons et non des expressions directes dans la manière dont ils les caractérisent.

Symbolisme, comparaison, croyances rarement réelles, voilà dans leurs rapports avec le Surnaturel ce qu'on trouve dans ces délires, au moins dans ceux qu'il m'a été donné d'analyser. Mais il serait prématuré de conclure négativement, comme nous sommes tenté de le faire, tant que nous n'avons pas examiné de près, chez les excités maniaques et les mélancoliques délirants, les hallucinations par où peuvent s'exprimer des croyances subconscientes.

III

La question des hallucinations dans la manie et la mélancolie n'est pas une question de premier plan ; si je lui fais place, c'est qu'elle permet de poser, sous une forme plus précise et peut-être plus profonde, la question du Surnaturel dans l'excitation maniaque et la mélancolie. Dans la manie, la plupart des aliénistes sont d'accord pour considérer que les hallucinations délirantes sont certainement rares, ou même qu'elles manquent tout à fait. Cette dernière opinion était notamment celle de Régis. Ceux qui croient seulement à leur rareté admettent qu'elles affectent surtout l'ouïe et la vue et ne se systématisent pas. En ce qui me concerne, je n'en ai jamais rencontré d'incontestables, ni dans l'excitation légère, ni dans les moments de grande excitation maniaque, où je n'ai jamais constaté que des illusions. Il n'est d'ailleurs pas surprenant qu'une psychose statique, où

il n'y a ni désirs fondamentaux ni craintes et où les désirs accessoires sont superficiels et passagers, ne produise pas d'hallucinations. La joie réalisée qui est à la base de l'excitation maniaque se suffit à elle-même ; elle ne désire ni ne redoute ; elle jouit du présent en n'y voyant que des avantages, du passé par les souvenirs sélectionnés, de l'avenir par des anticipations favorables, mais elle ignore les désirs profonds et insatisfaits et la crainte, dont elle proclame l'inanité quand on veut la lui suggérer ; elle n'a aucune possibilité ni aucun besoin d'hallucinations. Quant aux hallucinations psychiques, elles seraient assez fréquentes d'après Henri Ey dans l'excitation maniaque ou plutôt dans les délires d'excitation maniaque caractérisés par l'inspiration. Il y a lieu cependant, croyons-nous, comme dans tous les symptômes de l'excitation maniaque, de tenir compte de l'élément ludique qui ne désarme pas toujours même chez les inspirés.

Ceillier a rapporté le cas d'un excité maniaque venu à Paris au ministère des Affaires étrangères, poussé par Dieu disait-il, pour faire à Poincaré une communication capitale. « Dieu ne fait aucun bruit, disait-il, c'est de la pensée, je sais que c'est Dieu, parce qu'il me répond lorsque je l'interroge et qu'il me dit des choses que je ne sais pas. Je suis dirigé par Dieu, c'est le Dieu des maniaques, un dieu formidable, épatant qui me fait rigoler tout le temps. » J'ai montré moi-même il y a une quinzaine d'années à mes étudiants un excité maniaque qui prétendait avoir des communications mentales avec la Vierge Marie ; elle lui donnait des conseils, lui faisait des promesses, le morigénait. Je crois, disait-il, qu'elle veut m'épouser ; ce serait un bon mariage et il développait cette idée avec la verve d'un homme à qui le sacrilège ne faisait pas peur. Ey a rapporté plusieurs cas où les malades sont plus sérieux et où le Surnaturel (qui intervient dans le deuxième cas) se rattache évidemment à des idées, à des désirs de grandeur.

Il s'agit d'une excitée maniaque qui fait du délire prophétique et par la bouche de laquelle parle le Saint-Esprit : « Dieu parle par ma bouche, il me force de causer, je ne peux pas m'arrêter de causer ; quand le Saint-Esprit me parle, mes paroles comptent pour le jugement de Dieu, je parle à Dieu par la pensée, je ne l'entends pas par les oreilles, je suis fille de Dieu ; par moments, c'est Dieu qui s'exprime par ma bouche (160). » Ey nous dit dans son commentaire que les délires de ce genre sont des délires d'expansion, d'élation, d'inspiration, d'enthousiasme où les malades se sentent portés au-dessus d'eux-mêmes. Ce senti-

ment les rapproche tout naturellement de la divinité qui les honore de conversations mentales et de transmission de pensées. La divinité intervient, non pas comme une dominatrice impérieuse, mais comme une aide, une collaboratrice d'une nature supérieure et c'est ce qui permet à l'excité maniaque, en dépit du sentiment de supériorité personnelle qu'il éprouve, de se montrer fier de l'aide qu'il reçoit et d'accepter ses suggestions.

Avec beaucoup de raison, Ey rapproche ces observations (161) de la très suggestive communication d'Heuyer et Logre qui ont rapporté au Congrès de Strasbourg de 1921 des cas où les idées d'influence s'encadraient dans les symptômes de la manie. Peut-on dire que ces malades croient à l'influence en interprétant leurs automatismes ? Nous avons fait sa part à l'interprétation lorsque nous nous sommes demandé dans quelle mesure l'excité maniaque se sent et se dit entraîné, et nous n'avons constaté alors, en fait d'objectivation, que des réalisations très médiocres puisque l'objet n'était ni extériorisé ni personnalisé : or, dans les cas cités par Ceillier, comme dans les cas cités par Ey, il s'agit de pensée, non seulement objectivée mais personnalisées, c'est-à-dire infiniment plus complètes et plus précises. Comment l'interprétation de l'automatisme que nous avons trouvée nulle ou à peu près stérile dans les cas que nous avons observés peut-elle conduire à de pareils résultats ?

Nous est-il interdit d'admettre la possibilité d'une autre voie ? Il semble que Heuyer et Logre nous l'aient ouverte quand ils ont admis, chez les malades de ce genre, une prédisposition paranoïaque. Si la constatation est possible chez les excités maniaques influencés ainsi que ces deux auteurs le pensent, il est permis de croire que ces délires, capables d'objectivation entraînent le malade vers des personnalisations parce que ce ne sont pas de purs excités maniaques.

*
* * *

La question des rapports du Surnaturel avec l'hallucination se pose pour la mélancolie à peu près dans les mêmes termes que pour l'excitation maniaque. Les hallucinations-délires, extériorisées, sans être exceptionnelles sont rares, nous dit Ségla, si l'on prend soin de les rechercher dans les cas de mélancolie pure et vraie, c'est-à-dire dont le diagnostic est établi et qui ne sont mêlés d'aucun syndrome qui ne soit strictement mélancolique. Quand ces conditions sont réalisées, si l'on prend soin de

les distinguer des illusions et des interprétations, les hallucinations-délires psychosensorielles sont rares.

Lorsque le délire est à prédominance d'idées de tristesse, de dépréciation de soi-même, de ruine, d'auto-accusation et que le malade considère ces idées comme réalisées, nous ne pensons pas que l'hallucination psychosensorielle verbale soit possible parce qu'il n'y a dans l'espèce aucune tendance à la réalisation. En fait, nous n'avons jamais vu se produire des hallucinations psychosensorielles verbales dans ces conditions et l'on n'en trouvera aucune dans les observations qui suivent où les états affectifs sont des états réalisés et non des tendances insatisfaites. Quand la mélancolie est à prédominance de délire d'attente, il peut se faire, au contraire, que l'attente, la crainte et d'autres tendances analogues tendent vers des réalisations, et les imposent sous forme d'hallucinations, alors que le malade conserve encore quelques doutes, ce qui doit être assez rare.

« Au cours de son accès, nous dit Ségla (A, 327) à propos d'une de ses mélancoliques, la malade a entendu par l'oreille la voix de Dieu qui lui a dit une fois : « Tu es maudite » et elle a vu ces mots écrits sur le mur. Mais, à cette époque, il y avait trois mois qu'elle était malade et pour expliquer le changement survenu en elle, elle se disait à elle-même : « Mais, tu es maudite. »

La hantise de la malédiction a fait place à l'hallucination auditive parce que la certitude affective a triomphé, anticipé sur les réponses et répondu aux questions que la malade se posait.

Il en a été de même d'une femme que j'ai connue à la clinique dans le service de Joffroy, Mme M... qui, se lamentant pendant un accès mélancolique, au sujet d'une peccadille de jeunesse et se demandant quel châtimeur lui était réservé, s'est entendu dire finalement, par une hallucination psychosensorielle : « Tu en répondras. »

Mais ici, je veux faire intervenir l'opinion très autorisée que le Dr Delmas m'exprimait dans une lettre.

« Je ne crois pas, m'écrivait-il, qu'il existe d'hallucinations sensorielles dans la mélancolie, qu'elle soit à prédominance d'auto-accusation ou à forme de délire d'attente; tous les auteurs les admettent, mais comme rares; en réalité, il n'en existe que lorsqu'il y a surajouté un élément confusionnel et elles sont alors la conséquence de cet appoint. »

Je me rallie volontiers à cette opinion de notre confrère pour ce qui concerne les hallucinations visuelles de la mélancolie fantastique de Kraepelin, et je m'y rallierais même pour les délires d'attente des mélancoliques, si le texte de Ségla cité

plus haut et mon expérience personnelle, encore que réduite à une seule observation, n'imposait, à mon avis, qu'un ralliement partiel. Parmi les sentiments qui s'associent à la mélancolie, il n'y a guère que le désir d'une expiation et surtout les différentes formes de la crainte qui soient susceptibles d'engendrer des hallucinations et, chez certains sujets, de faire intervenir le Surnaturel.

En revanche, et plus encore que l'excitation maniaque, la mélancolie est riche d'hallucinations psychomotrices. Ségla les a, depuis longtemps, signalées dans l'article qu'il a écrit avec Londe et dans ses leçons cliniques. Leur contenu est, sous une forme plus discrète, le même que celui des hallucinations délirantes et spatiales; elles apportent des ordres, des révélations pénibles, des menaces. Ségla cite le cas d'une dame R... qui déclare que ces voix qu'elle n'entend pas par l'oreille, mais en elle-même comme une pensée, lui révèlent des choses qui sont toujours très graves pour elle et lui parlent de l'avenir. « Certains de mes actes », dit-elle, « me sont en quelque sorte dictés par mes voix » (339); et elle se sent invinciblement entraînée à accomplir ce qu'elles indiquent, même quand c'est en dehors de sa volonté.

En somme les voix intérieures n'ordonnent aux mélancoliques que ce qu'ils redoutent ou désirent. Derrière des formules qui varient, c'est toujours à un désir ou à une crainte que les hallucinations psychomotrices correspondent ici.

Comment débutent-elles? Nous avons déjà indiqué, dans le deuxième chapitre de la première partie, le mode suivant lequel débutent en général les hallucinations psychiques. Nous le retrouvons ici. « Dans presque tous les cas, nous dit Ségla (328), on peut noter un symptôme identique de nature, bien que différent d'intensité: c'est la conversation mentale, se faisant surtout à l'aide des images verbales motrices, représentant ainsi l'état faible de l'hallucination de même nature. Elle est presque de règle chez le mélancolique, pouvant se montrer dès le début de l'affection et constituant ainsi un terrain tout préparé pour le développement ultérieur de l'hallucination motrice confirmée. »

Il n'est pas douteux, à notre avis, que dans tous ces cas le malade n'ait affaire dans sa pensée à quelqu'un qu'il supranaturalise comme il arrive toujours quand il y a influence, encore qu'il ne le nomme guère et se borne la plupart du temps à parler de ses voix comme exprimant la pensée d'une autorité toujours supérieure; ainsi font Mme R... et Mme V..., deux sujets de Ségla.

La malade R..., qui avait des hallucinations psychomotrices verbales, ne faisait, en attribuant à Dieu les voix qui lui semblaient venir de son épigastre, qu'obéir, en la précisant, à une tendance générale.

Il est vraisemblable que tous les mélancoliques qui font intervenir la divinité dans leurs hallucinations psychomotrices verbales obéissent non seulement au souvenir d'une éducation religieuse et à des croyances, mais au désir de maximiser l'expiation qu'ils attendent, le châtement qu'ils redoutent, les pressentiments funestes qu'ils éprouvent et que nous avons encore à faire ici sous couleur de menace et de révélations terribles, à des sentiments dont toute idée ambitieuse n'est pas exclue.

IV

Jusqu'ici, nous nous sommes guidé sur le parallélisme de la mélancolie et de l'excitation maniaque pour parler des rapports de ces deux formes de la maniaco-dépressive avec le Surnaturel. Nous nous trouvons maintenant en présence d'une mélancolie qui n'est plus seulement douloureuse et délirante, mais anxieuse, et qui présente de ce chef dans ses rapports apparents avec le Surnaturel des traits nouveaux dont nous devons tenir compte. L'anxiété est psychiquement une douleur particulièrement intense qui désoriente le malade, l'obnubile parfois, l'agite toujours et peut s'accompagner de la représentation plus ou moins confuse d'un danger inconnu.

Elle ne se borne pas à une aptitude anxieuse comme il arrive dans beaucoup de cas de mélancolie délirante ; elle se marque fortement, et elle est si fréquente par accès ou même sous forme continue qu'elle a donné son nom à la mélancolie anxieuse. L'anxiété fait apparaître des symptômes qui étaient à peine indiqués ou ne l'étaient pas du tout dans la forme précédente. Or, parmi les signes de dépression que l'anxiété exalte il en est un, dont nous avons déjà parlé d'une façon générale, mais qui prend dans la mélancolie anxieuse un relief particulier, c'est le sentiment de dépersonnalisation. Sous sa forme type et sous la forme aberrante des sentiments du changé, de l'artificiel, du mécanique, de l'étrange, le sentiment de la dépersonnalisation est beaucoup plus fréquent, nous l'avons dit, qu'on ne l'avait cru tout d'abord. On le rencontre dans un très grand nombre de psychoses dépressives et plus encore même dans la mélancolie anxieuse où il sert d'aliment à l'anxiété.

C'est toujours le sentiment que les choses ne sont pas vraies,

que les sensations du malade, ses idées, ses actes, ne sont pas ses idées, ses actes, ses sentiments, qu'ils sont désappropriés, qu'un nuage l'en sépare, qu'il devient vraiment étranger au monde extérieur et à sa propre personne. Ce syndrome ne peut être isolé que par les nécessités d'une exposition, d'un sentiment plus général de manque et de vide dans lequel, nous l'avons dit aussi, Janet l'a très justement rangé. Sans méconnaître le lien qui l'unit aux autres sentiments de vide, on peut se demander si le malade qui l'éprouve dans son étrangeté n'y trouve pas l'indication de quelque chose de surnaturel et si la mélancolie anxieuse n'a pas sur ce point quelques révélations à nous faire dont notre enquête puisse profiter.

* * *

Je commence par dire qu'à des degrés divers j'ai retrouvé ce syndrome dans les mélancolies appartenant à toutes les variétés de la psychose ; dans la mélancolie simple où il est beaucoup plus rare et peut-être moins apparent que dans les autres formes, les malades le constatent sans délirer à son sujet : l'un d'eux me disait : « Il y a comme un voile entre moi et les choses. » Ou bien encore : « Il me semble que je suis dans un théâtre et que les gens sont des acteurs, que tout ce qui m'entoure ce sont des décors. Il me semble que je ne vois pas la réalité et que c'est moi qui ne suis pas comme tout le monde. Il me semble que mes sensations et mes idées ne sont plus à moi. »

Mais les sujets ne sont pas dupes, les mots « il me semble », « c'est comme » abondent dans l'exposé qu'ils font de leurs troubles.

Chez beaucoup de mélancoliques délirants j'ai rencontré la dépersonnalisation que les malades constataient sans plus de crédulité, mais avec moins de résignation. Louise B..., par exemple, quarante-cinq ans, déclare qu'elle a toujours l'impression que tout est artificiel autour d'elle, que ses idées et ses perceptions ne sont plus à elle et, bien qu'elle sache qu'il n'en est rien, cette illusion consciente est la cause de ses lamentations sans fin. Mais les plus beaux cas de dépersonnalisation sont ceux qu'on rencontre dans la mélancolie anxieuse ; j'en ai connu une dizaine et je donne les plus intéressants : celui d'Augustine, celui de Mme Favert et celui de Mme Pinel que j'ai pu suivre les unes et les autres pendant plusieurs mois.

Augustine (trente-cinq ans), a traversé avant son internement une période de dépression inquiète après laquelle est venue une

période de mélancolie délirante suivie d'une période anxieuse sur laquelle a porté mon observation. La première période a duré deux mois et s'est passée dans la famille. La seconde deux mois et demi et s'est passée dans une maison de santé privée. La troisième s'est passée à la Clinique de Sainte-Anne et s'est terminée au bout de six mois par la mort de la malade. La mère était une déséquilibrée avec crises de nerfs et colères violentes, une sœur est morte à neuf mois de convulsions, une autre âgée de trente-sept ans a des absences. La malade elle-même était extrêmement émotive avant son accès actuel. Réglée à quatorze ans, elle a fait à dix-huit ans un premier accès de mélancolie simple qui a duré deux mois. « C'est comme si j'avais été dans un trou, dit-elle, mais je ne me rappelle pas bien. » Elle a eu un second accès à vingt-cinq ans après s'être fait avorter sur les exigences d'un amant qui la menaçait de la quitter si elle avait un enfant ; elle a vécu depuis dans la crainte d'une seconde grossesse. Voici comment elle analysait son état et, notamment, sa dépersonnalisation : « Mes mains travaillent, mais mon esprit n'y est plus, je ne suis plus rien, je n'ai même pas l'espoir de guérir ; mon corps est aussi actif qu'autrefois, mais mon esprit n'y est plus ; je travaille comme une machine, mon esprit ne se fixe pas. D'abord, je n'ai pas d'esprit, je n'ai pas d'organisation dans la tête, je ne peux plus réfléchir, je ne pense plus à rien, je ne pense plus à ma famille. Il me semble qu'il y a longtemps que je l'ai quittée ; le temps me paraît très long, cependant, je ne m'ennuie pas, je ne peux pas m'ennuyer, je vis comme ça, mon cœur ne correspond plus à ma tête. Autrefois, quand j'avais une émotion, ça montait du cœur à la tête, maintenant plus. Je voudrais vouloir, je ne peux pas. — Mais vouloir quoi ? — Je ne sais pas. Si j'avais l'énergie, je me ferais mourir. Je n'ai plus d'énergie, je travaille machinalement. Il me semble que je vis dans un rêve et que je monte toujours dans les cieux. Il n'y a plus de passé pour moi, il me semble que j'ai toujours été comme ça ; quand je suis couchée, étendue avec ma veilleuse, il me semble que je suis morte et que je me veille. » Elle disait comme les malades précédents et presque dans les mêmes termes que le monde est un théâtre et que les hommes et les choses sont un décor. « Il me semble que je ne peux plus voir la réalité, tout défile devant mes yeux, mais ça ne me laisse pas d'impression. » Son état affectif, bien qu'elle se déclarât insensible, était fait d'une douleur morale mêlée d'anxiété qui se traduisait par des plaintes, des gémissements, des gestes de désespoir et des appréhensions de toutes sortes. En même temps, un délire intense se manifestait, conforme

d'une part à l'anxiété et à la douleur et de l'autre au syndrome de dépersonnalisation qui se développait tous les jours davantage et allait imprégner finalement toute l'activité délirante. C'étaient des idées de négation déjà incluses dans la dépersonnalisation, dont elles faisaient partie intégrante. « Je n'ai plus de tête, plus d'estomac, j'éprouve de fausses larmes, j'ai des fausses mains », des idées d'immortalité qui se ramenaient aux précédentes : « Je ne mourrai pas parce que je ne peux plus mourir n'ayant plus mon âme, ma tête est morte ; une morte ne peut pas mourir », des idées d'expiation : « Je quitterai l'asile pour piocher la terre afin d'expié mon crime (l'avortement) ; je ferai des travaux pénibles, je traînerai des brouettes, je serai domestique, je ne dirai jamais que j'en ai assez. » Et pour aller au-devant des sanctions elle fait mine de s'étrangler, se pique le cou avec de longues épingles, se remplit les doigts de sang, etc. Je passe rapidement sur quelques éléments du délire comme l'auto-accusation qui va de pair avec la demande des sanctions et sur les idées hypochondriaques plus ou moins mêlées aux idées de négation, pour m'arrêter sur les idées qui relèvent de notre enquête ; il reste en effet que par les idées d'immortalité, de non-existence, de négation du monde extérieur et de négation d'elle-même, par son besoin d'expié, cette malade exprime des pensées où le Surnaturel paraît explicitement engagé et que nous devons nous expliquer sur la psychogénie comme sur la nature de ce Surnaturel.

Mme Pinel (trente-quatre ans), est entrée avec le diagnostic un peu désuet de délire systématique de négation. Le certificat d'entrée ajoute : « elle n'a plus d'organes, ils sont partis, elle n'a plus rien, elle n'a plus de mains, plus de nez, plus de tête, elle ne mourra plus du tout, elle est immortelle ». La malade qui nie ses organes, son estomac, sa tête, ses yeux, son ventre, son cou, son existence, qui prétend être devenue une table et qui se comparerait, dit-elle, à une statue si les statues pouvaient souffrir comme elle, présente une anxiété très forte qui permet de la rapprocher d'Augustine et de parler de mélancolie anxieuse. Mme Pinel affirme à la fois qu'elle n'existe pas et qu'elle souffre d'une souffrance indicible, que n'ayant plus de corps, elle ne peut mourir et qu'elle est immortelle parce qu'elle ne peut mourir ; nous aurons à expliquer toutes ces affirmations.

Citons encore le cas de Mme Favert (soixante ans), une brave femme de cuisinière que j'ai montrée pendant des années aux étudiants comme un délire de dépersonnalisation. Son certificat

d'entrée nous apprend que cette femme atteinte de mélancolie anxieuse chronique fait un délire de négation ; elle n'a plus, en effet, de nez, de joues, de visage, de fondement ; de plus son délire s'extravase : elle nie que ses vêtements soient ses vêtements ; elle nie les hommes, les choses ; elle nie l'humanité qui a été empoisonnée, dit-elle, elle restera seule sur la terre et elle n'existe pas. C'est une malade classique, chez laquelle nous retrouvons tous les symptômes précédents. Depuis huit ans, elle tourne toute la journée dans un cercle d'idées de négation qui n'excluent pas les idées de mélancolie, d'auto-accusation, d'idées de ruine, de déshonneur ; mais ces idées ont perdu de leur vivacité en laissant apparaître, au premier plan, le délire de dépersonnalisation et de négation ; Mme Favert est sans aucune instruction, mais elle n'est pas débile d'esprit et comme elle se prête facilement à l'interrogatoire, elle va nous expliquer elle-même ce qu'il faut entendre par les négations et les idées d'immortalité que nous avons rencontrées chez nos trois malades. « Vous n'avez plus de lèvres ? », lui dis-je, et je pique légèrement la lèvre inférieure ; elle se recule vivement, elle sent non seulement les piqûres, mais la pression et les simples contacts ; sa sensibilité cutanée est normale. Je lui fais remarquer cette contradiction, elle se borne à répondre : « Je sais bien que je n'ai pas de bouche, que je n'ai pas de lèvres, de tête », etc. Tout de même Mme Pinel à qui je montre une image qu'elle décrit rapidement et à qui je fais remarquer qu'elle y voit fort bien, me répond : « Je sais bien que je n'ai pas d'yeux. » Je lui touche la cornée avec la pointe d'un crayon, elle fait un geste de défense et répète : « Je sais bien que je n'ai pas d'yeux. » « Quand je mange, disaient Augustine et Mme Favert, ça tombe dans ma bouche, dans mon estomac, mais ça ne va nulle part. »

Ces malades, sans être saines d'esprit, ne sont pas démentes et même si on admettait qu'elles le fussent, ce qui serait tout à fait inexact, il faudrait encore nous dire pourquoi elles se rencontrent dans les mêmes propos absurdes. Évidemment, elles veulent dire autre chose que ce qu'elles disent. On comprend en les écoutant que des légendes aient pu naître jadis de propos analogues tenus par des malades comme elles. Le sujet qui se dit transformé en table, en bois, en pierre et qui soutient ces affirmations, en dépit de toutes les expériences qu'on lui oppose, peut impressionner autour de lui, faire supposer que sous des apparences normales il est métamorphosé, qu'il a été l'objet d'une punition divine et dans les légendes qui naîtraient de la sorte il est le principal collaborateur ; mais qu'est-ce qui peut

l'amener à penser, à sentir ainsi ? Nous l'avons brièvement indiqué, dans les notions préliminaires.

Alice a été très explicite et très claire dans l'explication qu'elle nous a donnée et qui illustre particulièrement la théorie de Janet : la perte des émotions et des conduites secondaires, conséquence de la dépression, fait que le malade placé devant un objet, ou considérant un de ses membres, ne conçoit plus les conduites secondaires, dont il aurait conçu autrefois la possibilité. Mme Favert qui nie ses mains ne nie pas à proprement parler leur existence, mais les conduites secondaires, sociales, amicales, passionnelles dont les mains peuvent être l'occasion ou l'organe. Elle voit sa main sans y ajouter ce que j'ai appelé la « frange affective », frange qui aurait garanti pour elle sa véritable existence. « Ce n'est plus la même chose, dit-elle, ce n'est plus mes mains », et de même pour ses joues, « ce n'est plus mes joues » car elle ne conçoit plus les joues qui donnent son caractère au visage, qui reçoivent des caresses, qui expriment des émotions, « c'est du caoutchouc, dit-elle, ce n'est plus rien ».

Le sentiment d'immortalité sort d'une façon imprévue et pourtant logique de ces idées de négation. Comment ce corps qui n'existe pas pourrait-il être immortel ? Comment une âme qui n'existe pas pourrait-elle être immortelle ? Il n'y a rien de paradoxal ni de contradictoire dans les propos des malades, ils restent dans la logique de leur dépersonnalisation ; quand ils se déclarent immortels, ils veulent dire simplement que ne concevant plus la vie, que la niant, ils sont obligés de nier la mort. Ainsi Augustine, Mme Pinel et Mme Favert sont immortelles, parce que leur corps n'étant plus vivant ne peut mourir et dans leur bouche cette affirmation d'immortalité, d'où je ne garantirai pas que toute idée de grandeur soit exclue, n'a rien de commun avec l'immortalité que Platon promettait à ses disciples. C'est une immortalité toute négative, on pourrait même dire une immortalité hypochondriaque et sans contenu.

*
**

Le délire d'énormité, signalé par Cotard (374) s'apparente au délire d'immortalité et, comme le délire d'immortalité, il entraîne le malade à des exagérations. Ils sont Satan, ils sont le mal en personne, ils sont cause de tout le mal du monde. Quand ils ne sont pas dans l'énormité, ils sont dans le fantasme et si l'on ne tenait compte que de leurs affirmations, on

pourrait les considérer comme des mégalomanes. Ils sont mégalomanes, en effet, comme Mme Schef... et les mélancoliques qui se disent l'antéchrist. Mais ces idées de grandeur comme les idées d'immortalité restent de nature mélancolique, « c'est, comme nous dit Cotard, ce qui distingue ces malades des véritables mégalomanes ». Bien loin que l'énormité soit en contradiction avec le délire mélancolique, elle en marque au contraire le plus haut degré.

Aussi ces délirants par énormité sont-ils plus que jamais lamentables, gémissent et désespérés. « Mais, ajoute Cotard, il faudrait être un psychologue bien naïf pour ne pas deviner que là même l'amour-propre finit par trouver son compte, l'hyperbolisme du langage, l'idée d'énormité, le sentiment d'une puissance malfaisante et surhumaine s'accordent mal avec une véritable humilité ; on aurait presque pu affirmer avant que la clinique nous y eût autorisé que de véritables idées de grandeur pouvaient se développer sur ce terrain. » Ainsi les malades croient à l'immortalité pour des raisons négatives et à leur toute-puissance dans le mal par l'excès de leur mélancolie ; mais il y aurait dans l'énormité et sans doute dans l'immortalité des manifestations d'idées de grandeur comme il arrive, sous une forme discrète ou avérée, dans tant de délires. De plus comme nous l'avons vu avec Mme Schef..., il y a chez beaucoup de délirants des formules qui vont plus loin que leurs convictions et d'autres formules où le terme de Surnaturel est pris dans le sens banal de surhumain et de démesuré.

* * *

De cette analyse il parait bien résulter que l'excitation maniaque et la mélancolie, quand on ne considère que leurs éléments affectifs essentiels de joie ou de douleur morale, ne sont guère créatrices de Surnaturel et de dieux.

L'excité maniaque, jaloux de son autonomie et de sa liberté, accepte bien dans quelques cas d'être dominé, mais il n'objective et ne personnalise guère que si les tendances paranoïaques se joignent à son excitation.

Le mélancolique pourrait être tenté de demander des secours à la divinité contre la souffrance morale qui l'étreint, s'il ne se considérait comme coupable, mais le sentiment de sa culpabilité oriente dans un sens très différent son idéation qui s'inspire beaucoup plus d'un besoin d'expiation que d'un désir de protection et de croyances anciennes.

Ni les mélancoliques, ni les excités maniaques ne tirent de l'immensité de leur joie ou de leur douleur la conclusion qu'elles sont réellement surnaturelles et les quelques phrases qui pourraient nous faire illusion sur ce point sont, à notre avis, purement verbales et n'impliquent pas en général de croyances à un Surnaturel véritable. Quand les mélancoliques se déclarent livrés à Satan, inspirés par Satan, c'est le plus souvent pour exprimer leur indignité et non leur croyance à la domination du démon.

Quand les excités maniaques se déclarent saints, fils de Dieu, nous avons vu qu'ils ne veulent pas non plus se déclarer tels et que leur langage est symbolique.

Nos conclusions seraient donc pour ce premier chapitre bien près d'être négatives si nous n'avions rencontré dans les formes anxieuses de la mélancolie des faits de dépersonnalisation qui ont pu donner naissance à des légendes et trouver un écho lointain dans des fables comme celles d'Ovide, mais nous avons vu par quel biais on peut établir que le malade n'est pas dupe des formules qu'il emploie et des sentiments qu'il exprime, car il veut dire tout autre chose que ce qu'il dit ou semble dire.

La manie et la mélancolie ne sont pas créatrices de Surnaturel et quand elles font jouer un rôle au Surnaturel, c'est sous une forme banale où les croyances antérieures du malade mettent leur empreinte.

CHAPITRE II

LE SURNATUREL ET LES DIEUX
DANS LA PARANOÏA VRAIE

Contrairement à ce qui va se passer dans la paranoïa d'influence et dans la paranoïa hallucinatoire, on n'aurait que l'embarras du choix pour trouver dans la paranoïa vraie des délires où le Surnaturel n'intervient pas. Le paranoïaque vrai peut faire un délire de persécution, où il n'aura affaire qu'à des hommes l'attaquant par des moyens qui n'ont rien de surhumain ; des délires de protection où il ne sera protégé que par des hommes ; des délires de grandeur où il s'attribuera des titres, des origines, des qualités plus ou moins rares, mais où le Surnaturel n'aura rien à voir.

Mme Henriette, une malade de la clinique (cinquante-trois ans) est une paranoïaque vraie, constitutionnelle, avec une hérédité chargée. Pleine d'elle-même, elle a la prétention de ne s'être jamais trompée ; elle puise sa courte science dans quelques journaux illustrés, déclare n'avoir pas besoin d'autres lumières, et, sans être précisément hostile à la religion, la tient pour fausse et affirme s'en être toujours tenue loin depuis l'âge de quinze ans ; son fils a confirmé ses dires. Hautaine, irritable, orgueilleuse, méfiante, elle paraît avoir souffert de la situation médiocre de son mari « tapissier pour voitures » comme de l'humilité des alliances qu'elle devait à son mariage et des parents qu'elle devait à sa naissance. Peu mêlée à la vie sociale, elle a vécu, dit-elle, « à part » et dans sa propre intimité. Des conflits familiaux où sont mêlées des questions d'héritage et d'intérêt sont à l'origine de la psychose actuelle préparée par tout le passé de la malade.

Elle fait un double délire de persécution et de protection où son orgueil trouve son compte ; le délire de persécution antérieur de quelques mois au délire de protection consiste à se croire victime non seulement de l'hostilité des parents qui veulent la ruiner, mais de tout un entourage qui veut la discréditer devant

la justice par de multiples calomnies ; ses ennemis sont sous la direction d'un journaliste bien connu et très informé qui truffe ses articles d'allusions blessantes pour la malade. La vie privée d'Henriette, sa moralité, particulièrement correcte d'ailleurs, sont, dit-elle, l'objet de ses attaques continuelles, il ne la calomnie jamais en termes clairs et précis, mais il suffit de savoir lire entre les lignes et d'interpréter.

Elle a pour défenseur Anatole France qu'elle connaît de vue pour avoir assisté à une conférence de Jaurès, qu'il présidait. Elle était au premier rang, très attentive, et s'est aperçue qu'elle l'intéressait ; elle ne présente cependant aucun symptôme d'érotomanie ; Anatole France a dû s'informer lui aussi car, peu de jours après la conférence, il a commencé à faire des allusions dans ses articles à la situation pénible d'Henriette et aux persécutions dont elle souffre. Là encore, il faut savoir lire entre les lignes. Elle l'accable de lettres où elle l'appelle : Cher Monsieur « d'Anatole France » pour le grandir par l'emploi de la particule et se grandir du même coup. Persécuteur et protecteur connus satisfont sous deux formes différentes son orgueil.

Quand Anatole France m'a fait don des lettres qu'il recevait d'elle, il m'a dit : « la pauvre femme me prend pour le Bon Dieu », et, de fait, elle lui attribuait un crédit démesuré, encore que purement humain, dont elle croyait avoir besoin pour être défendue contre son persécuteur. J'ignore quand se termina la lutte entre les deux hommes, car la famille, qui avait fait un placement volontaire, reprit la malade au bout de quelques semaines.

Ce que je veux signaler, c'est qu'en dépit des persécutions dont elle souffrait, Henriette qui n'avait pas de religion ne fit appel dans son délire à aucun pouvoir surhumain. Tout se déroula sur le plan humain et sur le plan de l'interprétation pure.

Nous ne pouvons rien tirer pour notre enquête du cas d'Henriette où le Surnaturel n'intervient pas, et si je l'ai rapporté, c'est pour donner un exemple de paranoïa vraie complètement détachée du Surnaturel contrairement aux paranoïas hallucinatoires et aux paranoïas d'influence qui lui font toujours place comme nous l'allons voir.

Si Henriette avait été croyante, il est possible qu'elle eût remplacé le journaliste par le Diable et Anatole France par le Bon Dieu. Quelques paranoïaques opposent ainsi Dieu et le Diable dans leur délire et constatent par interprétation l'intervention de Dieu ou du Diable dans les événements de leur vie. Toutefois, même alors, ils n'ont pas grand-chose à nous apprendre sur le

Surnaturel, car ils l'acceptent tel qu'il est donné dans la tradition religieuse. Ils ne le créent pas, ils ne l'inventent pas, et tout au plus abusent-ils avec lui des interprétations ; ils ne sont ni des apôtres divins, ni des suppôts de Satan, ni des dieux, ni des diables.

Ce qui mérite de nous arrêter davantage parmi les paranoïaques vrais, ce sont les paranoïaques messies qui arrivent à croire qu'ils sont Dieu lui-même ou ses envoyés, sans troubles hallucinatoires marqués ou avec quelques hallucinations épisodiques et passagères, très souvent oniriques. Ceux-là créent réellement du divin dans leur personne, et aussi, mais très rarement, du diabolique.

*
*
*

Dans son chapitre sur la paranoïa vraie, Kraepelin étudie ce genre de malades, sous le nom de prophètes et de saints d'asiles, mais le terme de messie comprend ces deux sens car la plupart des messies sont prophètes et ils sont saints également puisqu'ils vivent, au moins dans la première période de leur mission, sous la loi divine qu'ils veulent développer ou modifier.

Il peut y avoir des messies paranoïques laïques, et nous en citerons quelques-uns ; ce qui les rapproche des précédents, c'est l'esprit de réformation et surtout l'orgueil, qui chez les uns et chez les autres apparaît comme morbide par son excès et qui porte nos messies religieux à se croire plus ou moins près de Dieu et certains messies laïques à une manière de supranaturalisation.

Auguste Comte messie normal, a écrit que l'orgueil était le besoin de commander, d'être chef, et si l'on acceptait cette définition, il serait possible de rattacher au seul orgueil toute la psychologie du messianisme ; mais il s'en faut de beaucoup que l'opinion du grand philosophe soit indiscutable. Comme le remarque André Lalande, l'orgueil est associé dans bien des cas avec la tendance à se faire centre et chef, mais ce n'est pas constant et certains orgueilleux s'isolent volontiers ; le sentiment de leur supériorité réelle ou illusoire leur suffit. Rien de plus juste. L'assimilation faite par Auguste Comte n'est pas acceptable ; c'est surtout son orgueil à lui, son orgueil de réformateur, qu'il a défini. Si l'on veut rattacher à l'orgueil le besoin d'être chef et de commander, dont le messianisme serait une forme particulière, il faut y voir non l'orgueil lui-même, mais une manifestation nullement nécessaire de l'orgueil. Que l'orgueil soit démesuré chez nos messies paranoïaques, ce n'est pas douteux, mais qu'il engendre toujours le besoin d'être chef et de commander,

ce n'est pas exact, et les observations qu'on peut faire sur des paranoïaques, même particulièrement orgueilleux et égocentriques, sont loin de confirmer cette façon de voir.

On ne peut pas tirer le messianisme laïque ou religieux du seul orgueil, il y faut le goût de l'action sociale, le désir de réformer, de créer, de renouveler.

Ce sont d'ailleurs, comme nous le verrons, de pauvres réformateurs que nos aliénés messies, bien plus occupés de leurs idées de grandeur que de réformes.

Les germes de l'orgueil paranoïaque et du messianisme lui-même sont en général très précoces ; notons cependant, avec Sérieux et Capgras, qu'il est bien difficile de marquer avec précision le moment où la première manifestation délirante est apparue et qu'on peut s'estimer heureux quand on a pu découvrir ces germes par des enquêtes très objectives. Elles sont d'autant plus difficiles que les malades, pour établir la cohérence, la logique et l'unité de leur vie, ont une tendance à inventer des faits qui auraient passé inaperçus, disent-ils, mais qui auraient indiqué, dès leur enfance, à quel avenir ils étaient prédestinés ; c'est l'origine de la déformation systématique du passé et de bien des faux souvenirs.

Kraepelin nous dit que ces malades sont occupés souvent, avant l'écllosion de leur délire, de recherches théologiques, théosophiques, spirites, attribuant une importance décisive à leurs rêves et à leurs visions oniriques. Il y a chez eux très manifestement, pense-t-il, un état d'esprit préalable, antérieur à l'aliénation déclarée et qui, non seulement les entraîne à déformer le réel d'une façon systématique, mais qui, dans une large mesure, les porte déjà à le dépasser par de prétendus faits. Une des malades de Kraepelin raconte qu'elle a entendu une fois, pendant la nuit, la voix de Dieu lui dire : « Paissez mes brebis » et une autre fois : « Tu es l'unique. » Ces faits, s'ils sont exacts, sont des faits d'onirisme banal. Une femme entend Marie-Madeleine lui dire dans des conditions analogues : « Tu n'es pas faite pour mendier, tu iras très haut », « avec ce signe, dit-elle, commença pour moi le spirituel ».

D'autres ont entendu pendant le jour des phrases brèves, ils ont même vu des images très objectivées de quelques scènes divines, dont ils ont tiré aussitôt parti pour appuyer le délire qui les leur a inspirées. Nous les retrouverons. Il est bien évident, d'ailleurs, dit Kraepelin, qu'à mesure que le délire se développe, les sujets progressent dans leur certitude. Ils n'ont pas besoin de lire les gazettes pour savoir ce qui se passe dans le monde ; ils

ont dans la tête des faits qui dominent tous les événements et ils exposent leurs élucubrations avec une parfaite confiance dans leurs mérites ; ils font l'observation que leur pensée porte très loin, qu'on les fait suivre pour connaître et utiliser leurs propos ; les faux souvenirs interviennent, ils sont explicites ; un malade dit qu'à sa naissance tout le monde s'extasiait sur sa beauté, il s'en souvient ; un autre déclarait qu'une voisine en le regardant dans son berceau avait dit : « ce sera un sauveur ». Une malade de Kraepelin avait prédit l'avant-dernière guerre, le choléra, la mort de sa mère et son propre enterrement ; elle avait vu par la pensée, bien portante en Italie, une femme que tout le monde croyait morte ; la malade qui se discernait ainsi tant de dons prophétiques a progressé de plus en plus, dit Kraepelin, dans les croyances qui les inspirent. Les malades déclarent être l'objet des faveurs divines, d'une attention particulière du ciel, qu'ils sont Élie ressuscité, Jésus redevenu homme, qu'ils sont chargés de livrer bataille à l'Antéchrist, ou de sauver une seconde fois l'humanité, etc.

Ainsi faut-il comprendre cette malade de Truelle et Capgras qui s'attribue une mission analogue à celle de Jeanne d'Arc, et qui prétend que tout le monde se retourne à l'église quand elle entre, tant on est frappé de sa ressemblance avec Jeanne ; même dans la rue, les passants expriment leur étonnement à ce sujet. Ainsi faut-il comprendre le mystique Arsène dont Sérieux et Capgras content l'histoire, et les quelques messies et dieux d'asiles que nous avons observés ; je les range par ordre de mégalomanie croissante.

Le premier cas est celui d'une femme de cinquante et un ans, Mme Vanor, dont la constitution paranoïaque s'est surtout marquée aux approches de la ménopause aujourd'hui terminée ; la mère de la malade nous dit que sa fille avait dépensé plusieurs années dans les ouvrages de piété et les lectures religieuses, tandis que la fille de la malade, qu'elle a eue d'une liaison antérieure à son mariage, se livre à des exercices d'hypnotisme et de spiritisme. Grande liseuse de la Bible, la malade y cherche des textes qui pourraient éclairer la mission qu'elle s'attribue depuis longtemps sans savoir exactement laquelle. Après avoir hésité sur le sens de cette mission, elle a fini par le comprendre grâce à ce qu'elle appelle sa révélation. « Je faisais, dit-elle, une prière pour me protéger contre ma mère et ma fille qui me persécutent ; une lumière blanche, cristalline comme le soleil quand il frappe le visage, m'a éclairée tout entière. C'était une lumière de l'esprit que d'autres personnes

placées à côté de moi n'auraient pas vue ; alors la résonance d'une voix dans ma conscience m'a dit : « Éloigne-toi des tiens, ces gens ont besoin de rentrer en eux-mêmes. » Je compris que c'était un avertissement, mais je ne savais pas encore qu'il venait de Dieu ; c'est la seule fois que j'ai vu et entendu quelque chose. » Il y a probablement là des souvenirs plus ou moins conscients d'une révélation célèbre. Mme Vanor n'a réellement entendu aucune voix, ni vu aucune lumière qui lui auraient paru extérieures ; elle ne décrit, en effet, que des hallucinations psychiques, des pseudo-hallucinations visuelles, des pseudo-hallucinations verbales auditives qui lui auraient paru intérieures. En ce qui concerne son affirmation, qu'elle n'a pas compris tout de suite que l'avertissement venait de Dieu et toutes les affirmations supplémentaires qu'elle y ajoute, je pense qu'on peut être sceptique ; l'idée d'une mission religieuse est très antérieure chez elle à l'avertissement ; on obtient trop facilement des miracles en renversant l'ordre des faits.

Mme Vanor ne paraît pas avoir eu depuis lors des hallucinations psychiques ou autres ; elle proteste contre l'interprétation d'une phrase d'elle qui aurait pu faire croire qu'il y avait dans son cas de la théomanie et de la possession : « J'ai dit une fois que Dieu était venu habiter en moi, mais je faisais une comparaison et voulais dire qu'il me donnait la force morale sur laquelle je m'appuie. » Un peu apprêtée, affable, elle s'exprime bien et trouve en général le mot juste ; elle s'est faite protestante et les épreuves qu'elle a subies dans la vie lui ont permis d'apprécier l'efficacité de sa foi et de l'attester. Partout elle a triomphé par la grâce de Dieu ; elle doit même être reconnue comme prophétesse de l'Église protestante, mais il est impossible de lui faire dire par qui elle sera reconnue et comment ; elle donne l'impression de n'en rien savoir. D'ailleurs sa foi est restée large ; baptisée dans l'Église catholique et devenue protestante, elle n'a aucune antipathie contre le Pape, ni contre aucune Église, elle semble faire sienne cette pensée de Manning « que les cloisons des confessions religieuses ne montent pas jusqu'au ciel ». Elle sera la prophétesse spirituelle de toutes les confessions : « Je me sens faible par moi-même, dit-elle, mais je me sens forte par la grâce de Dieu » ; depuis quelques mois, elle s'est fait faire des cartes de visite au nom de Marguerite-Marié, en n'ignorant pas qu'elle prend ainsi les prénoms de Marie Alacoque. D'une façon générale, elle a plus de bonne volonté que d'intelligence, sa mission est mal définie ; la malade veut lutter contre les progrès de l'alcoolisme, ramener les Juifs à Sion, réconcilier les

protestants avec le Pape, mais elle est muette sur les moyens. Elle a voulu aller voir le Pape, mais a renoncé à tout voyage faute d'argent. Avec son délire peu construit, sa mission à peine formulée et destinée bien plus à satisfaire ses idées ambitieuses qu'à réformer le monde chrétien, Mme Vanor est un type de messie assez commun et assez médiocre ; je la donne cependant parce que sous cette forme particulièrement puérile j'ai trouvé le messianisme assez répandu dans les asiles ; c'est une manifestation des idées de grandeur vaguement orientée vers le messianisme.

Mme Raube est une veuve de guerre. Sa ménopause est terminée. Elle a cinquante ans, elle est mère de six enfants, aujourd'hui hors de page, et femme d'un héros tué glorieusement pendant la guerre de 1914. Elle a été élevée chrétiennement par une mère très pieuse, très orgueilleuse aussi ; elle a toujours vécu comme la précédente malade dans des livres religieux où elle cherchait la justification et la direction de sa conduite. Son hérité sans être lourdement chargée n'est pas normale mais les éléments constitutionnels de sa paranoïa étaient manifestes avant l'écllosion de la psychose. Or, en 1914, elle a eu un songe, après une hémorragie grave qui s'était produite au moment de son accouchement. Elle sentait la mort venir, dit-elle, et elle n'était pas prête à paraître devant Dieu ; elle demanda à son mari de prier avec elle pour que Dieu lui permit de vivre à cause de l'enfant qui venait de naître et de se préparer davantage à paraître devant lui ; ils prièrent ensemble et c'est la même nuit qu'elle eut un songe : Dieu lui fit ses conditions par l'intermédiaire d'un messenger céleste qu'elle décrit fort mal : « La maison cesserait de faire un commerce de spiritueux, Mme Raube prêcherait l'Évangile. » Très informée des choses de la religion, Mme Raube a discuté avec le messenger, elle lui a dit : « Les femmes ne prêchent pas » ; le messenger a répondu : « Il y a Anne la prophétesse. » « Or », dit Mme Raube, « à cette époque, je n'avais jamais entendu parler d'Anne la prophétesse » ; et il est probable qu'elle était sincère sinon véridique dans sa négation.

Ce songe s'est compliqué de quelques incidents secondaires auxquels elle a donné un sens et pour les expliquer elle a employé sa méthode favorite qui consistait à ouvrir la Bible au hasard et à lire le passage sur lequel elle mettait le doigt, toujours au hasard. C'était Dieu lui-même qui dirigeait sa main. Elle est tombée ainsi sur plusieurs textes qu'elle a rapprochés des détails de son rêve ; tous les textes réunis en ont donné le sens et elle n'a jamais eu, dit-elle, des raisons de croire qu'elle n'ait pas été exactement renseignée par eux. Un texte d'Isaïe qui commentait

avec précision un détail du rêve a annoncé en même temps la guerre de 1914.

Elle a exécuté ce que le messenger divin a demandé ; elle a fait ouvrir les robinets d'alcool en demandant à son mari qui protestait de ne pas les fermer, et le lendemain, quand le médecin est venu (il venait tous les jours pour surveiller une phlébite de la malade) elle lui a dit : « J'ai été guérie par un songe. »

Les événements passés et futurs de sa vie ont été alors expliqués en fonction de ce songe ; elle s'est donné pour mission de divulguer la Bible et elle est entrée à l'Armée du Salut pour prêcher et exécuter les ordres qui lui venaient de Dieu.

Elle se plaint que ses enfants lui aient été enlevés avant son internement et confiés à sa belle-mère qui l'avait accusée de ne plus être capable de les diriger dans la vie ni de se diriger elle-même, et elle invective sa patrie dans le style d'Isaïe : « France de malheur qui lapides les familles nombreuses, souviens-toi que la dénatalité est ta malédiction et que pour refaire ta race il est trop tard ! » Ou bien ce sont des références plus calmes à la Bible : « Si nous nous reportons aux écrits inspirés des prophètes, nous voyons que les visions et les songes sont des choses naturelles, puisque le texte le dit. » « Sachez que dans les derniers temps vos jeunes gens auront des visions et que vos vieillards auront des songes. » Pendant la guerre de 1914, quand elle a fui devant l'invasion avec ses enfants, elle a été guidée par une étoile qui, lorsqu'elle la regardait, scintillait d'une façon significative et lui parlait ainsi.

Avec les malades qui suivent nous quittons les apôtres pour passer aux messies réincarnés. Ce sont des messies d'un autre style que les deux femmes précédentes, avec un délire des grandeurs plus affirmé et dont les héros ont un caractère divin, fondé sur leurs raisonnements et leurs interprétations. Voici d'abord une jeune fille très instruite, très croyante, très réfléchie qui n'a jamais été internée. Elle avait vingt-neuf ans, il y a une vingtaine d'années, elle est décédée il y a six ans. Sans hérité chargée, sans antécédents personnels, mais avec une constitution pathologique où dominait l'orgueil, Marie-Louise a voulu me dire, avec l'espoir de me convaincre, qu'elle était une nouvelle Jeanne d'Arc ou, plus exactement, Jeanne d'Arc elle-même réincarnée pour délivrer la France de la domination des francs-maçons. C'est la seconde fois que nous rencontrons Jeanne et nous pourrions, si c'était utile, la rencontrer plus souvent. Son histoire hante l'imagination de beaucoup de malades et donne une formule à leur délire.

Les croyances religieuses de Marie-Louise étaient très sincères, mais sans exagération mystique ; aucun des siens n'avait remarqué chez elle rien qui ressemblât à l'orgueil ; mais sans qu'ils aient pu savoir pourquoi, elle s'était retirée en elle-même et vivait un peu solitaire. De Jeanne d'Arc qu'elle devait incarner, elle connaissait la vie par quelques livres pieux et par le livre d'Anatole France qu'elle avait lu avec horreur ; mais chez les uns et les autres elle avait trouvé des faits qui lui avaient permis d'établir des ressemblances entre la vie de Jeanne d'Arc et la sienne : des prophéties qu'elle avait faites sur l'issue de la guerre de 1914 et qui s'étaient réalisées très exactement, un enfant qu'elle avait tiré de la mort et pour ainsi dire ressuscité par ses soins alors que les médecins l'avaient abandonné, une chute de 3 mètres, qu'elle avait faite sans se blesser. Elle rapprochait ces faits des prophéties de Chinon, de la résurrection de l'enfant de Lagny, du saut de Beaurevoir ; elle avait conclu de ces coïncidences qu'elle était bien Jeanne d'Arc ; elle serait la Jeanne d'Arc de la foi, la vierge qui sauverait la France de l'irréligion et de l'erreur. Elle n'avait eu, en fait d'hallucinations, qu'une voix du matin qui suivit son réveil, manifestation d'un pouvoir supérieur et surhumain qui ne pouvait être celle de Jeanne, c'était plus haut qu'il fallait chercher et elle avait compris tout de suite de qui venait la voix qui lui parlait et qui lui disait : « Tu es Jeanne d'Arc. »

Ce délire d'interprétation messianique ressemble à beaucoup d'autres par le choix du modèle ; si je le rapporte c'est qu'en comparant sa vie à celle de Jeanne pour justifier les ambitions secrètes de son cœur, en faisant un sort glorieux à la plus banale des hallucinations hypnopompiques, Marie-Louise s'est livrée à un délire d'interprétation, dont j'ai rarement rencontré des exemples aussi riches et aussi purs. En dehors de son hallucination hypnopompique, elle eut, par la suite, des hallucinations psychiques qui se développèrent en même temps que le délire ; elle entendait une voix intérieure qu'elle localisait dans sa tête, c'était sainte Catherine et sainte Marguerite qui lui parlaient ainsi, les deux saintes protectrices de Jeanne venues pour la seconder et lui porter aide.

Le cas de Guillaume Monod, si remarquablement analysé par Revault d'Allonnes, est beaucoup plus compliqué que celui de Marie-Louise. Monod a laissé des mémoires permettant de faire une observation clinique et psychologique assez complète ; c'est, comme dans le cas de Marie-Louise, une réincarnation, mais laquelle ! Il s'est pris pour Jésus redescendu après mil huit

cents ans sur la terre. D'après ses mémoires, les troubles hallucinatoires paraissent avoir tenu au début de son délire une grande place, mais il résulte de son récit que son délire les avait précédés, avant de les accompagner et de leur survivre pendant près de soixante ans. Pendant tout ce temps, le malade fit preuve d'une intelligence et d'une volonté peu communes dans l'édification de son délire ; mais il n'en resta pas moins un aliéné et c'est un remarquable spécimen de messie paranoïaque.

La crise hallucinatoire se produisit en 1830. Guillaume Monod, jeune pasteur, avait commencé par nier la divinité de Jésus et il ne vint qu'en 1827, alors qu'il avait vingt-sept ans, à des croyances orthodoxes. Tout illuminé par sa foi nouvelle, il manifesta dans sa paroisse une telle ardeur de réorganisation que les anciens le traitèrent de possédé et lui firent demander sa démission. Cela finit par une crise mentale si nettement pathologique que la famille du pasteur se décida à l'interner dans la maison du Dr Falret à Vanves. Deux jours avant, il s'était rendu aux Tuileries demandant à parler au roi pour lui faire savoir, de la part de Dieu, qu'un complot se tramait contre lui et pour lui remettre sa prophétie écrite. « Lorsque je fus à Vanves », écrit-il dans ses mémoires, « le Seigneur m'apparut, je parle le langage de l'Écriture ; ce qu'elle appelle la gloire de Dieu est une vision qui figure la gloire du dieu invisible. A Saint-Quentin, Dieu m'avait parlé par une simple voix, à Vanves, il me donna des visions de gloire, avec une science prophétique comme à Paul sur le chemin de Damas. Voici ce que je voyais : c'était comme une figure d'homme ; cette figure était entourée d'une légère nuée et était accompagnée d'un bruit continu et doux comme un sifflement des vagues ou du vent ; aussi comme le bruit d'un feu qui brûle ; elle était aussi dans un mouvement continu ; je savais qu'il n'y avait rien de réel devant mes yeux ; je n'éprouvais alors aucune peur ; j'avais une grande joie à écouter celui que j'appelais mon sauveur ; il me parlait de jour et de nuit, c'était plutôt le jour cependant que la nuit. L'amour avec lequel il me parlait me faisait pleurer, je n'avais jamais senti tant d'amour en lui. J'eus encore une autre vision de la gloire de Dieu ; à la prière de Jésus, Dieu son père descendait, je ne voyais rien, mais j'entendais une voix comme venant d'en haut et s'approchant. Jésus m'avertissait de me mettre à terre quand Dieu venait ; j'étais effrayé, ne remuant pas et ne respirant presque pas, le visage contre terre tout le temps que Dieu parlait, et pourtant je me réjouissais d'entendre sa voix. J'avais peine à l'entendre, mais Jésus me redisait ce qu'il avait dit et me l'expli-

quait. Pendant qu'il parlait, j'avais un feu sur les lèvres ; il s'irritait facilement et s'en allait, mais, à la prière de Jésus, il revenait. Je commençais aussi à entendre, outre ces deux voix, celle de Jésus et celle de son père, une troisième voix, celle du Saint-Esprit, qui me parlait comme étant en dedans de moi. Des trois voix que j'entendais, celle du Saint-Esprit était celle qui me parlait familièrement. Le Saint-Esprit était pour moi presque un ami. J'eus encore d'autres visions. Quand je reçus l'ordre de me dire Jésus, Jésus et Dieu me parlaient tous les deux. Jésus me transmettait l'ordre de Dieu, c'est-à-dire que je ne croyais pas que le nom me fût donné dans un sens réel.

« J'étais un jour couché par terre, écoutant celui qui me parlait et qui m'apparaissait en ce moment comme un homme debout devant moi ; le Saint-Esprit me parlait aussi. Le premier personnage me cria : « Tu es Jésus-Christ ! » Dieu m'avait préparé par tout ce qu'il avait fait pour moi depuis plus de deux ans à recevoir ses étonnantes révélations ; c'était l'explication de tout ce qu'il avait fait ; je l'admis au premier moment et aussitôt après, je ne l'admis plus. Je ne pouvais me persuader que je fusse Jésus-Christ, je continuais à distinguer de Dieu celui que j'avais appelé Jésus-Christ et qui ne me parlait plus sous ce nom, mais sous celui de la Parole. »

La question n'est pas facile à trancher de savoir quel nom il convient de mettre sur cette crise hallucinatoire ; on a pensé à une crise d'excitation maniaque en se fondant sur l'euphorie, sur les idées de satisfaction, la tentative pour parler au roi, l'agitation motrice peu cohérente. « Tantôt », écrit-il, « je tournais sur moi-même sans avancer jusqu'à ce que je tombasse par terre défaillant ; tantôt je me dépouillais de mes vêtements et je paraissais ainsi aux yeux de mes gardiens. Un jour je me fis une blessure d'une manière qui fit croire que j'étais devenu un homme abominable... J'ai bu mon urine, j'ai mangé mes excréments, c'est l'épreuve qui m'a coûté le plus. »

Mais les hallucinations sont très rares, nous l'avons vu, dans l'excitation maniaque. Je rappelle même que Régis en contestait l'existence dans cette psychose et que je me suis rangé à cette opinion. Or, Monod est un halluciné psychosensoriel de la vue et de l'ouïe ; de plus, son euphorie se double d'une mégalomanie délirante bien rare aussi dans la manie sous une forme aussi marquée et elle ne comporte ni l'ironie, ni l'agressivité si fréquentes dans l'excitation maniaque. Enfin, toutes les hallucinations, préparées manifestement par le délire, sont très systématisées et l'illustrent sous une forme systématique, même en

faisant la part de la systématisation rétrospective à laquelle Monod a eu tout le loisir de se livrer. Je ne crois pas à un accès de manie. Le Dr Capgras à qui j'ai soumis ces textes a pensé à un épisode confusionnel coupant un délire, systématisé déjà avant la crise, qui lui a apporté de nombreux éléments d'interprétation utilisés plus tard dans l'évolution du délire et, dans ce cas, nous aurions affaire à des hallucinations confusionnelles où le délire antérieur n'était pas sans mettre sa marque. Quoi qu'il en soit, Monod, une fois guéri de cette crise, avait fait une expérience pathologique de tout premier ordre et comme il la jugeait d'origine divine, il put en parler avec autorité. Mais il n'en parla pas tout de suite et laissa de côté sa divinité pendant plus de trente ans, pour des raisons de prudence personnelle ; il ne la reprit que lorsqu'il eut sa retraite et, sorti de la maison de santé anglaise où il avait été placé après son séjour à Vanves, il fit le nécessaire pour être réintégré dans son ministère.

Le système qu'il expose dans ses mémoires pour démontrer une divinité dont il était certain, il le fonda sur des textes bibliques et évangéliques, sur les souffrances physiques qu'il endurait et où il vit autant de preuves de la réalisation des prophéties qu'il avait faites ; sur tout ce qui, dans sa vie biologique ou morale, pouvait confirmer devant les hommes la parole du dieu qui l'avait sacré son fils. On trouvera son argumentation exposée dans la thèse de Revault d'Allonnes.

D'abord ouvertement, puis dans l'intimité seulement, puis ouvertement encore, Guillaume Monod ne cessa de développer son système, et il explique, dans ses mémoires, pourquoi il cessa pendant de longues années d'en parler publiquement. Ce qui importe pour la psychologie, c'est le caractère interprétatif qu'il ne cessa de donner à ce système et la foi inébranlable avec laquelle il le répandit : « Je n'ai jamais douté », écrit-il, à quatre-vingt-deux ans, « que je suis le Christ, ressuscité il y a quatre-vingt-deux ans ; je n'ai jamais prié durant cinquante ans, je n'ai jamais prêché pendant quelque trente ans de ministère, je n'ai jamais parlé à qui que ce fût de Dieu, de l'Évangile, de la Croix, de Jésus-Christ sans avoir devant Dieu la pleine conscience que je suis identiquement le même qui avait vu Abraham, quoique dans une autre chair. » Proclamer ainsi sa foi, sa haute et claire confiance dans le plus absurde des délires, c'est proclamer pour nous qu'il ne fut jamais guéri, et de fait, il conserva non seulement sa foi, mais le contact avec son Père par des hallucinations auditives, familières, telles que Platon en a observé chez Socrate. Ce qui frappe chez Monod, comme chez Marie-

Louise et comme chez tous nos aliénés qui ouvrent cette série, c'est qu'il est bien plus préoccupé d'établir le caractère miraculeux de sa mission que d'en réaliser les effets, et c'est par là que bien des messies d'asiles se distinguent des réformateurs même médiocres auxquels on pourrait être tenté de les comparer.

Il n'est pas nécessaire que des paranoïaques inventeurs et rénovateurs aillent jusqu'à se croire inspirés de Dieu pour que nous les rangions dans la même famille que les précédents ; on en rencontre beaucoup qui, sans déclarer qu'ils sont inspirés de Dieu, se prennent pour des surhommes et font à leur manière du Surnaturel, tel le malade de Ball qui se disait grand artiste, grand intellectuel et grand savant, et dont les découvertes étaient destinées à révolutionner les sciences physiques et morales. N'était-il pas dans sa pensée quelque chose comme un être surhumain quand il parlait ainsi et quand, rappelant ses souvenirs de l'école primaire, il disait qu'il y avait paru brillant comme une étoile, ou bien encore quand il ajoutait : « J'ai fait mes découvertes parce que je ne pouvais pas m'en empêcher. »

On en peut dire autant de F... (quarante ans), un paranoïaque que j'ai connu dans le service de Joffroy, et qui avait trouvé le moyen d'éteindre la syphilis, le cancer, la tuberculose et de retarder la mort. « Si je n'étais pas aussi équilibré que je suis », disait-il, « il y aurait de quoi me tourner la tête et me faire croire que je suis un être hors de l'humanité ». Je n'ai jamais entendu parler que par lui de ses inventions, mais il en parlait volontiers et sans précision, avec des affirmations qui tenaient lieu de preuves. Je dois cependant lui rendre cette justice que pour faciliter et organiser la charité publique, il avait proposé de créer une monnaie pour les pauvres qu'on achèterait dans les banques et qui ne serait acceptée que chez les boulangers, les bouchers et les marchands de légumes ; Jaurès, à qui j'avais envoyé le projet avec ses détails, l'avait jugé ingénieux.

Il y a chez les malades de ce genre un orgueil qui ne peut les porter à se réclamer de Dieu quand ils n'ont aucune croyance (ce qui était le cas des deux derniers malades). Mais il suffit à d'autres de vagues croyances pour se diviniser tout à fait. L'orgueil le plus démesuré que j'aie connu parmi ces messies laïques ou quasi laïques, c'est celui d'un instituteur de la Seine que j'appellerai Soldis et qui, sans croyance autre qu'un vague déisme, dépassa Monod au moins par son ambition. Ce malade qui nous venait de Villejuif où il fut renvoyé après avoir été observé et étudié à la clinique de Sainte-Anne dans le service de Ball, était devenu Dieu lui-même par étapes successives, sans jamais cesser d'être

cohérent dans ses raisonnements et sans jamais être complètement débarrassé du délire de persécution qui avait précédé son délire d'orgueil. Ball, qui fit à son sujet une très belle leçon, insista sur sa constitution faite de méfiance et d'ambition, comme sur les idées de persécution qu'il avait nourries pendant un quart de siècle et dont il gardait les vestiges. Il avait la prétention, étant instituteur, d'être le fonctionnaire le plus méritant de la Seine et il récriminait impérieusement contre les chefs qui ne lui rendaient pas justice ; puis il se découvrit un titre de prince et une hérédité qui le rattachait aux Hohenzollern. Quelques années plus tard, il se déclara empereur ; finalement, il fut Dieu. Il avait présenté, dans son délire, cette particularité, relevée par Ball, que, à mesure qu'il s'attribuait des titres et des situations importantes, il donnait des promotions analogues à un inspecteur primaire du nom de J... qu'il considérait comme l'auteur des persécutions et des dénis de justice dont il se croyait victime. Quand il s'était dit prince, il avait fait de J... un homme politique qui conspirait avec Bismarck contre la France, et quand il avait été Dieu, il en avait fait le diable. A Sainte-Anne, il soutint, sans défaillance, son système, mais il fut très sobre d'arguments, d'où l'on peut conclure qu'il n'en avait pas beaucoup, car il parlait volontiers, encore qu'impérieusement.

Un matin où je traversais la cour, il crut que je me dirigeais vers lui et il me cria à distance : « Chapeau bas, Monsieur, chapeau bas, si vous voulez causer avec Dieu ! » Au cours de Ball, où il parut après la leçon qui le concernait, il fit une entrée sensationnelle en disant : « Allons, Messieurs, debout, je ne devrais pas avoir besoin de vous le dire. » Plusieurs fois je l'ai vu suivre la visite de Ball dans la salle commune et se comporter en invité de marque ; il s'adressait aux malades d'un ton bienveillant et distant. Il posa un jour à un paralytique général très affaibli cette question : « Que faisiez-vous dans la vie avant d'être ici ? — Je suis dans les cristalleries de Baccarat, répondit le malade avec des troubles très marqués de la parole. — C'est bien, c'est bien, dit le Bon Dieu, vous me ferez pour 500.000 francs de lustres, j'en ai besoin pour mes églises. »

Soldis avait-il des hallucinations délirantes psychosensorielles ? Ball en a signalé, c'est donc qu'il en avait quelques-unes. Mais le Dr Rouillard, alors chef de clinique, les a toujours considérées comme passagères et épisodiques et n'a jamais constaté personnellement que des hallucinations psychiques ; le malade disait qu'il entendait l'Esprit par voix intérieure et qu'il lui répondait intérieurement ; il n'a jamais voulu en dire davantage.

Tout ce délire paraîtra bien gros pour un homme dont l'intelligence et la cohérence logique n'étaient pas en cause et l'on peut se demander dans quelle mesure notre malade y croyait. C'est une question qu'on a souvent l'occasion de se poser. Dans un même groupe de psychoses, tous les cas ne comportent pas la même réponse. Soldis avait surtout, en fait de certitude, ce qu'Arnaud appelait une certitude affective et tous les raisonnements se brisaient contre cette certitude.

Il serait intéressant d'opposer à tous ces messies divins, à ces apôtres, à ces dieux, des messies diaboliques qui mettraient leur orgueil à représenter le mal, à en être les génies, à l'organiser. Mais ce genre de messies n'est pas représenté dans ma collection et il doit être fort rare, car le rôle n'est guère tentant ; ce n'est pas que certains malades ne se disent pas inspirés de Satan ; c'est ce qui arrive dans la mélancolie, mais c'est pour s'accuser, se diminuer que le mélancolique parle ainsi, c'est pour donner une idée du degré d'abjection et de nocivité où il est tombé, qu'il se dit suppôt de Satan ; et c'est en général sans prendre ce terme au pied de la lettre.

D'autres sujets que nous rencontrerons tout à l'heure sont des victimes de Satan et ce n'est pas dans un sens symbolique qu'ils le prennent comme cause de leurs souffrances, ce sont des paranoïaques qui luttent contre le diable et qui sont en général défendus par Dieu.

Les sorciers du moyen âge qui faisaient un pacte avec Satan avaient le désir d'obtenir ainsi des bénéfices matériels et des avantages de tout ordre, mais ils ne correspondent pas non plus au type que nous cherchons pour l'opposer aux messies divins. Ils ne se croyaient ni les suppôts de Satan ni ses représentants et s'il y avait parmi eux des aliénés interprétants — comme c'est probable — il y avait certainement aussi des normaux qui s'assuraient la protection du diable par de mauvaises actions comme des sujets normaux s'assuraient par de bonnes œuvres la protection du ciel. Je ne ferai même pas place pour la même raison à des sorciers sadiques comme Gilles de Rais, le maréchal de France qui tuait et violait des enfants et qui croyait être remercié par Satan et récompensé par l'excitation sexuelle qu'il ne pouvait avoir qu'à ce prix, car les sadiques sont presque toujours des impuissants. A défaut de messies paranoïaques et sataniques, je peux présenter un messie qui s'attribue une mission divine, mais qui est persécuté par le diable et qui lui résiste. Cette épreuve n'est pas seulement conforme à toutes les traditions religieuses, elle est conforme à la logique des messies divins qui doivent, par la victoire qu'ils

rempoignent sur l'Esprit du mal, affirmer leur force morale et leur sainteté.

Hirson (cinquante-deux ans) a été réincarné après sa mort pour faire régner la fraternité parmi les hommes et pour les rétablir dans l'égalité cosmique, « dont le centre est le cœur de Dieu ». Ce sont ses propres paroles et elles font présager un esprit peu précis autant qu'ambitieux. Hirson n'est cependant pas un débile, il a acquis sans direction une certaine culture d'autodidacte qui ne l'a pas empêché de délirer, et même, très probablement, l'a aidé. C'est Dieu son père qui l'a envoyé sur terre en renouvelant le miracle de la colombe ; sa mère qui avait déjà conçu et enfanté deux fois l'a conçu cette fois sans aucune intervention masculine ; son père terrestre ou, plutôt, l'homme dont il porte le nom, au lieu d'admettre une conception divine aima mieux croire, dit Hirson, qu'il avait été trompé par sa femme qu'il soupçonna d'avoir eu des relations avec un voisin. Un jour il la frappa durement avant ses couches ; la meurtrissure que porte Hirson sur le crâne, c'est son père terrestre qui l'a faite en donnant un coup de pied dans le ventre de sa femme tandis qu'elle portait l'enfant divin. Avant sa naissance, le diable l'avait greffé et lui avait donné le sexe masculin, alors que fils de Dieu il aurait dû être affranchi de la servitude des sens ; il lui avait mis des testicules.

Beaucoup plus tard, alors qu'il avait pris conscience de sa mission, la vierge Marie se mit à lui parler par ondes de pensée, c'est-à-dire par hallucinations pseudo-auditives verbales, afin de lui donner des conseils de sagesse. Il croit avoir vu Dieu le père, sous les apparences d'un vieillard aveugle, vêtu d'un manteau bleu, coiffé d'un chapeau pointu, marchant avec des béquilles et portant sous son bras gauche une gerbe de blé. Il y avait là de quoi faire du symbolisme, à moins que le besoin de faire du symbolisme n'ait déterminé l'invention de la rencontre. La cécité et la béquille symbolisaient l'humanité, le manteau bleu c'était le Christ, le chapeau pointu évoquait la montagne de l'éternité, le blé indiquait que le vieillard était le père nourricier des hommes ; Hirson l'a reconnu à ses traits et, après avoir remarqué qu'il marchait dans la boue, sans que ses pieds fussent salis.

Toute sa vie Hirson a été très religieux avec une clairvoyance supérieure, dit-il, à la normale et qu'il a prouvée en critiquant certaines déformations des dogmes. Le culte de la Vierge qu'il porte dans son cœur l'a empêché de succomber à la tentation de la femme où qu'il ait travaillé — et il a fait bien des métiers, depuis celui d'agriculteur jusqu'à celui de garagiste, d'inventeur

et de messie — « il a été suivi et éclairé par la parole de Dieu, il était, dit-il, l'antenne réceptrice de la pensée divine, pour l'évolution scientifique de la pensée normale ». Il a le panache divin, c'est-à-dire un faisceau d'ondes qui l'environnent ; or, un jour de décembre, comme il déjeunait au restaurant, il a vu entrer dans la salle à manger Charles Lucifer ayant à ses côtés deux anges ; tous les trois étaient incarnés dans des corps humains, mais il les a reconnus grâce aux ondes. C'est alors qu'il a senti quelque chose qui remuait dans son intestin et, brusquement, il s'est rappelé une vieille histoire qu'il avait oubliée. Il était dans un hôpital militaire en 1915 pour une blessure au pied ; il était couché et sentait des picotements à la partie supérieure des cuisses ; il souleva le drap et il aperçut quelque chose qui lui sortait de l'intestin et qui avait une quinzaine de centimètres de long ; il essaya de le saisir, mais la bête, car c'en était une, rentra dans son logis et n'est plus ressortie depuis. Le major, à qui il raconta le fait, se moqua de lui et il n'y pensa plus pendant de longues années. Et voici qu'il venait de tout comprendre à quelques mouvements de la bête ; il avait compris qu'il portait en lui une bête diabolique et que cette bête, qui était probablement une émanation de Lucifer, avait reconnu son maître et était sortie de son long repos. Le soir même d'ailleurs, Hirson l'enfant divin, le prédestiné, entendit dans sa chambre une voix lui dire : « Je vais te renvoyer à ton père », et peu après, ayant ressenti une douleur à la colonne vertébrale, il s'était affaissé, mort, tué par Satan. Mais Dieu le père veillait sur son fils, il avait recueilli dans ses bras divins le corps spirituel d'Hirson et lui avait dit qu'il pouvait à son choix rester près de lui ou retourner sur la terre. Il avait répondu : je veux retourner sur la terre pour l'édification des hommes et Dieu, ayant rapproché son corps spirituel de son corps matériel, il s'était trouvé ressuscité. Depuis lors, il s'était senti habité, non seulement par une, mais par deux émanations diaboliques l'une venant de Lucifer et l'autre de Belzébuth ; il connaît leur présence, leurs mouvements, leurs gestes, par une interprétation de ses sensations internes. Ces émanations diaboliques ont forme d'insectes qui lui piquent l'intestin ou la colonne vertébrale quand ils ne sont pas contents. Ils se déplacent parfois, ils ont été jusque dans le cerveau. Comment font-ils ? Étant esprits, ils vont partout, sans cesser cependant d'être des manières d'insectes. Quand ils s'accrochent à la colonne vertébrale, Hirson se donne un grand coup de poing pour les déplacer ; ces temps derniers, l'émanation de Lucifer occupait l'œsophage, et celle de Belzébuth occupait la partie gauche du ventre. Elles

lui parlent. Mais, ce ne sont pas des voix réelles, ce sont des suggestions qui viennent du ventre. Il répond de la même manière, dit-il, en pensant. Comme les deux mauvais sujets ont des exigences continues de nourriture, il a essayé de les faire mourir en jeûnant pendant cinq mois ; son père céleste le soutenait et lui donnait la force de résister à la faim. Ni l'émanation de Lucifer ni celle de Belzébuth ne paraissent avoir été incommodées.

Les différents moyens qu'il a employés pour se débarrasser d'elles ont été vains, mais il veut s'en débarrasser à tout prix, car la vie devient intolérable et c'est la raison pourquoi il est venu de lui-même demander du secours à Sainte-Anne. Je ne m'arrête pas sur le vaste système confus, puénil et mystique, dans lequel la possession et l'histoire des diables a sa place, Hirson n'est pas seulement le messie divin, mais un philosophe ; c'est un penseur et c'est le penseur et le philosophe que Belzébuth et son collègue veulent atteindre et détruire en même temps que le messie.

Il y a un peu de tout dans l'état mental de ce missionnaire protégé par Dieu et persécuté par le diable, de tout, sauf de l'originalité ; ce qui domine c'est le souvenir de la tradition chrétienne ; Hirson veut avoir été un enfant divin, né d'une femme sans le secours de l'homme ; il veut prêcher la fraternité aux hommes. Il y a dans l'entrée des deux anges et de Lucifer au restaurant, le souvenir de ces anges qui vivent parmi les hommes dans *La Révolte des anges* d'Anatole France ; il y a dans le système philosophique des collections de clichés qui ont entraîné partout, dirigés contre l'esprit du mal. Hirson est un paranoïaque ambitieux, fumeux, banal et peu inventif. C'est par interprétation qu'il bâtit et soutient son délire ; il interprète ses sensations internes pour apprécier les déplacements des deux insectes qui l'habitent et qui sont eux-mêmes des démons. Il a quelques hallucinations psychomotrices mal définies qu'il compare à des suggestions, semblable en tout cela à d'autres paranoïaques et à d'autres messies. D'autre part, il fabule quand il a besoin de fabuler. Je ne parle pas seulement de la scène de sa mort et de sa résurrection, mais de la scène où il reconnaît Dieu le père sous les traits d'un vieillard chargé d'attributs symboliques, scène dont l'authenticité est plus que douteuse, comme toutes les scènes de ce genre. Ses idées de persécution elles-mêmes ne sont ni réalisées ni vécues comme celles que nous allons rencontrer tout à l'heure dans la paranoïa d'influence ; elles sortent vraisemblablement du système qu'il a conçu et non de son affectivité.

J'ignore la fin de l'histoire, Hirson qui était interné volontai-

rement nous ayant quittés après quelques semaines et n'ayant jamais donné de ses nouvelles ; mais il est probable que le diable a fini par être vaincu comme il l'est d'ordinaire dans les délires de ce genre, ainsi que le remarque Régis.

En somme, pour cette série de messies, il est à peine nécessaire de dire que tous sont allés par orgueil au messianisme et que les idées de grandeur ou le délire de grandeur ont précédé et conditionné le messianisme qui n'en a été qu'une orientation particulière. Je n'irai pas jusqu'à dire que tous ces malades se désintéressent de leur mission pour ne penser qu'à leur grandeur personnelle mais ils la font passer manifestement après leurs idées de grandeur, dont elle n'est qu'une manifestation secondaire. L'essentiel n'est pas pour eux d'opérer une réforme dans les mœurs et les croyances des hommes, mais d'être Jeanne d'Arc, Jésus-Christ, Dieu le père, envoyés de Dieu, etc.

Ce sont des messies orgueilleux, mégalomanes, égocentriques, hypertrophiés dans leur moi que nous venons de présenter ; même quand ils sont d'apparence modeste et sans égocentrisme apparent comme Marie-Louise, leur subconscient se charge de démentir par les hallucinations, et aussi par les espérances qu'il leur suggère, leur modestie et leur simplicité, qu'elles soient sincères ou non dans leur conscience claire. Préoccupés surtout de faire accepter par les hommes la consécration qu'ils croient tenir du ciel, ils en oublient l'altruisme réformateur et actif qui serait la meilleure des consécérations.

Je sais bien qu'il y a des messies internés et aliénés qui ont les apparences extérieures de l'altruisme et d'autres, réellement aliénés mais non internés, qui passent pour des philanthropes, nuisibles seulement à leur famille qu'ils ruinent ou qu'ils ont déjà ruinée. Ils sacrifient leur fortune pour l'impression de leurs écrits, pour la préparation de leurs expériences, ou pour le succès de leurs idées réformatrices.

J'en ai connu deux à Sainte-Anne dont l'un, ou plutôt l'une, car c'était une femme, dépensait tout ce qu'elle possédait et même davantage, pour faire imprimer un livre fumeux et vide dont l'humanité, disait-elle, devait tirer le plus grand profit ; l'autre, un homme, s'est ruiné pour des inventions qui n'ont jamais réussi et qui devaient rendre les plus grands services aux hommes. L'un et l'autre étaient des paranoïaques mégalomanes et uniquement préoccupés de leurs succès personnels.

L'aliénation mentale n'est pas altruiste. Si on voulait bien me présenter un paranoïaque ou simplement un aliéné vraiment altruiste et chez lequel l'altruisme serait le caractère dominateur

de sa psychose, je serais très heureux de faire sa connaissance, mais je doute qu'on m'en présente jamais, car l'égotisme, la tendance à tout ramener à soi sont caractéristiques des délires paranoïaques et même de l'aliénation mentale tout entière.

Ainsi c'est dans le besoin de se grandir, de se dépasser, que serait la source du surnaturel messianique tel que nous le révèle l'attitude des messies aliénés.

Il est presque superflu de signaler que, par le thème de leur mission, pour bien des détails et par l'idée même de leur mission, nos messies sont presque tous, comme Hirson, tributaires de la tradition chrétienne, de leur éducation ou de leur milieu. Les seuls qui échappent et sans doute jamais complètement à ces influences, dans la mesure où on peut y échapper, sont ceux qui, tout pleins d'eux-mêmes qu'ils soient, ne trouvent pas dans leurs croyances de quoi donner à leur mission une coloration religieuse, ce qui ne les empêche pas de se supranaturaliser. Chez les messies non aliénés c'est, comme je l'ai dit, l'idée de la mission qui est au premier plan, et l'orgueil qui se confond avec elle n'a rien de stérile. Le plus illustre des messies laïques, Auguste Comte, était très orgueilleux, mais cet orgueil n'était que la haute conscience du rôle qu'il s'attribuait justement dans l'histoire de l'humanité.

* * *

Je n'insiste pas sur le rôle qu'ont joué les songes, les visions oniriques et les hallucinations passagères chez tous nos messies ; ce rôle a été signalé depuis longtemps ; je me borne à rappeler qu'à mon avis, toutes ces hallucinations et ces songes sont subordonnés aux délires qu'ils ont continués et confirmés, mais qu'ils n'ont pas créés. C'est le cas de Mme Raube qui n'a pas eu d'hallucinations, mais un songe qui a eu pour elle une importance capitale ; c'est le cas de Marie-Louise, qui a eu, au début de son délire, une hallucination hypnopompique ; Monod a fait une bouffée délirante pendant laquelle il a présenté des hallucinations visuelles et des hallucinations auditives. Même s'il s'agit d'un accès confusionnel, comme le pensait Capgras, l'accès est sorti d'un surmenage émotionnel et a confirmé, par son contenu, un délire antérieur.

Je m'arrêterai davantage sur les hallucinations psychiques ; tous en ont eu sauf Mme Raube ; étaient-elles chez nos messies pseudo-auditives verbales ou psychomotrices ? Cela dépend tout à fait des sujets ; Marie-Louise n'a eu que des pseudo-auditives verbales, elle entendait dans sa tête, la voix avait l'air de venir

de la région occipitale ; Mme Vanor a parlé aussi d'une voix qui ne résonnait que dans sa conscience et elle a défini aussi bien qu'elle l'a pu des hallucinations psychiques pseudo-visuelles. Chez Monod l'hallucination psychomotrice verbale correspondait à la parole intérieure du Saint-Esprit, elle était désignée comme telle d'une façon particulièrement claire. Soldis communiquait avec l'Esprit par des hallucinations psychomotrices. Hirson communiquait de même avec les émanations de Belzébuth et de Lucifer.

Sérieux et Capgras écrivent à propos des hallucinations psychiques des paranoïaques mystiques : « S'agit-il vraiment de phénomènes psychomoteurs, ou bien l'habitude des longues méditations et des oraisons silencieuses, n'aboutit-elle pas à une sorte d'hyper-trophie et d'automatisme du langage intérieur (123).

Nous pensons, d'après les faits, que les deux espèces d'hallucinations se produisent. L'origine indiquée par Sérieux et Capgras est tout à fait vraisemblable ; pour les pseudo-auditives verbales les psychomotrices sortent le plus souvent des conversations mentales engagées par le malade avec les dieux ou les démons. C'est le cas notamment pour les hallucinations psychomotrices de Monod et d'Hirson, mais quelle que soit l'origine des hallucinations psychiques, le sentiment d'invasion et de dédoublement qui s'y exprime y est toujours limité par la cohérence et l'unité de la personne. De là, le caractère peu accusé de la plupart d'entre elles et de leurs localisations organiques quand il s'agit d'hallucinations psychomotrices.

Nous n'avons obtenu que des résultats très modestes lorsque nous avons fait porter notre enquête sur l'excitation maniaque et la mélancolie, psychoses statiques qui ne peuvent devenir productrices dans la question du Surnaturel et des dieux que si elles sont fécondées par des éléments dynamiques comme le désir et la crainte qui n'en font pas partie intégrante. Avec les paranoïas messianiques, le tableau change et les résultats aussi. Psychose dynamique, psychose de désir et de crainte, la paranoïa messianique est aussi réaliste que l'excitation maniaque et la mélancolie puisqu'elle se fonde sur le surnaturel traditionnel et la tradition religieuse, mais ce surnaturel est utilisé pour la satisfaction des désirs du malade qui tend à se supranaturaliser partiellement ou totalement et qui réalise son ambition par interprétation de quelques faits souvent réels où il veut bien trouver la confirmation de son délire.

CHAPITRE III

LE SURNATUREL ET LES DIEUX DANS LA PARANOÏA D'INFLUENCE (1)

Si je suivais le plan adopté par Séglas dans les chapitres de ses leçons cliniques consacrées au délire de persécution, je parlerais du Surnaturel dans la paranoïa hallucinatoire, avant de parler du Surnaturel dans la paranoïa d'influence, mais j'estime que les faits de supranaturalisation étant plus marqués dans la paranoïa d'influence que dans la paranoïa hallucinatoire, il y a lieu de commencer par les premiers pour se reconnaître plus facilement parmi les seconds qui leur sont assez souvent parallèles.

La paranoïa messianique nous a montré des aliénés s'attribuant des missions divines, se considérant comme des saints ressuscités, comme des fils de Dieu redescendus sur la terre, et même comme des dieux. On ne peut pas dire de la paranoïa d'influence qu'elle va nous montrer des influencés faisant des dieux et des diables de leurs influenceurs au sens complet du terme ; mais tous les influencés en feront des êtres surnaturels, les dépassant par leur science, leur puissance, leur omniprésence, c'est-à-dire des manières de dieux ou de diables, si on prend ces termes au sens large pour les appliquer à tout être qui dépasse l'humanité dans la science, dans la puissance, dans le bien ou dans le mal.

Lévy-Darras, élève de Séglas, qui a écrit sur la psychose d'influence une thèse très documentée, nous dit que cette psychose est un type clinique, caractérisé : 1° par des hallucinations psychiques et par des actes et des mouvements irréductibles au moi, symptôme d'une désagrégation de la personnalité ; 2° par un dédoublement subjectif de la personnalité ; 3° par des interprétations délirantes de forme systématique s'exprimant par l'idée d'influence ; 4° par une évolution chronique non démentielle (18). Ajoutons que les hallucinations auditives sont fort rares dans cette psychose et les hallucinations de la vue très fréquentes au contraire, vraisemblablement parce qu'elles corres-

(1) Les quelques pages qui concernent les hallucinations psychiques (p. 53, 54, 55, 56), peuvent être considérées comme une manière d'introduction à ce chapitre.

pondent à deux niveaux différents d'organisation mentale, les premières correspondant à un niveau supérieur.

Un autre élève de Séglas, Ceillier, à qui nous devons plusieurs mises au point très intéressantes et des analyses pénétrantes de la psychose d'influence, considère que le terme d'influence en tant qu'il désigne un syndrome, une idée délirante, une psychose, signifie possession spirituelle (152 ; A). Le mécanisme de cette possession s'expliquerait par l'addition et mieux encore par la combinaison de deux éléments : 1^o l'automatisme tendant à la dissolution de la personnalité consciente ; 2^o des idées et des sentiments d'influence. Le malade admet que les actes et les phénomènes automatiques sont le résultat d'une possession spirituelle qui opère par suggestion, par hypnotisme, par magnétisme. L'automatisme porte sur le langage, les sentiments et les actes. Retenons de ces deux définitions ce qu'elles ont de commun et d'essentiel : savoir qu'il y a dans la psychose d'influence des phénomènes d'automatisme mental ou psychomoteur que le malade s'explique par l'idée d'une influence.

Lévy-Darras présente cette genèse avec beaucoup de clarté (23) : « Le début de la psychose d'influence est très variable, dit-il, tantôt il est brusque et la première manifestation est une pseudo-hallucination (*hallucination psychique*) ou même quelquefois, bien que le fait soit plus rare, une hallucination psychosensorielle ; tantôt il existe une phase prémonitoire pendant laquelle le malade perçoit des phénomènes étranges. Ce sont des pensées qui apparaissent sans raison, en dehors de sa volonté et qui contrastent singulièrement avec ses pensées ordinaires... D'autres fois le malade éprouve des frayeurs, des joies, brutalement, sans cause apparente, ou bien des désirs bizarres comme il n'en a jamais éprouvé auparavant. Il a vis-à-vis des personnes ou des choses des sentiments d'attraction ou de répulsion, il se sent haïr ou aimer des individus sans raison plausible ; mais ce qui caractérise ces idées, ces sentiments, c'est leur caractère d'automatisme ; les malades n'en ont conscience que lorsqu'ils ont apparu ; ils n'ont aucune conscience de leur élaboration... » L'organisation du système serait en général assez longue ; quelques débiles organisent tout de suite un système d'interprétation, les autres vont bien plus lentement. Au début, ils sont surtout étonnés et gênés des symptômes qu'ils éprouvent ; ils ont l'impression qu'on agit sur eux, mais ils ne précisent pas. Peu à peu les pseudo-hallucinations vont aller en s'accusant, les mouvements automatiques deviennent de plus en plus fréquents ; les sensations douloureuses et étranges de plus en plus prononcées ; toute une

partie de leur être leur apparaît sous la domination d'un autre.

C'est alors qu'ils expliquent les moyens d'influence par les fluides, par le magnétisme, par la suggestion, par le spiritisme, et, finalement, trouvent par interprétation l'influenceur responsable. Tout cela est bien rigoureux, bien affirmatif et Lévy-Darras se rend compte de cet excès, car il ajoute (28) : « Quelquefois le travail d'interprétation se fait en sens inverse, les malades trouvent l'influenceur et n'expliquent que secondairement l'influence. » Il n'y en aurait pas moins, d'après lui, dans la majorité des cas, désagrégation mentale et automatisme, puis une interprétation de l'automatisme conduisant à l'idée et au sentiment d'une possession spirituelle, et la psychose d'influence avec ses traits caractéristiques sortirait de cette genèse.

Avant d'aller plus loin dans la discussion, rappelons que chez beaucoup d'auteurs, dont nous n'excluons pas Lévy-Darras, il y a une certaine confusion entre les phénomènes automatiques et les phénomènes imposés et commandés. Nous nous sommes déjà expliqué sur ce sujet. Les phénomènes imposés et commandés sont des phénomènes délirants et il faudrait, si on parle d'un automatisme primitif, résultat d'une désagrégation mentale, nous montrer que cet automatisme a été spontané et nécessaire avant que le malade le tint pour suggéré et commandé par quelqu'un, et nous pensons qu'en parlant comme on l'a fait d'un automatisme antérieur à l'influence on a pris pour des phénomènes automatiques primitifs des phénomènes qui témoignent déjà de l'existence d'un délire et qui ne peuvent devenir automatiques que secondairement. Nous ne pensons pas que l'opinion de Lévy-Darras sur l'antériorité des phénomènes automatiques par rapport à la désignation d'un influenceur soit conforme à la réalité des faits ; on pourra voir dans les nombreuses observations détaillées d'influence que nous rapportons soit dans ce chapitre, soit dans celui de l'érotomanie, que la connaissance de l'influenceur est le fait primitif ; quelques cas seulement sont douteux. D'ailleurs parmi les sept observations que rapporte Lévy-Darras la connaissance de l'influenceur nous apparaît le plus souvent primitive. J'ai le regret et le plaisir de constater que Séglas (631) qui admettait la désagrégation mentale comme primitive dans les faits d'influence et de possession en a donné trois exemples (cas de Mlle A..., de Mme R..., de Mme P...) qui sont, les deux premières surtout, en faveur de ma thèse plus que de la sienne.

D'autre part, il ne s'agit pas seulement d'une antériorité dans la connaissance de l'influenceur, mais de l'antériorité de son influence par rapport aux phénomènes dits automatiques

et, sur ce point encore, toutes nos observations répondront.

Janet (172) a posé cette question d'origine sous une forme plus complexe, plus précise et plus large quand il a parlé des sentiments sous-jacents aux délires d'influence que, d'après lui, ils créent et ils dirigent et que, d'après leur antériorité, par rapport au délire, et leur ancienneté dans le passé des malades, il tient pour constitutionnels, analogues à de véritables prédispositions. « Ils méritent, dit-il, en quelque sorte le nom de sentiments spécifiques », et il écrit : « Si nous avons discuté précédemment les théories philosophiques de M. de Clérambault à propos de l'automatisme des persécutés, nous devons retenir qu'il y a une seconde partie de son œuvre, à notre avis beaucoup plus importante, dans laquelle il réunit un groupe de sentiments qu'il présente comme tout à fait caractéristiques et dont l'étude facilite l'interprétation des délires. Comme le disait si bien M. Heuyer, M. de Clérambault n'a pas découvert ces sentiments qui se trouvaient auparavant décrits isolément dans divers traités, mais il les a réunis en un syndrome dont il a noté le grand rôle dans le délire de persécution... M. de Clérambault me paraît avoir travaillé dans le même sens que moi ; il a adopté une interprétation du délire par des sentiments d'incomplétude sous-jacents, et il a également cherché à distinguer, parmi ces sentiments d'incomplétude, ceux qui étaient particulièrement propres aux persécutés, ceux dont l'apparition nette et le développement présageaient le délire. Il nommait ce groupe de sentiments, sentiments d'automatisme, en raison de la théorie par laquelle il voulait les expliquer ; ce nom ne nous paraît pas heureux, car il est inutile de compliquer des descriptions cliniques exactes par une interprétation que nous avons reconnue insuffisante ; je propose de les désigner sous le nom de sentiments d'emprise, qui indique bien leur caractère essentiel sans préjuger de leur formation. »

Janet, qui énumère et analyse les sentiments d'emprise tels qu'il les conçoit, distingue parmi eux des sentiments d'imposition, de privation, de vol, de pénétration, de présence, de substitution, d'écho de la pensée et le sentiment plus général de dédoublement qui serait impliqué dans tous les autres et qui serait illustré par l'hallucination psychique. C'est ainsi que Corbin (trente ans), que je tire de mon expérience personnelle comme les cas qui suivent, a fréquemment, quoi qu'il dise ou fasse, un sentiment de domination physique et mentale de sa personne ; on l'oblige à s'arrêter, on le dirige, on l'empêche de remuer le bras, de faire tel ou tel acte et quand l'empêchement n'est qu'une gêne il n'est pas moins ressenti.

Mme Gammet (cinquante ans), a le sentiment qu'on guide sa pensée et ses actes, qu'on protège ses mouvements ; Perrot (vingt-huit ans), a le sentiment d'être dominé par son chef d'atelier et que ce chef d'atelier est toujours là, même quand le malade le sait absent, même quand il est lui-même dans sa chambre, loin de l'atelier de travail ; Gay, un ouvrier vernisseur (trente-quatre ans), est dans la même attitude mentale vis-à-vis de son contre-maître ; il se sent paralysé dans ses mouvements ou conduit, dès qu'il le voit entrer dans la pièce où il est occupé avec d'autres ouvriers, et, quand il a quitté l'atelier, quand il est seul, il éprouve comme Perrot, à tout moment, le sentiment de la présence du contre-maître. Mer... (femme, quarante ans), a plus que le sentiment de présence ; elle sait qu'on la regarde, qu'on l'épie, qu'on la surveille, qu'on l'espionne. Suzanne H..., ouvrière brodeuse (quarante ans), se sent possédée spirituellement par un docteur très souvent présent près d'elle quand elle est seule ; il lit dans sa pensée, il connaît à l'avance tous les sentiments qu'elle éprouve et qu'elle voudrait cacher ; il lit dans sa mémoire « comme dans un livre » ; il sait tout ce qui lui vient à l'esprit, quelquefois il le sait avant elle. Go... (femme, vingt-sept ans), a le sentiment qu'on parle avec ses organes phonateurs, qu'on se substitue à elle pour agir, aller, venir et qu'on lui vole sa pensée, c'est-à-dire qu'elle la perd tout à coup et ne la retrouve pas ; de plus, elle a le sentiment que d'autres fois on la répète, soit au moment où elle la pense, soit après qu'elle l'a pensée, d'autres fois qu'on pense à sa place.

Tous ces malades, dont la plupart sont de la clinique de Sainte-Anne et quelques-uns des services de Capgras et de Guiraud, ont le sentiment d'un dédoublement qui se mêle à tous les autres et qui s'exprime dans tous.

On trouvera dans les articles de Janet des exemples beaucoup plus riches que les précédents, mais j'ai préféré citer ceux-ci puisque ce sont des observations personnelles d'après lesquelles je puis discuter. Nous avons dit comment Janet les conçoit. Mais, contre cette explication des délires par les sentiments d'emprise, s'élève une objection, dont Janet lui-même nous dit la gravité et que l'on peut formuler ainsi : les sentiments d'emprise dont on vient de parler sont-ils des sentiments, et au lieu de les considérer comme la source des délires, ne peut-on pas y voir la conséquence et même le prolongement du délire ?

Teulié, nous dit Janet, place cette objection sous le nom de Claude (F, 152). Pour Claude, dit-il, les idées délirantes, conscientes ou inconscientes, coexistent, dès le début de la maladie, et l'auto-

matisme mental qui, pour les malades, consiste surtout dans le sentiment qu'on les fait agir, est une conséquence du délire en voie de développement. Dans cette conception, le délire est primitif et l'automatisme est secondaire.

Janet, beau joueur, développe cette objection de Claude avant de la réfuter (F, 190 sqq.). « Il n'y a vraiment pas, se fait-il dire par un contradicteur supposé, une différence suffisante entre les prétendus sentiments d'emprise et le délire; surtout si on les rapproche des délires de persécution logiques. Vous êtes obligé d'employer les mêmes mots pour décrire les sentiments d'espionnage et de délire d'espionnage « au moyen d'un verre rouge inventé pendant la guerre » (1). Les histoires de James, envahi dans son dos par un personnage, voire par une roue de bicyclette qui lui enlève les trois quarts de sa force ou de sa pensée, sont-elles différentes de celles de Gemmy qui a avalé dans sa soupe des poudres préparées pour son mari et à qui ces poudres ont ravi sa force, sa pensée et même son aisance aristocratique ?

Au point de vue psychologique, les sentiments ne sont que des qualités, des tons de l'action qui pourraient s'appliquer à beaucoup d'actions différentes, sans avoir eux-mêmes un objet précis; une promenade comme un repas peuvent être tristes ou gais; il s'agit de régulateurs de l'action, dont le caractère est d'être personnel, interne, par opposition aux actes et aux idées qui en dérivent, lesquels sont précis et se rapportent à des objets ou à des personnes déterminés. Les sentiments d'imposition, de présence, de vol, d'écho de la pensée, sont-ils indépendants des objets comme la tristesse et la joie? Ne contiennent-ils pas des allusions perpétuelles à des objets précis et extérieurs, à des personnes qui sont présentes, qui commandent, qui volent, qui répètent? Ne peut-on pas dire avec MM. Claude et Teulié que le sentiment d'emprise du malade n'est pas un pur sentiment, mais que c'est déjà une idée, une conséquence du délire en voie de développement (2)?

Nous avons dit avec Ségla que l'hallucination c'est déjà le délire; pourquoi ne peut-on pas dire de l'écho de la pensée que c'est déjà un délire? Enfin, si les sentiments constitutifs du syndrome ne sont que des formes réduites du délire, on ne

(1) Allusion à une phrase délirante rapportée plus haut par Janet.

(2) Nous venons de voir que Teulié ne se prononce pas. Il écrit en effet: « La question des rapports entre le délire et l'automatisme est encore à éclaircir. »

peut plus les considérer comme des faits primitifs et simples qui seraient le terme de l'analyse psychologique; ils contiennent évidemment les uns et les autres des commandements, du vol, de la répétition, qui sont d'autres faits psychologiques dont ils ne suppriment pas l'étude.

De toutes les pages qui précèdent, on peut déjà prévoir que nous sommes de l'avis de Claude sur cette question importante; pour nous comme pour lui, ces sentiments d'emprise sont des idées délirantes et non des sentiments positifs antérieurs au délire. Ils se retrouvent à peu près les mêmes chez tous les malades influencés, non parce qu'ils sont inscrits depuis longtemps dans une psychologie et même une physiologie commune, mais parce qu'un sujet qui croit faire de l'influence est amené à monnayer son idée d'influence en idées secondaires qui la caractérisent et l'expriment. Et cette monnaie c'est toujours un ensemble de variations faciles sur l'idée générale d'influence. Le délire qui commence avec l'idée d'influence est présent dans les idées d'imposition, de pénétration, de substitution, de présence, de surveillance et ces idées se compliquent d'attitudes organiques plus ou moins confuses qui se différencient non par elles-mêmes mais pour les idées qui sont à leur origine.

Le malade complète en effet ses idées délirantes par des attitudes sensibles pour lui, imperceptibles pour nous, qui lui semblent réaliser secondairement dans l'idée de présence, de surveillance, d'imposition, etc.

On retrouve ainsi les sentiments d'emprise prétendus primitifs comme des réalisations auto-suggestives d'idées délirantes et ils peuvent, dans la mesure où ils sont réalisés par l'organisme, devenir la source de nouvelles idées délirantes.

Quant au sentiment général de dédoublement, il obéit au même mécanisme que les autres, étant comme eux la conséquence ou la traduction délirante de l'idée d'influence.

On a tellement discuté au sujet de l'écho de la pensée que je craindrais d'ajouter à la confusion générale en apportant une explication. Je tiens à dire cependant que les paranoïaques influencés comme les paranoïaques hallucinés, qui présentent ce curieux phénomène, décrivent l'écho comme ils décriraient une hallucination psychique, auditive, verbale ou psychomotrice ou comme une hallucination-délire extériorisée. Sur sept d'entre eux que j'ai interrogés, au sujet de cet écho, trois influencés m'ont déclaré que l'influenceur voulait montrer qu'il était toujours là, trois autres hallucinés auditifs m'ont dit que le persécuteur se moquait d'eux, le septième, également halluciné de l'ouïe, n'a

donné aucune explication. Il se peut que d'autres malades en donnent de différentes, mais j'y ai vu surtout l'expression représentative d'idées délirantes de présence et d'ironie. Dans ce dernier cas l'écho serait analogue dans sa signification au commentaire des actes.

Concluons que les sentiments d'emprise, quand ils apparaissent, sont la forme concrète et secondaire revêtue par les idées délirantes.

Corbin avait un sentiment de domination, mais il l'a eu parce qu'il s'est cru sous l'influence d'un spirite qu'il redoutait et il ne l'a eu qu'à partir de ce moment. Mme Gammet a le sentiment qu'on guide sa pensée et ses actes, mais elle délire à propos de « on » ; elle pense à cet inconnu comme à un amoureux et c'est parce qu'elle lui suppose une affection attentive qu'elle se croit guidée et protégée. Mme Go accepte l'idée qu'on la domine, qu'on parle en elle, mais seulement depuis qu'elle se croit influencée par un ancien amoureux qui ne désarme pas. Les deux ouvriers Perrot et Gay ont l'idée et le sentiment d'une influence primitive avant de les réaliser dans des attitudes manifestement secondaires à l'idée.

Sivel, un camelot qui se croit surveillé par sa belle-mère et a le sentiment continu de cette surveillance, raconte qu'il se méfiait d'elle avant d'être marié parce qu'il avait appris pendant ses fiançailles qu'elle allait chez les spirites et « avait des pouvoirs ». Je n'ai guère trouvé en ce qui concerne la thèse de l'antériorité de l'idée d'influence sur les sentiments d'emprise que des faits confirmatifs avec quelques faits douteux.

Je ne voudrais pas cependant que des analyses précédentes on pût tirer la conclusion que je série délire et emprise comme on série la cause et l'effet dans l'ordre des sciences physiques. La causalité est ici beaucoup plus complexe et moins précise. Les choses se passent un peu comme dans l'amour où la présence et l'existence d'un objet aimé paraissent déterminantes, mais où affectivité peut idéaliser l'objet aimé, le doter de qualités qu'il n'a pas et même l'inventer de toutes pièces comme un être de rêve.

La question de l'emprise telle que Janet l'a posée est voisine de la question posée par Lévy-Darras à propos de l'automatisme, avec cette différence que Lévy-Darras part d'un automatisme des éléments psychiques liés à une désagrégation mentale hypothétique, tandis que Janet veut saisir sous les éléments psychiques des sentiments d'emprise qui les sous-tendent et qui seraient les conditions primitives de l'influence.

C'est l'idée délirante qui nous paraît primitive par rapport aux sentiments d'emprise.

Mais le terme d'idée délirante peut prêter à malentendu si on ne le commente pas. L'idée délirante, pour être féconde, doit être soutenue par des sentiments, et dans la circonstance c'est le besoin d'être dominé, le sentiment qu'on le sera, la crainte de l'être, qui soutiennent l'idée délirante et précèdent peut-être dans quelques cas la connaissance de l'influenceur en contribuant à son choix. Quand nous parlons d'une idée délirante, nous ne la séparons pas des éléments affectifs qui la soutiennent.

Dès le début de la psychose, dès ses premières impressions, le malade ne peut subir l'influence et même la concevoir que s'il tient l'influenceur pour supérieur à lui. Cette supériorité est tellement impliquée dans l'idée d'influence qu'il n'a pas besoin de se la formuler clairement, et d'ordinaire il n'attendra pas longtemps pour entrer en communication avec l'être supérieur par la voie psychique, c'est-à-dire par la voix intérieure, qui a toujours été celle des inspirations.

Dès que le délire aura commencé, le malade pourra se croire surveillé, espionné par l'être invisible et présent dont il croit subir l'influence ; il n'est plus libre ; il exécute tel mouvement sans l'avoir voulu, il est arrêté par une volonté étrangère quand il voudrait en exécuter un autre ; il se sent prisonnier dans ses initiatives intellectuelles ou pratiques.

Quelle autre volonté que celle d'un être surnaturel serait capable de le dominer de la sorte ?

La plupart du temps les hallucinations psychiques verbales achèvent le travail de supranaturalisation quand elles n'ont pas aidé à le commencer. Il va de soi que, venant du malade, elles ne lui apportent que des idées et des affirmations auxquelles il a déjà pensé, mais elles confirment ces idées en leur donnant une garantie objective.

Ce n'est pas tout, les hallucinations psychiques qui objectivent la pensée intérieure du malade naissent avec tous les caractères de cette pensée. Comme elle peut se produire partout, l'influenceur aura le don d'ubiquité ; comme elle se connaît elle-même dans le présent et le passé, l'influenceur connaîtra le présent et le passé du malade aussi bien que lui-même, et quelquefois mieux, car il peut rappeler des souvenirs oubliés et tombés dans l'inconscient ; il connaîtra les secrets d'une conscience fermée pour tous. Enfin, il sera capable de pénétrer dans l'organisme du malade, d'habiter tel ou tel viscère, tel ou tel organe, de commander aux muscles, etc. Vis-à-vis du malade, il sera ainsi, à peu de frais, doté de l'omni-

présence, d'une forme de la toute-puissance, d'une science surhumaine, du don de divination ; il connaîtra tous les actes du malade avant même qu'ils aient été exécutés, il connaîtra sa pensée avant même que le malade ne la formule, etc.

Que faut-il de plus pour qu'il soit une manière de dieu ou, si l'on préfère, un homme-dieu ?

Le malade ne fait pas alors, comme le paranoïaque messie, une supranaturalisation de sa personne, il supranaturalise une partie de lui-même en l'objectivant, en la localisant dans un être réel dont il fait un être surnaturel par les symptômes d'influence qu'il éprouve, par l'acte de foi, par la croyance qui est la condition de ses hallucinations psychiques et de son délire tout entier.

*
* *

Nous voilà par nos analyses en plein Surnaturel, et voici les observations qui confirment cette genèse. Nous les classons en trois groupes d'après le degré de leur cohérence et de leur contact avec le réel.

Dans le premier groupe nous mettrons les paranoïas d'influence qui sont les plus proches de la paranoïa vraie par le contact avec le réel et qui sont, partiellement au moins, interprétatives comme elle ; dans un second groupe les paranoïas d'influence qui gardent encore le contact avec le réel et dans lesquelles on peut distinguer plus d'intuition, de conversations mentales et d'hallucinations psychiques que d'interprétations et dans le troisième, des faits d'influence que l'absence de systématisation et un certain détachement du réel permettent de rapprocher des psychoses paranoïdes.

Voici d'abord une paranoïa d'influence très systématique, très accrochée à la réalité, inspirée par une grande illusion érotomaniacque d'amour partagé, soutenue par des interprétations qui diminuent d'autant la part de l'influence spontanée.

Mme P..., âgée de cinquante ans, que Lévy-Darras a observée avec le D^r Maillard, se croit en communication télépathique avec un évêque protestant, dont elle est amoureuse et dont elle se croit aimée. La maladie s'est développée et amplifiée par les interprétations et par certains troubles d'apparence hallucinatoire, dont la nature devra être discutée. Mme P... (1) ne présente

(1) C'est l'abondance des interprétations et l'insuffisance des réalisations sensorielles qui nous ont permis de présenter cette malade comme type de notre premier groupe.

ni dans l'ordre psychologique, ni dans l'ordre psychiatrique aucun antécédent, du moins les auteurs n'en signalent aucun. Elle connaissait D... depuis quinze ou vingt ans et elle le suivait dans ses sermons, lorsqu'elle a eu ses premières idées d'influence. La période d'interprétation délirante datait de sept ans quand les D^{rs} Lévy-Darras et Maillard l'ont étudiée. Elle se croyait remarquée par l'évêque, et elle interprétait tout comme des preuves d'amour dans ce qui se passait hors d'elle et en elle, ses sentiments, ses rêves, ses malaises qui lui annonçaient des événements qui se produisaient au même moment ou qui allaient se produire.

La vie de Laurence Olifant où elle retrouva sa propre histoire lui suggéra l'idée de la télépathie et, à partir de ce moment, la conviction de l'influence télépathique de l'évêque se confirma par des interprétations continues. Elle trouvait dans la lecture des journaux et dans les diverses circonstances de la vie la confirmation de ses interprétations.

Voici un exemple de ces interprétations : étant à Rome, elle avait vu en rêve le naufrage d'un navire englouti par une trombe d'eau ; un peu plus tard à Londres, elle lut dans un journal le récit d'un naufrage analogue, et bien qu'elle ne pût pas savoir si les dates concordaient, elle reconnut le spectacle qu'elle avait vu en rêve. Elle donna l'explication suivante : M. D... écrit parfois dans les journaux, il a écrit sans doute la relation de ce naufrage au moment même où elle était en communication télépathique avec lui. Quand les réalisations prédites par la télépathie ne se réalisent pas, elle emploie le moyen infailible qui réussit toujours et qui consiste à négliger les cas négatifs.

Elle a eu un jour à Londres, où elle était depuis très longtemps, le sentiment d'une personne qui arrive en pays étranger. Elle en a conclu que l'évêque vient d'arriver, et, comme les journaux de son pays (Nouvelle-Zélande) annonçaient qu'il partait en voyage elle a vu là une confirmation de ses interprétations. Elle interprète ses rêves, ses hallucinations hypnagogiques et elle conclut qu'elle a des visions parfaitement significatives. Dans la première vision elle vit l'évêque en train de s'habiller dans sa chambre et fut choquée que son subconscient se fût ainsi transporté dans la chambre de D... La vision disparut presque aussitôt. Pendant une soirée elle concentra son attention sur D... pour obtenir une autre vision ; cette seconde vision fut volontaire, son subconscient se transporta, dit-elle, chez l'évêque et elle le vit nettement dans son cabinet de travail. Elle compare ces deux visions à ce qu'on éprouve quand on aperçoit ce qui se

passé dans une pièce par le fait qu'une porte s'ouvre et se ferme tout d'un coup ; c'étaient des images bien fugitives.

Au point de vue auditif, elle a ce qu'elle appelle des messages ; elle entend des mots dans sa tête, de très courtes phrases où elle reconnaît la voix de D... et elle s'entend lui répondre à voix muette.

Lévy-Darras et Maillard tiennent avec raison ces hallucinations, comme les précédentes, pour psychiques, c'est-à-dire pour objectives et non spatiales, et ils font des réserves analogues au sujet des hallucinations internes ou de la sensibilité générale que Mme P... aurait présentées. Elle aurait senti un soir dans sa chambre, après avoir constamment pensé à D..., que celui-ci lui touchait le bras. Elle décrit également des sentiments d'emprise, elle paraît bien avoir vis-à-vis de D... un sentiment de présence ; il l'a ramenée de l'incrédulité au protestantisme et elle le sent depuis lors toujours près d'elle écoutant sa pensée, quand elle écrit elle est persuadée qu'il lit par-dessus son épaule. « Les deux premières années, dit-elle, où je sentis cette influence sur moi ont été pour moi un véritable supplice ; je souffrais, dit-elle, non seulement de sentir la présence d'un homme qui surveillait tous mes mouvements, qui pouvait écouter chaque pensée, mais d'avoir sur ma tête, suspendue toujours, l'idée que je perdais la raison. » Ce sont des sentiments de présence, de devinement, de surveillance qui paraissent d'autant plus sincères qu'ils ont suscité d'abord une réaction de résistance et des protestations. Nous avons déjà dit pourquoi nous tenons ces prétendus sentiments d'emprise pour des manières d'attitudes, secondaires par rapport à des idées délirantes. Mme P... s'est accoutumée à ces sentiments et ils lui sont chers aujourd'hui : « Ce serait la plus grande tristesse de ma vie, maintenant que je suis accoutumée à sa pensée, de la perdre, tellement je me sens aidée par sa présence. »

Elle a encore le sentiment que l'évêque répète les mots et les pensées, qu'il lit avec elle et que le livre prend plus de sens pour elle quand il lit. Elle en reçoit des révélations sur l'avenir, il lui donne des conseils, des ordres, mais elle peut lui résister quand elle n'est pas de son avis ; ce n'est que l'inconscient dit-elle qui est dominé lorsque D... l'endort par télépathie, et c'est par la soumission de cet inconscient qu'elle explique ses visions.

Mme P... est tellement convaincue de l'influence de l'évêque qu'elle s'est ouverte à lui de tout ce qu'elle éprouve de son fait. D... lui a répondu que la présence dont elle se plaint était peut-être celle de Dieu, mais il a dit au frère de la malade qu'elle était

folle et il lui a conseillé d'avertir les autorités. D... n'ayant pas avoué son intervention dans la pensée et la vie de la malade, la malade a conclu que c'était par la défense de l'archevêque qu'il agissait ainsi et elle a préféré s'expatrier et s'éloigner de D... puisqu'il ne voulait pas avouer. Elle est persuadée que D... a voulu exercer sa puissance sur d'autres personnes et qu'elle a été la première à sentir cette influence et à en découvrir le secret.

L'analyse de la psychose très remarquablement conduite par les deux auteurs est mêlée de détails intéressants et qui demandent des explications : tout d'abord, Mme P..., qui présente plusieurs caractères d'érotomanie, est une paranoïaque ; elle est portée aux interprétations ; elle n'a pas cessé d'en faire pendant sept ans de délire et elle continuera très probablement. D'autre part, elle a souhaité l'influence de D... bien plus qu'elle ne l'a subie ; elle a voulu le voir par la pensée, elle l'a entendu par la pensée avec satisfaction. Les hallucinations que les deux auteurs appellent psychiques ne sont peut-être que des images fortement appuyées. Il n'est pas douteux que Mme P... est une interprétante très proche par ses caractères des malades de Sérieux et Capgras et il n'est pas douteux non plus qu'elle ait dépensé beaucoup de bonne volonté pour se donner l'illusion et parfois les sentiments de l'influence.

Ce qui est particulièrement intéressant c'est que les sentiments caractéristiques de l'influence, manifestement sortis de sa bonne volonté et de son délire amoureux, ont pu être plus ou moins réalisés par cette voie, grâce à une sorte d'auto-suggestion. Le sentiment de présence en particulier paraît bien avoir été éprouvé ; le sentiment de la lecture à deux, qui n'en est qu'une forme, et le sentiment de devinement comme le sentiment de surveillance ont été réalisés de même, encore que la malade ne paraisse pas les avoir acceptés tout d'abord avec la même satisfaction que dans la suite et paraisse avoir été troublée au premier moment par l'idée qu'elle perdait la raison.

Quel rapport y a-t-il entre cette psychose et le Surnaturel ? C'est la supranaturalisation de l'évêque. Elle a été imparfaitement réalisée, comme l'influence ; mais il est très remarquable que, dans la mesure où Mme P... a fait de l'influence, elle a été amenée à faire de la supranaturalisation. Ce prêtre qui la traite de folle et qui pense à faire prévenir la police ne l'a certes pas encouragée. Il n'en est pas moins pour elle une personnalité d'un ordre supérieur, dont la puissance spirituelle et mystérieuse est à la hauteur de ses qualités d'esprit. Il a le don

d'ubiquité puisqu'il a la possibilité d'être présent partout où se trouve Mme P... Il a le don du devinement, il connaît ses pensées ; il lui révèle l'avenir ; il conseille, il reconforte la femme qu'il aime d'un amour chaste. En fait il a été créé pour cela, je veux dire pour jouer auprès de Mme P... un rôle surnaturel qu'il a rempli.

Nous verrons des réalisations plus complètes, celle qui va suivre, par exemple, mais nous n'en verrons pas où la supranaturalisation, tout incomplète qu'elle soit dans sa réalisation et justement à cause de cela, nous laisse mieux voir le secret de son origine. En somme, Mme P... ne pouvait se donner l'illusion de l'influence et obtenir quelques réalisations sans supranaturaliser l'évêque. Je n'insiste pas sur ses hallucinations psychiques qui sont suspectes d'être volontaires, pas plus que sur ses hallucinations cutanées qui le sont et j'ai dit ce que je pense des autres ; ce n'est pas d'ailleurs s'éloigner de l'interprétation de MM. Lévy-Darras et Maillard que d'interpréter ainsi le cas de leur malade.

Comme type de paranoïa d'influence du deuxième groupe, je citerais volontiers le cas de Suzanne V... s'il présentait la chronicité des paranoïas ; il n'a été plutôt qu'une bouffée délirante avec un appoint considérable d'érotomanie qu'on rencontre si souvent chez les femmes quand leur influenceur est un homme, ce qui est fréquent. Je cite cependant ce cas, parce qu'on y trouve, concentrés chez un sujet, la plupart des symptômes décrits plus haut, y compris la supranaturalisation.

Suzanne V... qui n'a pas d'hérédité chargée et qui n'a présenté jusqu'ici, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de quarante-trois ans, des accidents névropathiques ou psychopathiques d'aucune sorte, a fait à l'âge de trente-huit ans une ménopause précoce. C'est la victime d'un médecin qu'elle connaît depuis de nombreuses années et dont elle n'a senti l'influence que depuis quelques mois ; elle avoue avoir beaucoup pensé à lui et avoir évoqué souvent son image pendant les mois où a débuté son affection actuelle. Ayant été le consulter plusieurs fois, elle s'est aperçue qu'il faisait sur elle des expériences, qu'il l'endormait par hypnotisme et qu'il lui parlait à distance par télépathie ; il a à sa disposition, non seulement l'hypnotisme et la télépathie, mais le magnétisme, la suggestion, le spiritisme et d'autres moyens occultes qui lui assurent le succès. Ce succès consiste à faire souffrir une innocente créature qui ne lui a jamais voulu que du bien. Non seulement il l'hypnotise, la suggestionne, lui prend sa pen-

sée, mais il la garde et en met d'autres à la place. De plus, il l'oblige à penser à des choses qu'elle voudrait chasser de son esprit. Il gouverne ses actes, il la fait aller et venir malgré elle, il lui fait exécuter des mouvements qu'elle ne veut pas faire, il l'arrête au milieu de ceux qu'elle fait ; il devine sa pensée et même la pense avant elle. Très souvent, elle le sent près d'elle ; même quand il ne lui parle pas par l'estomac, elle sent qu'il est là, qu'il la surveille et la gouverne. Par suggestion, il l'attirait chez lui la nuit ; elle n'y a jamais été réellement qu'aux heures de consultations et bien avant ses troubles actuels, mais depuis lors, elle y va par la pensée, ou en rêve, comme les sorcières allaient au Sabbat. Il lui envoie des sensations génitales, il l'amène, quand il veut, à tromper son mari avec lui, par la pensée. En fait de procédés physiques, il possède des courants électriques et des fluides « qui tirent la figure de la malade en bas », lui font faire des mouvements, lui serrent les lèvres, déforment la bouche surtout quand elle veut se plaindre ; et, après ces expériences, il lui brouille les souvenirs pour qu'elle ne puisse pas les raconter. Souvent, quand il n'est pas content du résultat des expériences, il lui adresse des injures muettes qu'elle entend dans sa tête, des ordres précis, des railleries, car il connaît tout son passé et il se moque d'elle ; il répète également ses pensées, commente ses actes, toujours avec ironie. Le docteur l'aime, c'est certain, et il met sa science au service de son amour ; il s'introduit magnétiquement dans sa chambre, il la désire et la possède à volonté ; elle n'est plus qu'une chiffonnette entre ses mains. Et tout cela se passe sur un plan mystique qui rend possible et vraisemblable toute l'activité du docteur amoureux, sans que la malade établisse une cloison quelconque entre son activité mystique et son activité de praticien. C'est seulement un médecin qui a les moyens occultes que d'autres n'ont pas, pour faire des expériences et servir son amour.

Disons le mot, c'est un sorcier et un sorcier qui cherche des succès et du plaisir. Suzanne ne va pas jusqu'à dire qu'il tient ses moyens de Satan, mais de qui pourrait-il les tenir ? Pas de Dieu, assurément. Ce qu'il y a de certain c'est qu'elle le supranaturalise, ce médecin qui reste invisible quand il la tourmente, qui connaît son passé, qui gouverne sa pensée et ses actes par des influences secrètes, qui s'introduit magnétiquement dans sa chambre pour la posséder ; c'est bien une manière de magicien et si Suzanne ne l'appelle pas ainsi, elle ne l'a pas moins créé tel.

Quant aux sentiments d'emprise, ils sont si manifestement

la continuation du délire et non sa cause que je ne crois pas avoir à insister sur leur dépendance et leur nature.

Suzanne V... a supranaturalisé son médecin. La comtesse de Monté que je range dans la même catégorie va en faire autant pour son notaire. C'est une influencée assez peu systématique que Mme de Monté, et une influencée qui, comme toujours, va doter son influenceur de dons surnaturels. Elle est entrée à la clinique avec un certificat chargé de symptômes significatifs : elle pratique, nous dit ce certificat, la transmission de pensée par une chaîne spirituelle ; on devine sa pensée, on lui impose des actes, on l'oblige à se couper, à se brûler les cheveux et les cils. Son fils âgé de dix-sept ans, conte qu'elle soliloque depuis trois mois et que sa santé mentale est altérée depuis la mort de sa mère qui remonte à plusieurs années.

Celui qui dirige toutes les machinations dont elle souffre est un notaire du nom de F... qui a été son amant. C'est lui qui, d'accord avec une tante et une sœur de la malade, gouverne la chaîne des pensées transmises dont elle est un chaînon. En 1921, il l'a quittée et la persécution a commencé tout de suite. Depuis 1933, il est plus acharné. Il parle par la voix stomacale, dit-elle. Il la poussait à tuer son enfant ; mais sa volonté a été plus forte que l'acte que le notaire voulait lui imposer. F... l'a obligée à voir par la pensée, en octobre 36, des scènes d'obscénités particulièrement révoltantes. Elle est protégée par un M. Y... qu'elle connaît beaucoup, mais il ne s'est jamais rien passé entre eux ; il fait partie de la chaîne ; elle cause avec lui quand elle veut par des conversations mentales qui empruntent les mêmes voies que les précédentes. F... pour perdre Y... dans son esprit, le lui a montré par la pensée faisant l'amour et elle est tombée en syncope. F... parle aussi dans la chaîne, il ne lui dit que des sottises : « Tu es vieille, tu es laide. » Et même dans cette chaîne spirituelle qui ne lie entre eux que des gens du monde, il met en circulation des mots ignobles.

Cependant elle aime toujours F... et ne voit dans les persécutions qu'il élève contre elle que des preuves d'amour. Ici encore, et pour la troisième fois, c'est l'amant désiré qui sert d'introducteur au délire d'influence et en favorise les effets ; c'est lui qui gouverne certains mouvements et les provoque ou les arrête. Nul doute qu'il s'agisse d'une psychose réaliste obéissant par certains côtés à l'expérience, et suivant une logique qui reste par certains côtés aussi analogue à la nôtre et sans que la malade et son délire aient rompu le contact avec l'ambiance familiale ou sociale.

L'influenceur était comme toujours supranaturalisé. Les trois malades ont connu leur influenceur avant de présenter des sentiments d'emprise, elles n'ont jamais présenté de phénomènes automatiques primitifs parce qu'elles se sentaient toujours dirigées ou commandées et elles n'ont connu les sentiments d'emprise que sous forme secondaire comme des réalisations diverses et délirantes de l'idée d'influence.

Les malades constatent alors qu'on les influence, qu'on leur transmet des pensées, des impulsions, qu'on les oblige à des actes déterminés, qu'on viole le secret de leur conscience, qu'on connaît leur pensée intime, qu'on lit dans leur mémoire, qu'on les suit en tous lieux, qu'on reste invisible, et ils font au sujet de ces phénomènes étranges l'hypothèse qui leur paraît la plus vraisemblable, à savoir que l'influenceur est magnétiseur, hypnotiseur, spirite, lecteur de pensées, etc. Ne prenons pas ces hypothèses pour le signe d'une rupture avec le réel et la logique ; les malades qui les font sont tout à fait convaincus que, pour les phénomènes étranges qu'ils accusent, les théories anciennes ne suffisent pas ; qu'il faut s'adresser aux théories les plus modernes, les plus aventureuses même, pour y trouver le secret de leurs affections. « Docteur, vous savez bien que la science peut tout », dit Mme de Monté. « Et la télépathie, qu'en faites-vous ? », me dit une autre influencée. Sans doute, les malades se contentent facilement et ne disent pas comment on les magnétise, ni comment on les hypnotise, comment on les espionne, comment on les surveille, comment on les dédouble. Mais il y a beaucoup de gens du monde qui se contentent aussi facilement en fait d'explications scientifiques surtout quand il s'agit de phénomènes comme ceux que nous venons d'énumérer. J'ai entendu une jeune femme raconter dans un salon la visite qu'elle avait faite à une somnambule. « C'est tout juste, disait-elle, si j'ai placé quelques mots, et elle m'a déroulé toute ma vie ; c'est à n'y pas croire, et pourtant je suis témoin. » « Elle lisait dans votre pensée tout simplement », fit une autre, et cette explication fut trouvée très pertinente.

D'autre part, quand il s'agit de sujets particulièrement simples, ils se contentent d'explications plus simples et plus puériles encore, qui expriment l'application de leur pauvre logique à une réalité qu'ils ne séparent pas de la réalité dans laquelle ils ont vécu jusque-là ; ils parlent de fluides, d'émanation, de transmission, etc.

Ce serait cependant fausser le caractère des explications des malades que d'y voir simplement des hypothèses impartiales destinées à rendre acceptables pour leur esprit des faits qui les

troublent. Ils ne se jettent pas en général sur des explications occultes sans avoir eu le sentiment plus ou moins net que l'être qui va les influencer participe à certains égards d'une autorité ou d'une puissance chargées de mystère.

Pour Mme P..., D... a toute l'autorité religieuse de l'épiscopat, pour Suzanne V... qui est une simple, l'influenceur a le mystère du médecin ; la comtesse de Monté attribue des pouvoirs occultes à son notaire avant de subir son influence puisqu'il est dans la chaîne avant même de l'influencer, et l'on pourrait faire des remarques analogues à propos de tous les influencés et influenceurs dont nous nous sommes borné à donner la liste. Les explications occultes, magnétiques, spiritiques des malades sont donc pré-formées en quelque sorte dans leur esprit avant qu'ils ne les donnent et pour aller jusqu'au bout de notre pensée ce ne sont pas des explications qui puissent être assimilées à celles d'un homme qui cherche et raisonne, l'aliéné ne connaît guère ce genre d'explications impartiales et objectives.

Mais une fois constatée cette logique spéciale, il n'en reste pas moins que tous ces malades, avec plus ou moins d'esprit critique et de respect pour les pseudo-sciences ou même pour la science tout court, ont supranaturalisé des êtres réels. Qu'ils le veuillent ou non, qu'ils prétendent ou non rester sur le terrain des faits d'expérience, ils ont fabriqué des dieux ou tout au moins des surhommes.

Peu importe l'idée pseudo-rationnelle qu'ils se font du Surnaturel auquel ils ont abouti. Ce n'est pas leur opinion qui nous intéresse, mais le Surnaturel objectif qui sort de leur délire ; ce n'est pas leur interprétation, mais leur création, et c'est très proprement une création de dieux qui aurait pu être une création de diables si l'influencé avait réagi inversement ; d'ailleurs il y a du diabolisme chez le médecin de Suzanne et chez le notaire de Mme de Monté.

Il n'y a rien de paradoxal dans le concours de circonstances qui déterminent la naissance de ces êtres surnaturels tout-puissants, omniscients et omniprésents. Le fait d'être une forme objective de la pensée du malade conditionne tous les faits miraculeux d'omniscience, d'omniprésence et de puissance.

Mais il ne s'agit pas pour l'influencé d'une puissance, d'une ubiquité et d'une science qui s'imposeraient à tous ; ces attributs n'ont d'intérêt pour lui que parce qu'il en est le centre et l'objet. L'égoïsme des malades ne désarme jamais en effet ; quand ils créent des surhommes, c'est vis-à-vis d'eux que ces surhommes sont omniscients, omniprésents et puissants. Leur délire ne

tend en aucune manière à l'universel ; son origine, son contenu le limitent aux malades. Je n'ai connu que Mme P... et Ariane qui aient pensé à l'influence possible de leur influenceur et de leur persécuteur sur d'autres influencés ou persécutés.

Parmi ces êtres surnaturels, il n'y a pas seulement des hommes vivants supranaturalisés par le malade ; il peut y avoir des influenceurs imaginés de toutes pièces et qui n'en font pas moins un bon service. Nous avons connu une malade qui après s'être donné vers l'âge de vingt ans un amoureux imaginaire appartenant, cela va presque sans dire, à une classe sociale plus élevée que la sienne (elle l'appelait M. de La Haute) en avait fait finalement un influenceur et présentait vis-à-vis de lui des symptômes d'influence. Il peut y avoir des morts que le malade ressuscite pour en faire des influenceurs ; tel Ernest dont il va être question dans l'observation de Marthe. L'influenceur peut aussi avoir été choisi dans la tradition religieuse, être Jésus ou Dieu ou même Satan et bien que les influencés qui se donnent de pareils influenceurs relèvent d'une psychologie mystique assez particulière, ils n'en rentrent pas moins sous les lois générales de l'influence.

* *

Nous avons écarté l'automatisme préalable et le caractère primitif des sentiments d'emprise quand nous avons étudié la genèse de la psychose, et considéré au contraire que le délire était primitif. Mais comme tous les délires celui-ci dépend de conditions affectives et parmi ces conditions, s'il en est une, avons-nous dit, que l'on doit mettre au premier plan, c'est sous une forme plus ou moins consciente le besoin ou la crainte d'une possession, d'une domination. Dans le premier cas, le malade acceptera l'influence sans protestation, même avec satisfaction, et il fera volontiers, un délire de protection ; dans le second cas, il pourra faire du délire de persécution. Lévy-Darras estime que les cas de persécution sont fréquents. Ceillier estime qu'ils sont rares ; et d'après mon expérience personnelle je me range à cette opinion. Il y a cependant des cas de persécution où les malades sont injuriés, insultés, menacés par leurs hallucinations psychiques et des cas mixtes où le sujet désire l'influence et la redoute à la fois.

Dans le cas de Mme P..., l'influence est non seulement acceptée, mais cherchée et réalisée imparfaitement et presque toujours avec satisfaction. Les cas de Suzanne V... et de Mme de Monté sont des cas mixtes. Le cas de Sivel, persécuté par sa belle-mère, n'est pas un cas mixte.

Une autre condition affective très souvent réalisée quand l'influenceur et l'influencé sont de sexe différent, et surtout quand l'influencé est une femme : c'est l'amour. Il y a de l'amour chez Mme P..., il y en a chez Suzanne V..., il y en a chez Mme de Monté (1). Quand ce n'est pas l'amour, d'autres sentiments peuvent favoriser l'influence : le désir respectueux d'être remarqué par un supérieur.

Le sujet se représente d'abord son futur influenceur dont le prestige ou l'autorité l'impressionnent le regardant, le suivant des yeux, lui adressant quelques mots, quelques paroles de félicitations ou de blâme auxquelles il répond ; mais, le désir d'être dominé aidant, il finit par croire à la réalité de ces conversations.

D'autres fois, c'est par l'intimidation que commence l'influence. Le sujet peut se sentir intimidé, gêné, dominé en présence de son futur influenceur et, lorsqu'il pense à lui, quand l'influenceur n'est pas présent, il éprouve les mêmes sentiments à l'état plus faible ; de là à lui attribuer une influence, il n'y a qu'un pas pour un sujet qui éprouve un besoin ou une crainte de domination. C'est par le respect et par la crainte qu'a commencé l'influence éprouvée par Perrot et Gay à l'égard de leur contremaître.

Mais d'autres fois aussi, l'hallucination psychique peut émerger du subconscient tout en se rattachant aux sentiments d'influence. Enfin, les choses peuvent commencer et s'étendre par de simples interprétations comme il est arrivé chez Mme P...

Dans tous ces cas, ce n'est pas d'un automatisme primitif que vient le sentiment d'influence ; nous nous sommes déjà expliqué sur ce point.

Ajoutons qu'il existe des cas d'influence sans hallucinations psychiques, et, dans ces cas, le prestige de l'influenceur, la crainte ou le désir d'être dominé qu'il inspire suffisent pour engendrer les sentiments d'influence.

* * *

Citons encore un cas clinique correspondant à la troisième catégorie que nous avons admise et définie : celle des psychoses d'influence où les malades tout en présentant bien des caractères analogues aux précédents font penser aux psychoses paranoïdes

(1) Il y a aussi chez les trois femmes l'illusion érotomaniaque d'être aimées qui favorise l'idée d'influence plus encore que l'amour. Nous revenons sur la question dans le premier chapitre de la quatrième partie.

par leur détachement du réel et l'inconstance ou la fantaisie de leur logique.

Marthe avait la quarantaine quand elle a commencé à être influencée et à se désintéresser de l'ambiance et, bien qu'elle ne soit pas loquace, on peut obtenir sans peine les détails d'un délire d'influence qui s'est développé dans sa vie intérieure. Elle a commencé par entendre une voix d'homme lui parler dans la tête ou se réaliser sous forme de paroles muettes dans ses organes phonateurs comme si un étranger parlait à sa place ; elle y a répondu par « des paroles muettes ». La voix parle de toutes sortes de choses, de son passé, de ses souvenirs, elle ignore comment la voix peut savoir tout cela ; ce doit être, dit-elle, par transmission de pensée ; c'est la voix d'Ernest, un amoureux qu'elle a connu avant la guerre de 1914, où il fut tué. La voix dit que c'est lui qui parle et Marthe l'avait d'ailleurs dès le premier jour soupçonnée d'être la voix d'Ernest.

Ce dernier est très amoureux : par la pensée il envoie des sensations génitales, il se manifeste non seulement par sa voix mais par des odeurs et de légères piqûres préalables. La voix est tantôt méchante, tantôt dure et presque toujours pleine d'amour ; souvent s'y joignent celle du mari de Marthe et celle de sa sœur. Ces voix sont nettes, mais elles restent toujours dans la tête sous forme d'hallucinations pseudo-auditives verbales, la malade ne les extériorise pas ; quand elle leur répond, c'est tantôt par la pensée sous forme psychomotrice et tantôt à haute voix. Elles lui disent que son mari n'est pas son mari, mais celui de sa sœur, qu'elle est libre et pourrait épouser Ernest ; elles la tutoient ; Marthe se demande si ce n'est pas toujours Ernest qui s'exprime par elles ; il la surveille, la garde, la dirige, il lui donne des ordres sous le nom d'Ernest avec la voix qu'il avait ; mais quand les voix changent de ton et de timbre, elle pense qu'Ernest se transforme. Cette influence s'est développée grâce à la séparation qui peu à peu s'est faite entre Marthe et la vie. Aujourd'hui, les voix intérieures (des voix, dit-elle, comme quand on pense, et qui ne ressemblent pas à la voix de la conversation) parlent sans cesse à Marthe ; Ernest lui a appris que ses parents ne sont pas ses parents, qu'elle descend d'une famille illustre, qu'elle est destinée à jouer un grand rôle dans le monde, et tout ce délire a crû dans la mesure où Marthe, toujours portée à la rêverie autistique, s'est isolée de l'ambiance.

II

L'influence, que Ceillier définit très bien une possession spirituelle, est déjà, à certains égards, une possession matérielle par les arrêts de mouvements et impulsions motrices que le malade attribue à une volonté étrangère et surtout par les hallucinations psychomotrices verbales qui supposent une participation discrète ou avérée des organes phonateurs occupés par l'influenceur. Dans la mesure où le délire et le sentiment d'influence s'intensifient et s'étendent au corps, la possession spirituelle devient de la possession corporelle et l'influencé devient un possédé. Il ne s'agit pas plus que dans l'influence spirituelle d'un automatisme primitif qui se cherche un auteur et qui ferait des possédés quelque chose comme ces personnages de Pirandello qui sont à la recherche d'un dramaturge ! Il ne s'agit pas plus que tout à l'heure de faire appel à de prétendus sentiments d'emprise pour expliquer le délire de possession qui n'en serait que le développement organique ; nous avons dit, une fois pour toutes, que ces sentiments étaient des délires ; nous avons dit pourquoi ils nous apparaissaient comme tels, nous n'y revenons pas.

Pour nous, la pathogénie de la possession est la même que celle de l'influence dont elle n'est que la manifestation somatique et dans certains cas, comme le second acte, les malades ayant passé de l'influence à la possession. Même si la possession est limitée à un organe et à plus forte raison si elle se généralise, elle traduit une sorte de dédoublement et si le malade résiste comme il arrive dans les cas de démonopathie, il y a comme une lutte entre la personnalité ancienne et la personnalité du possesseur. La même dualité qui se manifeste dans la possession spirituelle, se manifeste dans la possession organique et s'y marque beaucoup plus. Les cas de paranoïa d'influence, sous la forme de possession diabolique, sont devenus très rares en France à cause des progrès de la culture et de l'esprit critique. Un missionnaire qui croyait à la possession diabolique me disait, il y a quelques années, un jour où je m'informais près de lui de ce qui se passait aux colonies, dans cet ordre de faits : « Je dois dire que les délires de possession diabolique, devenus fort rares en France, sont encore très nombreux parmi les indigènes de plusieurs de nos colonies ; Satan n'est pas tout à fait vaincu, mais il recule et c'est déjà beaucoup. »

Toutefois si on prend le mot de possession diabolique au sens large en désignant sous ce nom toutes les possessions que

les malades peuvent attribuer à de mauvais esprits, on rencontre encore des cas de possession diabolique, et si l'on élargit de même le terme de possession divine en désignant ainsi toutes les possessions que les malades attribuent à de bons esprits, on rencontre encore des cas de possession divine. Séglas a donné dans ses leçons cliniques un cas de théomanie, celui de Mme P..., et un cas de démonomanie, celui de Mme R..., qui par leurs caractères cliniques et psychologiques sont bien des cas de possession divine et diabolique au sens large du mot et il a présenté ces cas dans d'admirables observations auxquelles je renvoie le lecteur (*Les persécutés possédés*). Il serait particulièrement intéressant pour le médecin d'avoir affaire à des malades qui arrivent à la possession divine ou démoniaque en divinisant ou en diabolisant, c'est-à-dire en supranaturalisant, comme le font tous les influencés, des êtres humains qui d'influenceurs deviendraient possesseurs grâce au pouvoir dont leur supranaturalisation les aurait dotés.

Il y a des cas de ce genre, mais plus souvent peut-être les possesseurs sont des esprits bons ou méchants qui n'ont pas besoin d'être supranaturalisés parce qu'ils sont surnaturels. L'expérience du malade qui les connaît comme tels ne les crée pas ; il se borne à les subir.

Moins favorisé que Séglas, je n'ai qu'un cas de possession diabolique à présenter ici et je n'ai aucun cas de possession divine, en dépit des recherches que j'ai faites pour en trouver.

Voici le cas de possession diabolique que je dois à l'obligeance de mon ancien élève et ami, le Dr André Ombredane, actuellement professeur à la Faculté des Lettres de Rio de Janeiro.

On vaudra bien remarquer combien ce cas diffère de celui d'Hirson malgré des ressemblances manifestes. Hirson est un paranoïaque vrai, un messie, qui loge deux diables, qui connaît leurs mouvements en interprétant ses sensations internes, qui cause avec eux par hallucinations psychiques, mais qui n'est pas possédé dans sa volonté et ses mouvements.

Mme Bouche, la malade, est habitée par deux diables, et elle est possédée puisqu'ils font mouvoir sa langue malgré elle, gouvernent ses mouvements, les provoquent et les arrêtent.

Mme Bouche fait un délire de possession et d'influence ; les bonnes influences sont représentées par un fakir et les mauvaises, la possession, par deux démons, qui portent les noms très parisiens de Myrto et de Bistro. Elle a été à la foire de son quartier prendre « une consultation » chez un fakir, qui lui a offert un verre de liqueur ; elle l'a revu plusieurs fois et très vite elle l'a

aimé « en tout bien tout honneur », dit-elle ; c'a été presque le coup de foudre avec les symptômes habituels du délire d'influence associés à l'amour. Mme Bouche suivait partout son fakir, elle s'arrangeait pour être toujours présente dans les maisons où il opérait et ne se rassasiait pas de le voir et de l'entendre. Le fakir était « psychologue » et lui parlait non seulement de près mais de loin, par transmission de pensée, dès qu'elle pensait à lui ; c'était comme le téléphone ; il arrivait même au fakir d'envoyer spontanément à Mme Bouche des pensées parlées, par voie intérieure (hallucination psychomotrice). Mme Bouche l'a suivi de foire en foire, estimant qu'il y avait du mystère en lui, et même quelque chose de sacré. Elle n'a pas été prise de doutes quand le beau fakir lui a dit, oralement cette fois, qu'elle devrait lui payer un costume : « Vous devriez me payer ce beau costume, lui disait-il, ça vous servirait. » Le fakir ne se bornait pas à diriger sa pensée, il la suggérait, il la volait même. Il n'était pas toujours bienveillant et c'est à son influence qu'elle attribue les troubles de la sensibilité générale qu'elle ressent et la douleur qu'elle éprouve dans la colonne vertébrale. Elle sait cependant qu'il l'aime ; il le lui répète souvent par transmission.

En même temps, deux personnages invisibles, Myrto et Bistro, rivaux du fakir près de Mme Bouche et plus amoureux que lui ou plus pervers, témoignent leur affection d'une manière particulièrement sensible. « Nous voulons, lui disent-ils, par hallucination psychique auditive, nous voulons faire de toi une décochon. » Ce sont eux qui ont trouvé ce joli mot, Mme Bouche ne l'a connu que par eux. Ils la torturent dans ses reins, qu'elle ne peut courber sans souffrir, dans ses oreilles où elle a des sensations étranges et d'où viennent des voix intérieures qui, dit-elle, s'accompagnent quelquefois d'autres voix intérieures « qui partent du gosier ». Ils appuient sur le foie et sur l'estomac et lui font tourner le fronton ; c'est ainsi qu'elle appelle son cerveau. Ce sont des esprits méchants que MM. Bistro et Myrto ; les deux mauvais drôles habitent le corps de Mme Bouche. Bistro est habituellement logé dans le nez, et Myrto dans l'estomac. C'est de là qu'ils envoient au « gosier » des voix intérieures ; ils sont agressifs, injurieux, mais ils ne tiennent pas absolument à être pris au sérieux, car « de temps en temps, ils l'informent qu'ils se moquent d'elle, que tout cela c'est de la blague « du rifoutin. » Ils ne cachent pas non plus qu'ils voudraient faire l'amour avec Mme Bouche et ils le font la nuit, en se glissant en elle. Mme Bouche choisit son moment, se lève, prend une injection très froide et les arrose d'abondance, mais ils recommencent de plus belle un instant

après et Mme Bouche donne sur leurs faits et gestes et sur le détail de leurs opérations combinées des indications qu'on ne peut reproduire ici.

Elle attribue aux deux suppôts de Satan ses sensations génitales ; c'est le cas de toutes les possédées, ce sont elles qui ont fait au diable sa réputation de coureur de filles et de violeur qui concorde d'ailleurs avec tout ce qu'on sait de ce triste sire. On ne prête qu'aux riches. Mme Bouche attribue à Myrto et à Bistro ses sensations génitales, ses douleurs névralgiques, ses hallucinations psychiques auditives, ses hallucinations psychomotrices, elle les sent qui font mouvoir sa langue malgré elle ; elle comprend tout ce qu'ils lui font dire : des choses secrètes et bien souvent pénibles pour elle. Elle accuse des mouvements commandés, des barrages également imposés de sa volonté où les deux vauriens sont pour beaucoup ; elle n'a pas d'hallucinations visuelles, oniriques ou autres. Il semble que le délire soit systématisé, d'une part, dans le sens de l'érotomanie et de l'amour chaste, et de l'autre, dans le sens de l'érotisme. Le fakir et les deux polissons correspondent à deux aspects de la sensibilité de la malade, l'influence servant de mécanisme à son érotomanie, l'influence et la possession à son érotisme.

J'ai dit que Myrto et Bistro ont leur siège habituel, l'un dans le nez, l'autre dans l'estomac ; Mme Bouche converse avec eux par voix intérieure, de la même façon qu'ils parlent eux-mêmes avec elle, souvent elle leur parle spontanément, d'autres fois elle leur répond et c'est toujours « par le gosier », dit-elle.

J'ignore comment elle est arrivée à faire ces localisations dans le nez et dans l'estomac. En la comparant à d'autres malades, je suppose qu'elle utilise pour cela ses sensations respiratoires, nasales et thoraciques ; chez d'autres sujets, on voit des localisations plus étranges : on leur parle dans leur ventre, dans leurs pieds ; ils font leurs localisations psychomotrices verbales dans les organes qui, pour une raison ou pour une autre, ont attiré le plus leur attention. Mme Bouche a connu des localisations de ce genre puisque Myrto et Bistro ne se bornent pas à vivre dans l'estomac et le nez, mais vont se nicher où l'on sait, pour, sans cesser de lui parler par voix intérieure, lui donner des désirs et tâcher de les satisfaire.

Ainsi, influencés et possédés peuvent être appelés des supranaturalisateurs, et ils supranaturalisent en effet influenceurs et possesseurs à moins que ce ne soient déjà des êtres surnaturels, je veux dire des dieux ou des démons, auquel cas les malades

font un délire qui confirme et développe, parfois avec fantaisie, ce qu'ils savent, par la tradition, de ces démons ou de ces dieux.

Il n'est pas jusqu'au malade lui-même qui dans les délires d'influence et de possession ne se supranaturalise en supranaturalisant les autres. Non seulement il reçoit les messages muets et les comprend, mais il en envoie qui sont compris et qui parviennent à leur adresse dans des conditions vraiment surnaturelles. Il n'a pas toujours besoin de paroles muettes pour causer avec son influenceur ; il cause souvent par intuition, et sait ce qu'on va lui dire, avant que les formules verbales lui soient données. Tout de même qu'influenceur et possesseur devinent sa pensée et souvent pénètrent le secret de sa conscience, il devine leur pensée et pénètre dans leur conscience. Il se débrouille sans peine avec ces êtres surnaturels sortis de son cerveau et, tandis que, par les termes de spiritisme, de magnétisme, de télépathie, de transmission, il s'explique plus ou moins leur action, il s'élève jusqu'à eux par une sorte de nécessité logique, affective et pratique qui le fait participer aux dons qu'il leur attribue (1).

Est-il possible d'ailleurs qu'un sujet entre en communication avec le Surnaturel sans être supranaturalisé lui-même par le don de communication qui lui est accordé ?

(1) Voir le cas rapporté par Ceillier, *Bulletin de la Société de Médecine mentale*, 1922, p. 106.

CHAPITRE IV

LE SURNATUREL ET LES DIEUX DANS LA PARANOÏA HALLUCINATOIRE

Pour étudier le Surnaturel dans la paranoïa hallucinatoire, on peut s'inspirer du plan qui a été suivi pour l'étude du Surnaturel dans la paranoïa d'influence, mais on ne devra pas oublier que les deux psychoses, quelque parallèles qu'elles soient à certains égards, présentent dans leur contenu, dans leur mécanisme, et dans leur conditionnement mental un certain nombre de différences caractéristiques.

La principale est que la paranoïa d'influence comporte une atteinte plus ou moins profonde de la volonté, que le malade exprime dans son délire par l'idée d'une initiative étrangère qui diminue la sienne, par l'idée d'une personne invisible qui le regarde, le surveille, l'espionne, le pénètre, le possède spirituellement et par d'autres symptômes décrits dans le chapitre précédent. Ces idées délirantes se réalisent par des attitudes et des croyances secondaires qui ont donné lieu, selon nous, à la conception des sentiments primitifs d'emprise.

La paranoïa hallucinatoire, avec ses idées de persécution, se réalise en général sur le plan extérieur et social, et les idées délirantes se développent, pour la plupart, sur ce plan ; c'est l'honneur du malade, sa fortune, sa situation, son crédit, sa considération qui sont en jeu, et ces idées, avec les ruminations qui les accompagnent, donnent naissance, dans les conditions que nous avons dites, à ces hallucinations-délires psychosensorielles que nous avons, avec Janet, assimilées à des croyances.

Ces différences de plan correspondent à des différences de caractère. Les futurs paranoïaques hallucinés vivent surtout d'une vie extérieure et sociale. Les futurs paranoïaques influencés vivent d'une vie plus intime, réserves faites, comme toujours, sur les cas exceptionnels et les cas mixtes ; les malades sont atteints sur les points les plus sensibles et les plus vulnérables de leur mentalité, la volonté pour les seconds, et, pour les premiers, l'amour-

propre, le souci de leur réputation, l'égoïsme sous sa forme sociale. Séglas, à qui j'ai demandé, il y a quelques années, quelle était, d'après lui, la différence des mentalités du paranoïaque influencé et du paranoïaque halluciné, m'a répondu dans le sens que j'indique. La conséquence de cette différence, c'est que, dans la paranoïa hallucinatoire, le malade va être un assiégé suivant la terminologie que l'Église avait adoptée pour les démoniaques, tandis que dans la paranoïa d'influence et, à plus forte raison dans la possession, il est occupé, suivant la même terminologie.

Une autre différence, qui n'est pas sans rapport avec la précédente, tient aux causes de ces deux affections. Ces causes ne sont pas les mêmes ; c'est le plus souvent l'érotomanie, l'amour souhaité, l'amour espéré, l'amour refoulé, l'amour insatisfait, le respect du prestige sous toutes ses formes qui porte l'influencé vers l'influenceur tandis que les conflits et les échecs de la vie sociale ou familiale sont parmi les causes de la paranoïa hallucinatoire, et, quand la cause est d'ordre sexuel, ce qui arrive assez souvent, c'est par des conflits qu'elle se manifeste, c'est-à-dire par des idées de jalousie, des soupçons d'infidélité, etc.

J'ai trop nettement pris parti dans le second chapitre de la première partie contre les théories qui veulent faire sortir la paranoïa hallucinatoire de l'automatisme des centres psychosensoriels, pour avoir besoin de revenir sur cette question.

L'automatisme, ou plutôt les explications qui invoquent un automatisme initial, me paraissent aussi inacceptables pour la paranoïa hallucinatoire que pour la paranoïa d'influence.

D'autre part, tandis que tous les aliénistes sont d'accord pour reconnaître le rôle de l'hérédité dans la paranoïa vraie, et le caractère constitutionnel de l'affection, les auteurs qui ont admis la paranoïa hallucinatoire comme une réalité clinique sont d'accord pour estimer qu'il n'y a pas, en général, de prédisposition héréditaire.

Magnan (A, 39), qui appelle « délire chronique » la paranoïa hallucinatoire, écrivait avec Sérieux : « La maladie frappe des sujets le plus souvent indemnes de tares héréditaires, n'ayant jusqu'alors présenté aucune anomalie intellectuelle ou morale. »

Sérieux, quand il a écrit avec Capgras sa monographie de la psychose hallucinatoire systématique (277), qui est notre paranoïa hallucinatoire, n'a fait aucune allusion ni à l'hérédité ni aux prédispositions personnelles. Moi-même, dans les cas de paranoïa hallucinatoire que je rapporte et commente, n'ai trouvé de prédisposition que dans la première observation. Dans la seconde observation le malade a été considéré comme exempt de toute tare héré-

ditaire ou personnelle jusqu'à l'écllosion de sa maladie ; il en est de même de la malade qui fait l'objet de la troisième observation.

Il faut bien cependant qu'il y ait des prédispositions, puisque devant un insuccès social, familial ou autre, la plupart des hommes ne font pas de paranoïa hallucinatoire et que les sujets qui font de la paranoïa hallucinatoire débute quelquefois par des idées de grandeur au lieu de débute par des idées de persécution (1).

La vérité, à notre avis, c'est qu'il y a des paranoïas hallucinatoires où l'on peut distinguer quelques prédispositions avant l'écllosion de la maladie et d'autres, les plus nombreuses de beaucoup, où les prédispositions restent latentes jusqu'à cette écllosion, et, dans ce second groupe, d'ailleurs, nous introduirons une division qui nous permettra d'en ajouter une troisième.

Nous pensons en effet qu'on peut reconnaître trois groupes dans la paranoïa hallucinatoire ; d'abord un groupe qui se rapproche de la paranoïa vraie avec une altération très légère de l'unité personnelle, de la cohérence et un contact étroit avec la réalité, c'est celui des sujets chez lesquels on distingue quelques prédispositions.

Dans un second groupe j'ai classé les paranoïas hallucinatoires où l'hérédité ne nous apprend rien, où la constitution, jusque-là latente, ne se révèle qu'avec la psychose et où la systématisation et l'unité, tout en étant marquées, restent manifestement inférieures à la systématisation et à l'unité des paranoïas vraies, le contact avec le réel et la logique étant encore établi mais d'une façon moins stricte que dans le groupe précédent.

On peut enfin ranger, dans un troisième groupe, les paranoïas hallucinatoires où la faiblesse de la systématisation et la diminution du contact avec la réalité nous ouvrent un jour sur un groupe voisin et, d'une façon plus ou moins précise, font penser aux psychoses paranoïdes.

La grosse question est, pour nous, de savoir pourquoi le paranoïaque halluciné fabrique des êtres surnaturels, car il en fabrique, et le fait que nous avons étudié cette question à propos de la paranoïa d'influence ne doit pas nous dispenser d'y revenir, étant donné l'importance qu'elle a pour nous et les différences des deux psychoses.

(1) Il y a chez beaucoup d'auteurs contemporains une tendance à considérer que la maladie débute toujours par une période de persécution qui peut quelquefois être extrêmement brève, mais dans ce cas encore la différence des constitutions se traduirait par la brièveté ou la longueur de la période de persécution.

Les futurs paranoïaques hallucinés traversent en général une période d'incubation qui peut durer de quelques semaines à deux ou trois ans. Ce sont des périodes de méfiance, de craintes et de doutes ; mais, dans la période d'incubation, le malade n'a pas été, comme le remarquent Sérieux et Capgras, sans avoir le sentiment que quelque chose de nouveau et d'étrange se passait en lui ; il a senti la différence de sa mentalité actuelle, faite de méfiance, et de sa mentalité antérieure ; il a pris conscience du changement opéré autour de lui dans les choses, dans les hommes et en lui-même ; il a l'impression que le mystère est entré dans sa vie et c'est alors qu'il incrimine plus volontiers que des individus, les sociétés secrètes, les groupes, les associations parce qu'il y a plus de mystère dans les collectivités, surtout quand elles sont secrètes, que chez les individus ; ce sont les Juifs, les communistes, les jésuites, les francs-maçons, les magnétiseurs, les spirites qui lui en veulent, de telle sorte qu'il a déjà attribué à des ennemis des pouvoirs occultes lorsque le délire apparaît et que les hallucinations viennent, par leur contenu et par les dons qu'elles supposent chez les persécuteurs, opérer une véritable supranaturalisation.

Voici d'ailleurs une petite statistique sur le choix des persécuteurs et les raisons manifestes de ce choix, avant l'apparition des hallucinations.

Dans dix cas, pris au hasard, deux persécuteurs seulement étaient des individus ; l'un était médecin électricien, l'autre ingénieur électricien ; tous les deux, manifestement choisis parce que les malades attribuaient à l'électricité des propriétés secrètes, et aux deux opérateurs une science mystérieuse.

Sur les huit autres, cinq ont incriminé par leurs interprétations des sociétés secrètes ou des groupes mystérieux ; un groupe de femmes syphilitiques soutenues par les mauvais esprits, une société de francs-maçons, une famille endoctrinée par un communiste, un groupe composé d'une mère, d'un fils, de leur bonne et de leur propriétaire, « tous particulièrement au courant des procédés du magnétisme », une association de Juifs ; parmi les trois autres dont on va lire l'observation détaillée, une femme était persécutée par un diable amoureux qui s'était révélé dans un groupe spirite, une autre femme par des voisins mal définis, qui la calomniaient ; un homme par une bande d'envoûteurs dirigés par un occultiste.

Le lecteur jugera lui-même dans quelle mesure les trois observations qui vont suivre confirment nos affirmations.

Le délire et les hallucinations où il se concrétise ne naissent

donc pas sur un terrain vierge ; non seulement les hallucinations confirment le délire mais elles trouvent le malade préparé à ne pas être choqué par ce qu'elles auraient d'insolite pour un esprit sain.

Le fait admis par nous que ce sont des croyances et des croyances délirantes, c'est-à-dire sorties du délire, nous explique la facilité avec laquelle elles sont acceptées. En réalité même, il n'y a pas deux termes : hallucination et délire, il n'y en a qu'un, c'est le délire avec ces moments de croyance réalisatrice que sont les hallucinations.

Les choses se passent de la même manière que dans la paranoïa d'influence. La croyance hallucinatoire se produit suivant la genèse indiquée par Janet, mais ce n'est pas plus que la croyance des hallucinations psychiques une croyance active, où la volonté de croire a sa place. C'est une croyance passive, au contraire, qui s'impose et qui suppose une diminution de la vigilance, l'affaiblissement des fonctions de contrôle.

L'hallucination se présente ainsi comme une croyance sur laquelle la pensée claire du malade peut hésiter encore, mais qui finit par se réaliser parce qu'elle est d'accord avec ses tendances affectives.

Les caractères surnaturels de l'hallucination psychosensorielle délirante ont la même origine et les mêmes causes que les caractères surnaturels de l'hallucination psychique. Le sujet, dirai-je, en m'excusant de me répéter peut éprouver partout cette croyance, attribuer à ses persécuteurs l'omniprésence, l'omniscience, la connaissance de ses sentiments intimes, — et dans l'espèce, leur divulgation. Son persécuteur le suit partout ; si le malade part, en se cachant, pour Nancy ou pour Lyon après avoir fait tout le possible pour que nul ne connaisse son départ de Paris, s'il prend un hôtel au hasard pour éviter qu'on le suive, il risque de trouver ses persécuteurs installés dans la chambre qu'il a prise également au hasard et il est obligé de conclure que ses persécuteurs sont avant lui à Nancy ou à Lyon, ce qui est bien la preuve qu'ils ont le don de divination ou celui d'ubiquité. Ses persécuteurs connaissent toute sa vie, lui rappellent tous les souvenirs qui le gênent, proclament à haute voix des fautes que le malade croyait oubliées ou inconnues. Ses persécuteurs ont tous les pouvoirs, ils peuvent entrer dans les chambres closes, parler à travers les murs, savoir ce que le malade pense ; s'ils entrent en conversation avec lui, le malade leur répond en supposant qu'ils sont quelque part dans le voisinage ou dans la pièce mais sachant le plus sou-

vent qu'ils sont invisibles. Et je demande qu'est-ce qu'un être qui peut être partout, qui sait tout, qui a des pouvoirs surhumains et qui est invisible ? Si ce n'est pas un être surnaturel, c'est un être qui a reçu des dons surnaturels et c'est la même chose. A la vérité il n'est pas partout, il ne sait pas tout, il ne peut pas tout. Comme les influenceurs des malades précédents, ce n'est que vis-à-vis du malade qu'il possède ces qualités et le malade ne se demande pas s'il les possède vis-à-vis d'autres sujets. Il n'y a pas à chercher par quelle coïncidence favorable le délire rencontre des mécanismes hallucinatoires qui le supranaturalisent. En réalité l'hallucination se borne à concrétiser et à objectiver les caractères de la pensée délirante. L'ubiquité des persécuteurs, c'est l'ubiquité de la pensée qui peut se produire partout ; leur omniscience, c'est celle de la pensée dans ses rapports avec elle-même ; leur toute-puissance, c'est la toute-puissance de la pensée à leur prêter des modes d'action. L'accès de croyance, que nous appelons hallucination, confirme et objective tout cela, et continue le délire dans cette objectivation.

La paranoïa d'influence ne se bornait pas à supranaturaliser l'influenceur, mais, par une sorte de choc en retour, elle supranaturalisait le malade lui-même. Il en est de même pour la paranoïa hallucinatoire. Comme la paranoïa d'influence, elle supranaturalise les malades qui vivent avec des êtres qu'ils ont supranaturalisés et qui, dans leurs rapports avec ces êtres finissent par participer de leurs pouvoirs. Nous retrouverons marquée dans les réactions de défense cette supranaturalisation.

Nous touchons à peine au Surnaturel dans la mélancolie et l'excitation maniaque ; nous y sommes en plein avec les paranoïas messianiques. Or les paranoïaques influencés et hallucinés supranaturalisent leur influenceur, leur persécuteur et leur protecteur, sans parler d'eux-mêmes, qu'ils supranaturalisent secondairement.

Le fait capital c'est que ces divers malades supranaturalisent soit leur personnalité intégrale comme les messies, soit une partie de leur personnalité qui s'est séparée d'eux-mêmes sous forme d'êtres individuels ou de collectivités. Ce n'est donc jamais qu'eux-mêmes qu'ils supranaturalisent par les mécanismes hallucinatoires qui viennent d'être indiqués.

Il ne faudrait pas cependant qu'à considérer l'hallucination comme la forme concrète du délire, on arrivât à méconnaître l'importance de son rôle. Elle est instructive pour le malade quand elle rappelle des faits qu'il croyait avoir oubliés, quand elle

présente comme réalisés des faits désirés ou redoutés qu'il imaginait à peine, quand elle lui fait voir et entendre des êtres disparus, etc. Sans être créatrice au sens strict du mot, elle peut s'inspirer dans son contenu, non seulement de souvenirs tombés dans l'inconscient, mais d'espérances, de désirs et de craintes inavouées, et donner ainsi au malade l'illusion qu'elle est génératrice de vérités. Chez presque tous nos messies, nous avons pu signaler des hallucinations psychosensorielles ou psychiques qui toutes préparées qu'elles aient été par le délire et toutes rares qu'elles soient n'en ont pas moins constitué des manières de faits nouveaux qui ont permis de prétendus avertissements célestes et de prétendues révélations sous la forme la plus objective.

Seule Mme Raube n'a pas eu d'hallucinations, mais le songe qu'elle a fait a été une manière d'hallucination pleine de sens.

Il serait exagéré de dire que dans les psychoses hallucinatoires et dans les psychoses d'influence, le Surnaturel nous est déjà donné dès la première période du délire ; le fait d'être sensible au prestige d'un influenceur ou de sentir rôder autour de soi l'hostilité générale ou l'hostilité d'un seul n'implique encore aucun élément surnaturel ; tout au plus pourrait-on dire, comme nous l'avons fait, que dans la paranoïa hallucinatoire le malade est déjà, pendant l'incubation, porté à voir du mystère dans ses relations avec les autres hommes ou avec lui-même. Mais tout cela n'est pas encore le Surnaturel. Il ne fait son entrée effective qu'avec les hallucinations qui donnent aux influenceurs ainsi qu'aux persécuteurs, toutes les qualités formelles dont nous avons parlé et par lesquelles les hallucinations considérées comme faits d'expérience favorisent singulièrement l'extension et le développement du délire.

L'attitude du malade vis-à-vis de ses hallucinations et des caractères que nous appelons surnaturels dépend, pour une certaine part, de son intelligence et de sa culture. Quand il tend à rationaliser ses hallucinations, il parle de téléphone secret, de porte-voix dissimulés dans les murs, d'appareils de physique acoustique, etc.

Quand c'est un simple et un ignorant, il parle de magie, de sorcellerie, d'envoûtement ; mais quelle que soit l'explication qu'il se donne à lui-même, il n'en a pas moins créé un Surnaturel objectif réalisé par supranaturalisation dans des êtres suprahumains, bons ou méchants qui l'accablent d'injures et de sévices et contre lesquels des protecteurs suprahumains le défendront plus tard. C'est ce Surnaturel que nous étudions et le nom que lui donne le malade n'importe pas.

*
* *

Je veux dire, avant de passer aux exemples cliniques, que le sentiment de dédoublement qui accompagne les délires d'influence se trouve moins marqué dans les délires de la paranoïa hallucinatoire. Séglas signale très justement ces sentiments de dédoublement dans leurs degrés différents, mais il explique leur différence par le fait que les sensations musculaires jouent dans le sentiment général de la personnalité un rôle beaucoup plus considérable que les sensations d'ordre sensoriel. Ce serait pour cette raison que les paranoïaques d'influence présenteraient des troubles plus marqués de la personnalité que les persécutés sensoriels. Comme le dit très justement Lagache (95) l'idée ne semble pas lui être venue que l'ordre des faits pouvait être inverse et que la nature des hallucinations pourrait être considérée « non comme la cause », mais comme l'expression de ce qu'il désigne sous le nom de « dédoublement de la personnalité ». De plus en plus, d'ailleurs, comme le remarque Lagache, après 1900 et surtout 1910, Séglas s'est approché de cette conception ; de plus en plus, il lui est apparu que ce n'est pas la personnalité qui est dédoublée parce que le malade a des hallucinations psychomotrices, mais que le malade a des hallucinations psychomotrices parce que sa personnalité est dédoublée.

Je ne m'arrête pas sur l'écho de la pensée qui, dans l'ordre psychosensoriel, a le même rôle que dans l'ordre psychique et m'a paru relever des mêmes explications.

Voici maintenant trois observations avec commentaires, trois observations destinées à illustrer les trois groupes de la paranoïa hallucinatoire que nous avons distingués.

Dans le premier groupe de paranoïa hallucinatoire, je n'admets que des sujets qui, pour des raisons que j'ai dites, se rapprochent plus ou moins des paranoïaques vrais et s'apparentent à eux ; ce qu'on y trouve, ce sont des malades dont le délire — en y comprenant la période prodromique — peut révéler des prédispositions.

L'observation qui suit a le grand intérêt de nous montrer comment une démoniaque fabrique la psychologie d'un diable en partant de la sienne propre, pour lui prêter tous les désirs et tous les instincts auxquels elle ne veut pas succomber mais qui la tentent, et dont le diable se servira pour la tenter. Le diable est pour elle l'objectivation de ses tentations.

C'est une Grecque de Smyrne que j'ai suivie pendant six ans tandis que Mlle le Dr Tobolowska l'observait de son côté, et c'est le résumé de nos observations et de nos interprétations que

je donne ici après l'avoir soumis à ma très distinguée collaboratrice. La malade, que je n'avais jamais vue auparavant, a fait le 12 mars 1906 une entrée sensationnelle dans mon laboratoire de Sainte-Anne. Sans m'adresser d'abord la parole, sans se présenter elle commença : « Il est sur moi, il boit mon sang, il me mord les seins, il m'insulte, il me dit qu'il ne veut pas venir parce qu'il pense que vous le ferez partir. » Comme elle parle un étrange sabir dont je saisis difficilement le sens, elle juge bon d'ajouter comme une excuse : « Je suis Grecque, Grecque d'Asie, je m'appelle Ariane. » Je la considère, c'est une femme de taille moyenne, forte, brune, paraissant la cinquantaine et promenant sur moi des yeux gris effarés. Je la laisse parler tant qu'elle veut ; les jours suivants je la questionne ; je la revois à Sainte-Anne où elle vient à la consultation, puis chez elle, puis chez moi, tandis que Mlle le Dr Tobolowska la visite et la reçoit souvent. Nous avons ainsi toute son histoire et celle du diable qui, depuis longtemps, n'en font qu'une.

Ariane a eu une éducation très religieuse où les légendes pieuses ont tenu la principale place ; son grand-père Thémistocle, prêtre orthodoxe, fut tué en 1824 pendant la guerre gréco-turque qu'Ariane appelle la guerre sainte. Elle a été bercée au souvenir de cette guerre et du héros Thémistocle qui se battait en brave et elle a appris, toute petite, que si les Turcs ont été battus, c'est parce qu'ils adoraient un faux prophète, tandis que la Grèce a été victorieuse par la protection de Jésus, des anges et des saints.

À cinq ans, elle savait le nom de tous les saints, dit-elle, et comme en Orient c'est l'opinion publique qui fait les saints sans qu'aucun procès de canonisation soit engagé devant qui que ce soit, le nombre en est très considérable. Elle cite parmi ses préférés saint Georges de Cappadoce, le saint guerrier, sainte Philomèle, la princesse qui osa résister à Maxence ; elle parle de beaucoup d'autres et se montre fière d'avoir trouvé tant d'amis puissants autour de son berceau : « Ma mère, nous dit-elle, m'a toujours dit qu'il faut avoir des amis puissants parmi les saints pour être défendue contre les mauvais anges qui vivent sous terre ou dans les plaines de l'air. » La mère d'Ariane savait toutes les formules magiques qui éloignent les mauvais anges, l'efficacité de l'eau bénite, du sel, des chapelets ; même aujourd'hui Ariane ne peut parler qu'avec une reconnaissance émue de cette bonne mère qui lui révéla, avec l'existence des saints et des démons, le moyen de se rendre les uns favorables et de dominer les autres.

A l'école où on l'a mise vers l'âge de dix ans, elle est fière de n'avoir rien appris. Classée parmi les petites filles riches, elle n'était pas considérée, dit-elle, comme ayant besoin de savoir quelque chose, elle passait son temps à faire des chemises pour les pauvres : « Je n'apprenais rien, parce que j'étais riche », dit-elle avec une noble fierté ; d'ailleurs, elle n'avait de goût que pour les belles légendes pieuses et les histoires de saints, que lui contait son institutrice. Sa mère venait à la rescousse et la fillette vécut ainsi jusqu'à l'âge de dix-huit ans dans un monde de démons et de dieux où il lui paraissait tout naturel de vivre.

Nous n'avons pas trouvé dans son hérité de tares qui puissent nous intéresser, mais nous connaissons mal cette hérité dont Ariane ne peut nous dire grand-chose. Personnellement elle incline à une certaine méfiance et la laisse deviner quelquefois.

Les dieux et les démons n'étaient pas visibles dans l'état de veille, elle les vit dans ses rêves, dans ses visions du demi-sommeil, dans celles qui précèdent le sommeil, dans celles qui le suivent, et elle prit l'habitude de chercher rétrospectivement dans ses visions des annonces heureuses ou tristes, confirmées, dit-elle, par tous les incidents de sa vie.

Son père étant mort après s'être ruiné dans des spéculations malheureuses, Ariane fut invitée par une cousine mariée à Paris à venir vivre auprès d'elle ; mais les deux femmes ne purent s'entendre longtemps et la bonne cousine fit cadeau à Ariane d'une rente de 1.800 francs avec laquelle Ariane s'installa dans la ville de N... et y vécut longtemps. Elle eut l'occasion de s'y fiancer avec un commis-voyageur, un peu débile qui se disait libre-penseur ; mais la famille du jeune homme, qui le trouvait incapable de gagner sa vie et celle de sa femme, s'étant opposée au mariage, les fiançailles durèrent quinze ans, en tout bien tout honneur.

C'est à ce moment qu'Ariane entra, sur le conseil de sa concierge, en relation avec des groupes spirites ; elle entendit des lectures spirites dans les réunions du groupe ; elle fit tourner des tables, elle assista à l'évocation d'illustres morts qui se firent un devoir de se présenter au premier appel pour dire leurs banalités coutumières. En vain, un prêtre catholique essaya de la détourner de ces fréquentations ; elle y voyait un mystère sacré qu'elle respectait tout en se méfiant un peu. C'est sur ces entrefaites que le fiancé mourut ; elle en fit quelque désespoir et elle souffrit profondément non seulement de cette perte, mais du changement qu'elle apportait dans ses habitudes affectives. Il fallut se créer d'autres relations, elle s'en créa à sa taille ;

elle retourna surtout plus souvent chez les spirites où elle fit encore de l'évocation. Mais pendant ce temps, un événement grave se produisit dans sa vie : la ménopause avec son cortège de troubles organiques et nerveux ; et un véritable démon, celui de midi, prit insidieusement possession de sa sensibilité.

L'absence du fiancé défunt était particulièrement regrettable dans cette conjoncture ; du moins pouvait-il apporter par l'intermédiaire des tables tournantes un secours moral. Ariane demanda qu'on l'appelât pour le consulter ; il vint, et comme Ariane faisait partie du cercle évocateur, elle prit part non seulement aux demandes mais aux réponses et elle put voir combien il l'aimait encore. Il fit le bon apôtre, regretta d'avoir été libre-penseur et se déclara plus amoureux que jamais.

Comme on pouvait s'y attendre, Ariane eut une forte émotion à entendre son fiancé parler par l'intermédiaire d'une table, et cette émotion s'accrut quelques jours plus tard d'une suspicion qui bouleversait la vieille fille : « Et si ce n'était pas le fiancé qui revenait de la sorte, si c'était un mauvais ange qui prenait le nom du fiancé pour satisfaire quelque désir pervers, un diable, amoureux naturellement ! » Pendant quelques jours, Ariane ne pensait qu'à la possibilité de cette supercherie diabolique, elle dit ses doutes au groupe spirite. On décida de serrer de près le prétendu fiancé ; on l'accabla de questions, Ariane participait encore aux réponses ; et l'on peut même supposer, d'après la vivacité habituelle de ses mouvements, qu'elle y participa beaucoup. Elle avait vu juste : le diable finit par avouer son subterfuge, excusable, disait-il, à cause du grand amour qu'il portait depuis longtemps à Ariane. Elle était aimée par un diable !...

On ne peut pas dire qu'Ariane ait traversé une période d'incubation ; son éducation religieuse, la confiance des assistants dans les révélations de la table, l'expérience même à laquelle elle avait pris part, tout l'a portée à croire à l'existence d'un diable amoureux. Elle rentra chez elle pleine d'émotion et, les jours suivants, elle entendit le diable craquer dans les meubles sans toutefois l'entendre parler ; puis, elle agita des chaises sur le parquet et interpréta les bruits. Au bout de quelques jours, le diable parla par phrases courtes et il en disait de vertes et de pas mûres à la vieille fille dont les quarante-neuf printemps ne le rebutaient pas. Ce diable, Ariane ne l'a jamais vu, elle n'a connu de lui que ses contacts, ses tentatives d'amour, ses sévices et ses injures. Elle pense, d'après ses propos, que c'est un diable de seconde ou de troisième catégorie et, d'après ses expériences,

elle le juge petit et souple. Il est capable de s'enrouler autour de ses seins, il vole aussi sans doute, car elle l'entend tantôt sur l'armoire, tantôt sur le buffet, tantôt sur la cheminée, et tout cela en quelques secondes. Elle pense aussi qu'il a des pattes comme un oiseau, qu'il sautille et que ses pattes sont terminées par des griffes qu'elle a senties dans sa peau. C'est un diable dont le corps a été construit par interprétation. Il est marié, comme beaucoup de diables; il le dit, il parle sans cesse d'ailleurs, dans l'espoir d'exciter la jalousie d'Ariane, d'aller retrouver sa femme et ses enfants. Il dit dans le langage d'Ariane : « Le premier soleil qu'il fait beau je m'envole aux arbres. »

Son caractère moral a été construit de la même manière que son corps. Ariane lui attribue des sentiments qui sont en elle, ses goûts, ses tentations, dont elle le rend responsable. Le diable étant très amoureux, il fait la nuit des tentatives locales contre lesquelles Ariane se protège avec un bâton qui manque toujours le but et lui fait des bleus sur la partie interne des cuisses. Ariane est gourmande et lui aussi, il veut toujours qu'on entre chez les pâtisseries quand on se promène ensemble.

Sans être alcoolique, il aime les vins grecs et la liqueur et il pousse Ariane à boire avec lui. Je demande à Ariane comment il fait pour manger et boire. « Oh ! il se contente de peu, dit Ariane, mais il mange et boit. » Quand elle achète un gâteau elle le laisse d'abord prendre ce qu'il veut, il prend à peine quelques bribes ; de même pour boire, elle lui verse un peu de vin de Samos dans un petit verre et, mettant le verre entre elle et la fenêtre, elle croit voir que le niveau a légèrement baissé ; elle boit le reste. Enfin le diable est blasphémateur, il tient des propos horribles contre Dieu et les saints, mais il ne serait pas diable s'il n'agissait pas ainsi.

Voilà donc un diable sorti tout entier du délire d'Ariane, favorisé dans l'espèce par l'éducation d'Ariane, et caractérisé par ses tentatives d'amour. Elle l'a pris dans la tradition, mais à cela près, elle l'a conçu tel qu'il est, pas bien compliqué et à sa mesure.

J'ai dit qu'il mord et pique, mais il conseille aussi et plus souvent il insulte, et c'est surtout dans le domaine de l'ouïe qu'il exerce ses ravages. Il menace de discréditer Ariane, de ruiner son honneur chez les spirites, etc. Quand Ariane se refuse, ce qu'elle fait toujours, il l'invective et il réclame non seulement le corps mais l'âme en disant « qu'il se vengera et qu'il fera souffrir davantage la femme qu'il désire ». Quelquefois, lasse d'être aimée par un diable dont elle ne veut pas, Ariane, toujours

hantée par l'idée du mariage, fait mettre des annonces dans les journaux : « Jeune fille désire mariage ; intelligente, musicienne, bien rentée », etc. Le diable ne dit rien, bien qu'il soit au courant de l'annonce, et quand Ariane s'habille pour aller chercher ses lettres poste restante, il sait l'objet de cette sortie et l'accable des pires injures : « Vache ! putain ! salope ! » Un jour un retraité que l'annonce avait alléché et qui avait obtenu la permission de faire visite à Ariane dans son logis du boulevard Barbès est venu poser sa candidature en termes précis. Le diable écoutait sans doute, car après son départ il s'est moqué de lui : « V'là un amateur ! » disait-il, « un bel amateur ! » tandis qu'elle prenait un peu de Samos.

Ces hallucinations m'ont arrêté longtemps ; si elles avaient été psychiques, c'est-à-dire pseudo-auditives ou psychomotrices, ç'aurait été une forte présomption de paranoïa d'influence, mais elles sont non seulement objectivées mais extériorisées et, de plus, Ariane ne présente aucun phénomène psychomoteur, ni mouvements imposés ni mouvements arrêtés. Je lui ai posé des questions précises et simples qu'elle pouvait comprendre, au sujet de ses hallucinations, elle a toujours répondu qu'elles venaient du dehors et qu'elles étaient des voix vraies. Elle n'avait jamais eu l'impression que quelqu'un ou quelque chose la poussait ou l'arrêtait.

Quelques années plus tard, vers 1911, les sentiments érotiques d'Ariane se calmèrent et elle devint maternelle à l'égard de son diable ; elle s'était procuré un lit de poupée pour cet invisible ; elle le bordait le soir, le cajolait, répondant à ses propos ingénus, car le diable s'était fait enfant ; mais cette phase ne dura pas longtemps ; pendant la guerre de 1914, dans la maison de santé où elle s'était réfugiée, Ariane a fini, pour échapper à son diable, par se jeter du troisième étage et s'est tuée sur le coup, elle et son soupirant infernal.

Je dirai plus tard, dans un chapitre spécial sur le Surnaturel dans la défense des malades, comment la pauvre Ariane s'est défendue contre le diable. Je me borne, pour le moment, à joindre aux observations précédentes cette observation de persécution paranoïaque où l'on voit un diable amoureux et persécuteur sortir tout armé de la tradition, et de la psychologie de la malade. Inutile d'ajouter que, comme beaucoup de persécutés sexuels, Ariane est à la fois persécutée et flattée par les poursuites de son amoureux. Elle le redoute et elle l'aime ; elle se défend contre ses sévices amoureux, mais elle en éprouve quelque fierté. Elle est assiégée, obsédée, mais tout de même qu'elle n'a

pas fait de délire d'influence, elle n'a pas fait de délire de possession.

Le diable d'Ariane ne perdait pas son temps à causer avec elle, ne commentait pas ses actes, ne répétait pas à haute voix sa pensée et ne se conduisait pas en somme comme les persécuteurs classiques de la paranoïa hallucinatoire. Je pense que s'il était si discret dans ce genre de manifestations, c'est qu'il était surtout préoccupé de ses tentatives d'amour et de la chair quinquagénaire d'Ariane ; le reste n'était pour lui que bagatelle. D'accord avec les préoccupations amoureuses de la vieille fille, il ne pensait qu'à l'amour, il ne la persécutait que par l'amour ; c'est un diable simple qui ne pense jamais qu'à la même chose, mais qui y pense toujours. Il n'en a pas moins toutes les qualités d'un diable ; il a le don d'ubiquité ou de divination puisque Ariane le rencontre partout où elle va ; il est au courant de ses pensées secrètes. Il sait ce qu'elle va faire quand elle se lève pour aller chercher des lettres à la poste restante ; s'il n'était pas diable, il serait encore avec ces qualités un être surnaturel.

Dans le quartier Barbès où il habite comme Ariane, il a fini par avoir une clientèle car il devine l'avenir. Il annonce par exemple aux femmes enceintes qui viennent le consulter par l'intermédiaire d'Ariane qu'elles auront un garçon ou qu'elles auront une fille et il ne se trompe guère qu'une fois sur deux, ce qui est une moyenne honorable pour des prophéties de ce genre, mais il n'en faudrait pas conclure qu'il ait eu besoin de ces réussites pour se démontrer diable aux yeux d'Ariane ; certes elles l'ont servi, mais avant qu'il eût fait preuve de science, d'ubiquité, de divination, elle l'avait pressenti comme diable et elle était bien préparée à le traiter comme tel, ses hallucinations n'ont été comme toujours que confirmatives vis-à-vis du délire et leur rôle important a été comme toujours aussi dans la supranaturalisation.

Le cas qui représente le second groupe est moins riche que le précédent, mais il montre avec plus de netteté encore un paranoïaque halluciné qui fait un délire de persécution et qui crée nécessairement du Surnaturel. En l'espèce, il ne divinise pas son persécuteur, il le diabolise au contraire ; il en fait un magicien, un sorcier et il lui attribue d'étranges pouvoirs.

Victor B..., que j'ai connu à l'asile de Font-d'Aurelle à Montpellier, grâce à l'obligeance du P^r Euzière et des D^{rs} Eyssen et Hugues, est un homme de soixante-sept ans, interné depuis quatorze ans et atteint de paranoïa hallucinatoire depuis quinze ans environ. Son histoire telle qu'il la conte volontiers et telle

qu'il l'a contée dans une lettre au D^r Eyssen est une histoire très simple et très claire. Son hérédité parait normale et sa constitution ne parait s'être révélée paranoïaque que depuis sa maladie. C'est un homme qui parle posément et qui décrit assez bien tout ce qui lui est arrivé. Son adaptation au réel, sa logique relative, la participation de toute sa personnalité à son délire ne permettent pas de parler de schizose. Rien de particulier à signaler dans ses antécédents sinon qu'il avait suivi il y a quelques années des démonstrations du « P^r Pickman » et qu'il avait été très frappé de lui voir prendre au hasard un sujet dans l'assistance, l'hypnotiser, lui faire chanter des airs qu'il ne connaissait pas et lui faire tenir des propos conformes à des faits qu'il ignorait ; les séances se terminaient par des tours de physique, « car la physique, vous le savez, Monsieur le Docteur, mieux que moi, appartient aux sciences occultes ».

Il nie s'être occupé d'occultisme pendant la trentaine d'années qui ont précédé sa maladie. Il savait que tout cela était possible et s'en tenait là, s'intéressant surtout à son foyer et à ses affaires et ne prenant ombrage de personne. Or voilà un peu plus de quinze ans un fait nouveau qui n'avait aucun rapport avec l'occultisme était devenu pour lui un centre d'inquiétudes et de pensées dont les idées ambitieuses n'étaient pas absentes. Son père, chef d'atelier dans une mégisserie, possédait des recettes médicales infaillibles, capables de faire la gloire de plusieurs médecins de Montpellier s'il les leur avait révélées. Il a légué ces recettes à son fils, notre malade, il lui a confié le soin de choisir les médecins les plus dignes de ses révélations, et l'importance que Victor attribue au fait d'être dépositaire de ces recettes comme le sentiment de la mission qu'il avait reçue de son père ont joué un grand rôle dans son délire. Il s'est trouvé du jour au lendemain un homme sur qui reposaient de grandes et durables responsabilités, un de ces hommes qu'on envie, qu'on essaie de faire parler pour « les avoir » ; mais il a tenu bon et personne n'a connu les fameuses recettes pour les révélations desquelles il se réserve de choisir son heure et ses hommes.

Il est devenu distant, important, méfiant.

Il était dans cet état d'esprit, déjà prêt aux soupçons, lorsqu'il a cru s'apercevoir qu'un nommé Chaby avec qui il travaillait dans la mégisserie tournait autour de lui pour obtenir ses recettes afin d'en tirer réputation et profits ; il ajoute que Chaby était versé dans les sciences occultes, capable de s'en servir contre lui pour se venger de sa discrétion.

Mais l'interprétation n'était pas suffisante pour créer de la

certitude. Victor avait la certitude affective, mais il n'avait pas la certitude de l'expérience, il en est resté plusieurs mois aux ruminations et c'est après cela que les hallucinations sont entrées en scène.

Plusieurs fois, avant de s'endormir, il a entendu des menaces qui venaient de Chaby dont il reconnaissait la voix. D'autres fois, à l'état de veille, il l'a entendu aussi. Trois ans après son internement, comme il allait monter se coucher, vers 8 heures moins le quart, il a entendu encore la voix de Chaby qui l'invectivait. Toute la famille de Chaby était avec lui, mais Victor n'entendait que la voix de Chaby lui dire : « Victor, si tu ne veux pas nous donner les secrets que nous te demandons, nous allons t'envoûter. » Toute la famille se livrait alors à des violences de langage sous la direction de Chaby et l'invectivait en le menaçant de l'atteindre dans sa réputation et ses relations par des accusations de tout ordre, calomnieuses, cela va sans dire.

Il y a eu ainsi dans le délire des interprétations qui ont été suivies d'un délire hallucinatoire avec hallucinations auditives. Victor attribue ses souffrances physiques (il est rhumatisant) à la famille Chaby, aux maléfices de Chaby lui-même ; il les subit avec résignation, et n'a pas livré ses secrets. Les Chaby l'envoûtent à qui mieux mieux, c'est tantôt sa vessie qu'ils l'empêchent de vider, tantôt ses dents qu'ils font tomber et, d'autre part, ils l'attaquent à voix haute et claire. Victor déclare que ces voix viennent du dehors car elles ont tous les caractères de l'extériorité. Les Chaby l'écoutent penser et ils répètent tout haut la pensée qu'ils ont surprise. Ils constatent et commentent sans indulgence tout ce qu'il fait et toujours à haute voix ; ils connaissent son passé. — Nous reconnaissons la manière habituelle des persécuteurs dans les paranoïas hallucinatoires. — Je demande d'où la famille Chaby tient ses pouvoirs d'envoûtement, comment elle est si bien informée ; j'apprends que Chaby, l'ancien apprenti, chef de la bande, ne tient pas ses pouvoirs de lui-même mais d'un médium qui les lui a conférés pour agir sur Victor et le décider à livrer ses secrets. Chaby est sorcier par une sorte de délégation qui fait dépendre de plus haut que lui ses pouvoirs occultes. Je demande alors quel est ce médium, où il habite, ce qu'il fait, quand il ne fait pas de la médiumnité, comment il a lui-même les pouvoirs qu'il confère ? Victor fait un geste vague en désignant le plafond et il ajoute : « C'est un médium de l'air. » En réalité, il ne s'est jamais posé aucune question de ce genre.

Je dirai plus tard comment Victor se défend contre la bande,

ce que je veux tirer pour le moment de son observation c'est qu'avec son goût de l'occulte il aurait déjà pu créer, par interprétation délirante, un persécuteur surnaturel, mais il l'a créé en deux temps, car du jour où les hallucinations de l'ouïe sont venues confirmer son délire, il l'a créé sous une forme plus simple et plus concrète et il a donné généreusement, non seulement à Chaby mais à toute sa famille, les caractères d'ubiquité, de science, d'invisibilité que tous les paranoïaques persécutés et hallucinés reconnaissent à leurs persécuteurs.

Tel est le cas de Victor ; j'ai dit plus haut qu'il n'était pas suspect de schizose ; de fait, son délire n'a rien de partiel et sa personnalité tout entière y est engagée. Ses réactions sont logiques, il demande à être radiographié pour faire constater les sévices de ses ennemis ; il demande à sortir pour obtenir justice. Pourtant il y a chez lui quelques traits qui ne sont pas d'un paranoïaque ; par exemple, il sait bien les noms des membres de la famille Chaby qui le persécutent, mais il n'a jamais fait de tentative pour les rejoindre dans leur maison qui est voisine de la sienne ; il n'a jamais protesté près d'eux ; il n'a aucune précision à donner sur le médium de l'air, et quand il a fait lui-même de l'envoûtement pour se défendre, il a été convaincu, sans l'ombre d'une preuve, qu'il avait atteint tous les Chaby, qui, paralysés par son envoûtement, ont été recueillis à l'asile dans un pavillon voisin du sien.

Ce n'est pas Ariane qui se serait conduite de la sorte. L'adaptation de Victor au réel est inférieure à celle des paranoïaques vrais.

On nous fera peut-être l'objection que le cas d'Ariane, tout intéressant qu'il soit en ce qui concerne la conception psychologique et l'individualisation du diable, n'est pas très probant en ce qui concerne la supranaturalisation, puisque Ariane se donne tout supranaturalisé un persécuteur que toute son éducation et les suggestions extérieures la portaient à prendre dans la vilaine engeance des mauvais esprits ; soit ; mais le cas de Victor est tout à fait probant car il supranaturalise Chaby par ses propres moyens après avoir tout d'abord fait des interprétations et flairé le mystère avant d'être certain qu'il avait affaire à une espèce de sorcier.

Le cas de Mme Réal n'est pas moins démonstratif. C'est une personne simple, très posée, très tranquille où l'on voit fonctionner sous la forme la plus pure le mécanisme de la supranaturalisation sans qu'on puisse même admettre que le délire a été coloré par des influences antérieures.

Mme Réal, que j'ai étudiée à la clinique de Sainte-Anne, a

cinquante-quatre ans et ne présente aucun affaiblissement mental ni hérédité mentale suspecte. L'origine de sa psychose paraît être dans le fait qu'ayant perdu un fils âgé d'une trentaine d'années et très éprouvée par cette mort, elle a fait pendant trois mois de la dépression inquiète et s'est reproché amèrement d'avoir confié son fils à une femme docteur qui était, dit-elle, incapable. A ces regrets se sont joints, peu après, des soupçons encore plus douloureux. Elle a cru comprendre d'après quelques propos de ses voisins qu'on l'accusait non seulement d'avoir fait soigner son fils par un mauvais médecin, mais d'avoir pris très vite son parti de cette perte et même de l'avoir provoquée volontairement par le choix de la doctoresse. On ne lui a pas dit : « c'est vous qui avez tué votre fils », mais on lui a donné à comprendre que c'était l'opinion générale dans son quartier. Elle a été très sensible à cette seconde accusation et elle a bâti là-dessus tout un délire de persécution.

La malade, dont la crise de dépression avait épuisé la résistance, raconte combien elle a souffert du changement d'attitude de ses voisins que rien ne justifiait et elle dit aussi d'elle-même qu'elle s'est sentie changée. Elle est devenue inquiète et soupçonneuse, mais elle ne songe pas à conclure de sa méfiance, dont elle a conscience, qu'elle a exagéré peut-être l'hostilité des voisins; il y a dans tout cela, dit-elle, des manigances qu'elle ne comprend pas. On l'espionne, c'est sûr. On avait mis des appareils de physique dans sa chambre pour observer et répéter au dehors tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit. Elle voit dans ce truquage mystérieux des procédés scientifiques nouveaux. Après cette période de méfiance et d'interprétation qui a duré quinze mois environ, elle a eu ses premières hallucinations auditives qui ont confirmé comme à l'ordinaire ses craintes et ses soupçons.

Plusieurs personnes lui parlent pour lui dire des choses infâmes, on lui disait qu'elle avait tué son fils, qu'elle avait mérité la mort, qu'on savait dans tout le quartier ce qu'elle avait fait, ce sont des voisins qui lui parlent. Elle ne peut les désigner nommément, mais elle sait que ce sont des voisins, elle reconnaît leurs voix; ils parlent à haute voix et divulguent leurs accusations afin que tout le monde soit au courant et méprise la mère coupable. Pour la persécuter et la punir on commentait, on ridiculisait tout ce qu'elle faisait et disait, et toujours à haute voix; on faisait des plaisanteries au sujet de sa toilette intime : « Je ne pouvais plus faire les choses les plus nécessaires; c'était une occasion de réflexions désagréables et

déplacées; pas de grossièretés cependant, ils étaient polis. » Comme je lui ai fait remarquer que ces gens si polis l'insultent, elle se corrige en disant : « Je voulais dire qu'ils ne disent pas d'obscénités. Tantôt je les entends se moquer parce qu'ils presentent que je songe à sortir. « Où veut-elle aller ? Elle est fichue comme la Commune. » Tantôt c'est aussi de ma façon de faire le café qu'ils se moquaient, « ce sera de la saloperie, disaient-ils, le boira qui voudra ». Quand j'allais au cabinet, ils se mettaient à crier : « La voilà qui va au cabinet », et plus j'étais gênée plus ils criaient; c'était à n'y pas tenir. »

Je demande quelques détails sur ces voisins qui injurient, qui se moquent, qui menacent et qui espionnent. Elle répète une fois de plus sans autre explication : « C'est des voisins, c'est des gens du quartier. — Les avez-vous vus vous injurier ? — Jamais, ils se cachent ou ils injurient de loin; je les entends ici dans la chambre alors que je suis sûre qu'il n'y a qu'une malade et moi et ils font toujours les mêmes remarques déso-bligeantes. Quand ils ne se cachent pas c'est qu'ils sont très éloignés ou qu'ils ont trouvé le moyen d'être invisibles. — Comment savaient-ils que vous aviez envie d'aller au cabinet, que vous aviez envie de sortir ? — Ils savent tout à l'avance, ils connaissent ma pensée, ils la répètent à haute voix. — Pourquoi savent-ils tout ? — Parce que ce sont des esprits. — Des gens du quartier qui sont des esprits. — Oui, ce sont des voisins, mais ils ont des pouvoirs d'esprits. »

Voilà le grand mot lâché; « ils ont les pouvoirs », comme Chaby, comme le diable d'Ariane, comme tous les persécuteurs et influenceurs des paranoïaques hallucinés et influencés. Ubiquité, invisibilité, capacité de savoir ce qui se passe dans une conscience, de pénétrer dans les chambres closes, de voler la pensée, de lire dans la mémoire, etc., les malades qui leur donnent le nom « d'esprits » s'expriment d'une façon très pertinente. Je demande encore : « Pourquoi vous en veulent-ils ainsi ? » Elle revient à peine sur la mort du fils et sur le rôle de justiciers que les voisins se sont attribué; elle y revient d'autant moins qu'elle a une explication nouvelle, complètement stupide d'ailleurs de leur conduite où il semble que son amour-propre se trouve engagé; « Ils jalourent, dit-elle, ma bonne santé ».

En dépit de cette jalousie qui la flatte, les relations avec les voisins tendent manifestement à s'améliorer. Ils menacent, mais à certains moments, ils conseillent et lui promettent de lui donner des pouvoirs, de lui apprendre comment on sait tout. D'abord intraitables sur la question de la mort du fils et de la

responsabilité de la mère, ils se sont amadoués et après quelques semaines d'asile ils ne parlent plus guère de ce sujet.

Des cas de ce genre étaient rangés autrefois dans le groupe accueillant et imprécis des psychoses hallucinatoires. Je veux bien qu'on puisse les accueillir dans le groupe moins chargé des paranoïas hallucinatoires systématiques, mais à condition qu'on remarque que la cohérence et la systématisation sont très relatives, que le thème central tend à s'effacer devant d'autres ou du moins à leur faire place, que la malade ne cherche pas à connaître ses persécuteurs bien qu'ils soient du quartier, qu'elle leur attribue une jalousie très vague, qu'elle déclare qu'ils sont polis quand ils l'insultent sans être obscènes. Tout se passe dans un vague qui ne témoigne ni d'une forte logique ni d'un sentiment très vif de la réalité.

Il n'y a pas à proprement parler de repliement sur soi-même et d'isolement, mais il y a cependant une sorte de détachement du réel qui nous fait penser à quelque chose de paranoïde et anticipe sur ce que nous apprendrons du Surnaturel dans les psychoses auxquelles on donne ce nom.

Nous terminons ainsi avec les paranoïas hallucinatoires comme nous aurions pu terminer avec les paranoïas d'influence, c'est-à-dire en rapprochant des psychoses paranoïdes les cas de notre troisième et dernier groupe. Et comme nous avons rapproché de part et d'autre le premier groupe des paranoïas hallucinatoires et d'influence de la paranoïa vraie, il reste que le deuxième groupe doit être particulièrement représentatif de la paranoïa d'influence et de la paranoïa hallucinatoire. Là encore, cependant, on pourrait trouver des paranoïas d'influence et des paranoïas hallucinatoires qui se rapprocheraient de la paranoïa vraie par leurs mécanismes d'interprétation et leurs contacts avec le réel, telle la paranoïa de Victor et celle de Suzanne V... tandis que d'autres se rapprocheraient des paranoïdes par des caractères opposés, telle la paranoïa de Mme Réal et celle de Marthe.

Il ne serait donc pas impossible, dans ces conditions, de réduire à deux nos trois groupes pour accepter, en élargissant la notion de paranoïa vraie et en enrichissant cette paranoïa de quelques hallucinations systématiques, la classification de Kraepelin qui n'admet que des paranoïaques vrais ou des paranoïdes. Je ne ferais pas grande résistance pour admettre cette simplification des divisions cliniques que j'ai adoptées, d'autant plus qu'elle va dans le sens des idées que Nodet a exposées récemment dans sa thèse. Et puis je me souviens toujours du

scepticisme de Séglas à l'égard de la durée de nos classifications, dont il n'excluait certainement pas la sienne. Ce qui importait c'était de tirer des trois formes de la paranoïa des renseignements précis sur les mécanismes de la supranaturalisation des messies, des influenceurs et des persécuteurs, comme sur les différences de ces supranaturalisations.

Si nous faisons une étude objective de la paranoïa hallucinatoire, nous ne manquerions pas de faire place ici à la réaction euphorique qui, après une période parfois très courte de persécution, oriente le malade vers les idées de grandeur.

Mais ce serait sortir de mon sujet ou ce qui m'intéresse ce n'est pas à proprement parler l'apparition des idées de grandeur qui succèdent si souvent aux idées de persécution ; c'est le rôle des protecteurs surnaturels ou supranaturalisés qui défendent le malade contre ses persécuteurs.

Il en sera parlé à propos du surnaturel dans le syndrome de défense (IV^e Partie).

Aussi bien se tromperait-on si l'on pensait que nous avons voulu faire ici une étude des différents thèmes paranoïaques dans lesquels le Surnaturel s'épanouit. Nous avons voulu seulement, à propos de la paranoïa hallucinatoire comme à propos de la paranoïa d'influence, montrer que le Surnaturel y est nécessairement impliqué et que ces psychoses y font toujours appel, même quand elles développent des thèmes qui n'ont rien de mystique et présentent au premier aspect toutes les apparences d'une parfaite laïcité.

Pour fixer sur ce point capital notre façon de penser, on peut l'opposer au point de vue où se place Magnan quand il montre l'influence exercée par les variations des croyances sociales sur les thèmes du délire chronique qui se rapproche beaucoup de notre paranoïa hallucinatoire.

Magnan a voulu montrer que ce qui distingue les malades rangés par lui dans le délire chronique des malades analogues du moyen âge, c'est la laïcisation des symptômes dont nous venons de parler. Il a ainsi dressé un tableau comparatif des délires du moyen âge et des délires modernes, où nous trouvons les correspondances suivantes qui concernent nos paranoïas d'influence comme nos paranoïas hallucinatoires.

Démonopathes	{	Électrisés
		Magnétisés
		Hypnotisés
		Possédés
Théomanes	{	Empoisonnés
		Mouchardés
		Volés
		Ruinés
	{	Dieu
		Saint-Esprit
		Christ
		Sainte Vierge
	{	Empereurs
		Rois, députés
		Présidents de la République
	{	Millionnaires
		Antéchrist
		Jeanne d'Arc
	{	Réformateurs
		Inventeurs
	{	Prophètes

« A la fin du moyen âge et à la Renaissance, on parlait, écrit Magnan, de sorcellerie, de possession diabolique, d'incubes et de succubes, de démonopathes ; au XVIII^e siècle, le mesmérisme, le fluide magnétique ; plus tard, les esprits frappeurs, les tables tournantes servirent aux patients d'explication pour leurs sensations morbides. Le délire n'était que le reflet des croyances et des superstitions de l'époque ; de nos jours ce sont les grandes forces naturelles, l'électricité, la physique, la chimie, l'hypnotisme ; ce sont les microbes ; certaines corporations qui ont pris la place du merveilleux des siècles passés ; de même, tandis que les délirants chroniques de jadis devenaient des théomanes et s'appelaient Dieu, l'Antéchrist, Jeanne d'Arc, prophètes, ceux d'aujourd'hui deviennent empereurs, rois, présidents de la République, inventeurs, réformateurs, etc. »

Ces comparaisons, ces rapprochements et ces distinctions de Magnan sont superficiels. Non pas qu'on puisse nier l'influence considérable de l'éducation et des croyances du milieu sur la coloration d'un délire, ce qui serait nier l'évidence, mais parce que Magnan ne paraît pas s'être rendu compte de ce qui reste de profondément religieux, de divin ou de diabolique dans les délires où le milieu et l'éducation ont apporté des colorations banales de laïcité.

Le médecin de Suzanne V..., l'évêque de Mme P..., le notaire de la comtesse de Monté, Chaby, le persécuteur de Victor, sont évidemment des êtres humains comme les autres, mais leur rôle dans les délires en fait des êtres surnaturels. Qu'ils soient laïques ou non, qu'ils soient catholiques ou protestants, qu'ils soient

Jésuites ou francs-maçons, qu'ils aient une mentalité moderne ou moyenâgeuse, ce sont des espèces de sorciers ou de dieux et l'influencé comme le persécuté d'aujourd'hui les crée suivant toute vraisemblance par les mêmes mécanismes que les influencés ou les persécutés du temps d'Auguste ou de Platon.

On ne saurait présenter en langage positif le langage mystique des aliénés et parler de laïcisation comme si la loi d'Auguste Comte s'appliquant à la mentalité des aliénés pouvait fonctionner dans l'espèce. En réalité le Surnaturel n'a jamais cessé d'être présent dans les créations de nos malades ; la paranoïa d'influence fait de tous les influenceurs des espèces de dieux ou des espèces de diables.

On peut faire autant de réserves sur la laïcisation des délires dans la paranoïa hallucinatoire, tout aussi riche de renseignements sur l'origine et sur la nature du Surnaturel.

*
* *

En relisant ces deux chapitres où nous avons adopté les théories psychogènes des hallucinations et des délires, nous désirerions prévenir un malentendu avec le lecteur qui nous reprocherait de n'avoir fait aucune place à la pathologie organique dans nos explications. Nous sommes convaincu au contraire de l'importance qu'il convient d'accorder à la pathologie organique dans l'explication des psychoses et nous ne voyons aucune difficulté à faire la part des infections, des toxi-infections, des intoxications dans l'étiologie des psychoses dont nous venons de parler, mais ce ne sont là pour nous que des causes générales qui diminuent la résistance intellectuelle, affective ou volontaire des sujets contre les affections mentales et peuvent en favoriser l'éclosion, ce ne sont pas les causes particulières des hallucinations-délires et des délires eux-mêmes.

Il y a quelques années, pendant une épidémie de grippe, nous avons vu à Sainte-Anne, dans le service de notre confrère le Dr Leroy, plusieurs psychoses hallucinatoires dont l'éclosion avait suivi l'infection grippale et qui se développaient comme des séquelles, mais à notre avis la grippe n'avait déterminé dans l'espèce que l'état de moindre résistance, grâce auquel la psychose s'était installée pour des raisons psychogénétiques.

Ceillier qui pose la question conclut comme nous venons de le faire ; Ey conclut de même (C, 129), c'était aussi l'opinion de Séglas et nous n'avons, en l'adoptant, aucune prétention à l'originalité.

CHAPITRE V

LE SURNATUREL ET LES DIEUX
DANS LA PSYCHASTHÉNIE

Nous avons dit que le doute, l'anxiété, l'incertitude étaient chez les psychasthéniques la conséquence de la baisse de la tension psychologique et nous avons essayé de montrer pourquoi, d'après les analyses si pénétrantes de Janet. Nous avons à montrer ici comment l'état d'esprit du malade le conduit au Surnaturel.

Il semble qu'on puisse distinguer dans les rapports de la psychasthénie et du Surnaturel plusieurs formes plus ou moins différentes ou voisines et dont les deux premières n'impliquent pas la conviction complète des malades.

*
* *

Quand les états de dépersonnalisation se produisent chez le psychasthénique sous l'influence de leurs causes habituelles, ils prennent facilement chez lui la forme d'obsession.

Le malade ne les réalise ni plus ni moins que d'autres obsessions, et il en doute tout en en souffrant.

Quand il y a obsession de la perte de la personnalité physique, on voit des sujets se mettre sans cesse à la recherche de leur corps, se tâter, se palper. Le regretté Deny nous a montré, dans son service de la Salpêtrière, une femme obsédée par l'idée qu'elle avait perdu son corps et qui, sans discontinuer, se touchait l'intérieur de la bouche avec sa langue pour se démontrer son existence et mettre fin à ses doutes. Elle n'obtenait qu'à ce prix une sécurité d'ailleurs relative et très passagère, si elle s'arrêtait. Il peut arriver aussi que les sujets soient, à l'égard du réel, dans un état d'éloignement dont ils ont conscience et dont ils se plaignent plus ou moins, c'est l'éloignement dans l'espace et l'éloignement dans le temps, c'est le sentiment de vivre dans un autre monde et dans un siècle très ancien, sentiment qu'ils analysent fort bien et dont ils ne sont pas dupes.

« Je ne suis plus de la terre, me disait une malade de Sainte-Anne, j'entends, je vois, mais à travers des voiles, et c'est si loin, si loin que je suis comme égarée dans l'espace. » Une autre : « Quand je pense à ma vie passée, il me semble que je suis bien antérieure à tout ce que j'ai fait, il me semble que je suis d'avant le déluge. » Un sujet de Bernard Leroy se sentait flotter dans les espaces interplanétaires et vivre séparé de notre monde par un sentiment d'isolement cosmique. Il n'y a pas illusion chez les malades de ce genre, il n'y a pas conviction et, par conséquent, il n'y a pas aliénation mentale ni même délire au sens propre du mot. Ce n'est pas tout à fait d'ailleurs au sentiment du Surnaturel que peuvent se ramener les sentiments d'éloignement dans le temps et l'espace ou de préexistence à la vie actuelle de dépersonnalisation, d'obsession de la perte du corps, surtout si le malade n'y ajoute pas une croyance complète. Heureusement pour notre enquête d'autres cas de psychasthénie nous rapprochent davantage du Surnaturel.

Les sentiments qui sont à l'origine de la psychasthénie comportent toujours, plus ou moins, nous l'avons vu, une part de regret du réel, un désir de le retrouver, ainsi que la certitude qui supprimerait les doutes, et il est très fréquent que le malade s'attache, pour retrouver le sentiment de la certitude et de la réalité, à quiconque le rassure dans ses doutes ou l'apaise dans ses angoisses par des affirmations pleines d'autorité qui, toutes passagères qu'elles soient dans leur effet, n'en sont pas moins recherchées par lui.

Janet écrit à propos de Sophie (E, I; 339) : « Elle sent qu'elle a besoin de conseils et recherche constamment, comme tous les malades de ce genre, une personne qui ait de l'influence sur elle : « J'ai besoin, dit-elle, qu'on s'occupe de moi et je ne me sens en sécurité qu'auprès d'une personne qui me dirige. » Et plus loin, à propos de Madeleine : « Une conséquence bien connue de cet état de doute est le besoin d'une affection étrangère, le besoin d'une direction, si caractéristique des états psychasthéniques. » « Ce caractère a toujours été manifeste chez Madeleine, elle a cherché toute sa vie à se confesser à *quelque personne solide* qui prendrait soin de sa pauvre petite âme, elle n'a pas trouvé, elle n'a pas encore trouvé cette personne dans sa famille ; c'est la règle. Elle a cherché souvent à se confier à des prêtres et en a rencontré d'excellents, mais elle était vite découragée de leur direction. » Janet a consacré beaucoup de pages dans ses livres à ce besoin de direction décrit par tous les observateurs. « Legrand du Saulle a noté, dit-il (C, 391), ce

besoin d'être rassuré qui conduit le malade chez le médecin aux heures les plus insolites. Baillarger a remarqué chez les douteurs ce besoin énorme d'affirmations étrangères. » Janet, lui-même, a cité un grand nombre de cas démonstratifs : chez une de ses malades le besoin de direction se double du besoin de confession. Chez beaucoup, on voit l'idée d'un directeur surnaturel naître de ce besoin intime et profond.

Il peut même arriver que des délires se produisent alors, dont le rôle sera de guérir ou tout au moins d'apaiser par un sentiment d'influence les sentiments de doute, de vague, d'incomplétude qui tourmentent le malade et que ces délires d'influence, comme tous les délires de cette espèce, supranaturalisent l'influenceur.

L'évolution de la maladie se fait par la substitution de l'aliénation mentale à un état névropathique et s'il y a aggravation au point de vue médical, il y a cependant un certain apaisement moral.

Janet qui a publié d'admirables observations de délire chez les psychasthéniques en cite une où nous voyons un délire d'influence mystique jouer un rôle apaisant chez une psychasthénique qu'il appelle Omu (C, I; 351-52). « Cette femme de quarante-cinq ans, douteuse obsédée jusqu'à l'âge de trente ans, préoccupée surtout d'idées religieuses à propos desquelles elle ne parvenait à aucune solution, épuisée par une série de malheurs et aussi, il faut bien le dire, par les débuts de la syphilis, a commencé un singulier délire religieux qui n'a pas varié depuis douze ans. Elle est en relation avec les esprits, particulièrement avec l'esprit de son père qui lui donne des conseils pour tout ce qu'elle doit faire et qui en particulier règle son costume » d'après des principes mystiques... « En un mot, elle a un petit délire mystique assez grotesque mais peu dangereux, auquel elle croit aveuglément, et dont elle exécute les prescriptions... » Un délire assez restreint, systématisé, mais qui s'applique à toutes les actions de la vie, a remplacé les interrogations religieuses obsédantes d'une manière qui semble définitive.

Ceillier a rapporté une observation analogue mais infiniment plus riche que je résume, où l'influenceur triomphe de la psychasthénie parce qu'il introduit dans la vie du malade un ordre, une discipline, un réconfort, et ce qui distingue cette observation de la précédente c'est que l'influenceur, qui est une femme, est doté par le malade des qualités habituelles qui font des influenceurs des êtres surnaturels. Non pas que le malade en vienne là avec conscience et réflexion, mais par le déroulement logique de son syndrome d'influence. Sa psychose est une défense contre sa névrose.

Il s'agit de Marcel B... qui présentait les tares les plus caractéristiques de la psychasthénie (sentiments d'incomplétude, d'anesthésie morale, rumination mentale, besoin de vérification, doute, manie de la propreté, etc.), et qui est passé de la psychasthénie au délire d'influence par besoin de réconfort ; il a fini par supranaturaliser la personne dont il subissait l'influence et qui lui rendait l'apaisement et le repos moral. Il avait contracté une liaison avec une fille publique qui appartenait à la forme la plus basse de la prostitution, celle qui est cloîtrée ; elle s'était fait passer près de lui pour une couturière à qui sa patronne donnait un jour de congé par semaine et elle lui consacrait en effet son jour de sortie. Rapidement cette fille lui devint indispensable. Marcel, toujours en proie à ses doutes, à ses sentiments d'irréalité et d'angoisse, ne pouvait pas se passer d'elle ; quand elle n'était pas là, surtout le soir, il se sentait affreusement seul et il éprouvait un véritable sentiment de détresse ; il avait pleine confiance en elle et, cependant, il était jaloux par crainte de la perdre.

Ce n'était pas la chair qui le tenait, car leurs rapports sexuels étaient très espacés et la vie sexuelle de Marcel était peu développée. Comme il avait un besoin absolu de réconfort, la crainte de l'abandon était aussi obsédante que forte, mais peu à peu le sentiment que cette femme lui était indispensable fit place à des sentiments très marqués d'influence et de domination. Marcel a l'impression qu'il perd sa liberté ; il sent qu'il est poussé malgré lui à faire certaines choses, à agir comme s'il était commandé ; il est persuadé que son amie lui donne la force nécessaire pour faire son travail et, tout en redoutant de la voir s'éloigner de lui, il lui reproche de le fasciner et de lui « commander le cerveau » ; une volonté étrangère supplée la sienne défaillante, il éprouve à l'égard de cette volonté des sentiments contradictoires ; il en est satisfait et, cependant, parfois, il pleure sans savoir pourquoi.

Il a cru remarquer que les suggestions se produisent chez lui par une sorte d'inspiration qu'il explique par un fluide qui se mêle à ses aliments quand il les absorbe et qui lui est envoyé par sa maîtresse ; il a alors des visions et des voix « imaginaires » et il tend à croire que c'est pour se moquer de lui qu'on lui donne les unes et les autres. Il présente à côté de ces troubles des idées délirantes d'influence très accusées.

En décembre 1921, il a des hallucinations psychiques visuelles et auditives incoercibles, il entend des choses qui ne viennent pas du dehors ; en 1922, il fait un délire d'influence très net et le systématisé. Obsédé par des idées de suicide, il fait une tentative

pour tuer son amie et se tuer lui-même ; elle avait accepté depuis quelque temps de vivre complètement avec lui, mais à la suite de sa tentative elle se prépare à le quitter pour éviter de nouvelles violences ; il s'afflige de ces préparatifs et se désespère, elle hésite, mais les disputes deviennent plus fréquentes et, sur la plainte des voisins, le malade, convoqué chez le commissaire de police est envoyé à l'infirmerie spéciale du dépôt où Heuyer constate que la maîtresse lui impose sa volonté, lui prend sa pensée, qu'il a des hallucinations psychomotrices et qu'il a des idées d'influence.

A la clinique de Sainte-Anne, Ceillier l'observe et le suit. Il se montre dirigé, suggestionné, croit à la réalité de l'influence de ses visions imaginaires et de ses pseudo-hallucinations psychomotrices et auditives. Le besoin de réconfort est venu de la détresse psychasthénique et le délire d'influence a traduit le besoin de s'affranchir de cette détresse.

Mais nous avons déjà vu que tout influencé tend à supranaturaliser son influenceur, que le fait de subir son influence indique déjà que le malade croit à sa supériorité et que la réalisation de l'influence par voie psychique suppose des procédés et des réussites qui ne dépendent pas de la volonté humaine. La fille publique a fini par être supranaturalisée par un processus que nous avons rencontré plusieurs fois et qui relève de la logique affective et représentative du malade.

*
* *

Janet ajoute au besoin de réconfort des sentiments, qu'il tient pour également féconds, le besoin d'aimer et le besoin d'être aimé. Le besoin d'aimer se rattache, par certains côtés, au besoin de direction, mais il est aussi une cause d'excitation agréable et utile par le dévouement de l'activité généreuse qu'il implique. Le psychasthénique, qui exprime ce besoin d'aimer sous une forme exagérée, a un besoin immodéré de se dévouer, parce qu'il lui faut la pensée d'un but qui oriente son activité et ses émotions, parce qu'il a besoin de se remonter lui-même en se prouvant sans cesse qu'il est bon, généreux, utile. Le besoin d'être aimé, besoin égoïste s'il en fût, se rattache plus encore peut-être que le précédent au besoin de protection, c'est la forme tendre de ce besoin, c'est le besoin d'être protégé et rassuré avec des paroles aimables et douces, avec des attentions délicates et particulières. Une malade de trente-cinq ans dit à Janet : « Mon rêve serait d'être une jeune fille phtisique. Être

poitrinaire, que ce serait charmant ! On donne aux poitrinaires tout ce qu'ils veulent, on les gâte, on n'exige rien d'eux ; jamais de mots méchants (C, I ; 400). » « Je voudrais être aimée et surtout qu'on me le dise tout le temps, qu'on me le fasse sentir, qu'on me force à croire que c'est bien vrai. » Ces vœux extravagants traduisent, comme toutes les formules qui précèdent, des besoins égoïstes qui peuvent prendre des formes mystiques.

Le Surnaturel nous apparaît donc lié chez le psychasthénique à des besoins très profonds qu'on rencontre chez beaucoup d'êtres humains et qui sont chez lui exagérés par sa détresse morale et sa maladie.

Mais dans tout ce qui précède, le Surnaturel n'intervient que dans les réactions par lesquelles le malade lutte contre sa psychasthénie, sa détresse, ses doutes, par sa recherche d'un directeur, d'un protecteur, d'une volonté plus solide que la sienne et sur laquelle il puisse s'appuyer, d'un Surnaturel qui complète son insuffisance et le défende et le guide. Nous ne nous sommes pas demandé si, dans la psychasthénie elle-même, si, dans le jeu de ses mécanismes, il n'existait pas quelque chose qui puisse conduire le malade à l'idée du Surnaturel.

Or, dans un dernier groupe, on pourrait placer les psychasthéniques qui ont le sentiment d'une force qui les entraîne, qui les mène et qui se révèle à eux par la difficulté qu'ils éprouvent à triompher des impulsions obsédantes, des obsessions, des phobies toujours renaissantes. Les malades seraient dans un état d'esprit assez particulier vis-à-vis de leurs accidents ; ils auraient le sentiment d'une énergie imposée à eux, qui lutte contre eux, et ils s'angoisseraient à lutter. Ne doivent-ils pas être tentés quelquefois d'attribuer à cette force un caractère surnaturel, diabolique ou divin selon leur état d'esprit et leurs croyances ? Sans attendre plus de précision et de certitude que leur psychose ne leur en permet, n'est-il pas possible d'admettre qu'ils vont au Surnaturel par cette voie ? C'est-à-dire par la conscience qu'ils ont de l'opposition de leurs obsessions et de leur volonté.

Janet a répondu à cette question par les propos qu'il a recueillis de la bouche même de ses malades ; « Un sentiment fréquent, écrit-il, c'est celui d'une domination irrésistible et mystérieuse. « Quand j'étais petite, dit R..., je sentais une pensée « mystérieuse qui me poussait et qui m'enlevait ma liberté, je « croyais que c'était la Sainte Vierge, maintenant je sens la même « chose, et je me demande si ce n'est pas le diable, s'il n'y a pas « un sort contre moi (C, I ; 281). » « Cela m'exaspère, dit Nadia, « de sentir toujours quelque chose de mystérieux qui me retient

« en arrière et m'empêche de réussir dans mes ambitions. Il y a une force qui me pousse à faire des démarches idiotes, c'est le démon qui me pousse (C, I ; 281). » « J'ai sans cesse, dit Gisèle, le sentiment d'une puissance supérieure qui m'atteint, le sentiment que je lutte contre quelque chose de supérieur ; c'est cette puissance que j'ai appelée Dieu et que j'ai aussi envie d'appeler le diable. » Elle parle tout le temps de même : « Il me semble que je profane quelque chose de sacré en luttant contre cette puissance supérieure, c'est ce qui me donne constamment l'idée du démon (C, I ; 281) ».

Ainsi, dans la mesure où l'obsédé éprouve des sentiments de coercition ou d'impulsion, il tend à diviniser ou à diaboliser la force inconnue et mystérieuse dont il a conscience en l'appelant Dieu ou le diable suivant ses dispositions.

Par là sortirait de l'automatisme et du sentiment d'automatisme une objectivation tantôt anonyme tantôt personnelle.

Nous n'avons pas voulu admettre quand nous avons parlé de l'excitation maniaque, de la mélancolie délirante, de la paranoïa d'influence, des hallucinations psychomotrices, de la paranoïa hallucinatoire que le sentiment de l'automatisme pût engendrer des objectivations personnelles, intentionnelles, en vertu du raisonnement : si cette pensée ne vient pas de moi, elle vient certainement d'un autre. Allons-nous être obligé d'admettre, dans la psychasthénie, une puissance créatrice de l'automatisme que nous lui avons refusée ailleurs ? On peut être tenté de répondre qu'ici l'automatisme n'est pas libre, que le malade ne le subit pas passivement, qu'il lutte contre lui, et que par conséquent ce malade peut être plus facilement porté à le supranaturaliser et même à le volontariser ; c'est-à-dire à considérer comme doué de volonté un automatisme qui lui semble lutter contre sa volonté et qui lui apparaît comme divin ou diabolique suivant qu'il représente des obsessions mauvaises ou des obsessions de scrupule et de pureté. Tout à l'heure nous avons vu le malade s'affranchir de l'obsession par un délire où une influence protectrice et nouvelle le défendait contre l'obsession. Ici c'est l'obsession elle-même qui, de par l'opposition du malade, prend forme de volonté et lui apparaît, suivant les cas, comme diabolique ou divine.

Nous ferons remarquer qu'il ne s'agit pas seulement de Dieu ou du Diable dans ces obsessions comme tendraient à le faire croire certaines phrases des malades, mais aussi d'influences humaines supranaturalisées et même de forces psychiques mal définies, mais certainement surnaturelles d'après l'action qu'elles exercent.

« Il y a, dit une malade de Janet, une force psychique qui sort des personnes et qui se jette sur les autres... Il y a toujours une force étrangère qui me gêne, me paralyse ou qui m'inspire. »

De plus, il va de soi que l'influence étant posée et la supranaturalisation aussi, l'obsession qui aboutit à l'influence peut aboutir par là même à différentes manifestations de l'influence comme les révélations, les inspirations et les possessions.

LE SURNATUREL ET LES DIEUX DANS L'HYSTÉRIE

On pourrait croire que définir l'hystérie par la suggestion comme nous l'avons fait, c'est exclure cette psychose du champ de nos recherches. Une affection qui imite et répète ne peut, semble-t-il, apprendre grand'chose à quiconque veut connaître les origines et la nature du Surnaturel dans les maladies mentales, et si elle fabule, comme il arrive si souvent, ce n'est pas sa fabrication qui nous fera connaître une de ces expériences cruciales d'où une notion du Surnaturel a pu psychologiquement naître et se dégager. C'est exact et nous ne demanderons pas à l'hystérie ce qu'elle ne peut nous donner ; mais si elle ne crée pas, elle peut être réalisatrice par autosuggestion ou par suggestion et nous n'aurions que l'embarras du choix pour citer des cas dans lesquels les malades de tous les temps ont réalisé par autosuggestion ou par suggestion des manières de miracles. C'est ainsi, d'après une tradition acceptée par Virgile, que les filles du roi Proetus se sont cru métamorphosées en vaches et qu'elles réalisèrent autant qu'il leur fût possible cette métamorphose en faisant mine de redouter pour leur cou le joug, en cherchant sur leur front des cornes qui ne sortaient pas, et en imitant dans les champs les mugissements des vaches. Nous allons dans les pages qui suivent rapporter des cas d'épidémie psychopathique, où des inspirations divines dites surnaturelles ont leur origine dans la suggestion et l'autosuggestion. Sans doute ce Surnaturel suggéré n'est pas un Surnaturel original comme celui des paranoïas, c'est cependant un Surnaturel et cette réalisation est un fait très intéressant, qui a ses mécanismes et ses conditions mentales. Par ce biais l'hystérie touche au Surnaturel, elle le fait vivre dans un organisme, elle rajeunit les légendes de démonopathie, de théomanie, de possession, de métamorphose et actualise des faits anciens qu'elle permet de mieux comprendre ; elle offre un point de départ à des légendes nouvelles.

I. — LE PROPHÉTISME

Parmi les faits d'apparence surnaturelle qui peuvent être rattachés à l'hystérie, je suis obligé de choisir et je m'en tiendrai aux deux faits suivants : le prophétisme épidémique et l'extase. Il est d'autres formes de prophétisme ; celle que l'on rencontre par exemple dans la paranoïa raisonnée et surtout dans la paranoïa messianique où le malade est presque obligé de faire des prophéties qui garantissent sa mission et la consacrent. L'esprit prophétique peut souvent se confondre pour cette raison avec l'esprit messianique ; on le rencontre aussi chez certains excités maniaques ; il était fatal que l'illusion de connaître et de prédire l'avenir se fit jour dans plusieurs catégories euphoriques, orgueilleuses, expansives, de troubles mentaux. Mais l'hystérie est certainement la psychose la plus riche en prophètes puisque l'autosuggestion et la contagion peuvent les produire sous forme épidémique.

Je vais prendre quelques exemples dans la célèbre épidémie qui désola ma région natale de 1700 à 1702 et qui fut, comme chacun sait, la conséquence de la Révocation de l'Édit de Nantes et des persécutions qui suivirent. L'épidémie commença par agiter la vallée inférieure de la Drôme en 1688, puis les montagnes du Vivarais en 1689 et, après quelques années de répit, elle se réveilla en 1700 dans les Cévennes et la basse vallée du Gard, où elle prit un développement tout à fait insolite.

Fléchier, évêque de Nîmes, dans ses *Lettres sur le Vivarais* (371), énumère un certain nombre de causes particulières qui sont vraisemblables mais secondaires par rapport à la Révocation de l'Édit et à l'exaltation religieuse qui en résulta.

« Ces pauvres gens, dit-il, n'entendaient parler que de ces sortes de dévotion ; leur imagination en était remplie ; ils voyaient dans les assemblées ces représentations dont ils s'entretenaient sans cesse eux-mêmes ; on leur ordonnait de jeûner plusieurs jours, ce qui leur affaiblissait le cerveau et les rendait plus susceptibles de ces visions creuses et de ces vaines créances ; les courses qu'ils faisaient de province en province et de montagne en montagne pour y passer des jours et des nuits, sans prendre d'autre nourriture que des pommes et quelques noix, les exemples et les exhortations de tout quitter pour se trouver dans les assemblées des élus et des fidèles et d'y faire, comme les autres, des prédications imaginaires, la petite gloire d'être élevé sur un théâtre, d'être accueilli comme des oracles, de faire tomber d'un seul mot d'autres personnes à la renverse, de consacrer,

pour ainsi dire, ces extravagances et de rendre sa folie vénérable par quelques textes inexplicables de l'Écriture, c'était autant de causes à cette corruption générale. »

Fléchier parle d'un gentilhomme qui aurait joué le rôle d'initiateur dans la vallée de la Drôme en rentrant de Genève, à Dieulefit, dont il était originaire. « Après avoir, dit Fléchier (353), donné le Saint-Esprit à sa femme et à ses enfants, il assembla aussitôt qu'il put des jeunes gens et des jeunes filles qu'il envoya en divers lieux, sous le nom de prophètes et de prophétesses, pour parler contre la messe et contre les prêtres. Il leur apprit aussi une manière de sommeil extatique ; il les dressa à toutes sortes de postures qui pouvaient attirer le respect et l'admiration du peuple et leur donna certaines formules de prêche. » C'était la forme didactique de la suggestion. Il y en eut de plus simples. Quelques-unes impérieuses et brèves avaient un résultat rapide et quelquefois immédiat. « Tu seras de nos sœurs », disait le prophète à des femmes qui l'écoutaient ; il les embrassait, et peu de temps après les femmes ainsi désignées prophétisaient à leur tour.

Une pratique courante et très efficace consistait, pour le prophète inspiré, à souffler dans la bouche des catéchumènes qu'il voulait former ; il leur communiquait ainsi le Souffle, c'est-à-dire l'Esprit qui l'animait lui-même, et peu de temps après, quelquefois tout de suite, le souffle divin animait un nouveau prophète. Quelquefois le prophète recevait le souffle divin sans intermédiaire. Le jeune Simon Durand avait vu, tout en labourant, un éclair passer devant ses yeux et, depuis lors, il avait le Souffle ; il ne savait pas qui le lui avait donné, mais il croyait que c'était Dieu.

Une émotion, quand elle était chargée de sens, suffisait quelquefois à provoquer le prophétisme. Le Cévenol Amède a un fils de treize ans qui est inspiré ; pour ne pas avoir de démêlés avec l'autorité ecclésiastique, car les parents étaient responsables des extravagances religieuses de leurs enfants, Amède conduit le sien chez le curé de Saint-Paul Lacoste et lui demande un remède ; le curé conseille de faire jeûner le jeune inspiré, puis de lui donner des coups de bâton, et s'il persiste de lui appliquer secrètement de la peau de serpent sur la tête. Comme le père, après avoir usé en vain des deux premiers remèdes, se préparait à appliquer le dernier, son fils le reprit d'une façon terrible et, quelques jours plus tard, Amède recevait du ciel le don de prophétie et de prédication.

A toutes ces causes, il faut joindre une cause qui s'y surajoute peu à peu et devint, comme il arrive toujours dans les épidémies

mentales, une des plus puissantes : ce fut l'influence de la mentalité collective qui, une fois formée, pesa sur toutes les mentalités particulières dans le sens de l'épidémie.

Il va de soi que la lecture de la Bible et des Évangiles fournissait à ceux qui savaient lire — une infime minorité — le contenu de leurs autosuggestions ; ils le trouvaient aussi, comme les illettrés, dans les prêches qu'ils entendaient ou dans les lectures publiques qui se faisaient des Livres saints ; ou bien encore dans les conversations qui s'y rapportaient. C'est ainsi que les protestants des Cévennes prophétisèrent comme Saül, comme David, comme Ézéchiël, et comme les troupes de prophètes dont il est parlé dans la Bible. C'est ainsi qu'ils reçurent comme les apôtres, mais sous une forme plus modeste, le don des langues ; ils se bornèrent en effet à prophétiser en français ; c'était pour eux une langue à peu près étrangère car ils ne savaient — pour la plupart — que le languedocien, et leur français ne venait que de la lecture de la Bible qui se faisait dans leurs réunions, ou des prêches et des citations entendues.

Ils tombaient à la renverse ou étaient pris de convulsions quand l'Esprit se manifestait en eux, car c'est une tradition ancienne que l'esprit agite le corps comme l'âme. Ils avaient des visions comme Ézéchiël et comme Étienne ; des extases comme saint Pierre et saint Paul ; ils prophétisaient même quand ils n'étaient que des enfants, comme Jérémie, et ils répétaient tous les mêmes paroles, engageant leurs auditeurs à la repentance, annonçant des revanches huguenotes et la fin du monde, faisant des exhortations contre le papisme et la messe.

Brueys, de Montpellier, dans son histoire du *Fanalisme de notre temps* (Paris, 1692), a décrit les crises de prophétisme : « Les prophètes, écrit-il, disaient que leurs chutes avaient quelque chose de merveilleux et de divin et qu'elles commençaient par des frissons et des faiblesses, comme des fébricitants, qui leur faisaient étendre les bras ou les jambes et bâiller plusieurs fois avant que de tomber. Ils battaient des mains, ils se jetaient par terre, à la renverse, ils fermaient les yeux, leur estomac s'enflait ; ils demeuraient assoupis en cet état, pendant quelques instants, et ils dégoisaient ensuite, en se réveillant en sursaut, tout ce qui leur venait par la bouche. Ils disaient qu'ils voyaient les cieux ouverts, les anges, le paradis et l'enfer. »

Il semble donc qu'il y ait eu chez eux, dans leurs crises, une phase représentative, plus ou moins mêlée à la phase convulsive qui précédait la phase prophétique, et toutes les trois d'origine suggestive ou autosuggestive. Les prophéties débutaient en géné-

ral par ces mots qui étaient censés venir de l'Esprit : « Je te dis, mon enfant », et, comme chacun était enfant devant l'Esprit, la formule se retrouvait dans des prophéties d'adolescents et d'adultes.

Il semble cependant que ce soit la jeunesse masculine et plus encore la jeunesse féminine qui se soient distinguées dans le prophétisme. Aussi bien, voici quelques textes (1) qui peuvent nous faire pénétrer plus avant dans l'âme des prophètes. Et d'abord cette déposition de Jean Cavalier (85, 86, 87, 88, 89, 90, 91) faite à Londres en janvier 1707. Il était de Sauve et probablement cousin du célèbre Jean Cavalier de Ribaute, le garçon boulanger que les Camisards appelaient, avec respect, « Monsieur Cavalier ». Voici ce qui lui advint, alors qu'il était dans ses seize ans, et se trouvait beaucoup plus préparé qu'il ne le croyait à recevoir les suggestions de l'Esprit.

« On commençait, dit-il, à parler beaucoup des prophètes dans notre pays ; quelques-uns me sollicitaient de me trouver dans une assemblée de gens qui devaient faire des prières ensemble. J'étais un garçon de quinze à seize ans que la dévotion n'occupait pas beaucoup, mais je consentis volontiers à la proposition qu'on me fit quand je pensai que je verrais peut-être là quelques-uns de ces inspirés dont on me disait des choses étranges. Je ne fus pas aussitôt entré dans le groupe où tout le monde était que j'aperçus un petit garçon couché à la renverse qui avait des agitations surprenantes ; cela m'épouvanta en quelque manière et je n'en jugeai pas avantageusement.

« Quand ce petit garçon commença à parler, il dit entre autres choses qu'il y avait des personnes dans la compagnie qui n'y étaient venues que par curiosité et avec un esprit moqueur et que si ces personnes ne s'en repentaient, Dieu permettrait qu'elles soient reconnues et rendues honteuses ; il ajouta plusieurs autres choses de même nature et il fit si bien mon portrait que, quand il aurait pénétré dans mon cœur, il n'aurait pas mieux représenté les dispositions où j'étais, ce qui me frappa terriblement. Mais mon petit raisonnement ne se porta pas plus loin qu'à soupçonner que ces gens-là pouvaient bien être quelque espèce de devins comme on me l'avait dit. Et d'ailleurs, comme ce petit devin avait parlé de plusieurs personnes, je m'imaginais que je n'étais pas en effet le seul dans l'assemblée qui n'avait guère d'estime pour lui et j'espérais que j'échapperais parmi les autres,

(1) Les textes qui suivent sont tirés de la 2^e édition du *Théâtre Sacré des Cévennes*, recueil des dépositions et des récits faits en Angleterre après la fin de l'épidémie, par les réfugiés protestants qui avaient résisté aux soldats du Roi.

car j'aurais voulu être à dix lieues de là. En effet, je me reprochais de m'être engagé si avant parmi les assistants et je formais la résolution de m'approcher peu à peu de la porte pour m'enfuir le plus tôt que je pourrais. J'étais non seulement ému et effrayé de ce que ce petit garçon avait si précisément deviné ma pensée, mais j'avais grand peur qu'il ne me nommât ou qu'il me fit quelque chose de plus fâcheux encore. Je ne m'étais de ma vie trouvé dans un pareil embarras. Mais ce fut bien pis lorsque toute ma pensée et tout mon désir ne tendirent qu'à sortir de là ; je vis un autre fort jeune garçon directement sur mon passage, entre la porte et l'endroit où j'étais, qui tombait tout à coup dans des agitations beaucoup plus violentes que celles de son camarade, si je puis l'appeler ainsi. Il dit à haute voix qu'il y avait une personne malintentionnée qui voulait sortir et que l'on eût à mettre des gens à la porte pour l'empêcher, de peur qu'il n'allât dénoncer l'assemblée. Après cela, ce nouveau devin se mit à dire tout haut, dans la précision la plus parfaite, tout ce que je m'étais dit à moi-même depuis que l'autre avait parlé ; il ne lui manquait plus que de me nommer par mon nom et par mon surnom et de me venir saisir par le bras, et il ajouta diverses choses tendant à m'humilier devant Dieu et à me repentir, à lui donner gloire. Ma frayeur secrète redoubla beaucoup ; je fus tout transi et j'étais pris de tous les côtés, car ce dernier garçon n'avait parlé que d'une seule personne qui, comme je le sentais bien, ne pouvait être que moi. — Et pour la porte, il n'y fallait plus penser. Mon Dieu, pensais-je en moi-même, avec quelle sorte de gens suis-je ici ? Qu'est-ce qui a dit à ce petit garçon ce qui était en mon cœur ? S'il m'affrontait ici, que ferais-je, que dirais-je ? Que diraient mes parents ? J'étais dans un grand embarras. Mais pourtant, ajoutais-je, ces gens-là parlaient du bon Dieu ; si c'étaient des sorciers, ils ne diraient pas toutes les bonnes choses qu'ils disent ; ils ne feraient pas de si belles prières ; ils ne chanteraient pas des psaumes et ces deux enfants ne m'auraient pas exhorté à me repentir. Ces pensées-là calmaient un peu mon esprit et me portaient à prier Dieu. » — (Prière.)

« Alors voilà un troisième garçon qui tombe encore comme avaient fait les autres. Après quelques agitations, il se leva, plein de l'Esprit, et il dit à peu près ceci : « Je t'assure, mon enfant, que cette assemblée est en sûreté ; ne crains pas ; je suis avec vous, et je pense maintenant mettre ma parole en ta bouche afin que tu consoles mon peuple. » Il parla deux grandes heures et dit des choses si excellentes que tout le monde fondait en larmes et moi comme les autres.

« Dans un endroit de la prédication, lorsque le jeune homme inspiré dit plusieurs choses qui me concernaient particulièrement et que je m'appliquais avec un grand soin, je goûtais un contentement indicible ; j'étais ravi quand il disait que les plus petits et les plus simples étaient d'un grand prix devant Dieu ; que c'étaient ceux qui étaient les plus déshérités qu'il voulait enrichir... mais qu'il fallait sentir sa misère, qu'il fallait connaître sa pauvreté spirituelle et qu'après cela il fallait être affamé et altéré pour être admis au banquet, pour obtenir le vin et le lait, pour être abreuvé aux fleuves des délices. Mon âme était tout émue, j'étais hors de moi-même et il me semblait que toutes ces grandes choses étaient seulement pour moi.

« Aussitôt que la prédication fut faite, je reçus comme un coup de marteau qui frappa fortement ma poitrine et il me sembla que ce coup excita un feu qui se saisit de moi et qui coula par toutes mes veines ; cela me mit dans une espèce de défaillance qui me fit tomber. Je me relevai aussitôt sans avoir éprouvé de douleur et comme j'élevais mon esprit à Dieu dans une émotion inexprimable je fus frappé d'un second coup avec redoublement de chaleur. Je redoublai aussi mes prières, ne parlant et ne respirant que par grands soupirs ; bientôt après, un troisième coup me brisa la poitrine et me mit tout en feu. J'eus quelques moments de calme et puis je tombai soudainement dans des agitations de la tête et du corps qui furent fort grandes et semblables à celles que j'ai eues depuis, jusqu'à présent que je raconte ceci. Les grands mouvements ne durèrent pas, mais l'émotion et l'ardeur du dedans continuaient et j'étais alors tout occupé du sentiment que j'avais de mes péchés. Les fautes de libertinage auxquelles j'étais le plus sujet me parurent des fautes énormes et me mirent dans un état que je ne saurais décrire. »

Le prédicateur le fait alors approcher, l'exhorte d'une façon personnelle et Jean Cavalier dit : « Quelle merveille de voir un enfant timide et ignorant entreprendre d'enseigner un précepte, parler un langage qu'il n'était pas capable de parler dans un autre temps, s'exprimer magnifiquement, former abondamment des choses excellentes. Il me dit que j'étais bien heureux de m'être trouvé parmi ceux que Dieu avait appelés pour être rassasiés de la grâce, sans qu'il ne leur en coûtât rien, que je devais bénir éternellement la bonté de notre Père céleste qui m'avait tendu si aimablement les bras en me présentant ses trésors, que je devais le remercier avec un cœur humble et reconnaissant à tous les moments de ma vie... Mais il ajouta que puisque

j'avais murmuré, la volonté de Dieu était de me tenir pendant un certain temps dans un état d'humiliation et qu'il me visiterait en me terrassant seulement jusqu'à ce que son bon plaisir fût de mettre aussi la parole en ma bouche ; qu'en attendant j'eusse à prier sans cesse. »

Après cela Jean Cavalier fit des prières et eut des agitations fréquentes pendant neuf mois.

« La main de Dieu me frappait souvent, dit-il, mais ma langue ne se déliait pas ; il est vrai que sa grâce me conseillait d'ailleurs, car j'obéissais toujours avec plaisir à l'Esprit qui me parlait ; je ne me souciais plus de mes jeux et de mes divertissements ordinaires et surtout je me sentais une véritable haine pour tout cet attirail du culte public des papistes et pour toute cette farce de messe dont je m'étais auparavant fait un jeu. Je ne pouvais seulement pas regarder une église sans frissonner ; enfin, après environ neuf mois de sanglots et d'agitations, sans paroles, un dimanche matin, comme je faisais la prière dans la maison de mon père, je tombai dans une extase extraordinaire où Dieu m'ouvrit la bouche. Pendant trois fois vingt-quatre heures, je fus sous l'opération du Saint-Esprit à différents degrés sans boire ni dormir, et je parlais souvent avec plus ou moins de véhémence, suivant la nature des choses. On fut bien convaincu dans la famille par l'état plus extraordinaire que jamais où l'on m'avait vu alors, et même par le prodige d'un jeûne de trois jours après lequel je n'eus ni faim ni soif, qu'il fallait que des choses semblables vinssent de la suprême puissance. Et comme les paroles que je prononçais étaient bonnes et simples, on n'avait garde de s'imaginer qu'elles pussent venir d'une source impure. »

On peut voir facilement dans cette déposition les étapes des suggestions et autosuggestions qui devaient s'épanouir quelques mois plus tard en délire prophétique. Le sujet qui a déjà entendu parler des prophètes croit n'éprouver à leur égard que de la curiosité, puis c'est de l'épouvante devant un convulsionnaire qui prêche ; puis, c'est le sentiment de se sentir deviné par lui ; il éprouve avec un autre jeune prophète celui d'être plus complètement et plus nettement désigné. L'idée lui vient qu'il est chez des sorciers, il l'écarte à cause des belles pensées, des psaumes, des exhortations et de toutes les bonnes choses qu'il vient d'entendre ; et le voilà déjà éclairé et en prière ; puis c'est un troisième garçonnet qui répète des exhortations coutumières, exhortations dont Jean Cavalier se fait l'application sans s'être senti désigné, mais avec une émotion croissante qui le met hors de lui, une sorte de choc cardiaque suivi d'une syncope qui

le fait défaillir et plusieurs chocs cardiaques qu'il appelle des coups de marteau.

Enfin c'est l'appel du prédicateur, qui l'exhorte personnellement en lui communiquant que Dieu mettrait sa parole en sa bouche. Rien n'est épargné en fait d'émotions et d'affirmations verbales pour introduire des suggestions dans l'esprit de cet adolescent, préparé par des dispositions personnelles et par tout ce qu'il avait entendu avant que le jeune convulsionnaire lui adressât la parole.

Alors vient une période de latence et d'incubation dans laquelle le résultat final se prépare, c'est une période de prières et d'agitations pendant laquelle les suggestions et les autosuggestions du prophétisme gagnent du terrain chaque jour.

« La main de Dieu me frappait souvent, mais ma langue ne se déliait pas, il est vrai que sa grâce me consolait. D'ailleurs, j'obéissais toujours à l'Esprit intérieur qui me portait à l'invoquer. » Il pense et sent déjà en prophète ; il est l'enfant désigné : « Je ne me souvenais plus de mes jeux et de mes divertissements, etc. ». Enfin le grand jour arrive ; Dieu ouvre la bouche et délie la langue du jeune homme et le prophétisme se réalise par la volonté divine ; désormais, Jean Cavalier aura ses heures d'extase et Dieu parlera par sa bouche. Sa famille devant l'excellence des paroles prononcées juge que cela ne pouvait venir que de Dieu et c'est ainsi que Jean Cavalier finit par prophétiser pour l'édification des siens sous l'influence de suggestions, d'autosuggestions, de méditations et de prières.

Il avait eu largement le temps, pendant ces neuf mois d'incubation, de faire une provision suffisante de souvenirs verbaux et de trouvailles personnelles pour se montrer à la hauteur des circonstances.

Comme on a pu le voir, l'Esprit joue naturellement le premier rôle dans ce délire. Jean Cavalier a des hallucinations psychomotrices et peut-être même des hallucinations pseudo-auditives ; il croit sentir qu'on parle à sa place avec ses organes, soit intérieurement, soit à haute voix ; une volonté étrangère et toute-puissante meut ses membres et, avec une sincérité dont on ne saurait douter quand on a lu la déclaration précédente, il nous apporte ce qu'il considère comme des preuves propres à établir le caractère divin de ces accidents.

Mêmes observations à faire sur la déposition du célèbre pasteur Marion (72) (1) : « Je déclare devant Dieu, dit-il, que je ne

(1) Théâtre Sacré.

me sens nullement sollicité, ni séduit par qui que ce soit à prononcer certaines paroles que l'Esprit fixe lui-même en se servant de mes organes ; et c'est à lui que j'abandonne, dans mes extases, le gouvernement de ma langue, n'occupant mon esprit qu'à me rendre attentif aux paroles que ma bouche récite. Je crois que c'est alors un pouvoir supérieur qui me fait parler ; je ne médite pas et ne connais pas, par avance, les choses que je vais dire ; pendant que je parle, mon esprit fait attention à ce que ma bouche prononce, comme si c'était un discours raconté par un autre, mais qui laisse ordinairement des impressions plus ou moins vives dans ma mémoire. »

Que des croyances, après avoir opéré par suggestion des réalisations de ce genre, y puisent une force nouvelle, c'est ce qui ressort des récits de tous et en particulier des paroles de Marion.

« C'a été uniquement, déclare-t-il, par les inspirations et par le redoublement de leurs ordres que nous avons commencé notre sainte guerre. Un petit nombre de jeunes gens sans éducation et sans expérience, comment auraient-ils fait tant de choses s'ils n'avaient eu le secours divin ? Nous n'avions ni force, ni conseils, mais nos inspirations étaient notre recours et notre appui ; ce sont elles seules qui ont été nos chefs et qui nous ont conduits ; elles ont été notre discipline militaire, elles nous ont appris à essuyer à genoux le premier feu de nos ennemis et à les attaquer en chantant des psaumes pour porter la terreur dans leur camp ; elles ont changé nos agneaux en lions et leur ont fait faire des exploits glorieux ; et quand il est arrivé que quelques-uns de nos frères ont répandu leur sang, soit dans les batailles, soit dans la montagne, nous n'avons pas lamenté sur eux. Nos inspirations ne nous ont permis de pleurer que sur nos péchés et sur la désolation de Jérusalem. Ce sont nos inspirations qui nous ont suscités, nous, la faiblesse même, pour mettre un frein puissant à une armée de plus de vingt mille hommes d'élite. »

Jean Cavalier fondait le caractère divin de son prophétisme sur quelques incidents de sa vie physiologique que sa famille a tenus pour des prodiges et sur l'élévation morale des paroles qu'il prononçait ; le pasteur Marion, plus instruit, invoque, avec un même but, le fait qu'il ne connaissait pas par avance les choses qu'il allait dire, n'étant que l'auditeur de ses propres discours et le fait aussi que ses inspirations les ont conduits, lui et ses hommes, à des succès qu'ils n'auraient pas remportés sans un secours et une direction d'en haut.

Ils ne peuvent présenter autrement la succession des faits, et nul ne contestera leur bonne foi, mais pas plus que dans la

paranoïa d'influence on n'a le droit de considérer l'automatisme comme un fait primitif, et dans le cas de prophétisme comme un fait primitif dont les sujets peuvent tirer par interprétation l'idée de quelque chose de surnaturel. Il s'agit évidemment, d'après les dépositions des prophètes, d'autosuggestions qui ne sont pas plus originales que les hallucinations délirantes, et qui ne peuvent apporter que la confirmation d'une croyance antérieure.

Plusieurs prophètes ont affirmé leur inconscience des paroles qu'ils prononçaient et l'amnésie consécutive. Sans mettre en cause leur bonne foi, on peut invoquer encore des autosuggestions inspirées par le désir où ils étaient tous d'accuser le caractère étranger et divin de l'Esprit qui se servait de leurs organes pour parler.

Dans une lettre datée de Dublin un émigré nommé Caladon écrit le 19 mars 1707 (46) : « La plupart étaient des jeunes gens et des personnes grossières ; c'étaient eux qui parlaient le mieux quand ils se révélaient. Les uns me disaient qu'ils ne se souvenaient de rien de ce qu'ils avaient prononcé, et les autres se souvenaient de quelque chose, mais de fort peu. »

On a le droit de penser, étant donné l'origine et la nature de ces amnésies, qu'avec quelques contre-suggestions ils se seraient souvenu davantage.

Si l'on considère le rôle que la suggestion et l'autosuggestion ont joué dans cette épidémie, il n'est pas douteux que le terme d'hystérie ne convienne.

II. — L'EXTASE

Je veux dire quelques mots aussi de l'extase qu'on rangeait autrefois, sans hésiter, parmi les accidents hystériques, mais qui débordent l'hystérie et la simple autosuggestion par beaucoup de côtés.

Comme l'écrivait le regretté Bernard Leroy (1) à Marcel Hébert (200) : « On a réuni, sous le nom d'extase, des faits très différents et constitué de la sorte un groupe très artificiel où des cas de somnambulisme voisinent avec des cas hallucinatoires, des rêves, des onirismes confusionnels et d'autres troubles mentaux disparates. Ne serait-il pas utile de jeter du lest en éliminant les faits disparates pour ne conserver que des faits du même genre ? »

C'est ce que Janet a pensé, lorsque les circonstances lui ont permis d'analyser une mystique extatique qu'il a suivie pendant plus de vingt ans et sur laquelle il a écrit son plus beau livre *De l'angoisse à l'extase*. Il fait remarquer, dans son introduction,

(1) Cité par Marcel Hébert (voir bibliographie).

que Madeleine (c'est le nom de l'extatique) qu'il a pu étudier directement et non, comme il arrive d'ordinaire pour les mystiques, d'après des documents historiques, présente encore ceci d'exceptionnel que, pendant plusieurs années, elle a vécu dans un hôpital laïque où les extases mystiques et les stigmates du Christ n'habitent pas d'ordinaire, et qu'elle a été étudiée en dehors de toutes les influences qui agissent en général sur les mystiques. C'est un cas particulièrement favorable à une étude expérimentale, psychologique et clinique que lui a valu la névrose de Madeleine.

Nous laissons de côté, dans cette mine inépuisable de documents et d'interprétations qui remplissent les deux volumes de Janet, tout ce qui n'a pas de rapport avec notre enquête sur la pathogénie du Surnaturel ; et sur cette question même nous sommes obligé, par les limites que nous avons assignées à ce livre, de ne dire que l'essentiel.

Janet (209) estime, d'après ses observations, que l'extase mystique présente les caractères suivants : « 1° Le mouvement des membres ou, mieux, l'action qui se manifeste dans les mouvements des membres et par les modifications apportées aux événements extérieurs est extrêmement réduite ; 2° L'action psychologique intérieure, constatée par la parole extérieure, les attitudes intérieures, qui donnent naissance aux pensées et aux croyances, présentent au contraire un développement considérable ; 3° Dans ces états dominant constamment un sentiment de joie profonde ainsi que tous les sentiments optimistes qui l'accompagnent et qui donnent aux pensées un ton particulier. »

Ces trois caractères, toujours présents dans les faits que les grands mystiques ont qualifiés d'extases, n'ont pas toujours le même degré, et les combinaisons que leurs modifications peuvent déterminer donnent naissance à ces différentes formes d'états extatiques que tous les mystiques se sont plu à décrire d'une manière imagée.

Janet a expliqué ces trois symptômes. L'immobilité, d'ailleurs relative, des membres lui a paru venir de l'état de détachement dans lequel est plongé le mystique, par rapport aux choses et aux faits du monde extérieur. Il ne s'agit pas d'une paralysie ni d'une asthénie musculaire, comme on aurait pu le croire, ni d'une atteinte des sens entraînant celle des réactions musculaires. Ce qui joue le rôle capital dans l'immobilité de Madeleine, c'est le désintéret de l'action et de tout ce qui est relatif à la vie ou à l'action.

« Je suis dans un état de langueur extrême », dit-elle, « je suis à demi dans la vie, et, dans cette délicieuse défaillance, j'ai juste assez de force pour faire ce qui est indispensable ; je n'ai pas le courage de faire plus. »

Corrélativement à cette inertie motrice dit Janet se développe chez Madeleine une vie spirituelle qui lui paraît très riche et très belle ; c'est un ensemble d'images, de paroles groupées autour d'un sujet connu, et que l'on pourrait appeler un long drame aux actes divers ; le sujet général de ce drame, c'est la vie d'un couple, celui de Madeleine et de Dieu, c'est leur mariage spirituel qui domine le drame (E, I ; 69). Dieu y joue le rôle d'époux divin, de révélateur, de professeur ; il enseigne une philosophie et une science ; il donne à sa divine épouse la solution de tous les problèmes. Madeleine essaye d'aimer Dieu autant qu'il l'aime ; elle trouve, dans la représentation de cet amour réciproque, une joie intense et extraordinaire. « Cette joie intense, écrit Janet, semble être le symptôme propre de certains états extatiques », elle constitue le phénomène psychologique le plus singulier qu'on puisse observer et elle a le plus scandalisé les observateurs. On a de la peine à admettre ce bonheur perpétuel et quelquefois sublime dans une vie misérable, au cours d'une maladie mentale. C'est pourtant un fait bien établi qu'un sentiment de joie, souvent immense et indicible, s'attache pendant l'extase à toutes les représentations, à tous les récits, à toutes les perceptions de Madeleine, et Janet, après une discussion serrée de toutes les interprétations qui ont été données de ce sentiment, l'explique par l'impression de détente, de liberté, de libération qui résulte de l'affranchissement du sujet à l'égard de la vie extérieure par suite du détachement et de l'immobilité. Il y a dans certaines rêveries quelque chose de cela. J'ajoute à cette interprétation de Janet cette réflexion que chez un esprit qui se retire dans l'extase et qui manque de points de repère pour juger sa joie du dehors, objectivement, une joie même médiocre tend nécessairement à remplir l'âme tout entière et à paraître démesurée parce qu'elle tient toute la place.

Nous avons dans les rêves des exemples de joies esthétiques analogues que j'interprète de la même façon. Delboeuf rêve qu'il fait des vers dont il donne cet échantillon :

*Que Dieu sortant vivant de son tombeau natif (1),
Parcoure en souriant ses radieux pontifes ;*

(1) Op. cit., p. 229.

et il ajoute en les rappelant : « je ne saurais décrire le ravissement où me jetait la divine pièce qui contenait entre autres cet admirable distyque ».

Je me souviens avoir fait moi-même, en rêve, des vers qui ne valaient ni plus ni moins que ceux de Delboeuf en éprouvant un sentiment très fort de compréhension et d'admiration. Ces vers, où se retrouvait sans doute un écho du *Cygne* de Mallarmé étaient les suivants :

*Sa neigeuse blancheur,
Sur le cristal de l'onde
Ruisselait.*

Ce terme de « ruisselait » me paraissait tellement riche d'images que je m'éveillai en proie à une émotion esthétique qui me pénétrait tout entier. Qu'on me permette d'ajouter que je n'ai jamais fait, à l'état de veille, aucune tentative poétique, aimant beaucoup trop les vers pour en faire qui seraient certainement mauvais.

Janet, après avoir analysé les caractères principaux de l'extase, d'après les crises de Madeleine, nous dit que ces crises sont espacées et durent de quelques heures à deux jours, qu'elles sont précédées d'une période de doute, d'obsessions douloureuses, d'angoisse et, partant, d'épuisement, vis-à-vis de laquelle elles représentent une période de repos et de réparation. Je pense, d'après le contact que j'ai pris voilà plus de quarante ans avec quelques grands mystiques, à l'occasion d'un cours, que l'amour de Dieu, l'amour exclusif de Dieu — d'ailleurs décrit par Janet dans le cas de Madeleine — est un caractère constant de l'extase chrétienne ; et donne une orientation et un sens à tous les autres caractères.

Pour ce qui est de classer les extases dans un cadre psychiatrique déterminé, Janet paraît avoir varié d'opinion. Flournoy (1) ayant fait remarquer que, depuis qu'on promène les mystiques dans les cadres de la psychiatrie on n'était pas encore arrivé à leur trouver une place, Brenier de Montmorand (2) concluait à l'impossibilité de leur trouver une place dans ces cadres. « De là, écrit Janet, on arrive facilement à soutenir que les extases sont des phénomènes surnaturels, étrangers à la psychologie humaine. » Janet estime que même si les extases ne trouvaient pas de place dans les cadres de la psychiatrie actuelle, cela n'aurait guère

(1) In Janet (E, I ; p. 462).

(2) In Janet (E, I ; p. 462).

d'importance, étant donné la fragilité de ces cadres qu'on a brisés et recollés tant de fois sous des formes différentes.

Peut-être aussi, puisque l'on s'accorde aujourd'hui à rayer la folie mystique des cadres de la psychiatrie et à considérer le mysticisme pathologique comme un syndrome qui reçoit l'empreinte des psychoses où on le rencontre, n'est-on pas fondé à réclamer pour les mystiques cette place particulière qu'on ne trouve pas.

En ce qui concerne Janet, il avait d'abord rattaché l'extase à l'hystérie parce qu'il y retrouvait le rétrécissement de la conscience avec une suggestibilité extrême. Devant ces mêmes symptômes, j'avais moi-même exprimé la même opinion et j'avais signalé aussi que, en dépit des variétés individuelles, les mystiques extatiques paraissaient suggestionnés, dans leurs manifestations, par une tradition qui remonte au Pseudo-Denys.

Janet pense aujourd'hui que la période épuisante de doute, d'obsessions, de souffrance morale, de torture, d'angoisse qui précède l'extase et pour laquelle l'extase constitue une sorte d'apaisement réparateur, peut se rapprocher d'une crise psychasthénique.

L'extase serait donc, dans cette conception, un syndrome de réparation.

Les caractères de l'extase mystique que Janet a énumérés chez Madeleine, il les retrouve dans certaines extases laïques plus ou moins complètes dont il cite quelques-unes, celles de Rousseau au bois de Vincennes, celle de Plotin, de Nietzsche. Mais il considère que l'extase religieuse est la plus belle, et cela tient vraisemblablement à ce que l'extase n'a sa pleine signification que pour un esprit religieux, qui y voyant une grâce divine est consciemment ou non porté à la parachever par autosuggestion.

Les extases de Madeleine, que Janet décrit et commente, peuvent être considérées comme des extases religieuses ; elles en ont les caractères physiologiques et les caractères mentaux, et si, dans l'union vers laquelle elles tendent il y a un mariage spirituel plus encore que fusion de l'individualité dans la pensée divine, on peut admettre cependant que, dans leurs grands traits, ces extases correspondent à la définition de l'extase telle que la donne Delacroix (250) : « délivrance de soi-même et possession par Dieu ».

Mais les extases laïques, surtout les extases d'incrédulés, auraient le grand avantage de nous faire connaître par comparaison ce qui revient en propre au mysticisme dans l'extase

mystique et si, dans une extase qui n'est pas mystique, il y a ou non des éléments propres qui peuvent, avec quelque vraisemblance, acheminer certains esprits vers l'idée du Surnaturel.

Janet nous rapporte celle du malade Martial (E, I; 32) dans une observation extrêmement intéressante et que nous ne pouvons que résumer très brièvement. Ce Martial est un malade qui, vers l'âge de dix-neuf ans, a eu pendant six mois une période d'extase glorieuse suivie d'un accès de dépression qui permettent par plusieurs de leurs caractères de les rapprocher des accès à double forme tels qu'on les rencontre dans la psychose maniaco-dépressive. Il a été pris, pendant la période euphorique, d'un sentiment de joie et de gloire, sans rapport avec les faits et avec la vie médiocre qu'il menait ; il attendait monts et merveilles ; depuis lors, il a conservé le désir intense de retrouver, ne fût-ce que cinq minutes, les sentiments qui ont inondé son cœur pendant quelques mois ; il cherche la gloire, la célébrité, il estime que des succès littéraires, après lesquels il court, ramèneront dans son cœur le sentiment intense et justifié de la gloire ; mais, comme le remarque Janet, nous sommes loin des extases mystiques avec celle de Martial. Son immobilité musculaire n'a jamais été très marquée ; elle ne l'a jamais empêché d'aller, de venir, de s'asseoir à sa table de travail, d'écrire des vers, et le bonheur qu'il a éprouvé, tout démesuré qu'il ait été, se laisse comparer aux grands bonheurs humains. L'extase est très incomplète, elle ne conduit pas le malade à une vie divine et l'idée du Surnaturel ne sort pas de pareilles extases.

Tout au plus ai-je signalé moi-même dans les grandes joies de l'excitation maniaque que leur plénitude fait quelquefois employer par les malades le terme de surnaturel, synonyme dans leur esprit de démesuré, d'infini. Ce n'est pas suffisant pour qu'on puisse assimiler, même de loin, à la joie extatique les joies comme celle de Martial, d'autant plus qu'aucun des caractères de l'extase physiologique ne les accompagne.

William James, très désireux de montrer que l'extase telle qu'il la conçoit peut être laïque, et constituer de ce chef une expérience religieuse, a réuni un certain nombre d'extases toxiques et de rêveries extatiques, que la religion et la tradition ne lui paraissent pas avoir inspirées et qui seraient d'après lui des visions offertes à l'esprit humain sur un autre monde, celui du Surnaturel.

Je prends parmi les cas de William James un exemple de joie toxique et un exemple de rêverie extatique (390-391).

Le premier cas est emprunté par James à Symonds, le second

est emprunté à Amiel (Fragment d'un journal intime 1883, p. 45 et 46). L'extase toxique s'est produite chez Symonds sous l'influence du chloroforme (1). « Lorsque l'impression d'étouffement et d'asphyxie eut disparu, je me sentis, dit-il, dans un état d'acuité ; puis de vifs éclairs alternant avec les ténèbres, une vision distincte de ce qui se passait autour de moi, mais aucune sensation de toucher. Je crus que j'étais près de la mort ; soudain mon âme eut la vision de Dieu ; il agissait sur moi, il me dirigeait de la main pour ainsi dire ; j'en avais une intuition vive et immédiate. Il m'inondait comme une lumière... je ne puis décrire ma joie. A mesure que je me réveillais, le sentiment de ma relation antérieure avec le monde me revenait, tandis que s'évanouissait le sentiment de ma relation avec Dieu. D'un bond, je me levai de ma chaise et je hurlai : « C'est trop horrible, horrible, horrible ! » Je ne pouvais supporter ce désenchantement. Puis je me jetai par terre ; enfin je me réveillai couvert de sang, criant aux deux chirurgiens épouvantés : « Pourquoi ne m'avez-vous pas tué, « pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir ? » Avoir eu pendant une longue extase intemporelle la vision de Dieu, de la pureté, de la tendresse, de la vérité, de l'amour absolu, et puis découvrir qu'après tout je n'avais pas eu de révélation, mais que j'avais été le jouet d'une excitation anormale de mon cerveau ! »

Pourtant la question subsiste : « Est-il possible que le sentiment de réalité qui m'apparut quand ma chair fut insensible aux impressions extérieures ne fût qu'une illusion ? »

« Ne serait-il pas possible qu'à ce moment j'aie éprouvé ce que les saints déclarent éprouver constamment, l'indémontrable et cependant irréfragable certitude de Dieu ? »

« Ne retrouverai-je pas, dit Amiel, quelques-unes de ces rêveries prodigieuses comme j'en ai eu quelquefois. Un jour de mon adolescence, à l'aube, assis dans les ruines du château de Francigny, une autre fois dans la montagne, sous le soleil de midi, au-dessus de Lavey, couché au pied d'un arbre et visité par trois papillons ; une nuit encore sur la grève sablonneuse de la Mer du Nord, le dos sur la plage et le regard rêveur errant dans la voie lactée : — une de ces rêveries grandioses, immortelles, cosmogoniques, où l'on porte le monde dans sa poitrine, où l'on touche aux étoiles, où l'on possède l'infini. Moment divin, heure d'extase où la pensée vole de monde en monde, pénètre la grande énigme, respire large, tranquille et profonde comme la respiration de l'océan, sereine et sans limites comme le firmament

(1) Voir H. J. Brown, *J. A. Symonds, A biography*, London, 1895, pp. 29-31.

bleu ;... instant d'intuition irrésistible où l'on se sent grand comme l'univers et calme comme un dieu.

« Des sphères célestes jusqu'à la mousse ou au coquillage, la création entière nous est alors soumise, vit dans notre sein, et accomplit en nous son œuvre éternelle avec la régularité du destin, l'ardeur passionnée de l'amour. Quelle heure ! quel souvenir ! Les vestiges qui nous en restent suffisent à nous remplir de respect et d'enthousiasme comme des visites du Saint-Esprit. »

Les extases de ce genre sont aussi incomplètes que celles de Martial, mais elles nous apportent, celle d'Amiel surtout, quelques indications qui ne sont pas négligeables.

L'extase toxique de Symonds ne nous montre guère que des croyances anciennes vivement illustrées par des hallucinations perceptives avec réactions adéquates et intenses de l'affectivité.

On peut voir dans la description d'Amiel quelque chose qui psychologiquement peut justifier l'assimilation de son extase à certaines extases mystiques que l'Église a condamnées. Sans le mettre sur le chemin du Surnaturel lui-même, elle l'oriente cependant vers une sorte de panthéisme affectif. Le désintéressement de sa pensée, son détachement ont déterminé une rêverie plus ou moins dépersonnalisée et un sentiment panthéistique où son moi paraît s'absorber.

*
*
*

Les extases spontanées comme celles de Madeleine sont les plus fréquentes chez les grands mystiques, mais à côté de ces extases dont Janet a étudié les conditions neurologiques parmi lesquelles l'épuisement préalable a d'après lui sa grande part, il est incontestable qu'il y a aussi des extases auxquelles les mystiques s'entraînent et qu'ils réalisent plus ou moins. Murisier, qui a étudié ces extases, a énuméré, avec une psychologie très sûre, les procédés employés : il en est de négatifs, d'éliminatoires et à proprement parler d'ascétiques : « Amoindrir l'individu, faire le vide et réduire le nombre de ses états simultanés ou successifs ou en diminuer l'intensité, tel est le but principal. Les autres sont positifs, assimilatoires ; ils visent à renforcer l'idée religieuse, à la maintenir, à la faire prévaloir et aboutissent directement à l'état de monodéisme extatique (45). »

Je n'ai pas à entrer dans le détail de ces procédés ; je ferai remarquer seulement que tous les procédés négatifs, mortifications, jeûnes, insomnies semblent devoir provoquer et provo-

quent en effet les états d'épuisement nerveux qui, la suggestion aidant, favorisent le détachement du sujet à l'égard du monde extérieur et de la vie, ainsi que le retrécissement de la conscience favorable à l'extase. C'est par la même voie psychologique ou physiologique que se produisent les extases spontanées et les extases volontaires.

Par une illusion féconde l'extase apparaît au mystique comme primitive et chargée de sens, mais d'autres causes, illusives ou non, interviennent également pour rendre manifeste à ses yeux le caractère surnaturel de l'extase.

Elle apparaît comme surnaturelle au mystique parce qu'il la sait telle, conformément à la tradition, avant de la réaliser; et c'est même à cause de cette conviction qu'il l'a cherchée et préparée quand il la cherche et la prépare. Il est ainsi tout disposé, étant donné que l'amour de Dieu le possède et le conduit, à considérer l'union de son âme avec Dieu comme divine. D'autres raisons plus particulières viennent le confirmer dans sa conviction: de l'ascèse préparatoire, comme de ses insomnies, de l'épuisement, de ses doutes, il ne peut tirer aucune conclusion relative au caractère surnaturel de l'extase; mais, dès que l'extase se produit et dans les jours qui la suivent, il éprouve un bien-être réparateur qui n'est pas illusoire. Tous les mystiques sont d'accord pour constater les effets bienfaisants de l'extase sur la santé générale; c'est pour eux une grâce dans le sens moral et physiologique du mot.

Quelle que soit la fréquence ou la rareté de l'extase complète, quel que soit le dressage qu'elle suppose chez bien des intéressés, comment contester que le mystique puisse arriver ainsi à une idée du Surnaturel et du divin qu'il juge expérimentale et qui fortifie à jamais la foi qui en assure la réalisation.

Car la certitude est profonde chez les extatiques à qui l'extase et l'union divine apportent l'apaisement. L'union divine c'est la réalisation de leur désir le plus cher, le plus sacré, c'est la confirmation de leur foi. « Le sujet, écrit Delacroix (267), achève (dans l'extase) tout son passé religieux et au sortir de l'extase il le retrouve; ainsi s'explique le débordement de la certitude. »

Janet se demande quelles raisons particulières ont amené ce choix des phénomènes extatiques pour y attacher des croyances religieuses et il exprime cette idée que le choix a été déterminé par le besoin de faire parler les dieux et de considérer certaines paroles humaines comme la réponse de la divinité. « Or, on a été obligé, dit-il, de choisir pour les interpréter de cette manière, certaines paroles, anormales par certains côtés, que l'on pouvait

ainsi opposer aux paroles uniquement humaines; c'est ce que font encore aujourd'hui les spirites quand ils attribuent à l'esprit les paroles qu'un médium exprime en secouant les pieds d'une table. » Il y a de cela, mais l'explication est trop générale; il faut ajouter que l'extase avec son union divine, son anéantissement en Dieu suivi d'une renaissance au monde, ses joies infinies, les dons qu'elle était censée apporter au mystique était tout indiquée pour le choix, qu'elle fût soit spontanée ou artificielle, ou bien spontanée et préparée à la fois. Il faut bien reconnaître toutefois que cette expérience, toute capitale qu'elle fût dans l'opinion des mystiques, est très inférieure, dans la psychogénie du Surnaturel, à la paranoïa d'influence, à la paranoïa hallucinatoire et à la paranoïa raisonnante. En dépit des révélations que le mystique croit y recevoir elle ne crée pas des Êtres Surnaturels.

Mais si l'extase est stérile dans la création des dieux, elle a pour les mystiques, et par rapport aux psychoses créatrices des dieux comme les paranoïas, l'immense supériorité de les mettre en contact direct avec leurs dieux, de favoriser et de réaliser cette union où le moi qui se croit libéré de ses chaînes, libéré de ses instincts, libéré de son corps, se confond avec l'objet de son amour jusqu'à perdre le sentiment de son individualité personnelle ou même de l'individualité divine, et il y a dans cette fusion un acheminement vers le panthéisme qui a fait considérer comme hétérodoxes les mystiques comme Ruysbroeck qui s'y sont abandonnés.

Nous allons voir dans le chapitre suivant ce caractère de stérilité relative se marquer plus encore dans le rêve. Si nous n'avons pas classé l'hystérie dans les psychoses déréalistes, c'est, nous l'avons dit, parce qu'elle est encore tournée vers la réalité extérieure, que cette réalité soit humaine ou divine, sociale ou extra-sociale.

L'extase ne sépare l'extatique du réel où nous vivons que d'une façon passagère pour lui offrir une union avec Dieu, réalité suprême où il trouve, avec une logique qui ne va pas contre la logique, la satisfaction de ses aspirations les plus profondes et d'où il revient vers la vie reconforté et plus chargé de bonne volonté pour l'action.

TROISIÈME PARTIE

**LE SURNATUREL ET LES DIEUX
DANS LES PSYCHOSES DÉRÉALISTES**

CHAPITRE PREMIER

LE SURNATUREL ET LES DIEUX DANS LE RÊVE

Nous arrivons à la seconde partie de notre enquête, celle qui concerne la psychogénie du Surnaturel dans les psychoses paranoïdes que l'on peut appeler déréalistes par opposition aux psychoses réalistes des paranoïaques et des périodiques. Mais à dire vrai, le terme de psychose, dans la mesure où il désigne des individualités cliniques bien définies, ne convient exactement ni au rêve, ni à la schizophrénie, ni à la paraphrénie, parce que ce ne sont pas des individualités nosographiques mais des modalités différentes d'une activité mentale caractérisée négativement par la rupture, plus ou moins complète, du contact avec le réel et avec la logique. Nous sommes en présence d'affections que nous ne pouvons appeler psychoses qu'en ajoutant que ce nom ne leur convient pas exactement, et en disant pourquoi.

Dans ces conditions, il se peut que la moisson de Surnaturel soit d'autant plus abondante que les sujets vont imaginer en dehors des limitations de la logique et des causes positives ; mais il est très probable que ce Surnaturel abondant n'aura ni la cohérence, ni la rigueur, ni la personnalité du Surnaturel tel que nous l'avons rencontré dans la psychose périodique, dans la paranoïa messianique, dans la paranoïa hallucinatoire, dans la paranoïa d'influence, dans la psychasthénie et même dans l'hystérie.

Nous répétons une fois de plus que, pour nous, le Surnaturel ne s'oppose pas au réel, qu'il est, suivant les psychoses, réaliste ou déréaliste, et c'est du Surnaturel déréaliste que nous allons nous occuper maintenant.

Nous ne nous arrêterons pas sur la distinction populaire du rêve et du songe. Comme le dit Dechambre, songe et rêve sont, au fond, la même chose ; dans l'un et dans l'autre, ajoute-t-il, sans pressentir la doctrine freudienne, les idées, les images, les sentiments se succèdent et s'associent sans action directrice ; seulement, nous réservons de préférence le nom de songe pour le cas où l'invention arrive à former une sorte de drame intérieur

qui a ses péripéties et peut avoir son dénouement, tandis que, dans le rêve, la pensée flotte au hasard, sans suite, au gré de mille impressions changeantes. Dechambre signale aussitôt que, « dans la pratique, cette démarcation ne saurait être bien rigoureuse, et ce qui va suivre, dit-il en parlant de son article sur le rêve, s'applique à peu près indistinctement à ces deux états. » Nous pensons comme lui ; nous suivrons son exemple ; tout au plus ferons-nous remarquer que, après les analyses des freudistes, il est tout à fait excessif de contester dans le rêve qu'il y ait des actions directrices et que le songe, par son affabulation, ne puisse, plus encore que le rêve, traduire des préoccupations, des désirs et des craintes que la censure a refoulées à l'état de veille.

Une distinction plus importante s'impose encore entre l'homme qui rêve et celui qui, ayant rêvé, réfléchit sur son rêve à l'état de veille. Quels que soient la culture et l'esprit critique du premier, il est, à de très rares exceptions près, dupe de son rêve ; il n'est pas choqué par l'absurdité d'un spectacle ou d'un propos, ni par l'ubiquité, ni par les métamorphoses des personnages, ni par les contradictions, ni par les impossibilités. C'est à peine s'il conserve la conscience confuse de son identité personnelle qui, sous une forme réfléchie, est toujours absente.

Au contraire, l'homme éveillé qui réfléchit sur son rêve n'est plus dans un état de simplicité passive ; il cherche à comprendre ses rêves, suivant ses connaissances et ses habitudes psychologiques, suivant ses croyances aussi ou suivant la science plus ou moins positive qu'il possède, et d'une façon générale il cherche à les expliquer d'après les idées qu'il doit à son éducation ou à son milieu.

Il ne faudrait pas d'ailleurs s'exagérer la passivité du rêveur ; il y a des hommes comme d'Hervey de Saint-Denis qui se sont entraînés à suivre leurs rêves en spectateurs conscients et critiques ; et chacun de nous, d'ailleurs, devant un rêve particulièrement absurde et sans doute dans les moments où le sommeil n'était pas très profond, a pu quelquefois assister à l'éveil passager de sa raison.

*
* *

Lévy-Bruhl a consacré au rêve deux chapitres de son livre sur la mentalité primitive, et il est revenu sur la question dans son livre plus récent sur l'expérience mystique et le Surnaturel et la nature, dans la mentalité primitive. Il montre comment le

rêve a passé chez les primitifs pour un moyen d'entrer en communication avec les puissances invisibles qu'on ne peut voir à l'état de veille, et comment le primitif use de ce moyen sans faire, entre le Surnaturel et le Naturel, les différences que nous faisons aujourd'hui.

Il n'a pas à l'état de veille la perception sensible des puissances mystiques et ne peut que constater sans cesse leur influence et leur action dans les événements de ce monde, mais ce que nous appelons les causes secondes lui paraissent sans importance. Ce qui intéresse l'Indien blessé par une flèche, ce n'est pas la flèche, l'arc ou la main qui l'a bandé, c'est la puissance invisible qui s'est servie de l'homme et de l'arc comme d'un instrument et qui aurait pu, tout aussi bien, en choisir d'autres.

La nature est pleine de ces forces invisibles, le primitif en est entouré, son intérêt le plus pressant est de les connaître et surtout de se concilier celles qui pourraient lui être hostiles. Par le rêve, il en prend une connaissance directe, par le rêve il pénètre dans le monde des puissances invisibles qu'il ne pouvait à l'état de veille ni voir, ni entendre, ni toucher ; mais qu'il s'agisse de la veille ou du rêve, ces puissances sont toujours les mêmes et constituent l'objet par excellence de sa connaissance. Il n'est pas plus surpris de la faculté qu'il a de les percevoir dans le rêve que d'être doué des sens de la vue, de l'ouïe et du tact.

« Sans doute, ajoute Lévy-Bruhl (B ; 96), cette faculté ne s'exerce pas à volonté et constamment, mais n'est-elle pas naturelle que les puissances mystiques restent maîtresses d'accorder ou de refuser qu'on soit en communication avec elles ? »

Quelle différence y a-t-il entre les deux réalités, la veille et celle du rêve ? Lévy-Bruhl n'est pas loin de penser que pour le primitif il n'y en a pas ; un voile léger les sépare à peine, et s'il y a une différence elle est hors des réalités, dans la connaissance que nous en prenons et qui est supérieure dans le rêve où elle est directe, sinon totale.

Sans doute, il y a des rêves particulièrement absurdes et manifestement impossibles ; mais la mentalité primitive n'est pas gouvernée par la même logique que la nôtre, elle n'est pas choquée par des impossibilités qui nous choquent ; la cause, pour elle, c'est le pouvoir mystique dont les limites sont indéfinies. C'est grâce à ce pouvoir mystique que l'identité n'exclut pas la métamorphose ni l'ubiquité, que le temps et l'espace ne constituent pas des limitations ; la veille et le rêve obéissent à la même prélogique et s'accrochent de la même manière de ce que la

mentalité moderne jugerait incompréhensible. Le primitif est logiquement de plain-pied avec son rêve et, le juger autrement, c'est lui prêter une logique et une critique dont il n'a même pas l'idée.

Les raisons que nous avons de rejeter le rêve hors de la réalité sont nombreuses et nous paraissent décisives ; c'est l'impossibilité d'accorder les perceptions que nous avons dans le sommeil avec l'expérience d'avant ou d'après ; c'est l'in vraisemblance des faits, la vision que nous avons des personnes qui ont cessé de vivre ; c'est l'incompatibilité physique, logique, morale, de l'expérience du rêve avec notre expérience de chaque jour ; c'est la contradiction de l'absurde sous toutes ses formes et c'est aussi le fait que nous sommes seuls à voir ce que nous voyons dans le rêve, ce qui est une forte présomption d'illusion.

Mais, nous dira Lévy-Bruhl, « toutes ces raisons logiques sont vaines pour quiconque peut invoquer le régime mystique des pouvoirs ; et le fait d'être le seul à rêver ce qu'on rêve témoigne, pour le primitif, que c'est une faveur des puissances invisibles. Le rêve est vraiment, pour lui, une expérience mystique ».

Dans cette expérience les rêveurs peuvent recevoir des avertissements, des conseils, des messages apportés par les morts ou par des êtres surnaturels. Ils revoient des scènes passées et ils en voient qui, ne leur rappelant rien pour le passé, leur apparaissent comme devant l'avenir ; la divination devait sortir du rêve ; pour la favoriser, les primitifs s'efforcent de provoquer des rêves et ils y réussissent ; le rêve leur apporte non seulement des messages divins, mais la connaissance de l'avenir qui « répond, dit Lévy-Bruhl, à un des désirs les plus naturels à l'homme et les plus profonds ».

Même quand le rêve est révélateur d'une puissance mystique inconnue du rêveur, on ne peut dire que le rêve soit créateur, car, s'il est particulièrement perspicace, il n'invente pas. S'agit-il, par exemple, écrit Lévy-Bruhl (B, 178), d'obtenir dans un rêve provoqué ce que l'Indien de la Nouvelle-France désire le plus au monde : la révélation de ce qui sera son génie protecteur, voici comment, d'après les Pères, il obtient cette révélation : « Quand un enfant est parvenu à l'âge de dix ou douze ans, son père lui fait leçon et lui donne les instructions nécessaires pour trouver ce qui sera désormais son Dieu ; il faut jeûner pendant plusieurs jours afin qu'il ait le cerveau capable de percevoir plus aisément le rêve pendant le sommeil ; c'est alors que le dieu fantastique doit se découvrir ; de sorte que toute l'industrie et tout le travail des jeunes est de voir en dormant quelque chose d'extra-

ordinaire qui leur tienne lieu ensuite de divinité » (1) ; mais en dépit du terme de création employé par les Pères, le rêve de l'Indien ne crée rien ou du moins il n'est créateur que sous l'influence du milieu et des suggestions paternelles.

Il semble bien que l'imagination du rêveur, toujours plus ou moins obnubilée par le sommeil, n'a jamais l'initiative nécessaire pour des créations divines ou diaboliques comme elle en a dans les paranoïas d'influence, dans les paranoïas hallucinatoires, dans les paranoïas messianiques, dans la psychasthénie ou même dans les psychoses paranoïdes.

Le rêve, en dépit des apparences et à cause de l'automatisme qui le régit, est toujours de lui-même assez conservateur. C'est la conclusion que je tire des analyses très remarquables de Lévy-Bruhl.

Le rêve est donc pour le primitif un moyen d'entrer en communication directe et sensible avec le Surnaturel si l'on peut appeler ainsi quelque chose qui fait partie de la nature, qui exclut le simple hasard et semble faire de ce que nous appelons le miracle un fait banal comme les autres.

Quels sont, dans ces conditions, les événements de ce monde auquel conviendra encore l'épithète de Surnaturel ?

Lévy-Bruhl a abordé la question dans le second chapitre de son livre sur *La Mentalité primitive* et il l'a traitée dans son livre sur *Le Surnaturel et la nature dans la mentalité primitive*.

Les primitifs reconnaissent le Surnaturel dans les événements qui bouleversent le cours ordinaire des choses en les frappant par leur caractère insolite et mystérieux ; mais ils pensent bien que s'ils se produisent c'est encore par l'action des puissances mystiques et invisibles qui les chargent de signification. Remarquons en passant qu'il serait possible de retrouver les éléments ou tout au moins les vestiges de cette croyance dans certains milieux populaires d'aujourd'hui.

Le rêve du primitif est donc un moyen d'atteindre les causes premières, les puissances invisibles, de les voir, de les entendre et c'est comme tel qu'il est l'instrument désigné de leurs messages, de leurs révélations, de leurs prédictions obscures ou claires par lesquelles ces puissances peuvent faire connaître au rêveur les événements surnaturels et insolites qui sont encore dans l'avenir.

(1) Tout ce qui n'est pas entre guillemets est l'expression, souvent littérale, de la pensée de Lévy-Bruhl.

*
* *

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, l'antiquité grecque ne rompit pas avec la croyance aux rêves, dont Bouché-Leclercq dit avec raison qu'elle n'a pas eu de commencement que puisse signaler l'histoire et dont il n'est pas sûr qu'elle aura jamais une fin.

L'idée du rêve messager divin s'impose alors sous une forme plus pratique ; au lieu de fonder la vérité des songes sur des critères très fragiles ainsi qu'Homère l'avait fait, les Grecs reconnaissent qu'il n'y a pas de songes faux en ce sens que tous ont une cause, dont ils représentent fidèlement la valeur ; on arriva très vite ainsi à distinguer trois catégories de rêves, dont aucune n'était fausse, mais dont une seule portait la marque du Surnaturel. Ceux qui venaient du corps accusaient l'état de réplétion des viscères, ceux qui venaient de l'âme exprimaient les désirs et les craintes qui l'agitent ; l'origine des images constitutives de ces songes permettait de leur refuser toute signification divinatrice ou divine. Ils ne renfermaient aucun message ni aucune révélation, c'étaient des *ἐνύπνια*. Les seuls songes qui venaient des dieux étaient ceux qui ne venaient ni du corps, ni des passions, ni des préoccupations de l'esprit, qui se rattachent par tant de côtés à la vie passionnelle.

« Un homme de vie réglée, dit Bouché-Leclercq, qui tient son esprit et ses sens en repos, ne rêve pas ; il songe et il entre ainsi en communication avec les puissances divines » (I, 301). Le calme physique et moral est, en effet, la plus sûre garantie du caractère divin du songe et il ne faut pas compromettre ce caractère moral par des pratiques louables. Artémidore ne défend pas de désirer des révélations et de les demander aux dieux, mais il veut qu'on se contente d'une prière discrète, ne permettant l'encens, les sacrifices et les actions de grâce qu'une fois le songe obtenu. Pour recevoir le messager divin l'imagination ne doit être l'esclave ni des lourdes sensations du corps ni des appétits personnels et égoïstes.

C'était en écartant tout ce qui tenait aux *ἐνύπνια* qu'on ouvrait la porte à l'*ὄνειρος* le rêve messager des dieux.

Quand les dieux parlaient par images verbales de l'ouïe, le message était direct et plus ou moins compréhensible ; quand ils s'exprimaient par des images non verbales de la vue, il fallait interpréter ces images et tout cela fut, chez les Grecs, l'origine du symbolisme qui tire au clair les paroles, quand elles sont obscures, et les images visuelles, qui le sont presque toujours. Cette texture symbolique du rêve ne pouvait être attribuée qu'à

une fantaisie des dieux ; il a fallu déterminer, symboliser, fausser pour trouver un sens aux messages divins.

Comme le remarquait Bouché-Leclercq, la croyance aux rêves a traversé les temps ; nous la trouvons au xvii^e siècle chez Bossuet. Dans l'*Oraison funèbre de la Palatine*, il a cru devoir faire état de deux rêves que cette princesse, bien connue par le dérèglement de ses mœurs, avait racontés à son confesseur pour lui expliquer sa conversion d'ailleurs tardive ; Bossuet ajoute, en commentant l'un de ces rêves : « Ce fut un songe admirable, de ceux que Dieu Lui-même fait venir du Ciel par le ministère des anges, de ceux dont les images sont si nettes et si déliées que l'on y voit je ne sais quoi de céleste. »

Un siècle et demi plus tard, en 1830, dans les premiers jours de juillet, au moment où il allait prendre les fameuses ordonnances qui entraînent sa chute et celle de la monarchie traditionnelle, le prince de Polignac fut encouragé par un rêve dans la voie dangereuse où il était entré. La Sainte Vierge lui apparut en songe et lui dit : « Va, ton œuvre est bonne, accomplis-la. » Le ministre fit part à Charles X de cette intervention miraculeuse, et tous les deux y virent la certitude du succès. « Ce fait, écrit Maxime Du Camp, m'a été conté par Berryer, qui le tenait du prince de Polignac lui-même. En 1846, au moment de sa mort, celui-ci disait encore : « En présence d'une si miraculeuse apparition, toute hésitation eût été criminelle. » (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1881, p. 526.)

Le prince de Bismarck n'était sans doute pas sans attacher quelque crédit à la même croyance puisqu'il fit un sort à l'un de ses rêves comme s'il lui attribuait une signification prophétique. « Au printemps de 1863, dit Ch. Blondel, à qui j'emprunte ce résumé, alors que la situation politique était très difficile et paraissait sans issue, Bismarck fit un rêve qu'il rapporte dans une lettre adressée à Guillaume I^{er}. Dans son rêve, il suivait à cheval un petit sentier alpestre côtoyant à droite un précipice, à gauche une chaîne de roches. Le sentier se rétrécissant de plus en plus, le cheval refusait d'avancer. Impossible de faire volte-face ou de mettre pied à terre. De la cravache qu'il tenait à la main gauche, Bismarck frappa alors le rocher en invoquant le Seigneur. La cravache s'allongeait indéfiniment et la roche s'effondrait ; un large paysage s'offrait alors, et Bismarck voyant devant lui, dans un paysage rappelant la Bohême, manœuvrer des troupes prussiennes, se demandait comment il pourrait rapidement envoyer la nouvelle à son souverain. »

Un pareil rêve avec la cravache qui s'allonge, le cheval qui

trouve le passage trop étroit pour avancer et bien d'autres détails a été une véritable manne pour les freudistes.

Hans Sachs y a vu un symbolisme des désirs secrets de Bismarck, et d'une façon générale on peut penser qu'il y avait à la fois symbolisme d'une situation sans issue et appel à la force militaire. Mais ce qui est intéressant pour nous, ce n'est pas ce symbolisme, c'est le fait que Bismarck a attaché à ce rêve assez d'importance pour le raconter à son souverain. On ne voit guère un ministre de la République française faisant de pareils rapports à Félix Faure ou à Doumergue.

Quel était le critère qui permettait de reconnaître un rêve comme divin ? Il semble qu'il y en ait deux et qui ne s'excluent pas nécessairement.

L'un est fondé sur le contenu du rêve, sa conformité avec l'esprit de la religion du rêveur, son pouvoir d'édification et de moralisation ; c'est le critère indiqué par Benoist XIV pour la discrimination des miracles et des prodiges naturels ; Charles X et le prince de Polignac l'ont accepté implicitement pour l'apparition de la Vierge.

Un autre critère se fonde sur le caractère de l'imagination qui est à son origine ; c'est le critère grec ; ce qui ne vient ni du corps ni de l'esprit ne peut venir que des dieux.

Mais les deux critères peuvent s'associer ; c'est ce qu'on peut voir dans la citation de Bossuet qui tient le rêve de la *Palatine* comme divin parce qu'il le juge vraisemblablement sur les effets qu'il a produits ; mais il fait place également à la netteté et au délié des images puisqu'il y trouve le signe de « je ne sais quoi de céleste ». Nous n'avons pas à discuter ces critères.

On rencontre encore aujourd'hui la croyance aux rêves dans des milieux populaires : on vend des clefs des songes qui se tirent à des milliers d'exemplaires et on y peut lire des explications comme celle-ci : « Si vous rêvez de palmiers c'est signe de richesse. Si vous rêvez de vaches maigres, c'est signe de misère. Si vous rêvez de vaches grasses c'est signe de fortune. Si vous rêvez de crocodiles c'est signe de mort. Si vous rêvez d'un ichneumon... » Évidemment, les midinettes qui achètent ce genre d'ouvrages doivent rêver rarement de palmiers, de crocodiles, d'ichneumon et pas très souvent de vaches maigres et de vaches grasses. Mais il n'est pas sans intérêt de remarquer que ce sont là des hiéroglyphes comme on peut s'en assurer en consultant le dictionnaire de Pierret ; ces hiéroglyphes nous montrent avec évidence que l'onéirocritique égyptienne n'est pas morte et se continue parmi nous.

J'ai trouvé, rue des Lions-Saint-Paul, dans un milieu où j'avais accompagné une démoniaque, une forme réduite de l'onéirocritique, et j'ai assisté à une séance d'incubation. C'était dans une petite salle, où ronflait un poêle à trois pieds, que la réunion se tenait. Quarante personnes environ se pressaient dans un espace qui aurait pu en contenir normalement une dizaine. C'étaient surtout des femmes de chambre, des cuisinières et des retraités inoffensifs ; la chaleur était extrême. La présidente de la séance, une ancienne institutrice, qui recevait ainsi les fidèles dans sa salle à manger, frappa sur la table avec une règle d'écolier et ordonna le sommeil. Les assistants fermèrent les yeux et firent le possible pour s'assoupir un peu et pour rêver ; puis, ce fut brusquement un autre signal, toujours avec une règle frappant sur le bois de la table, et chacun de raconter quelles images avaient défilé dans son esprit pendant ce sommeil volontaire d'une demi-heure. Les interprétations que donna Mme Perry, la présidente, des récits qui lui étaient faits étaient dépourvues d'intérêt. La démoniaque que nous connaissons — car c'était Ariane elle-même — venue là pour demander des secours contre son diable amoureux fit l'acquisition d'un défenseur vêtu de vêtements somptueux qu'elle connaissait par l'image et qui depuis lors a fait partie des êtres surnaturels qui la défendent. « C'est », dit-elle, « le ministre des puissances. »

*
*
*

Quelques sociologues de la préhistoire ont attribué aux rêves le privilège, non pas de créer des êtres surnaturels, mais d'avoir été l'occasion et l'objet d'une interprétation d'où est sortie une notion très importante par son développement moral et religieux, la notion de l'âme.

D'après l'opinion de Tylor, l'idée d'une âme aurait été suggérée à l'homme primitif par le spectacle de la double vie qu'il menait pendant le sommeil et la veille ; ces deux vies ne lui ont paru possibles que s'il existe un double qui peut se séparer du corps pendant le sommeil, voyager, franchir les espaces, entrer en conversation avec des êtres éloignés. « De ces expériences répétées, écrit Durkheim (70), en résumant Tylor, se dégagèrent peu à peu cette idée qu'il existe en chacun de nous un double, un autre nous-même, qui, dans des conditions déterminées, a le pouvoir de quitter l'organisme et de s'en aller pérégriner au loin. Ce double reproduit naturellement tous les traits essentiels de l'être sensible qui lui sert d'enveloppe, mais en même temps

il s'en distingue par plusieurs caractères ; il est plus mobile, parce qu'il peut parcourir, en un même instant, de vastes distances ; il est plus malléable, plus plastique, car pour sortir du corps, il faut qu'il passe par les orifices de l'organisme, le nez et la bouche notamment. On se le représente donc comme formé de matière, sans doute, mais une matière plus subtile que celle que nous connaissons empiriquement ; ce double c'est l'âme. »

L'âme, le double, n'est pas encore un esprit ; elle ne peut le devenir qu'en se séparant du corps qu'elle habite et qui reste son point d'attache pendant ses pérégrinations passagères ; c'est la mort qui fait la séparation définitive et de l'âme fait un esprit. Ces âmes libérées du corps, qui se mêlent à la vie des hommes, pour les protéger ou leur nuire, suivant les sentiments qu'elles ont gardés pour eux, ce sont des divinités bonnes ou méchantes et la tradition des prières, des sacrifices, des offrandes se constitue pour les remercier, les implorer ou les conquérir.

C'est par analogie avec cet animisme humain que se constitue ensuite, d'après Tylor, l'animisme cosmique où d'autres esprits, semblables aux esprits des hommes, mais distincts d'origine, ont été imaginés pour expliquer les phénomènes naturels, les forces dont les hommes dépendent ; et, comme il a fallu se les concilier comme les premiers, la religion humaine s'est acheminée de bonne heure vers la religion cosmique.

Durkheim s'est élevé contre la conception animiste, encore classique pour beaucoup d'auteurs, et la principale raison qu'il développe pour expliquer qu'il ne l'accepte pas, c'est qu'elle « implique une conséquence qui en est, dit-il, la meilleure réfutation. Si elle était vraie, il faudrait admettre que les croyances religieuses sont autant de représentations hallucinatoires sans aucun fondement objectif » (96-97). Les êtres sacrés ne seraient, de ce point de vue, que des conceptions imaginaires que les hommes auraient enfantées dans une sorte de délire qui les saisit régulièrement chaque jour et « sans qu'il soit possible de savoir à quelles fins véritables elles servent, ni à quoi elles répondent dans la réalité » (97). La religion ne serait, en définitive, qu'un rêve systématique et vécu, mais sans fondement dans le réel.

Et plus loin (98), « il est inadmissible qu'un système d'idées comme les religions, qui ont tenu, dans l'histoire, une place si considérable, où les peuples sont venus de tout temps puiser l'énergie qui leur était nécessaire pour vivre, ne soit qu'un tissu d'illusions ».

Cette objection de Durkheim n'est pas décisive. Même si le rêve n'avait aucune fonction, s'il ne protégeait pas le sommeil comme le pensait Freud, s'il n'était qu'un simple déchet de l'activité cérébrale, rien de tout cela ne s'opposerait à ce qu'il fût à l'origine de la notion d'âme. L'humanité qui a fondé sur cette notion tant d'idées morales et religieuses ne se serait pas embarrassée de savoir si la notion est illusoire ou non. Tout dépendait, en somme, de la foi qu'elle y ajoutait, et si elle avait fondé sa croyance à l'existence de l'âme sur une illusion nous n'aurions qu'à enregistrer le fait. On peut écarter d'ailleurs, à notre avis, l'animisme tout entier (humain et cosmique) de Tylor, et ce n'est pas pour le défendre que nous écartons l'objection de Durkheim. Tylor prête aux primitifs trop d'hypothèses, d'inférences et de philosophie ; ce ne sont ni des logiciens, ni des philosophes.

La croyance à l'immortalité de l'âme, qui n'est pas nécessairement impliquée dans la notion d'âme, a été également considérée par quelques auteurs comme sortie de l'interprétation des rêves.

« Nos parents et nos amis morts », écrit Durkheim (383), « nous apparaissent en rêve ; il était naturel de conclure qu'ils continuaient à exister. » Mais il n'admet pas cependant que la croyance en l'immortalité de l'âme ait été suggérée par ces réapparitions posthumes, et, si elles ont pu confirmer l'idée une fois née, il ne pense pas qu'elles aient pu l'inspirer de toutes pièces. « Les rêves où nous voyons des personnes disparues, ajoute-t-il, sont trop rares et trop courts, ils laissent des souvenirs trop vagues pour avoir, à eux seuls, suggéré aux hommes un aussi important système de croyances. »

L'âme individuelle ne serait pour Durkheim (378) qu'une portion de l'âme collective du groupe. L'idée de l'immortalité des âmes se serait imposée aux primitifs par la perpétuité de la vie du groupe et la croyance que l'on ne peut faire des âmes qu'avec des âmes, d'où la nécessité de conserver des âmes qui durent après la mort pour des réincarnations futures. Les confirmations des rêves ont pu fortifier la croyance, dans une assez faible mesure, mais elles ne l'ont pas créée.

Livré à mes seules lumières j'aurais proposé une autre hypothèse ; j'aurais fait du désir de vivre et de se survivre l'élément essentiel de la croyance à l'immortalité de l'âme, par conséquent à son existence, car il faut bien que quelque chose existe pour que quelque chose survive. Le désir si profond de vivre et de se survivre, qui conduit tant d'hommes chez le médecin avant de

les conduire chez le prêtre, se rattache directement à l'instinct de conservation et n'en serait qu'une modalité.

Si cette explication était acceptée, il en résulterait que le désir d'une autre vie aurait été créé par l'instinct le plus puissant de l'humanité. Et comme le corps reste dans la tombe où il pourrit, l'idée d'un double, d'une âme immortelle serait sortie naturellement du désir de l'immortalité.

J'ai dit tout à l'heure que la notion d'immortalité n'est pas impliquée dans la notion d'âme, mais il est impossible de dire que la notion d'âme n'est pas impliquée dans celle de l'immortalité.

Dans ces conditions, toutes les raisons qu'on invoque d'ordinaire pour expliquer la croyance à l'immortalité, et en particulier celle des réapparitions posthumes dans le rêve, ne seraient pas créatrices au sens strict mais auraient, comme l'admet Durkheim, un rôle de confirmation.

A la vérité, Durkheim a parlé de cette explication pour l'éliminer d'une façon péremptoire. « On ne peut s'arrêter, dit-il (383), sur l'hypothèse d'après laquelle l'autre vie aurait été conçue comme un moyen d'échapper à la perspective angoissante d'un anéantissement. D'abord il s'en faut que le désir d'une survie personnelle ait été si vif à l'origine. Le primitif accepte en général l'idée de la mort avec une certaine indifférence. Accoutumé à tenir peu de compte de son individualité, habitué à exposer sans cesse sa vie, il y renonce assez facilement. »

Durkheim qui attribue à la notion d'âme et à la croyance à l'immortalité une origine sociale n'admet pas qu'un désir individuel en soit la principale source. Reconnaissons cependant qu'il est bien extraordinaire que le désir d'une survie, si étroitement lié à l'instinct de conservation, ne se soit pas manifesté aussi vivement chez les primitifs que chez les modernes. Le fait que le primitif ne tient pas à la vie est bien étrange, surtout quand on le compare à l'instinct de toutes les espèces animales. Tout en m'inclinant devant la compétence de Durkheim, je garde ma sympathie à l'hypothèse dont il ne veut pas.

*
* *

Mais tout ce que nous venons d'écrire porte sur la théologie, sur la philosophie et sur la sociologie du rêve beaucoup plus que sur sa psychologie et nous devons expliquer pourquoi nous avons mis la psychose de rêve en tête des psychoses paranoïdes dont elle ouvre la marche.

C'est le moment de rappeler que, sans négliger le rêve, les sociologues ont donné plus d'attention aux songes qui se prêtent plus que les rêves anarchiques, incohérents et absurdes à leurs interprétations. Or ces deux aspects d'un même phénomène nous ont également attiré dans notre enquête et autorisent, je pense, à des titres un peu différents, l'assimilation que nous avons faite du rêve et des psychoses paranoïdes dans leurs rapports avec le Surnaturel. Si l'on nous oppose quelques différences, celle-ci par exemple que l'imagination passive du rêveur et son intelligence obnubilée plus ou moins par le sommeil n'ont ni la fantaisie ni l'originalité dans l'absurde de certains délires schizophréniques ou paraphréniques que nous allons rencontrer ; cette autre encore que les rêves sont à l'ordinaire discontinus, séparés par des heures de veille et de réflexion et ne peuvent donner naissance, sauf très exceptionnellement, à des songes qui se suivent, à des manières de romans et de mythes comme on en voit tant dans les autres schizoses ; ou encore celle-ci que la clôture du rêve sous l'influence du sommeil est en général plus stricte que celle des schizoses les plus clôturées ; il est facile de répondre que ce sont là des différences de degrés et par conséquent des ressemblances entre des faits qui ne sont nullement hétérogènes. Ces ressemblances sont dans l'acceptation de l'absurde, dans l'ubiquité des personnages, dans l'atmosphère de Surnaturel, d'impossible, de contradictoire où le rêveur et le paranoïde se meuvent sans obstacles, dans le relâchement des associations logiques, dans la substitution de la notion de pouvoir à celle de cause et dans l'automatisme mental qui se rencontre chez tous les deux. Que tous ces caractères soient plus marqués chez le rêveur que chez le paranoïde, nous ne pensons pas que ce soit contestable, mais le rêve a bien les titres nécessaires pour être classé en tête des psychoses paranoïdes où nous l'avons mis. C'est la psychose paranoïde par excellence, et il a l'avantage incomparable d'être connu de tous les hommes, d'être une psychose familière où on pénètre par le dedans ; c'est une manière de pont jeté par la nature entre les esprits qui raisonnent et les esprits qui délirent dans les psychoses déréalistes sans préjudice des services qu'il peut nous rendre dans les psychoses réalistes pour nous faire comprendre le mécanisme des hallucinations.

De ce chapitre on peut conclure que le rêve a joué un rôle considérable, encore que secondaire, dans la psychogénie du Surnaturel. Il a été dans l'onéirocritique un moyen de divination, il a été un messager des dieux qui l'ont employé pour communiquer avec les hommes, et surtout avec des grands de la terre.

des rois et des ministres ; il a confirmé les idées que se sont faites les hommes de l'immortalité de l'âme et de l'âme elle-même.

*
*
*

Il me paraît intéressant de rapporter ici deux hallucinations hypnopompiques que j'ai eues à six ans d'intervalle et où, pour un contenu qui n'est pas tout à fait identique à celui du rêve, certains traits du mécanisme se montrent mieux qui auraient pu donner lieu par eux-mêmes à des interprétations surnaturelles.

J'ai eu, le 15 juin 1936, dans mon cabinet de travail, une très belle hallucination hypnopompique. Je venais de m'asseoir sur ma chaise longue, après m'être éveillé de ma sieste quotidienne, lorsque j'ai aperçu en face de moi, à 1 m. 50 environ, debout et de profil, une femme paraissant la trentaine, vêtue d'une robe sombre, avec des cheveux rutilants et coupés court, qui penchait son visage sur une table, où était posé un manuscrit relatif au présent livre. Elle paraissait le lire attentivement ; elle était de taille moyenne, très pâle sous ses cheveux rouges ; le bras gauche, qui était seul visible, pendait le long du corps ; l'œil gauche, le seul dont il eût été possible d'apercevoir partiellement la prunelle, manquait sous la paupière, où l'on n'apercevait que du noir. Le visage n'avait pas de relief et rappelait ces têtes de la République, en fer, plates et peintes en gris, dont les villageois décoraient autrefois leurs arbres de la liberté. J'ai considéré cette étrange et indiscreète visiteuse sans aucune émotion, sans aucune surprise, et sans avoir aucun doute sur son caractère hallucinatoire. J'ai eu tort de la fixer au lieu de la laisser dans la périphérie de mon champ visuel, et elle s'est évanouie plus rapidement qu'Eurydice sous le regard d'Orphée, en laissant apparaître, à mesure qu'elle disparaissait, la partie de la bibliothèque qu'elle me cachait. La *Jeanne d'Arc* d'Anatole France, sans doute à cause de sa reliure blanche, est le premier livre qui se soit montré nettement à travers le fantôme pâlisant. Le tout avait duré tout au plus une dizaine de secondes. Les hallucinations comme celle-là ne paraissent correspondre ni à des craintes ni à des désirs conscients ; elles sont par elles-mêmes dépourvues de sens, ou tout au moins elles n'en ont pas pour le sujet, et quand elles se produisent dans un esprit peu mystique comme c'était le cas, il ne cherche pas à leur en trouver un. Il peut arriver cependant que des complexes de désirs ou de craintes soient, comme dans le rêve, derrière ces hallucinations et

que dans certains cas ces complexes, étant mystiques, leur donnent tout naturellement un sens surnaturel. Il peut arriver d'autres fois que l'hallucination n'ayant pas de sens apparent, un halluciné plus ou moins mystique travaille sur son hallucination, lui cherche un sens surnaturel, y voit un avertissement, une promesse, une menace, et comme avec un symbolisme un peu audacieux on peut toujours trouver un sens à ce qui n'en a pas, il pourra faire, à propos d'hallucinations perceptives et quelconques, un commencement de délire où le Surnaturel interviendra. Mais, même si ces hallucinations sont l'occasion de quelque interprétation délirante, elles ne suffisent jamais pour créer une psychose.

Les choses se passent en somme comme elles se passent à propos d'un rêve interprété par le rêveur une fois éveillé ; il y a cependant cette petite différence que l'hallucination hypnopompique est plus simple qu'un rêve, au moins pour l'halluciné. L'étrangère était là quand je me suis éveillé. Elle ne correspondait à aucune pensée consciente, et je n'ai même jamais supposé ni redouté que quelqu'un lût mes manuscrits. Le tableau faisait peut-être partie d'un ensemble qui m'eût expliqué son apparition, mais je n'ai connu que lui, et si j'ai connu l'ensemble dans un rêve dont l'hallucination serait la séquelle, j'avais complètement oublié cet ensemble ; la dame s'est évanouie lentement comme s'évanouissaient souvent les fantômes de la fable, et si cette manière de disparaître moins brusque que les disparitions du rêve s'explique facilement pour des esprits cultivés, il n'en a certainement pas été toujours ainsi ; elle a pu être interprétée comme surnaturelle.

La seconde hallucination hypnopompique est plus récente ; je l'ai eue en septembre 1942, le 27, à 10 heures du soir. J'étais assis dans un bon fauteuil confortable et profond, un de ces fauteuils dont on ne se tire pas sans quelque difficulté (ce détail a son importance), et je m'étais affranchi, par une légère somnolence, d'une conversation insipide sur le ravitaillement qui se tenait autour de moi. J'étais dans un de ces moments pleins de charme, où l'on a conscience de son sommeil, parce que les voix et les paroles qu'on perçoit vaguement vous empêchent de vous y abandonner tout à fait. J'ai cru entendre deux coups frappés à la porte ; j'ai crié : « Entrez. » On m'a assuré un peu plus tard qu'aucun coup n'avait été frappé, et que j'avais bien crié : « Entrez. » La porte s'ouvrit, et une femme s'avança. Elle était brune, fort jolie, en toilette de ville, avec un chapeau en forme d'assiette posé sur le côté droit de sa tête, et un petit sac à

la main gauche. Je m'étais éveillé, et je la regardais. Elle traversa le salon à pas muets, menus et pressés, sans paraitre remarquer les causeurs, mais les contournant, elle alla s'asseoir sans hésitation sur un canapé recouvert d'une étoffe rouge, qui était à 5 ou 6 mètres en face de moi, et où elle se détachait parfaitement. Assise, elle tourna son visage vers moi et se mit à me sourire. Je ne la connaissais pas, mais j'avais cependant une impression de familiarité ; je fus choqué de voir que les causeurs n'avaient donné aucune attention à son entrée et à sa personne, et je me levai pour aller vers elle ; l'effort que je fis pour m'arracher de mon fauteuil réveilla tout à fait ma vigilance, et je n'avais pas fait encore un pas vers l'hallucination qu'elle disparut tout d'un coup, et non pas progressivement comme la précédente. Bien que cette disparition brusque m'ait donné la certitude d'une hallucination, je ne pus me retenir d'aller jusqu'au canapé rouge pour voir si la place était chaude, et je m'assis à la place même que ma visiteuse venait de quitter. Le tout avait duré tout au plus environ vingt secondes ; quand un des causeurs m'a demandé : « Pourquoi quittez-vous votre bon fauteuil, où vous dormiez si bien ? », j'ai donné je ne sais plus quelle raison, et n'ai raconté mon hallucination que quelques minutes plus tard. Elle diffère de la précédente immobile devant la table à thé, par une mobilité qui est assez rare, et qui la mêlait un peu plus à la vie environnante. L'une et l'autre vision ont les mêmes traits communs avec le rêve et prêtent aux mêmes réflexions. D'autre part, la seconde est un rêve joué auquel le rêveur se mêle, ce qui permet de la rapprocher de l'onirisme. Enfin il n'est pas douteux que, par la façon dont elle a disparu, elle aurait pu prêter comme la précédente, en d'autres temps ou en d'autres milieux, à des interprétations surnaturelles.

*
*
*

L'obnubilation des fonctions supérieures et l'exaltation des images visuelles qui caractérisent mes deux hallucinations se retrouvent sous une forme très marquée dans la confusion mentale que Régis et Hésnard définissent : un syndrome psychopathique d'origine infectieuse ou toxique, habituellement caractérisé par l'obnubilation intellectuelle.

Si un délire hallucinatoire s'y ajoute, comme il arrive assez souvent, on a affaire à un tableau morbide qui rappelle celui des rêves, mais avec cette différence que le rêveur n'est pas le simple spectateur de son rêve, le joue avec une émotivité dont l'inquié-

tude et même la peur sont souvent les notes prédominantes, quand ce n'est pas la satisfaction, l'euphorie et même l'érotisme.

Ce délire peut donner lieu, de par son contenu, à des interprétations surnaturelles, soit chez le délirant, soit dans l'entourage, et j'en signale quelques-unes.

La mort, qui s'accompagne toujours d'accidents toxiques, s'accompagne souvent aussi de phénomènes confusionnels, terrifiants ou agréables, qui peuvent revêtir un caractère infernal ou céleste, pour peu que le mourant ait conservé quelque souvenir d'une éducation religieuse. C'est le délire onirique de l'agonie, avec ses hallucinations, ses craintes ou ses espérances confuses, qui a donné naissance à cette croyance populaire que les mourants sont des voyants qui regardent au delà du présent et de la tombe.

L'inanition, qui a pour conséquence la production d'acétone et d'autres déchets toxiques, provoque également, et pour les mêmes raisons, des hallucinations oniriques, où le Surnaturel peut mettre sa marque.

Telles qu'elles ont été observées par Savigny et par Maire, ces hallucinations ont un caractère fantasmagorique, imagé, extatique comme celles des mystiques. Elles sont parfois pénibles et terrifiantes, comme l'a observé Lassignardie : elles sont plus souvent agréables, composées de tableaux représentant le ciel, des personnages célestes, des féeries, les beautés de la nature, en particulier des beautés féminines, ou des festins magnifiques avec les mets les plus exquis.

Nous avons eu sous les yeux un récit d'un naufragé qui avait souffert de la faim avec quelques rescapés sur un radeau de fortune, et qui racontait avoir eu, ainsi que plusieurs de ses compagnons, des hallucinations visuelles agréables et érotiques, où se retrouvaient tous les caractères observés par Lassignardie. Des femmes nues qui ondulaient à la cime des vagues leur faisaient des signes.

Il est possible que des hallucinations de ce genre aient contribué à développer, et peut-être à créer, une des légendes des sirènes, celle qui les représente comme ayant un corps de femme terminé par une queue de poisson. On peut soupçonner de même la confusion mentale, avec son délire, dans bien des hallucinations prétendues hystériques à cet égard toute l'histoire de l'onirisme confusionnel est à écrire.

On pourrait citer indéfiniment des faits analogues et on arriverait toujours à cette conclusion que les états oniriques et oniroïdes, s'ils ont pu frapper l'imagination des hommes par leurs caractères extérieurs comme le mode d'apparition ou de dispa-

rition, et leur immatérialité ou même par leur contenu, ont été en général incapables de créer du Surnaturel et ne se sont pas élevés au-dessus du message des annonces, des prédictions, des confirmations, des relations visuelles ou auditives avec un surnaturel déjà donné. — Avec leur obnubilation intellectuelle et la passivité de leur imagination, les malades restent loin des belles créations et des beaux délires par lesquels Soldis, Marie-Louise, Monod et tous nos paranoïaques, ou même nos paranoïdes, supranaturalisent leurs persécuteurs, leurs protecteurs et eux-mêmes.

CHAPITRE II

LE SURNATUREL ET LES DIEUX
DANS LA SCHIZOPHRÉNIE

Nous avons déjà cité la définition que Bleuler (A) a donnée de la schizophrénie. On se rappelle qu'il désigne comme trait essentiel de l'affection le détachement affectif et logique de la réalité, en même temps que la prédominance relative ou absolue de la vie intérieure et qu'il donne le nom d'autisme à cette prédominance. « Dans les cas les moins graves, nous dit-il, la réalité a seulement plus ou moins souffert dans son importance logique et affective ; les malades se meuvent encore dans le monde extérieur, mais ni les faits ni la logique n'ont d'influence sur leurs désirs et sur leurs illusions. Tout ce qui contredit leurs complexes n'existe simplement pas pour leur pensée ou leur affectivité. Une dame intelligente, neurasthénique pendant des années, avait construit, sans qu'on le sût, un mur autour d'elle, et ce mur l'enserrait si étroitement qu'il lui semblait souvent vivre dans une cheminée. Une malade, d'apparence normale dans le monde, chante dans un concert et ne peut plus s'arrêter ; on se met à siffler et à faire toutes sortes de bruits, elle ne s'en préoccupe pas, continue à chanter et éprouve une grande satisfaction d'amour-propre quand elle a fini. Une jeune fille des plus cultivées, chez laquelle la maladie n'est presque pas marquée, dépose subitement ses fèces devant témoins en plein salon, et elle ne comprend pas du tout l'indignation de l'entourage. Depuis dix ans, dit Bleuler, un malade me remet de temps en temps les mêmes quelques mots : « Je suis interné *injustement*. » Cela lui est égal de me donner à la fois une douzaine de fiches, il ne comprend pas l'absurdité de son geste quand on l'interroge sur ce sujet. Avec cela il juge bien les autres malades et travaille indépendamment dans sa section. D'autres schizophrènes nous donnent souvent un tas de lettres pour lesquelles ils n'attendent pas de réponse ou bien ils nous posent oralement une dizaine de

questions de suite sans nous laisser le temps de leur répondre. Ils prédisent un événement quelconque pour un jour déterminé, et quand ce qu'ils ont prédit n'arrive pas, cela les gêne si peu que dans beaucoup de cas ils ne cherchent pas à expliquer pourquoi ; même quand la réalité paraît s'accorder avec leurs prévisions morbides, ils s'en désintéressent. »

L'autisme ne serait pas toujours visible au premier regard ; la conduite de bien des malades n'a rien de frappant. Il faut les observer longtemps pour voir qu'ils cherchent toujours à suivre leur propre chemin et combien peu ils se laissent pénétrer par leur entourage dans les choses de la vie quotidienne ; ils causent, prennent part à des jeux, cherchent à plaire ; mais ils font un choix, ils gardent pour eux leurs complexes, ils n'en disent jamais un mot, et ils ne veulent pas qu'on y touche du dehors... Le monde extérieur doit cependant, pense Bleuler, leur apparaître souvent comme hostile quand il les gêne dans leurs conceptions ingénues.

Beaucoup de malades, d'autre part, expriment leur autisme d'une façon toute naturelle et sans se préoccuper de ceux qui les entourent ; ils restent assis, le visage détourné, à contempler un mur nu, ou bien ils ferment l'accès de leurs sens, tirant leur tablier ou leur couverture sur leur tête. La tendance à se ramasser sur soi-même qui se rencontrait si souvent autrefois, quand on abandonnait davantage les malades à eux-mêmes, paraît signifier qu'ils cherchent à fermer contre l'extérieur toutes les surfaces de leur peau. Le monde que les malades se créent ainsi est pour eux tout aussi riche que le monde réel, quoique d'un autre ordre de réalités. La valeur du monde créé par eux peut être plus grande que celle du monde réel ; les malades prennent leurs imaginations pour de la réalité, et la réalité pour quelque chose de sénile... Dans les cas les plus prononcés, ils entourent la réalité d'illusions et la remplissent en grande partie par des hallucinations.

Dans les états hallucinatoires ordinaires, les malades continuent à agir et à s'orienter dans le sens de la réalité ; beaucoup d'ailleurs n'agissent pas du tout, pas même dans le sens du délire ; l'autisme peut alors atteindre à un degré si élevé que l'activité perd tout rapport avec la réalité et que les malades n'essayent, pas plus que l'homme qui rêve, d'agir sur le monde extérieur.

C'est seulement au dernier degré que l'on trouve une clôture complète et durable, vis-à-vis du monde extérieur, si toutefois elle se trouve jamais. Dans les cas les moins graves, le monde

réel et le monde imaginaire peuvent non seulement coexister, mais s'amalgamer l'un avec l'autre, de la manière la plus illogique.

Les désirs et les craintes forment le contenu de la pensée schizophrénique : des souhaits, des vœux dans les cas, pas très fréquents, où la contradiction avec la réalité n'est pas ressentie ; des craintes quand les malades sentent des obstacles qui s'opposent à la réalisation de leurs désirs. De même que l'affectivité des malades se détourne du réel, leurs pensées se détournent de la logique et obéit à ses lois propres. Ce n'est pas que l'autisme rompe complètement avec les rapports logiques ordinaires, mais il ne les utilise que dans la mesure où cela lui convient ; il n'est nullement lié par eux ; la pensée est dirigée par des besoins affectifs ; elle se définit par des symboles, des idées incomplètes, des associations fortuites. « Néanmoins, conclut Bleuler, après cette description analytique, une pensée réaliste et une pensée autistique peuvent exister côte à côte chez le même malade. » Dans la pensée réaliste, le malade s'oriente complètement dans le temps et l'espace ; il y adapte ses actes dans la mesure où ils nous paraissent normaux. C'est dans la pensée autistique que les idées délirantes ont leur origine ainsi que les manquements grossiers à la logique et à la décence et autres symptômes du même genre.

Les deux formes d'activité sont souvent séparées, de sorte que les malades pensent tantôt normalement, tantôt autistiquement ; dans d'autres cas, elles se mêlent jusqu'à se confondre, comme nous l'avons dit plus haut. Le malade n'a pas nécessairement conscience de ce qui est propre à la pensée autistique qui le sépare de son expérience antérieure. Cependant, les malades intelligents peuvent sentir la différence, généralement douloureuse, et rarement complète d'avec ce qu'ils ont senti pendant des années. Ils se plaignent que la réalité leur paraît tout autre que dans le passé.

« Il ne faut pas, ajoute Bleuler, confondre l'autisme et l'inconscient » ; la pensée autistique peut être comme la pensée réaliste inconsciente ou consciente.

Quelle peut être la place et le rôle du Surnaturel et des dieux dans une affection caractérisée comme la schizophrénie vient de l'être par ce résumé de Bleuler ?

Évidemment, il ne s'agit pas du Surnaturel et des dieux tels qu'on les rencontre chez les sujets qui se divisent avec cohérence, conformément à la logique et à la tradition et dont un orgueil égocentrique unifie et systématise le délire. Il ne s'agit

pas davantage de la supranaturalisation que le paranoïaque halluciné attribue à ses persécuteurs ou que le paranoïaque influencé attribue à ses influenceurs. Il s'agit d'un Surnaturel nouveau, qui participe des traits généraux de la schizophrénie par sa rupture de contact avec le réel, avec la logique, avec la tradition et qui s'accommode fort bien de l'abondance, de la hardiesse et de l'absurdité des conceptions imaginaires.

Il se présenterait sous deux formes assez différentes : dans la première forme, ce serait d'après des souvenirs religieux de l'enfance, de l'éducation, du milieu, que le malade tisserait la trame de son délire, avec des déformations fantaisistes, sans réduction très marquée du contact avec l'expérience et la logique. Dans la seconde forme, nous assistons à un phénomène qui présente un intérêt philosophique, c'est-à-dire que nous voyons la disparition du contact avec le réel et la logique entraîner fatalement une nouvelle façon de penser, où l'identité s'accommode de métamorphoses, l'espace et le temps de l'ubiquité et de l'éternité, la causalité de l'influence des forces occultes, des fluides, des esprits et, d'une façon plus générale, des pouvoirs. Le régime mystique que Lévy-Bruhl définit par la substitution des pouvoirs aux causes s'impose de lui-même, sans exclusion d'ailleurs complètement, sinon dans les cas les plus graves, le régime expérimental et logique sous lequel le malade a vécu jusque-là.

Il y aura donc deux influences à considérer : celle de l'expérience ancienne qui ne cesse de décroître, et celle du mysticisme qui prend tous les jours une place plus grande. Nous allons voir fonctionner le régime surnaturel dans les hallucinations, dans les idées délirantes, dans la conception que le sujet se fait de sa personne, et dans la synthèse vivante que nous présenterons de quelques cas de délire d'après nos observations personnelles.

* *

Les hallucinations sont rangées par Bleuler parmi les symptômes secondaires ; la prédominance des hallucinations de l'ouïe et des hallucinations organiques serait caractéristique. La plupart des malades entendent des voix par moments ou continuellement ; presque aussi fréquentes sont les hallucinations qui concernent les différents organes du corps ; plus rares sont les hallucinations du toucher bien que certains malades se plaignent de sentir des bêtes et surtout des serpents se mouvoir autour de leur corps, et que certaines hallucinations, comme d'être souillé,

battu, brûlé paraissent impliquer des éléments tactiles. Les hallucinations du goût et de l'odorat viendraient en troisième ligne ; les hallucinations de la vue ne seraient pas très fréquentes, au moins chez les malades réfléchis, et seulement au premier plan dans les états hallucinatoires crépusculaires.

Le contenu des hallucinations schizophréniques peut être tout ce que perçoit l'homme normal, et à cela s'ajoutent toutes les pseudo-sensations que peut créer la psychose. Les malades les plus intelligents ne savent pas toujours s'ils entendent des voix, ou des pensées qu'ils appellent peut-être des voix, ou même si ce sont des pensées à haute voix, des voix sans son, expressions qui signifient peut-être la même chose ou ont, en tout cas, des sens très voisins.

Dans l'ensemble, les malades distinguent deux catégories de voix, celles qui viennent du dehors, tout comme les voix naturelles, celles qui sont projetées à l'intérieur de leur propre corps, qui n'ont presque pas d'élément sonore, et qui sont le plus souvent désignées comme intérieures ; ces voix sont pseudo-auditives verbales ou psychomotrices ou mixtes la plupart du temps.

Dans leurs hallucinations auditives, les malades entendent souffler, bruire, bourdonner, cliqueter, faire de la musique, pleurer, rire, chuchoter, parler, crier, ils voient des objets, des paysages, des animaux, des êtres humains et toutes sortes de formes impossibles ; ils éprouvent des impressions agréables ou désagréables de l'odorat et du goût ; ils touchent des bêtes et des hommes ; ils sont atteints par des gouttes de pluie, de feu, par des balles de fusil ; ils éprouvent tous les tourments que peuvent leur procurer les sensations du corps.

Bleuler fait remarquer que beaucoup de malades distinguent d'une façon immédiate ce qu'ils croient voir et entendre réellement, de ce qu'on leur fait voir, c'est-à-dire des hallucinations imposées.

Il est assez difficile dans ces hallucinations de faire la part des hallucinations organiques hypochondriaques, des sensations internes, des hallucinations délirantes et des simples affirmations du malade, mais l'intérêt des hallucinations est pour nous ailleurs ; Visuelles ou auditives, on peut les classer parmi les faits que nous avons appelés surnaturels, puisqu'elles vont comme les hallucinations du rêve contre les lois naturelles les plus établies. Mais le terme de surnaturel doit être pris ici dans un sens plus large que dans le rêve, car il désigne non seulement des faits qui violent les lois naturelles, mais des forces occultes,

des procédés mystérieux, des petits démons et des petits dieux. Le Surnaturel incontestable qui s'y manifeste apparaît comme dans le rêve sans que soit posée la question du possible et de l'impossible, de l'absurde et du non-absurde et même du Surnaturel, c'est d'ailleurs la règle que les malades ne la posent pas parce qu'ils sont, de par leur séparation d'avec le réel et la logique, hors d'état de la poser ; cette séparation et souvent aussi leur inculture les empêchent d'opposer le naturel et le Surnaturel. C'est nous qui posons la question et décantons artificiellement le Surnaturel.

Mais ce travail qui nous a donné de bons résultats dans les paranoïas systématiques en donne bien peu dans des manifestations hallucinatoires qui restent trop souvent pour nous incohérentes et anarchiques.

Les idées délirantes classées par Bleuler, comme les hallucinations, parmi les symptômes accessoires sont plus instructives pour nous par leur contenu et la place et le rôle qu'y tient le Surnaturel. « Tout ce que l'on désire et tout ce que l'on craint, nous dit Bleuler, peut trouver son expression dans les idées délirantes et aussi dans l'état actuel de notre savoir, tout ce qui peut être éprouvé et pensé. Pourtant certains types et même certains traits de détail se répètent d'une manière remarquable de malade à malade.

Dans le contenu des délires on trouve le plus souvent la persécution : « Il n'y a pas un domaine de la production humaine où l'on n'ait péché contre moi », disait à Bleuler un de ses paranoïdes.

Nous avons vu tout à l'heure, à propos des hallucinations douloureuses, des exemples des tortures endurées par les schizophrènes. Le délire d'empoisonnement est fréquent ; on met du poison dans leurs aliments, dans leurs flacons de toilette ; on leur en injecte de loin dans la bouche et dans les autres cavités du corps. La soupe est faite avec de l'eau de bain de pieds ; on les torture par un procédé secret du Vatican ; leurs ennemis parlent par pensées sans remuer la bouche. C'est la mise en œuvre, dans le délire, des faits d'hallucinations psychiques et des conversations muettes déjà rencontrées dans les psychoses paranoïaques. Pas plus que dans les délires de persécution, les schizophrènes ne se préoccupent des faits dans les délires de grandeur : ils ne se demandent pas si leurs démonstrations sont réalisables.

La soif des grandeurs se manifeste tantôt par des espérances plausibles, soutenues par un état d'euphorie et, plus souvent, par des affirmations de souvenirs et des ambitions démesurées.

Tel malade est plein d'orgueil parce qu'il voit tomber des flocons de neige ; il a guéri tous les malades de l'asile. Un autre malade est héritier du trône de Bavière ; il est empereur d'Autriche, il est pape, etc.

Chez les hommes, les idées religieuses portent généralement le signe du complexe désir de puissance intellectuelle ; cependant la reine du ciel et un chœur d'anges sont imaginés comme objets d'amour dans des harems respectifs. La prévision vient flatter le désir : tel malade sait que sa mère défunte l'aidera cette nuit, par une direction céleste, à quitter l'asile. Les idées religieuses peuvent prendre un caractère cosmique même chez les femmes : une couturière est en liaison avec une comète de la prophétie. « Dans l'âme il y a des forces motrices saines ou malsaines ; des hommes à tendance idéale sentent surtout l'influence des forces saines ; après la mort, ils deviennent une force spirituelle qui plane, tandis que l'impur devient une force physique. »

Tous les thèmes d'élection divine, de mission, d'érotomanie, de grandeur, de persécution défilent dans la schizophrénie et cette psychose traduit les mêmes instincts que ceux des paranoïaques avec la différence que les instincts des paranoïdes se satisfont facilement dans un monde séparé du réel. Mais il est aisé de constater la place qu'y tiennent assez souvent les désirs et les instincts religieux. Ce n'est pas tout ; pour des raisons déjà données, nous savons que, dans son monde clos, le schizophrène ayant rompu avec l'expérience et la logique pour le mysticisme des pouvoirs et des forces occultes, on peut presque dire que dans la mesure où cette rupture est stricte, ce qui se passe dans l'ordre profane aussi bien que dans l'ordre religieux peut être mis sous le signe du Surnaturel.

Comme Bleuler nous l'a dit, la rupture n'est jamais absolue ou elle l'est bien rarement, elle a des degrés ; d'une façon générale un schizophrène, quand il n'est pas tout à fait séparé du réel et de la logique, utilise à la fois le Surnaturel et l'expérience commune. Il y a d'ailleurs, comme Bleuler l'a encore indiqué, d'autres combinaisons possibles. Le mélange et l'amalgame de tout cela compliquent extrêmement l'analyse de certains cas de schizophrénie et du rôle que le Surnaturel y joue. Avec ces réserves, mais seulement avec ces réserves, on peut, croyons-nous, dire que dans la schizophrénie le Surnaturel n'est pas un thème comme les autres et parler pour la plupart des malades, et, à certains égards pour tous d'une atmosphère surnaturelle ; encore faut-il tenir compte que les sujets ne sont pas entraînés par un

goût personnel vers le Surnaturel alogique, et que cette façon de penser s'impose à eux négativement comme ferait celle d'un rêve, par carence des fonctions logiques et du contact avec l'expérience.

Mais des délires asystématiques et incohérents au moins en apparence ne peuvent nous donner sur le rôle du Surnaturel dans la schizophrénie que des indications très limitées ; les seuls délires qui puissent nous renseigner ce sont les délires un peu plus systématiques où le Surnaturel joue un rôle et peut paraître, comme dans les songes, chargé de signification symbolique.

Nous n'avons encore rien dit de la personne des malades, des troubles que peut présenter leur personnalité et qui sont vraisemblablement explicatifs de beaucoup d'autres.

« Le moi peut subir, nous dit Bleuler, les modifications les plus diverses : la perte du sentiment de l'activité et, surtout, l'incapacité de diriger ses idées privent le malade d'éléments essentiels. Les processus de l'association entrent dans des chemins inaccoutumés. Tout peut paraître autre, la pensée du malade comme le monde extérieur, et cela d'une manière confuse, de sorte que le malade ne sait plus se retrouver soit à l'extérieur, soit à l'intérieur. » Les malades perdent leur moi individuel et ne le retrouvent que par instants.

Nous avons déjà traité dans le second chapitre de la première partie la question de la dépersonnalisation ; je me suis tenu dans le sens où on la prend en France et qui ne me paraît pas très voisin du sens où la prend Bleuler. Le sentiment de dépersonnalisation était lié pour Janet à la disparition des conduites secondaires que la réalité suggère à tout esprit normal, et qu'elle ne suggère plus à cause de la diminution des affectivités secondaires. Je n'ai pas fait intervenir parmi les causes le sentiment d'une incapacité à diriger les idées ; au contraire, le dépersonnalisé tel que je l'ai connu paraissait maître de la direction de sa pensée et de l'activité de sa pensée abstraite. Il semble donc que Bleuler fasse allusion à un fait qui n'est pas le même que la dépersonnalisation définie par Dugas et Moutier. D'ailleurs, les sentiments dont il parle existent bien chez les schizophrènes.

Les malades peuvent se sentir identiques à n'importe quelle autre personne, même à des objets, à une chaise, à la Suisse ; inversement, ils perdent le rapport avec eux-mêmes ; les idées particulières concernant les impulsions acquièrent une certaine indépendance, de sorte que la personnalité tombe en morceaux. Ces pertes peuvent coexister et comprendre tour à tour la personnalité principale du malade et la partie inconsciente de cette personnalité ; il se peut qu'à partir d'un certain moment le

malade devienne définitivement un autre ; c'est ainsi qu'un malade peut, de manière permanente, se sentir empereur et même perdre tout son passé. En général, les malades savent qu'ils ont vécu ce passé autrefois, mais sous la forme d'une autre personne ; eux-mêmes ne l'ont pas vécu, leur passé est tout autre, bien qu'ils ne le reconstituent pas généralement d'une façon claire.

Nous sommes un peu déshabitués, depuis Bergson, d'un langage aussi réaliste ; mais les remarques de Bleuler n'en sont pas moins très intéressantes, et l'on peut même en tirer, comme des précédentes, des indications sur la manière dont le sujet comprend, pour lui comme pour les choses, un régime qui va contre les lois et les faits auxquels la pensée normale est soumise. Dans la mesure où il ne symbolise pas, le schizophrène, dit Bleuler, se pense et se conçoit suivant des processus que nous ne pouvons même pas nous représenter avec précision.

Il va de soi que Bleuler a accompagné ces considérations d'observations personnelles analysées et commentées par lui ; je n'ai pas reproduit ces observations et me suis borné à résumer les descriptions, parce que je compte présenter et commenter des observations très détaillées où je mettrai l'accent sur la question du Surnaturel. On y pourra voir la plupart des troubles que Bleuler signalait chez les schizophrènes et on pourra les voir sous une forme synthétique d'où une vague systématisation ne sera pas toujours exclue. Il y a un peu plus de systématisation dans mes cas que Bleuler ne le dit pour les siens et la seule critique que je ferai à son beau travail, c'est de n'avoir peut-être pas assez insisté sur ce caractère vaguement systématique de certains schizophrènes. Il y en a qui ont l'incohérence du rêve, il y en a qui ont une systématisation confuse et dans laquelle des complexes différents ou contradictoires qui meublent la pensée schizophrénique, se trouvent plus ou moins bien harmonisés.

Mais nous rappelons que Bleuler n'ayant pas admis la distinction nosographique de sa schizophrénie et de la démence précoce Kroeplienne tandis que nous admettions cette distinction, la moyenne des cas où l'on peut trouver de vagues systématisations est fatalement plus élevée dans nos observations que dans les siennes.

* * *

Le premier malade que je présente et que j'appelle Stir... est un schizophrène de Sainte-Anne du service de Capgras. Il a eu, dit sa mère, une existence fermée ; à vingt-cinq ans, il n'est

pas chaste, mais il est vierge. Il s'est satisfait pendant longtemps par des habitudes solitaires qu'il a probablement conservées : « Je n'ai jamais vu de femmes, dit-il, que dans les piscines mixtes et sur les plages fleuries. » Son intelligence paraît avoir été normale et même brillante dans son adolescence, toujours d'après la mère. Il a pris sans difficulté son diplôme des Hautes Études Commerciales, mais, après une grippe, il est devenu bizarre et, entre quinze et dix-sept ans, il a paru changé dans son caractère. Il a eu alors une première atteinte de schizophrénie, une seconde à dix-neuf ans, une troisième à vingt-deux ans, une quatrième à vingt-quatre ans. Dans la crise actuelle, c'est-à-dire en 1935, il a des hallucinations auditives, des hallucinations psychiques pseudo-auditives verbales, une sorte de repliement sur soi qui rend parfois l'examen difficile, et des idées délirantes dont l'origine est aussi ancienne que ses crises antérieures.

Il éprouve des sensations organiques qu'il appelle des « attises » et qui jouent un grand rôle dans sa vie intérieure : des sensations d'amour sublimées, dit-il. Ce sont de simples érections, ces attises dont il a forgé le nom en empruntant un élément au terme attraction et un autre au terme hantise ; « ce sont, dit-il, des désirs « de l'âme et du corps ». Elles sont la manifestation de forces invisibles qui agissent sur lui. Les forces invisibles qu'il appelle aussi des fluides se manifestent non seulement par des érections mais par des serremments de tête, des tremblements, des troubles esthétiques et des « vents électiques ». « Les troubles esthétiques diminuent, dit-il, la beauté de son visage, les vents électiques provoquent les serremments de tête ; les tremblements sont plutôt « des appréhensions et ces appréhensions » surviennent au moment des troubles esthétiques, dont elles ne sont qu'une forme et agissent aussi sur la beauté. » Ces cinq dernières lignes sont la sténographie de ses paroles. Il s'agit évidemment d'impressions organiques plus ou moins confuses sur lesquelles il jette l'obscurité d'un vocabulaire où il est cependant possible de se retrouver un peu.

Les forces invisibles lui disent par transmission de pensée (*hallucinations psychiques*) qu'il ignore sa véritable famille et qu'il doit connaître son père et sa mère. Il a récemment assisté à l'enterrement d'une sœur plus âgée que lui ; il la sait toujours vivante parce que les vents électiques le lui disent. Mais Stir se demande s'il ne va pas être victime de ces vents. Ces vents l'ont poursuivi depuis dix ans ; ce sont eux qui lui donnent le sentiment de n'être plus maître de sa pensée, de son travail, de ses études, de son âme. Ce sont eux qui lui donnent de l'agitation,

de l'irritabilité, qui lui ont fait entendre des voix qu'il n'entend plus. En revanche, ils lui ont appris que sa sœur décédée qui n'était pas morte, est maintenant au Vatican, tandis que les forces invisibles l'informent de l'existence d'une mine d'or représentant des milliards qui doivent lui revenir. Ces mines d'or, il ne sait pas où elles sont mais seulement qu'elles appartiennent à la religion, c'est-à-dire à l'Église catholique. Les vents électiques, les forces invisibles possèdent un appareil qui dégage des forces invincibles et qui s'appelle le « pousse-dieu ». Stir n'a jamais vu de pousse-dieu ; c'est le seul appareil de ce genre qui existe ; il n'y en a pas dans le commerce. On n'en vend nulle part, et d'ailleurs ce n'est pas un appareil qui se vende ni même qui existe comme un microscope ou une boussole ; c'est un pousse-dieu ! Stir a appelé cet appareil pousse-dieu, parce qu'il pousse les âmes vers Dieu et aussi parce qu'il peut éloigner de lui une pensée où il est question d'yeux !

Le désintéressement affectif de Stir vis-à-vis de son entourage est manifeste : il a eu cependant un sentiment pour une jeune fille qui habitait une maison voisine de la sienne, mais il ne lui a jamais parlé de ce sentiment, séparé d'elle par les vents électiques. En dehors de son délire, il est assez difficile d'engager une conversation avec lui et l'on ne peut se renseigner par ce moyen sur son niveau mental. Il se tire bien d'un petit calcul ; il connaît les dates de la guerre de 1914, mais il se fatigue très vite si on lui demande un effort mental quelconque et n'aboutit pas. Il a le sentiment qu'il y a du mystère autour de lui, qu'il y a du mystère dans sa famille. Quand il nous dit qu'il n'entend plus de voix aujourd'hui, il ajoute qu'il n'a plus que des pensées orientées vers le mystère.

Nous avons donné presque tout entière cette observation parce qu'elle nous paraît très représentative : complexes sexuels, complexe de fortune, complexe mystique, complexe de persécution, sentiment d'irréalité, repliement sur soi, incohérence relative, indifférence affective ; tous les symptômes de la schizophrénie y sont ou à peu près, et l'on y voit très nettement quel sort des psychoses comme la sienne font au Surnaturel. C'est non pas le centre du délire, mais une condition générale qui permet les combinaisons les plus abracadabrantes et les plus saugrenues, sans que le malade d'ailleurs l'invoque à titre d'explication. Stir ne s'occupe jamais de savoir si les faits qu'il expose sont possibles. C'est nous qui pouvons dire : ceci relève du Surnaturel et ceci n'en relève pas. Chez lui, une distinction de ce genre témoignerait déjà d'une sorte d'esprit critique ; il ne

discute pas, il ne critique pas, il file son délire avec à peine plus de conscience qu'un rêveur. En même temps, une note nouvelle apparaît, dont nous avons à peine parlé déjà, c'est celle de forces mystérieuses, les attises, les fluides qui jouent un grand rôle dans certains délires schizophréniques et que nous retrouverons.

Mme Verdun en est à son deuxième internement ; lors de sa première entrée en 1934, le certificat du D^r Pichard note la disparition des sentiments familiaux et de vagues idées de persécution particulièrement absurdes. Son esprit n'est plus à elle, il se trouve en divers personnages, en Jésus-Christ, en Jeanne d'Arc, en sainte Angèle ; elle se plaint de la fausse filiation qui lui a été attribuée ; ses parents ne sont pas ses parents. Pichard signalait également des faits de discordance, l'existence d'idées de suicide et des idées de vengeance.

Au second internement, le D^r Lagache, alors chef de clinique, a parlé de schizophrénie et signale, chez la malade de l'opposition, une attitude introvertie et concentrée. On arrive cependant à lui faire exposer tout son délire sur un ton confidentiel : la voix est sourde, il y a barrage de la volonté ; le récit est peu cohérent et le thème est érotomane. Le roi Édouard VII, le vrai, l'attend à Londres, elle va le rejoindre ; son esprit possède le sien depuis sa naissance. Elle est restée excitée depuis 1934 ; les bris d'objets sont en rapport avec des pensées imposées.

Quelque temps après, le P^r Henri Claude signale, dans un diagnostic identique, des idées de grandeur et de transformation corporelle. A l'interne elle a déclaré : « Mes pensées se déroulent malgré moi ; mon esprit est dans le vide, mon cerveau n'est pas normal, c'est le fluide qui est en moi qui me rend anormale, on va me changer et me modifier corporellement » ; elle ajoute, sans doute à la suite d'un sentiment d'inertie mentale ou d'inaffectivité : « Je vois de mes yeux, mais mon cerveau n'a pas de transmission de pensée ; il ne voit pas les choses ; je suis la seule à être comme cela, sans transmission de pensée. »

Quand on lui demande si elle s'appelle bien Mme Verdun, elle répond : « On m'appelle de ce nom, mais il peut y avoir d'autres noms » — allusion probable aux moments où elle est Jésus, Jeanne d'Arc, sainte Angèle. Elle demande à sortir pour « faire sa transformation ».

En 1934, elle témoignait déjà de sa désaffection familiale qui allait jusqu'à l'hostilité déclarée contre sa mère et elle commençait son délire de filiation. Elle était d'une famille qui avait une haute situation sociale et se sentait beaucoup plus distinguée

que sa prétendue mère, qui était concierge. Quand je lui demande qui étaient ses vrais parents, elle refuse de me le dire et, finalement, laisse entendre qu'elle ne sait qu'une chose, c'est « qu'ils sont de la haute ». Elle ne me donne aucun détail, parce qu'elle ne connaît aucun de ses parents et qu'elle s'est complue simplement dans une affirmation vague touchant l'importance sociale de sa famille. Elle se sentait déclassée et n'avait pas de relations ni d'amitiés dans son milieu ; elle espérait que le temps viendrait où, les choses étant mises au point, la vérité serait rétablie.

Depuis six mois, elle avait de la céphalée continue et un sentiment de désappropriation à son milieu ; elle revient sans cesse sur ses vrais parents qui sont de grands personnages. En 1935, elle s'est déclarée mariée avec le fils de Dieu : « J'ai été deux fois enceinte, dit-elle, une fois du Saint-Esprit et l'autre fois du fils de Dieu. Le fils de M. Lévy-Valensi a le même cerveau que moi ; MM. Lévy-Valensi et Dumas sont mes oncles. » Je lui demande comment il se fait que je sois son oncle ; elle ne me donne pas plus d'explication que pour son illustre origine ; ce serait méconnaître le caractère d'un délire aussi irréel qu'un rêve que d'exiger des preuves, dont le malade n'a que faire pour se complaire dans des parentés imaginaires et des alliances divines.

Le Surnaturel se présente ici sous une forme très incohérente, mais les manifestations en sont très abondantes : l'esprit de Mme Verdun est possédé par celui d'un roi, elle a eu deux grossesses divines, on lui promet des transformations corporelles, elle a eu des personnalités multiples, toutes flatteuses.

L'examen somatique fait à la clinique a été complètement négatif.

Il est utile que pour tous ces malades nous sachions qu'ils ont eu une vie isolée, bien avant les atteintes premières de la maladie et qu'ils éprouvaient un sentiment d'éloignement vis-à-vis de la vie sociale ; c'est le cas notamment de Stir et de Mme Verdun, et c'est encore plus le cas de Harlay (h. 32 a.), de Lary (h. 35 a.) et de tous les malades schizophrènes sur le passé desquels j'ai pu avoir des renseignements précis.

J'ai vingt cas de schizophrénie dans ma collection, et je n'en cite qu'un de plus car ils se répètent dans la façon dont ils utilisent le Surnaturel.

* * *

Il ne faut ni surestimer ni sous-estimer les complexes des schizophrènes. Dans le cercle où se meut leur âme, au milieu

des hallucinations et des idées délirantes de tout ordre, les mêmes instincts se révèlent, je l'ai dit, que chez les influencés et les hallucinés paranoïaques et chez les vrais paranoïaques eux-mêmes. Ils ont dans leur autisme des complexes d'amour, d'ambition, de mission divine, des sentiments d'hostilité, de persécution, de favorisation et les réalisent par des représentations ingénues et absurdes, encore que suggérées par leurs désirs et leurs craintes. Le goût de la surélévation se rencontre chez eux comme chez les normaux, mais sous une forme puérole et absurde et sans contact avec le réel.

J'ai gardé pour la fin un schizophrène qui vit dans le miracle d'une résurrection perpétuelle sans cesse renouvelée et qui peut rendre des points même à Stir. C'est le malade Gardair, un serrurier. Lorsqu'il est entré à la clinique de Sainte-Anne, il y a une trentaine d'années, il présentait des symptômes disparates et n'a pris sa vraie couleur qu'au bout de quelques mois. On constatait des idées hypochondriaques, des idées de persécution, des hallucinations de la vue et de l'ouïe, des hallucinations psychomotrices verbales, des symptômes de neurasthénie, et si quelques certificats parlaient à l'occasion de ces troubles de dégénérescence mentale, il faut espérer que c'était sans que leurs auteurs se fissent trop d'illusions sur la valeur explicative de cette étiquette. L'hérédité n'était pas tout à fait normale, car le père était buveur et un oncle était nettement déséquilibré ; mais chez combien de gens, pris au hasard dans la rue, ne trouverait-on pas des hérédités analogues sans qu'il en soit résulté pour eux des troubles psychiques ou nerveux.

Dans les antécédents personnels de Gardair, il n'y avait guère que des excès alcooliques. Marié en 1892, sa femme n'avait jamais observé alors de signes de dérangement mental, à part une jalousie extrême qui n'a jamais désarmé et qui, les jours où il avait bu, était particulièrement intense. En 1893, la naissance d'une fillette est l'occasion chez Gardair d'une recrudescence de sa jalousie à laquelle se joint bientôt de l'hypochondrie, car Gardair traite par des applications de sangsues des phénomènes congestifs et s'imagine qu'une sangsue a pénétré dans son corps et s'y promène. Des idées de grandeur se joignent alors aux idées de persécution. Gardair s'imagine que son père, serrurier comme lui, et mort depuis plusieurs années, a laissé un trésor caché, dont la police a eu connaissance et dont elle s'est emparée. Puis il se trouve d'illustres origines et raconte qu'il descend à la fois de Louis-Philippe et de Napoléon, qu'il est le frère de l'empereur de Russie. Il vit pendant plusieurs

années dans ces idées délirantes avec des périodes de rémission, mais vers juillet 1909, il devient très agité, très halluciné de la vue, il distingue dans sa chambre des animaux qui se cachent et le poursuivent sous les lits, où il se cache lui-même pour les éviter, et il couche alors avec un revolver. Dans la rue, il avait entendu dire qu'il a tué son enfant et qu'il va être guillotiné. Ce sont des hallucinations de l'ouïe ou peut-être de simples interprétations, mais l'alcoolisme de Gardair permet de penser à des hallucinations visuelles et auditives. Il a en même temps des hallucinations de l'odorat, des hallucinations confuses de la sensibilité générale, des idées de mort, de mutilation et il continue toujours à parler de la sangsue qui se promène dans son corps. A ces traits divers se sont joints des troubles gastriques, une céphalée en casque et d'autres symptômes physiques de l'alcoolisme ; c'est alors que Mme Gardair le fait interner à la clinique de Sainte-Anne où nous pouvons constater pendant quelque temps la persistance des troubles précédents.

Mais, bientôt, le tableau change et l'interprétation délirante paraît dominer. Quand il s'éveille fatigué, Gardair conclut qu'on a dû le violer pendant la nuit ; quand il se rend compte, à certains signes, de son impuissance sexuelle, il conclut qu'on a dû le « travailler », « l'épuiser d'une façon épouvantable ». Mais ce sont surtout ses troubles affectifs qu'il met à contribution pour délirer. On peut noter déjà chez lui, en dehors de ses idées délirantes, une indifférence, des troubles de l'affectivité qui le portent à considérer le monde extérieur comme changé ; les choses, les gens, les aliments, tout cela lui semble mécanique. De ces faits de dépersonnalisation, il tire la conclusion que sa femme, ses enfants (car il en a plusieurs) tout ce qui l'entoure est métamorphosé par instants. C'est alors un ancien alcoolique, hypochondriaque qui délire à propos de ses troubles organiques et de ses sentiments de dépersonnalisation. Mais la suppression du toxique n'a pas guéri Gardair ; elle laisse voir qu'il était embarqué pour quelque chose de plus grave que le simple alcoolisme ; ses idées de jalousie le reprennent, il a quatre enfants et comme il croit avoir été trompé, il attribue à sa femme des amants, naturellement célèbres : le premier enfant serait le fils de M. Deibler, le bourreau ; le second serait le fils de Guillaume II, le troisième du roi d'Italie, le quatrième de Victor Hugo. « Comment pouvez-vous soupçonner Victor Hugo, lui dis-je, votre fillette a six ans et Victor Hugo est mort depuis 1885 ? » Gardair ne s'émeut pas pour si peu, il me répond : « Victor Hugo est mort comme poète, mais il a été transformé après sa mort et conservé dans les

loges comme franc-maçon. » Je demande : « Vous avez connu Victor Hugo ? » — Oui, me répond-il, j'ai pris un bock avec lui près du Lion de Belfort et en face d'un personnage que j'ai appris depuis être le général Syagrius. — Celui qui fut vaincu par Clovis il y a plusieurs siècles ? — Oui. Il est mort comme général, mais il a été transformé et conservé dans les loges comme franc-maçon. » Quelques jours après, Gardair avait oublié les prétendus amants de sa femme et il ne pensait plus qu'à la question de ses origines.

Il a d'abord pensé qu'il était le fils de l'empereur d'Autriche et du roi de Danemark ; mais pour des raisons qu'il ne donne pas, il est vite revenu de cette première hypothèse. Je lui avais fait remarquer ce qu'elle avait de peu vraisemblable, mais il m'avait répondu : que l'un des deux monarques avait été transformé en femme pour la circonstance. Ces transformations seraient, paraît-il, assez fréquentes. Gardair n'a pas oublié qu'il en avait des exemples dans sa famille où il avait eu l'occasion de constater des transformations durables ou passagères de sa femme et de ses quatre enfants. Que l'empereur d'Autriche ou le roi de Danemark aient changé de sexe, cela suffisait pour qu'il pût être leur fils ! Mais il connaît maintenant le nom de son père, c'est Napoléon I^{er}, qui avait pris pour épouse Louis XVI, en vue de cette procréation ! Depuis lors, toute la famille impériale s'intéresse à lui ; le fait que Louis XVI était un homme n'a aucune importance ; le fait qu'il était mort avant qu'il fût question de Napoléon n'en a pas davantage ; le fait que père et mère sont morts depuis plus d'un siècle et que Gardair n'a pas la quarantaine, n'en a pas non plus ! Gardair a toujours la ressource de braver le temps par des résurrections, des transformations du corps, des prolongations de vie et il ne s'arrête pas sur les difficultés qu'on lui oppose, il file, en dépit de tout, son délire et son rêve. Lui-même a été transformé plusieurs fois et c'est même la raison pour laquelle il ne s'est pas décati davantage. Né en 1798, il a été réparé plusieurs fois, restauré, retapé, garni de chair neuve par M. l'Exécuteur des hautes œuvres qu'il appelle M. le Chef de coupe, à cause de ses fonctions. C'est depuis lors, grâce à des transformations et des résurrections successives, qu'il a pu s'acquitter de la plus étrange mission qui ait été jamais confiée à un homme et sur laquelle je reviendrai. Pour le moment il ne pense qu'à se faire reconnaître par Napoléon I^{er} et sa famille ; il ne tient pas à l'amitié des Bourbons, bien qu'il descende de Louis XVI et il se défend d'être des leurs. Les lettres qu'il a écrites à son père Napoléon I^{er} et au roi de

Rome sont pleines d'égards ; quand il écrit à l'empereur il signe : Votre Fils Napoléon. Quand il écrit au roi de Rome, il signe : Louis duc des Romagne — sans doute à cause de la ressemblance de Romagne avec Rome. Puis, Louis duc des Romagne devient le prince Guillaume Tell, Jésus-Christ transformé, Charles V ministre des Sages, et comme son délire s'extravase et déborde sur les assistants, mon modeste laboratoire s'emplit, quand il est là, de jeunes gens illustres : voici le comte Catinat qui prend des notes ! Le baron de Bourbon qui manie un appareil ! Le fils Charlemagne qui met son pardessus ! Devant leurs protestations, Gardair leur dit qu'ils ont été aussi transformés, mais sans s'en douter et il les renseigne sur toutes les transformations subies par leurs familles.

On voit combien Gardair a bénéficié des quelques leçons d'histoire qu'il a reçues à l'école primaire. On voit aussi l'importance qu'a prise dans l'esprit du malade cette idée de la transformation. Elle est fréquente chez beaucoup de schizophrènes et de paraphrènes et chez ces malades elle semble n'être que l'expédient logique d'un esprit qui divague et qui fait un effort minime pour présenter l'impossible comme possible.

C'est par la transformation que le général Syagrius, le comte Catinat, le prince Jésus-Christ, Victor Hugo peuvent vivre encore et que Gardair lui-même, malgré ses cent vingt-huit ans, peut encore faire bonne contenance devant moi. Quant aux procédés mystérieux de ces transformations, Gardair les laisse sans explication. Comme il a reçu une éducation religieuse il les attribue à l'action secrète des franc-maçons tout de même que les aliénés qui ont reçu une éducation anticléricale attribuent volontiers aux jésuites les persécutions secrètes dont ils croient souffrir. Ce n'est qu'une affaire de point de vue.

Le D^r Balvet dans une thèse très personnelle et pleine de promesses, avait pensé qu'à l'origine de tous les thèmes schizophréniques ou paraphréniques se trouvait toujours une expérience de dépersonnalisation et il a développé cette idée en interprétant ingénieusement ces thèmes.

Après avoir confronté cette idée avec le cas de Gardair qui a fait de la dépersonnalisation et le cas de quelques autres malades qui n'en avaient pas fait, tout en usant largement des mêmes thèmes de transformation, je reste persuadé que dans l'esprit des schizophrènes il ne s'agit, avec l'idée de transformation, que d'un expédient commode inspiré par le besoin d'expliquer à peu de frais l'in vraisemblable et l'absurde. Quand Mme W., qui se prétend fille d'Édouard VII, a besoin d'expliquer comment

le roi venait voir sa mère sans être reconnu par personne sinon par sa maîtresse, elle était obligée, étant paranoïaque raisonnante et imaginative, d'expliquer en donnant des détails qu'il se grimait. Paranoïde elle aurait eu plus vite fait en nous disant qu'il se transformait. Aucune impossibilité ne résiste à l'idée de transformation ; de plus la dépersonnalisation, plus fréquente qu'on ne l'avait pensé tout d'abord, n'est pas donnée dans l'expérience de tous les malades. Supposer qu'elle a été donnée lorsqu'on n'a pas d'autres preuves que les thèmes schizophréniques, c'est une hypothèse gratuite.

La question de la conviction des aliénés se pose d'une façon particulièrement aiguë à propos des délires comme celui de Gardair et d'une façon générale à propos de tous les délires schizophréniques comme à propos de tous les délires paraphréniques, où nous la retrouverons. Que pense Gardair dans son for intérieur de son délire extravagant, et que pensent Mme Verdun et Stir de leur délire qui, du point de vue réaliste et logique, n'est ni moins extravagant ni moins absurde que celui de Gardair ? Tous les trois vivent un rêve qui est à eux, où ils se complaisent. Il se peut qu'à certains moments ils jugent leur rêve comme tel ; Gardair a eu de ces moments. Comme Don Quichotte est redevenu Alonzo le Bon avant de mourir, Gardair est redevenu de loin en loin et pour quelques instants seulement le serrurier de la rue Mouffetard, un pauvre homme interné et malheureux. Mais ces moments de lucidité sont très rares, et d'une façon générale quand on conteste le délire, quand on en montre l'absurdité, on irrite le malade, on le fâche sans rien obtenir ; c'est qu'il tient à son rêve devenu, dans la schizophrénie, sa vie presque tout entière et dans la paraphrénie, la partie importante et intime de sa vie ; notre logique vient le heurter, en s'attaquant à des complexes dont la réalisation représentative et affective a, pour le malade, beaucoup plus d'intérêt et de sens que la logique raisonnante.

Gardair ne devait pas s'en tenir à ce délire de transformation ; au bout de deux ans il l'a fondu dans des divagations messianiques qui ne sont ni plus ordonnées ni moins absurdes. Il avait dû accepter d'abord, faute de mieux, l'intervention des francs-maçons pour ses transformations personnelles, voilà longtemps qu'il ne se servait plus d'eux ; c'est M. Deibler qui le transforme et nul n'est plus qualifié que M. le Chef de coupe pour couper la tête à un homme et en mettre une autre à la place. Mais ce n'est pas la première fois que nous rencontrons M. de Paris dans ce délire : du temps où Gardair était serrurier rue

Mouffetard, il a redouté l'instrument de M. Deibler sous l'influence de ses terreurs alcooliques et, mêlant sa jalousie à ses craintes, il a été persuadé un moment que M. Deibler était le père d'un de ses enfants. Or, voici que M. Deibler repasse dans ce délire comme agent de métamorphoses ; c'est lui qui a transformé Gardair plus de cent cinquante fois ; pourquoi ? C'est l'histoire de la mission dont Gardair a été chargé par la destinée, mission philanthropique que le missionnaire définit mal, mais que l'on peut cependant résumer ainsi : Dans toutes les familles il y a des crimes, surtout dans les familles aristocratiques et royales : les coupables devraient être punis ; mais si un homme consent à les représenter devant la justice et à mourir à leur place, ils sont sauvés et qu'est-ce que cela peut bien faire à Gardair de se laisser guillotiner pour Pierre ou pour Paul, puisque la mort est pour lui une occasion de transformation nouvelle. Il a été ainsi guillotiné souvent à la place de coupables royaux, et chaque fois transformé ! Voilà pourquoi il s'intitule glorieusement : « Le mouton de justice à Deibler ! » Grâce à la toute-puissance du bourreau, il a pu encore aider les grandes familles qui ont leur fortune à l'étranger à la faire rentrer en France, il est leur homme de confiance et ses missions à l'étranger sont facilitées par le fait qu'il peut être transformé quand c'est nécessaire en baron, en comte ou en prince !

Tout cela n'a pu se faire sans la connivence du palais de justice et, de fait, Gardair a des relations suivies avec le président du tribunal ; c'est ce président qui le conseille et le guide ; Gardair qui a maintenant des hallucinations pseudo-auditives verbales l'entend à chaque instant lui parler et lui répond respectueusement : « Bien, bien, Monsieur le Président. »

C'a été une belle vie que la sienne ! Né en 1798, mais aussi en 49 avant Jésus-Christ, il a été transformé plusieurs fois par le mystère des loges maçonniques, avant que M. Deibler se chargeât de l'opération. A l'heure actuelle, il a mille cinquante-six ans ! Et comme je lui fais remarquer qu'il se trompe de neuf cents ans, il me répond que ces neuf siècles ne comptent pas, ayant été barrés à cause des crimes qui ont été commis. C'est la voix du président du tribunal qui l'affirme, il lui répond : « Bien, bien, Monsieur le Président ! »

Cet homme qui file le plus absurde des délires n'est pas plus que les précédents adapté à la vie extérieure qui lui est tout à fait indifférente, et toutes les expériences qu'on peut faire dans ce sens sont en faveur de cette indifférence. Si nous mesurons ses facultés intellectuelles avec des tests faciles, on les trouve à

peu près conservées ; il fait des multiplications et des divisions de plusieurs chiffres et quand je fais devant lui le raisonnement suivant : tous les Parisiens sont Français, tous les Français sont donc Parisiens, il me dit doucement, « vous exagérez, Monsieur le Comte ». Quand je lui demande pourquoi il ne faut pas mentir, il me répond que : « tromper son prochain par un mensonge c'est lui porter préjudice ». Mais sur des tests plus difficiles, il se perd et rentre aussitôt dans son délire. Qu'est-ce que Dieu ? — C'est un ange dit satellite tombé du ciel sur la terre pour calmer les hommes et les changer de pensée. — Qu'est-ce que le Christ ? — Le Christ est le roi du crime que l'on a toléré pour encourager les hommes à se défendre contre leurs ennemis.

Tous les interrogatoires dans lesquels on veut juger de l'intelligence de Gardair finissent ainsi. Il répond bien à une question simple et dès que la question est plus difficile, la réponse devient absurde ou délirante. Pour éprouver son indifférence et son détachement des choses extérieures, j'ai fait annoncer à Gardair les nouvelles les plus tristes et les plus joyeuses, mais il n'a été touché par aucune. Un jour, tandis que je l'avais fait venir pour l'examiner, un gardien stylé au préalable, revêtu de son uniforme et très officiel dans son attitude, est entré et a dit : « M. le Directeur fait informer M. Gardair que sa femme domiciliée rue Mouffetard est décédée ce matin à 6 heures. » Si j'avais eu le moindre doute sur la possibilité d'affliger Gardair par cette nouvelle, je ne l'aurais pas fait annoncer ; mais l'impassibilité de Gardair dépassa toutes mes prévisions, car le prétendu veuf a répondu : « Je suis le prince Jésus-Christ par transformation et je ne connais pas la femme Gardair. » Rien ne pouvait faire supposer d'ailleurs qu'il eût jamais pensé à sa femme et à ses enfants depuis quatre ans.

Une autre fois, comme il se disait depuis quelques jours duc des Romagnes, et que je lui demandais de s'expliquer sur son duché, un autre gardien stylé comme le premier est venu me dire : « La sortie de M. le Duc des Romagne a été signée, il va quitter l'asile dans une heure et sera rétabli dans tous ses droits. » Le pouls de Gardair que je tenais n'a pas varié et Gardair s'est borné à répondre : « Très bien, très bien », sur un ton de parfaite indifférence.

En fait, il n'a réalisé ni la mort de sa femme, ni sa libération, ni son duché. Il avait le détachement complet de tout ce qui était extérieur à sa pensée et à son délire. Encore ce délire était-il plus riche que fondé sur des complexes impérieux.

Tel est le cas abracadabrant que l'on peut comparer avec fruit à la description de la schizophrénie telle que Bleuler l'a

donnée. Je dois ajouter que j'ai eu parfois chez Gardair l'impression qu'il jouait un peu avec son délire, qu'il s'y abandonnait volontiers et que tout élément ludique n'en était pas exclu.

Ne nous hâtons pas cependant de comparer les délires de ce genre à des délires de contes bleus et les miracles qui interviennent, à des miracles de fées. Les extravagances que l'on y constate ont le plus souvent pour objet, non pas de distraire l'imagination, mais de satisfaire des complexes vagues et inconsistants d'ambition, de fortune, de maternité. Le schizophrène construit un monde imaginaire conforme à la réduction de sa pensée et aux instincts d'ailleurs assez communs qui lui restent. Dans ce monde nouveau, le Surnaturel est libre, du fait que l'expérience et la logique ne gouvernent plus.

CHAPITRE III

LE SURNATUREL ET LES DIEUX
DANS LA PARAPHRÉNIE SYSTÉMATIQUE

Les psychoses paranoïdes nous ont paru se distinguer des psychoses paranoïaques par une rupture plus ou moins complète avec le réel et par une rupture corrélative avec la logique ; mais en dépit de cette caractéristique commune elles présentent cependant des modalités assez différentes pour qu'on puisse, sans contester la parenté de la schizophrénie de Bleuler et de la paraphrénie de Kraepelin, leur consacrer des chapitres distincts.

Même s'il s'agit d'une seule psychose, comme certains le pensent et comme nous tendons à le penser, il n'y en a pas moins deux manifestations de la même psychose à considérer.

Parmi les paraphrénies, nous dit Kraepelin, la moitié montre, sans dissociation de la personnalité, un développement lent et continu, avec un délire de persécution suivi d'un délire de grandeur. Magnan a décrit ces cas sous le nom de délire chronique à évolution systématique ; nous pensons pour des raisons déjà données qu'ils peuvent être rapprochés des vraies paranoïas et l'on a pu en trouver plusieurs dans le chapitre IV de notre seconde partie.

Il reste dans la paraphrénie les cas déjà caractérisés où le malade, tout en gardant l'intégrité de ses facultés intellectuelles et son adaptation au monde extérieur, nourrit un délire particulièrement absurde qui est en contradiction avec l'intégrité de ses fonctions intellectuelles. Il n'y a pas, comme dans la schizophrénie, retraite du malade dans un coin de son esprit où il fait de l'autisme, mais coexistence d'un noyau délirant avec une activité qui ne comporte ni affaiblissement mental, ni délire.

Dans la paraphrénie systématique de Kraepelin ainsi découverte de ses cas les plus systématiques, nous allons, par de nombreux exemples pris chez Kraepelin lui-même ou dans nos

propres observations, montrer la coexistence du noyau délirant avec l'intégrité intellectuelle.

A cette forme se relie, dans la pensée de Kraepelin, la forme expansive et la forme fabulatrice, groupes plus petits et très proches l'un de l'autre ; le dernier groupe, celui de la paraphrénie fantastique, a une importance plus grande et mérite une place à part. Pour ne pas allonger indéfiniment cette analyse des idées kraepeliniennes, ce qui nous exposerait à des redites, nous ne parlerons que des deux paraphrénies que Kraepelin met au premier plan, la paraphrénie systématique telle que nous l'avons réduite et la paraphrénie fantastique, et du rôle que le Surnaturel joue dans l'une et l'autre de ces psychoses.

Nous aurons l'occasion de voir par des expériences psychologiques analogues à celles que nous avons faites pour la schizophrénie que, s'il y a de la part de l'observateur tentative d'une discussion rationnelle avec le malade à propos des faits délirants, la raison n'y a pas accès et que de lui-même le malade ne s'en sert guère que pour donner des explications vaines ou extravagantes.

Voici un court résumé suivi d'observations personnelles du chapitre de Kraepelin (1) qui, nous l'espérons, justifiera notre conception réduite de la paraphrénie systématique.

Les prodromes de la maladie consistent surtout dans des troubles du caractère ; le futur malade devient tantôt silencieux et timide, tantôt rêveur, replié sur lui-même, tantôt soupçonneux et sombre ; parfois il tient d'étranges propos, se livre à des actes de violence pour des motifs insignifiants, témoigne de l'antipathie aux personnes de son entourage qui sont le plus proches de lui ; puis il entre dans une période de persécution où il se juge épié, surveillé par la police ; il voit des insinuations moqueuses et des railleries dans les paroles les plus banales ; dans la rue des inconnus le suivent ; ils se font des signes ; s'il entre dans un café les gens se disposent à partir ou crachent devant lui ou le heurtent au passage ; la maison est pleine de mystère, des inconnus se tiennent dans l'escalier, on fracture ses serrures, on fouille ses tiroirs, il y a manifestement un complot contre lui ; il accuse tantôt les francs-maçons, tantôt les jésuites, tantôt les spiritistes, tantôt l'association centrale, ses proches, sa femme, et surtout les femmes qu'il a autrefois aimées ; c'est ainsi qu'il peut vivre pendant plusieurs années dans un état très pénible d'insécurité et de tension perpétuelle.

(1) Tome III, p. 979.

Quand les hallucinations arrivent, ce sont toujours celles de l'ouïe qui commencent ; on le traite de porc, de gredin, de crapule. On l'accuse d'onanisme, de perversion sexuelle, de meurtre.

Souvent des hallucinations psychiques, sur le caractère pseudo-sensoriel ou psychomoteur desquelles Kraepelin ne s'étend pas, se mettent de la partie et posent des questions ironiques. Le malade répond mentalement ou à haute voix. De temps en temps les malades remarquent que leurs pensées deviennent sonores, à tel point que d'autres personnes peuvent, disent-ils, les entendre. L'un d'eux croyait que ses voisins étaient incommodés par le son de sa pensée ; un autre croyait que les locataires de la maison imitaient sa pensée en sifflant.

Dans le domaine des autres sens, les hallucinations jouent un rôle moins important. Le malade a des visions ; il voit des squelettes, la Vierge Marie, des hosties sanglantes, des femmes nues. La nourriture a un goût affreux, l'appartement est rempli d'odeurs étranges ; dans le domaine des sensations cutanées et internes le malade a de même des sensations qu'il interprète ; on lui donne des coups mystérieux de piques, on lui crache dessus, on lui jette des pierres, on l'électrise.

Les idées d'influence ont leur place ; les malades prétendent qu'on agit sur leur volonté, qu'on les magnétise, qu'on leur vole leurs idées ; des morts leur prescrivent ce qu'ils ont à faire. Quand le délire dure depuis quelques années, et plus rarement dans les premiers temps, il arrive parfois que le malade présente assez rapidement des idées de grandeur. Il s'attribue des pouvoirs étranges, il est riche, il est influent, parent des grands de la terre, tandis que les hallucinations de l'ouïe lui apportent la réalisation de ses vœux les plus secrets. L'érotisme se mêle aux idées de grandeur ; de grandes dames s'intéressent à lui, il a des rapports sexuels avec des femmes haut placées. Des titres pompeux sont donnés par les malades à leur famille ou à leurs bien-aimées. Une femme adresse ses lettres à un amant supposé en mettant sur l'enveloppe : « A Sa Majesté Pierre le Grand ». Mais beaucoup plus souvent les élévations de rang concernent le malade lui-même. De grands seigneurs le saluent les premiers, les sentinelles lui portent les armes ; on l'appelle comte ou prince, les sommeliers lui disent : Altesse ; l'empereur s'intéresse à lui, de grandes dames lui font des présents scandaleux qui sont malheureusement volés en route, il a de vastes connaissances, il est une personnalité politique de premier plan, un membre de la Chambre Haute. Un malade déclarait à Kraepelin qu'il était empereur et pape, et plus tard aussi qu'il était immortel. Sur

l'origine de ces idées de grandeur, Kraepelin professe cette opinion qu'elles répondent au besoin qu'a le malade de s'évader d'une réalité hostile, c'est une sorte de défense.

En contradiction avec ces idées délirantes, Kraepelin signale l'intégrité intellectuelle du malade qui dure pendant de longues années. Il note que le jugement des malades reste inaltéré, que leur capacité de travail se maintient pendant longtemps, et qu'en dehors de leur délire et des conséquences pratiques qu'il peut avoir sur leurs réactions, il n'y a guère chez eux d'autre affaiblissement que celui de l'âge.

Il y a une opposition souvent radicale entre l'état des fonctions mentales supérieures et la production délirante ; il y a donc un noyau délirant dans un esprit dont Kraepelin proclame l'intégrité et c'est ce qu'on peut appeler le paradoxe paraphrénique. On ne s'explique pas très bien pourquoi, après une description de ce genre, Kraepelin a rangé toutes les paranoïas hallucinatoires dans le cadre des paraphrénies systématiques. Je ne me déciderai à faire entrer des malades dans le cadre de la paraphrénie systématique que lorsqu'il y aura lieu de penser que ce sont des paranoïdes séparés du réel par la rupture du contact affectif et logique de leur noyau délirant et plus ou moins isolés de l'ambiance par ce noyau en dépit de l'adaptation sociale et pratique qu'ils présentent ; or, il y a de ces malades auxquels s'applique fort bien la description de Kraepelin et j'en ai connu plusieurs que je vais présenter tout à l'heure.

Mais il reste beaucoup de paranoïas hallucinatoires ou d'influence qui se caractérisent par le contact total avec le réel et la logique, et où le malade met des précisions dans tous les détails qu'il donne sur ses persécuteurs, sur leurs plans, sur leurs procédés d'attaque et ses ripostes. Ariane et Victor se rapprochent plus ou moins de ce type ; ils font partie de notre réalité. Autant les premiers me paraissent entrer dans la paraphrénie, autant les seconds me paraissent se rapprocher plus ou moins de la paranoïa vraie.

Peut-être d'ailleurs y a-t-il quelque erreur à vouloir, comme le dit Kraepelin, caractériser les délires paranoïdes par leur absurdité. D'abord parce qu'ils ne sont pas nécessairement absurdes, et ensuite parce que l'absurde n'est pas un critère sûr ; tout dépend des efforts que le malade fait ou ne fait pas pour rendre l'absurde vraisemblable pour lui-même ou pour les autres ; un délire paranoïaque est quelquefois aussi absurde qu'un délire paranoïde. Le fait essentiel, c'est le contact avec le réel et c'est surtout par les variations de ce contact qu'il faut distinguer paranoïaques et paranoïdes.

Un procédé que j'ai employé assez souvent pour distinguer les deux affections consiste à accepter le délire, à s'y mêler en affectant d'y croire, et à voir comment réagit le malade devant ces adhésions qui supposent son adaptation au réel.

Beaucoup de paranoïaques hallucinés acceptent cette pénétration à condition qu'elle soit discrète ; les paranoïdes en général ne la comprennent ni ne l'acceptent. J'ai dit un jour à Ariane que son diable était venu chez moi, qu'il m'avait parlé, et que je l'avais engagé vivement à être plus modéré dans ses manifestations érotiques. Elle a paru enregistrer avec plaisir cette bonne nouvelle, nous étions sur le même plan, le diable, Ariane et moi.

De même Victor a admis que j'aie entendu parler de Chaby son persécuteur et que j'en aie entendu dire du mal ; c'était un être réel, faisant partie de la même vie et de la même existence que lui, encore que Victor n'ait pas fait lui-même les efforts nécessaires pour connaître le complot dirigé par Chaby contre sa sécurité ; mais dès qu'on emploie le même procédé avec des paranoïdes, on les heurte, on les choque, on les déconcerte, ou bien encore ils restent étrangers à ce qu'on leur raconte et tous sont rétifs à l'adaptation. On ne les pénètre pas. On a vu tout à l'heure comment le schizophrène Gardair acceptait avec une parfaite indifférence la nouvelle qu'il était réintégré dans ses États, avec son titre de duc des Romagnes. On verra comment une paraphrène, Mme Dufoy, accueille l'idée que, parmi les soixante-dix enfants qu'elle a mis au monde, une jeune fille est réelle, vivante, et la reconnaît. Il y a donc, à notre avis, à faire un choix dans les paraphrénies systématiques de Kraepelin, pour rendre à la paranoïa hallucinatoire les cas où l'adaptation du délire à la réalité et à la logique est manifeste et pour laisser dans la paraphrénie ceux dont le noyau délirant est réellement inadapté.

Il peut y avoir des délires de persécution, de grandeur, de mysticisme constituant un noyau profond sans contact avec le réel chez des esprits par ailleurs adaptés par leur personnalité superficielle à la vie sociale ; avec un contact affectif et logique ; il y en a même beaucoup et c'est à ces délires que nous donnons le nom de délires paraphréniques.

C'est le fait de n'être pas sur le même plan d'adaptation et de réalité qui atténue dans une très large mesure le scandale que serait la coexistence d'un délire absurde et d'une pensée logique situés sur le même plan.

En somme, c'est la double orientation de la pensée, délirante

non adaptée au réel et de la pensée non délirante et adaptée à ce même réel qui fait la paraphrénie systématique.

Nodet (151) écrit très justement à ce sujet : « La superposition de deux mondes n'est pas une des moindres originalités de ces malades qui vont et viennent avec une extraordinaire désinvolture entre le monde magique et le monde réel. Leur activité est double et chaque fois adaptée mais à deux mondes différents. Ferdière (109) parle dans le même sens de l'excellente adaptation à l'ambiance et au monde réel que l'on constate chez les paraphrènes, malgré la superposition constante d'une pseudo-réalité délirante.

La question du Surnaturel que nous n'avons pas à poser pour la pensée adaptée et quasi normale va se poser pour la pensée déréaliste et d'une façon qui rappellera nécessairement la façon dont elle se pose dans la schizophrénie.

Voici maintenant quelques observations :

Odette est une femme de trente ans, qui n'est pas affaiblie dans son intelligence et qui fait depuis six ans un délire paraphrénique. Elle a fait sa médecine, elle ne l'a abandonnée que parce qu'elle a été refusée à ses derniers examens. Mariée à un artiste dramatique, son ménage a très mal marché et, séparée de son mari depuis quatre ans, elle vit à la charge de sa mère et d'une tante. L'état général n'est pas bon mais les antécédents personnels et l'hérédité sont normaux et la malade n'aurait manifesté aucun trouble mental avant la première atteinte de la maladie actuelle ; son délire n'est pas systématique, mais il n'est pas non plus très incohérent.

Elle raconte qu'elle a été violée par des voisins qu'elle ne désigne pas davantage et qui se sont procuré la clef de sa chambre ; elle ne connaît ses voisins que par interprétation. Elle a eu plusieurs fois, pendant son sommeil, la sensation d'un corps qui pesait sur son ventre ; elle ne doute pas du viol parce qu'elle a trouvé du sperme répandu sur ses draps et a reconnu son odeur caractéristique. Elle suppose qu'au moment de son réveil, elle reste quelques minutes dans un état de syncope qui permet aux voisins de faire d'elle ce qu'ils veulent. Elle les entend causer pendant sa syncope, car ils causent très haut après le viol ; ceux qui ne violent pas font le guet. Ils veulent, dit-elle, venger une femme qu'elle a insultée.

Elle a des hallucinations oniriques ; elle fait des interprétations et elle a des hallucinations auditives, beaucoup plus nettes que les hallucinations qui précèdent. Elle a des voix intérieures qui répètent sa pensée et critiquent ses actes : « Voilà qu'elle s'habille,

qu'elle va au cabinet, qu'elle a son indisposition ; elle est de mauvaise humeur à cause de ses affaires, etc. » Ces voix ne disaient d'abord que des banalités, puis elles ont fait des allusions blessantes ; elle en a d'autres : elle entend des voisins qui parlent entre eux de choses diverses, mais alors elle les entend à peine, ce n'est que lorsque les voix la mettent en cause directement qu'elle les entend bien. C'était d'abord « des auditions », puis ce sont devenues « des attaques », elle a fini par répondre à ces voix en leur disant : « Fichez-moi le camp ! » Elle ajoute qu'au début elle entendait réellement ces voix, maintenant elle se rend compte qu'elle les entend surtout dans son imagination et pourtant les voix disent les mêmes choses ; elle reconnaît qu'il y a là quelque chose d'étrange. Les voix ne sont plus que des « voix de pensée » et elle doute de leur objectivité. Il semble donc que les voix soient devenues psychiques — de psycho-sensorielles qu'elles étaient —, et qu'elle se demande si elle n'est pas dupe.

Elle résume les sévices dont elle souffre dans le mot « voiser », elle est « voisée », elle est la victime des « voiseuses » ; ces voiseuses, dont le nom ne vient pas, dit-elle, de voir, comme on pouvait le penser, mais de voisin, n'en sont pas moins chargées de l'épier, de l'observer pour savoir tout ce qui se passe chez elle. Elles se servent de lentilles associées, des espèces de périscopes. Après avoir voisé, les voiseuses rentrent dans la nuit par la cheminée ou se défilent par les interstices du plancher et les crevasses des murs ; ces voiseuses parlent à haute voix, elles l'injurient : « Salope ! putain ! vache ! » et racontent tout haut ce qu'elle fait et ce qu'elle a fait. Elle n'a jamais vu les voiseuses, elle sait seulement que ce sont de petites femmes, des espèces de lutins et de farfadets. Tous les gens dont elle se plaint sont sous la direction d'un indicateur des crises qui tient à connaître les femmes qui ont des syncopes, pour les faire violer en les signalant à des amateurs. Le délire est puéril. Ce qu'on doit en retenir, c'est qu'il coexiste non seulement avec une instruction très étendue et une culture qui est très au-dessus de la moyenne, mais avec une intelligence, une mémoire et — à certains égards — un bon sens très apparent, dès qu'on ne parle pas à Odette de son délire.

Je lui ai demandé si elle était bien certaine que ce qu'elle entendait et interprétait fût vrai. Malgré les doutes qu'elle a eus un moment au sujet de ses hallucinations, elle croit finalement à son délire. Je lui ai fait remarquer combien ses histoires de voiseuses qui disparaissent entre les planches du parquet après l'avoir observée avec un périscopé, ses viol nocturnes, ce rôle

de l'indicateur des crises, etc., sont inconcevables et invraisemblables, mais elle continue à affirmer que ce sont là des vérités. Je fais mine de me rendre et je demande à causer avec l'indicateur des crises, avec les voisins, avec les voiseuses ; cette permission m'est refusée sèchement. Je déclare que je suis prêt à me rendre et à intervenir pour obtenir sa libération dès que j'aurai entendu ou vu quelque chose ; elle est inflexible. Alors j'interroge ; elle ne sait pas qui sont les voiseuses, elle ne sait pas qui est l'indicateur des crises, elle n'a tenté d'elle-même aucune recherche ni esquissé aucune réaction de défense ou de fuite. Elle vit partiellement en réalité dans une espèce de noyau délirant dont ses idées érotiques et ses hallucinations font les frais, et les personnages qu'elle fait intervenir sont des personnages de paravent. Le Surnaturel n'est analogue à celui que nous avons décrit dans la paranoïa hallucinatoire que si l'on fait abstraction de la faiblesse des systématisations, de l'absence de contact avec la réalité et de son absurdité, ce qui est beaucoup ; la malade a créé un monde de rêve où elle supranaturalise les personnages par les pouvoirs qu'elle leur attribue et le rôle qu'elle leur fait jouer. Ces personnages, ainsi que leurs faits et gestes, font partie d'un monde superposé au monde réel, ils contribuent à en former l'atmosphère, très analogue à celle du rêve, et la mémoire de la malade, son intelligence, sa logique, le souvenir des expériences passées s'accommodent fort bien de l'existence de ce monde, sans qu'on puisse déceler une atteinte de l'intégrité mentale.

Mlle Lebrét (49 ans), que j'ai connue à Ivry-sur-Seine, dans la maison de santé du Dr Achille Delmas, est agrégée d'histoire et très informée de la politique étrangère ; elle raisonne avec un rare bon sens sur les questions les plus délicates, les possibilités et les probabilités de guerre (nous sommes en 1926) ; elle est servie dans ses jugements par une large culture historique et par une mémoire aussi riche que précise. Elle est née en 1877, elle n'a pas de maladie grave dans ses antécédents. Elle n'a jamais eu de crise mentale d'aucune sorte ni aucun accident, nerveux ou autre, qui touchât de près ou de loin à l'affection dont elle est atteinte et dans laquelle ses facultés intellectuelles ne paraissent avoir souffert d'aucune manière quand on aborde des questions étrangères à son délire.

Quand elle est née, à l'existence actuelle, elle était déjà née et morte plusieurs fois ; elle est née la dernière fois d'un spermatozoïde développé électriquement dans du lait. Ce sont là des révélations qu'elle a eues par les ésotériques, qui lui parlent depuis douze ans par voix intérieure, et dont les révéla-

tions ont été, maintes fois, confirmées. Avant 77, elle était un jeune homme qui, en mourant, laissa un germe, un spermatozoïde, celui-là même dont elle était née. Il doit y avoir à la maison d'Ivry un acte témoignant de ce fait. Le philosophe B... aurait été témoin de la rédaction du procès-verbal relatif à sa naissance, elle l'avait connu à Rennes où il professait en même temps qu'elle. Les êtres qu'elle appelle des ésotériques se désignent autrefois sous le nom de mentaux ; leurs associations ressemblent aux associations spirites ; mais ils sont moins normaux, ils agissent par la cabale ; beaucoup d'officiers et de prêtres assistent à leurs réunions ; ils sont tous en communication avec le principe divin ; elle n'a jamais entendu la sonorité de leur voix qui est toute psychique. Ils parlent par le moyen de l'électricité et l'électricité parle de très loin. Ils ont commencé à lui parler de Paris quand elle était à Saint-Raphaël ; tous les artistes des théâtres parisiens fréquentent les réunions ésotériques. Elle n'a jamais vu les ésotériques, elle n'a jamais assisté à leurs réunions ; ils sont débauchés ; ils se rapprochent face à face de façon à caresser réciproquement leur sexe ; plusieurs sont asexués et n'ont plus de sensibilité sexuelle ; ils ne sont pas procréateurs. Pour exercer leur influence, ils ont besoin que des normaux assistent à leurs réunions ; ils agissent sur les organes de leurs victimes par des picotements ; ce n'est pas agréable, mais c'est à peine douloureux. Ils ont le moyen de changer l'apparence extérieure de leurs victimes, de changer leurs yeux, leur bouche, d'en faire des démoniaques en leur donnant le pouvoir de dire quels démons les habitent. Elle est elle-même habitée par plusieurs personnes ; elle a peut-être été habitée par un millier d'hommes et de femmes qui paralysaient sa vie intellectuelle. Ils la font balbutier, hésiter, ils lui mettent un brouillard dans la tête. Quand ils se mettent la tête en bas, elle sent qu'elle n'a plus sa liberté ; quand ils répandent de l'ozone, ils portent atteinte à sa liberté intellectuelle, à sa spontanéité et à sa mémoire. Ses sentiments ne sont plus à elle. Les personnes qui l'habitent lui communiquent les leurs par la pensée ; elle est suggestionnée, pénétrée, transpercée.

En ce moment, une Mlle Leuret (qui n'est pas elle) doit être là ; c'est une chanteuse d'opéra, elle n'a aucune valeur personnelle, mais elle lui a pris son nom et bénéficié de la supercherie ; pour elle, elle s'appelle Marie de Liancourt ; les prophètes d'avant Jésus-Christ savaient qu'elle viendrait sous ce nom sur la terre. C'est sous ce nom qu'elle a été décomposée et recomposée un certain nombre de fois, trois ou quatre par siècle ; elle a été

plusieurs fois Jésus-Christ et crucifiée plus de mille fois sous des noms divers. Les crucifiements les plus intéressants ont été faits sous le nom de Jésus qui a été crucifié quatre fois : une fois à Rome et trois fois en Judée. Ce sont les ésotériques qui lui ont appris qu'elle était Marie de Liancourt. Son père n'est pas son vrai père ; sa mère n'est pas sa vraie mère ; son pseudo-père était dans l'Université, il est mort ainsi que la pseudo-mère. Mais elle sait par les ésotériques qu'ils ont été recomposés l'un et l'autre ; ils lui parlent par voix intérieure.

Elle est fille ou fils de Dieu, suivant le sexe avec lequel elle revient sur la terre ; Dieu lui parle soit par l'intermédiaire des ésotériques, soit directement. Satan lui parle aussi, bien qu'elle ne soit pas simiesque, car il s'intéresse beaucoup aux démoniaques qui prennent la forme de singes, et elle appelle ainsi les personnes qui font toucher leur sexe. Elle est vierge et n'a des choses de l'amour que des idées vagues ; sa chasteté lui est facilitée, dit-elle, par sa nature spirituelle. Elle suppose que l'acide sulfhydrique, qu'on met dans ses aliments, paralyse ses facultés d'évocation imaginative et affaiblit son instinct sexuel. Elle a quarante-neuf ans, elle entend par voix intérieure depuis l'âge de quarante-six ans ; elle n'avait plus ses règles depuis deux ans quand elle a commencé d'entendre. Depuis l'âge de quarante-quatre ans, elle avait l'impression qu'elle était hantée et qu'on connaissait ses pensées ; elle n'a été troublée dans sa vie sexuelle par aucune crise d'érotisme aigu ; mais elle semble bien avoir eu des préoccupations sexuelles constantes, chargées d'imagination.

Dans l'ordre des réalités, elle a fait un peu d'érotomanie vis-à-vis d'un acteur, quand elle avait quarante ans ; il semblait bien la distinguer dans la foule pendant qu'il jouait ; il lui parlait de ses rôles par voix intérieure, se tournait vers elle à la scène, quand il appuyait sur certains vers. Elle est en communication affective avec lui, elle sent s'il est fatigué, s'il est triste ; pour exprimer l'état où elle se trouve vis-à-vis de lui quand il devine ses pensées comme ses sentiments, elle dit : « Je me sens transparente devant lui. » C'est une supranaturalisation d'influencée.

Quand elle pense, elle a de l'écho intérieur de sa pensée, mais le timbre de l'écho est différent ; quand elle parle à haute voix, alors tous les ésotériques se taisent parce qu'ils habitent le cerveau ; ils savent à l'avance ce qu'elle va dire ; ils lui ont appris qu'elle doit hériter de plusieurs millions, ils lui ont fait découvrir une mine d'or ; c'est une fortune qui épouvante. Elle est à l'origine de toutes les inventions scientifiques, de toutes les découvertes pratiques : l'aviation, l'auto, le métier de Jacquard ;

le Creusot est à elle ; ce sont les voix qui le lui disent. En même temps que ses idées de grandeur, elle a des imaginations érotiques peu banales : elle sait, toujours par la même voie, qu'il existe à Paris des maisons où on donne aux hommes des clystères chargés de vitalité et qui, ainsi préparés, peuvent satisfaire leurs désirs avec des femmes. Au sujet des ésotériques, elle exprime des idées de grandeur ; elle dit qu'il y a parmi eux Thucydide, Caïn, Moïse, Abraham. Tous les hommes peuvent revenir comme ésotériques, mais il vaut mieux ne pas les nommer. On pourrait croire qu'ils n'ont pas été heureux dans l'au-delà ; or, il n'y a pas de malheureux dans l'au-delà. Ceux qui n'ont pas été honnêtes sont réincarnés dans un animal et c'est tout, comme dans le bouddhisme.

Je n'ai pu que résumer cette observation. Tout le délire est un délire de paraphrène où l'idée de pouvoir remplace les idées de cause et où l'atmosphère mystique permet toutes les insanités. En même temps, Mlle Leuret reste une personne instruite, éclairée, pleine de raison. Aucune gêne d'ailleurs pour elle à vivre sur ces deux plans ; elle ne cherche pas à cacher son délire, elle y revient sans se faire prier, et le laisse facilement pour parler d'autre chose. Elle sait bien qu'elle vit sur deux plans, mais elle passe avec une très grande facilité de l'un à l'autre. Les ésotériques m'ont en grippe ; ils n'ont pas voulu admettre que j'étais professeur à la Sorbonne et membre de l'Académie de médecine. Ni Empédocle, ni Moïse, ni Pythagore, ni Caïn n'ont cru à ma parole. On ne trompe pas les morts.

Ainsi voilà deux paraphrènes chez lesquels le Surnaturel est un Surnaturel de rêve où les malades sont affranchis des nécessités logiques et des exigences du réel. Nous avons connu dans les paranoïas des complexes et des instincts très analogues à ceux des paranoïdes, mais soumis dans une certaine mesure au contrôle de la logique, de la tradition et de certaines expériences que les intéressés tenaient pour confirmatives et c'est pourquoi le Surnaturel, forgé de la sorte, a pu jouer un rôle capital dans le délire. Ici, le Surnaturel n'a pas à se mettre d'accord avec les règles de la pensée réfléchie ni avec l'expérience antérieure que le noyau délirant ignore, encore qu'elles gouvernent cependant toute la partie saine de l'activité mentale du malade.

Il ne faudrait pas pourtant minimiser le rôle du Surnaturel paranoïde dans les paraphrénies.

S'il n'a pas la tenue, l'objectivité, la logique du Surnaturel paranoïaque, il n'en est pas moins dans une assez large mesure la condition principale des rêveries audacieuses et des délires

extravagants où le malade se complait, car il les rend possibles comme il rendait possibles les délires des schizophrènes.

A ces malades qui se tiennent loin de la logique et de l'expérience, il apporte un semblant de logique : celle des pouvoirs et des transformations, qui leur suffit.

Mlle Leuret, toute cultivée, tout agrégée d'histoire qu'elle soit, n'en demande pas d'autre quand elle délire et quand elle construit l'in vraisemblable roman dont elle est le centre.

*
* *

Nous venons de rapprocher souvent la paraphrénie et la schizophrénie dans nos explications et si l'on veut bien relire le résumé que j'ai donné de Bleuler, on verra la place qu'il fait à ces schizophrénies incomplètes où le malade est à la fois replié sur lui-même à certains égards et, d'autre part, tourné vers l'extérieur. On pourrait peut-être unifier la conception bleulérienne et la conception kraepelinienne en estimant que les paraphrènes sont des schizophrènes arrêtés en cours d'évolution tandis que les schizophrènes seraient arrivés à un repliement qui laisserait beaucoup moins de place et quelquefois pas du tout au contact avec l'extérieur. C'est l'explication donnée par l'aliéniste autrichien Berze ; il pense que la notion de paraphrénie ne saurait se maintenir, sous une forme indépendante, en face de la notion de schizophrénie et il admet que, contrairement à la schizophrénie, qui est une maladie évolutive, la paraphrénie est une schizophrénie arrêtée et fixée.

Nous avons déjà fait allusion à cette explication moniste en ajoutant que nous tendions à l'admettre.

*
* *

Nous pourrions facilement donner d'autres observations de paraphrénie et de schizophrénie mais nous pensons que ces cinq cas suffisent pour caractériser le Surnaturel paranoïde et l'opposer au Surnaturel paranoïaque.

Il peut arriver que des paranoïdes fassent intervenir dans leur délire les dieux et les démons de la tradition, mais alors ils prennent avec ces dieux et avec la tradition d'étranges libertés, telle Mme C..., une paraphrène épouse de Jésus-Christ qui dit avoir eu avec lui une liaison dont deux anges seraient le fruit, ou telle autre paraphrène que nous allons rencontrer dans le chapitre suivant, Mme V..., duchesse du Grand-Montrouge,

qui, outre plusieurs inventions théologiques, dote Jésus-Christ d'une sœur. Mais, à côté de ce surnaturel théologique, il faut faire une large place au surnaturel des fantômes, celui des farfadets, des lutins, des esprits, des petits dieux comme les voiseuses d'Odette et les perspicacités de Mme Ry tiennent une plus grande place que les dieux traditionnels. La place est encore plus grande du surnaturel laïque, celui des fluides, de la télépathie, de la transmission de pensée, des pouvoirs, des forces occultes dont Stir et Gardair nous ont donné quelques exemples.

Il en est tout autrement des paranoïaques; quand ils prennent leurs protecteurs et leurs persécuteurs parmi les dieux et les diables ou se divinisent eux-mêmes ils restent en général dans la tradition qui est une forme du réel.

Les messies que nous avons cités s'inspirent tous de Jésus, sauf Soldis, le dieu, qui paraît avoir pris sa première idée délirante dans le déisme. Le protecteur d'Hirson c'est Dieu; les protecteurs d'Ariane ce sont l'archevêque de Paris et un agent de la sûreté; les persécuteurs d'Hirson sont Lucifer et Belzébuth, le diable d'Ariane est fait sur mesure et ressemble à tous les diables. Même quand le malade supranaturalise des hommes, et leur attribue des pouvoirs de magiciens ou d'hommes-dieux, il les conçoit conformément à une certaine logique, avec le sentiment d'une réalité qui reste la même que la nôtre et qui s'opposent aux écarts excessifs de l'invention. En revanche, l'importance des fluides, des forces occultes, des pouvoirs, est beaucoup moins grande que dans les délires paranoïdes. Elle est cependant quelque peu accusée dans les paranoïas hallucinatoires et les paranoïas d'influence, quand ces psychoses inclinent vers les psychoses paranoïdes, mais sans jamais avoir l'ampleur qu'elle a dans les paraphrénies et les schizophrénies.

CHAPITRE IV

LE SURNATUREL ET LES DIEUX DANS LA PARAPHRÉNIE FANTASTIQUE

Kraepelin a désigné sous le nom de paraphrénies fantastiques (1) des paraphrénies qui sont caractérisées par l'exubérance des représentations délirantes « extrêmement aventureuses, décousues et changeantes ». Il prend le terme de fantastique dans son sens courant et banal d'imaginaire et dans le sens encore plus banal de démesuré. Que devient le Surnaturel dans la paraphrénie fantastique ?

Avant de répondre à cette question, je résume brièvement le chapitre de Kraepelin. La maladie commence, dit-il, par une période d'inquiétude, d'interprétation et de persécution, suivie d'une période d'idées fantastiques érotiques et mégalomaniaques; cette période se continue par des variations diverses faites de faux souvenirs et d'inventions délirantes qui respectent longtemps l'activité intellectuelle et pratique des malades. Fabulation terminale mise à part, nous sommes en présence d'un schéma qui rappelle celui de la paraphrénie systématique avec la différence que les idées de persécution et de grandeur sont fantastiques et que les idées érotiques également fantastiques sont plus abondantes.

Dans la première période les hallucinations de l'ouïe sont au premier plan parmi les hallucinations psycho-sensorielles. Elles sont aussi les plus précoces; les hallucinations de la vue sont rares; les hallucinations cénesthésiques et les interprétations délirantes des sensations organiques sont au contraire très fréquentes. Le fantastique fait déjà son apparition par les formes monstrueuses que les patients donnent aux interprétations de leurs sensations et de leurs hallucinations. Ils prétendent qu'on leur brise les os, qu'on leur arrache le foie, la rate, les membres,

(1) Tome III.

qu'on leur met le corps en morceaux, que leurs yeux sortis de leurs orbites sont suspendus à des cordons, que des reines demandent la permission de jouer avec leurs organes : « Puis-je, puis-je ? », qu'ils sont habités par des êtres humains multiples, que des personnages éminents sortent de leur urètre ; ils se croient influencés et possédés, on fait des fromages avec leur cerveau. Un malade raconte qu'il a été changé en cheval, un autre qu'une automobile lui est entrée dans le corps et que la direction sortait par ses oreilles. D'autre part les malades disent qu'ils sont nobles, très nobles, qu'ils sont empereurs à Berlin, prince de Hesse, empereur d'Autriche, Dieu, ou bien encore des héros de contes de fées, qu'ils sont Napoléon empereur des « Singes » (1), qu'ils sont à la fois Frédéric III et Guillaume II.

Qu'il y ait dans tout cela une part de jeu, Kraepelin ne le conteste pas ; mais il ne parle que d'une part, et par conséquent fait place à la sincérité des divagations.

Les idées délirantes revêtent souvent la forme de faux souvenirs ; tel malade se souvient d'avoir été Jésus, le berger Paris, Ève, Moïse, Alexandre, César, la Pucelle d'Orléans, Napoléon III, Eugénie. Tel autre a été plusieurs fois empoisonné avec des cantharides ; c'est lui qui a créé le premier homme. On pourrait accumuler des exemples qui manquent d'ailleurs de variété. Kraepelin note qu'en même temps qu'ils conçoivent et exposent les délires les plus invraisemblables, les malades peuvent faire preuve de réflexion et de bon sens dans leur vie intellectuelle et dans leur conduite, mais qu'ils méconnaissent souvent la personnalité de ceux qui les entourent et leur donnent des noms historiques.

Je suis persuadé, d'après mon expérience personnelle, que dans cette méconnaissance des personnes de l'entourage, il y a encore une forte part de jeu.

Kraepelin ajoute que, dans les conversations un peu longues, les malades finissent par exprimer confusément leurs idées délirantes mais qu'ils restent capables de donner des réponses justes et claires à des questions ne se rapportant pas à leur délire.

Qui n'a reconnu, dans la plupart de ces idées délirantes, des idées chères à Gardair ; je l'aurais volontiers classé dans la paraphrénie fantastique s'il avait présenté, en même temps que son délire, une activité intellectuelle et pratique encore marquée,

(1) Le terme de « Singes » désigne ici les Français. Cf. avec cette pensée bien connue de Schopenhauer : « Les autres parties du monde ont des Singes, l'Europe a des Français, cela se compense. »

orientée vers le dehors et plus ou moins adaptée, mais il ne présentait rien de pareil et retombait dans son délire dès qu'on essayait de l'en tirer. La clôture sans être parfaite était celle d'un schizophrène au moment où je me suis occupé de lui ; je me suis déjà expliqué sur la parenté probable des deux psychoses, et je ne vois rien que de naturel à ce que le fantastique revête la même forme dans les deux affections qui n'en font peut-être qu'une.

En dépit de la brièveté de ce résumé de Kraepelin, on peut voir à quel point le Surnaturel a l'occasion de se mêler à toutes les idées délirantes des paraphrénies fantastiques ; il y a du Surnaturel dans l'interprétation des sensations organiques, il y en a chez ces malades qui ont été tués plusieurs fois dans leurs existences successives, dans cette multiplicité d'êtres humains qui les habitent, dans le défilé des grands personnages qui s'échappent de leur urètre, dans leurs métamorphoses ; mais ce Surnaturel, tel que le présente Kraepelin, a le défaut d'être fait de pièces et de morceaux pris chez plusieurs malades, et non de descriptions concrètes, individuelles et prolongées qui permettraient de le mieux comprendre. A part de rares et courtes exceptions, ces observations manquent. On en souhaiterait de plus nombreuses et de plus longues pour juger à quel point les représentations fantastiques sont changeantes, décousues, absurdes chez un sujet déterminé ; à quel point telle idée délirante est symbolique ou ludique ; à cet égard le chapitre de Kraepelin est une déception. Ce qui apparaît clairement, c'est que les malades qui font de la paraphrénie fantastique délirent dans un noyau mental où l'impossible, l'invraisemblable ne sont pas des limitations pour leurs pensées, où les lois de la nature et de la raison sont violées sans cesse par la fantaisie la plus désordonnée, tandis que les malades donnent cependant des preuves d'adaptation intellectuelle et sociale. Mais le mode de présentation adopté par Kraepelin exagère les caractères d'absurdité au détriment des cas où règne dans le délire une certaine unité ou une certaine cohérence. Kraepelin a étudié ses sujets comme Maury les rêves, dans le temps où l'on n'y voyait que désordre, incohérence et association d'idées fortuites.

Il n'en reste pas moins qu'il y a chez les paraphrénies, dont il rappelle tant de traits intéressants, deux faces mentales : l'une tournée vers un fantastique où le Surnaturel est mêlé, l'autre tournée vers le réel et le bon sens, et qu'on peut parler d'une forme particulière de schizose déjà très manifeste dans les paraphrénies systématiques, qui permet à deux activités mentales très diffé-

rentes et même opposées de se manifester sans se gêner, bien qu'elles ne s'ignorent pas.

Mais quand Kraepelin a parlé de fantastique il n'a vu qu'une partie du sujet ; non seulement il ne s'est pas intéressé suffisamment à ces idées délirantes de certains malades qu'on ne peut appeler que des paraphrènes et qui tissent une trame prolongée de leurs délires, mais il n'a connu du fantastique que des définitions incomplètes. Il n'a pas tenu compte de ce fait que depuis Hoffmann, Edgard Poe, Baudelaire, et depuis le romantisme, le terme fantastique a pris un sens très particulier qui ne va pas contre ses sens antérieurs mais les dépasse, mélange de fictions et de réalités, de possibilités mystérieuses et étranges, et que certains sujets aliénés peuvent créer ce fantastique et même y croire puisqu'il flatte leurs goûts personnels. On ne peut ignorer ce fantastique quand on parle comme nous le faisons des rapports du fantastique et du Surnaturel. Enfin, bien qu'il ait parlé une fois de mélancolie fantastique à propos des châtiments infernaux que certains mélancoliques réclament et redoutent pour leurs prétendues fautes, il soulève, pour le fantastique de la paraphrénie, une question qu'on ne peut bien poser que si l'on met le fantastique à sa place dans la série des psychoses réalistes et déréalistes. Une conception précise du fantastique et de ses rapports avec le Surnaturel nous paraît être à ce prix. Pour ces raisons la question gagnerait à être posée dans sa généralité d'après des observations du fantastique prises en des psychoses différentes sur des cas individuels, concrets, suivis, où on insisterait sur les cas de paraphrénie dans lesquels le fantastique est particulièrement marqué.

*
* *

Parmi mes paranoïaques raisonnants, je relève le cas de Mme Cazol, une femme âgée de cinquante-trois ans que j'ai connue dans le service de Capgras et qui, sans se réclamer du Surnaturel ou de l'impossible, sans rien prétendre d'absurde, a fait, par interprétation, un beau délire fantastique qu'on pourrait appeler le délire des deux maris.

Elle était mariée avec un bourrelier que je n'ai jamais pu joindre et interroger, mais qui avait constaté chez elle une certaine disposition à voir en toutes choses du mystérieux et de l'étrange. Tout allait bien dans le ménage ou à peu près, lorsque Mme Cazol, après quelques années de mariage, sans que j'aie pu savoir si

quelque trouble mental avait précédé celui-ci, crut s'apercevoir qu'elle avait deux maris au lieu d'un. Ce ne fut pas, comme on pourrait le croire, le résultat d'une impression subite, d'une sorte d'intuition, mais l'effet d'une observation raisonnée qui a duré plusieurs mois. Elle avait cru remarquer que le mari du matin, celui qu'elle apercevait près d'elle en s'éveillant, avait les yeux bleus, et qu'il était particulièrement porté aux manifestations conjugales, tandis que le mari du soir, celui qui venait se coucher près d'elle vers 10 heures, avait des yeux donnant sur le vert, et se montrait plus indifférent à ses charmes. Elle en avait conclu que le mari du soir était le vrai mari, et que l'autre, celui du matin, était un amant. Les deux moustaches étaient blondes, mais celle du mari avait des reflets roux. Dans l'ignorance où elle était tout d'abord de cette dualité, elle avait fait l'amour tantôt avec le premier, tantôt avec le second, et elle avait trompé sans le savoir ni le vouloir le père de son enfant, une fillette. Ce n'est qu'au bout de six ans qu'elle avait découvert le pot aux roses : « Pensez, Monsieur le Docteur, qu'ils se ressemblaient tellement ; tous les deux étaient bourreliers, tous les deux s'appelaient Adolphe et avaient la même taille, le même son de voix. » Les deux hommes avaient le front de prétendre qu'ils étaient un seul et même homme, mais tout le monde savait dans la maison qu'ils étaient deux, et des allusions pleuvaient sur la malade ; elle ne les a comprises que quand elle a été renseignée. Elle aurait porté plainte plus tôt si elle s'était doutée de la situation étrange et humiliante qui lui était faite. Comme elle avait le sommeil profond, elle n'avait jamais pu savoir à quelle heure et comment s'opérait la transmission des pouvoirs. Ce qu'il y a de certain c'est que la transmission avait lieu et qu'elle se faisait dans la chambre même, car elle ne se rappelait pas avoir jamais senti qu'elle eût été seule dans le lit, ce qui eût évidemment éveillé son attention et provoqué une enquête de sa part. La ressemblance des deux hommes était telle qu'ils auraient pu être pris pour le même homme par quelqu'un de moins averti que Mme Cazol. Ce n'était pas le père et le fils, il n'y avait pas entre eux assez de différence d'âge ; ce ne pouvait être que les deux frères, ou bien l'oncle et le neveu ; c'est ce qu'elle décida finalement par ce qu'il y avait trop de différence d'âge pour qu'ils fussent deux frères. C'est le neveu qui était son mari, ils se connaissaient évidemment malgré leurs dénégations. Quand le mari aux yeux verts devait passer la nuit à l'atelier ils ne rentraient ni l'un ni l'autre.

Mme Cazol avait eu une fille après quelques années de mariage,

et elle avait constaté bien des mystères autour de sa naissance ; un matin elle avait trouvé du sang sur sa chemise ; elle en avait conclu que son mari avait fait venir son ami, le D^r P... afin qu'il provoquât sur elle, pendant son sommeil, une fécondation artificielle, et, en effet, neuf mois plus tard, elle accouchait. Son mari l'ayant abandonnée, dit-elle, pendant sa grossesse, elle avait vécu d'une indemnité de chômage avec la petite, jusqu'au moment où elle l'avait perdue à l'âge de douze ans d'une infection mal définie où elle avait vu un empoisonnement ; empoisonnement d'ailleurs fictif, car elle avait remarqué deux ou trois ouvertures longitudinales et des trous également pratiqués à la main sur le petit cercueil, ce qui permettait de penser que sa fille, endormie par un narcotique, avait été tout simplement enlevée ; en y réfléchissant, elle se dit que le ravisseur ne pouvait être que l'oncle aux yeux bleus. Pour vérifier une partie de ses soupçons, elle avait, quelques jours plus tard, demandé à la Préfecture de Police une exhumation qui aurait eu pour résultat de montrer que le cercueil était vide, mais cette exhumation fut refusée et Mme Cazol ne se fait pas d'illusions sur les raisons de ce refus : « tout le monde était de mèche ».

Mme Cazol a suivi dans la vie sa fille morte, la reconnaissant grandie mais toujours ressemblante à elle-même à mesure que le temps s'écoulait. Elle l'a revue une fois en compagnie d'une camarade d'école, une autre fois sur l'écran au cinéma, une autre fois sous l'habit d'une religieuse, et, chaque fois, elle l'a reconnue, c'était bien elle, à moins que ce ne fussent des sosies, mais trois sosies c'est beaucoup.

Elle a cinquante-trois ans, avec une ménopause en cours et ses antécédents sont loin d'être normaux. Dès son adolescence, dit-elle, elle avait le sentiment qu'on l'épiait, elle a eu des hallucinations de l'ouïe épisodiques pour lesquelles elle a été consulter à Lariboisière et elle a, par interprétation, fait dire à la radio-diffusion bien des choses qui l'inquiétaient pour son avenir, en particulier l'annonce d'un internement à Sainte-Anne qui a précédé de plusieurs années l'internement actuel. Elle a vu, dit-elle, des projections dans le ciel, elle a vu des images qu'elle tirait des nuages par interprétation de leurs détails, et qui étaient tantôt agréables et tantôt désagréables. Peut-être même a-t-elle eu des hallucinations visuelles véritables, car elle est suspecte d'éthylisme les doigts tremblent et ce qui est bien étrange c'est qu'ayant rencontré sa fille trois fois elle n'a rien fait pour l'atteindre ne fût-ce que pour vérifier ses impressions. La crainte de tomber sur des sosies l'a vraisemblablement

arrêtée, et donne à penser qu'elle manquait de certitude et de conviction en ce qui concerne la survivance de sa fille. Je donne ce cas comme un exemple de fantastique profane où le goût du mystère n'a entraîné aucun appel au Surnaturel et n'a été limité dans l'in vraisemblance que par le sentiment de l'absurdité.

On pourrait faire des réflexions analogues sur le délire fantastique de Hirson, à cela près qu'Hirson mort et ressuscité par Dieu et habité par des émanations de Lucifer et de Belzébuth fait appel au Surnaturel et au Surnaturel traditionnel.

Avec les paranoïas hallucinatoires et les paranoïas d'influence, le fantastique est assez rare quand elles ne penchent pas vers les psychoses paranoïdes dans les conceptions délirantes des malades. Ils fabriquent des dieux et des démons, des dieux protecteurs et des démons persécuteurs, mais le Surnaturel résiste à la fantaisie extravagante. Ils restent en contact avec une certaine logique et ne rompent ni avec la tradition du diable ni avec celle des anges gardiens.

Sans doute le goût du fantastique peut porter les malades à prendre des libertés vis-à-vis du Surnaturel, mais le Surnaturel tel qu'ils le conçoivent est contraire aux initiatives par trop aventureuses et il impose je ne sais quoi de classique et de déjà vu aux étrangetés.

* * *

Avec les psychoses déréalistes les rapports du Surnaturel et du fantastique sont modifiés en ce sens que la rupture du contact avec l'expérience et la logique laisse le champ libre au fantastique qui dépouille le Surnaturel des caractères de cohérence qu'il tenait de la tradition, de sa logique, de sa systématisation, c'est-à-dire de tous les caractères qui appartiennent aux délires des psychoses réalistes ; ce n'est plus dans ce monde nouveau qu'un des éléments presque constants et jamais critiqués des délires, et le malade ne se doute même pas de l'usage illégitime qu'il en fait.

Je pourrais prendre chez divers malades des représentations absurdes, contradictoires, décousues, changeantes, telles que Kraepelin en a cité dans son chapitre, pour appuyer sa définition de la paraphrénie fantastique ; ce serait me répéter sans utilité et user d'une méthode que j'ai déjà condamnée. Je laisserai de côté Romé, trente ans, fils de Talma et de la biche à trois pattes ; Claire F., trente-deux ans, à qui ses hallucinations

pseudo-auditives annoncent qu'elle a été Jésus, Jeanne d'Arc, sainte Geneviève dans ses existences passées, et quelques autres paraphrènes dont le fantastique est aussi banal, pour m'arrêter sur des paraphrènes dont le fantastique présente plus d'originalité et de suite ; c'est celui de Mme Dufoy et de Mme Valorbe dont je vais rapporter assez longuement les observations.

Il est bon de se dire d'abord, quelque différence que Kraepelin ait vue entre la paraphrénie fantastique et la paraphrénie systématique, que les deux variétés de la psychose se ressemblent non seulement par les traits qu'il signale et ceux que nous avons signalés, mais par celui-ci, que le fantastique se retrouve dans les deux ; c'est simplement une différence de degré.

C'est au point qu'on peut souvent hésiter sur la place qu'il faut assigner dans le fantastique ou le systématique à telle ou telle paraphrénie. Mme Dufoy, dont on va lire l'observation, avait été classée d'abord avec Mlle Lebret dans la paraphrénie systématique et c'est à la réflexion qu'elle a été déplacée. De même pour Mme Valorbe.

La schizose laissant dans les deux cas toute liberté au noyau délirant pour se développer et s'épanouir, il va de soi que le fantastique peut se classer dans toutes les paraphrènes systématiques où l'imagination et le sentiment du merveilleux tendent à prédominer.

Mme Dufoy dépasse toutes ses collègues en paraphrénie par l'invraisemblance de son délire, comme par l'opposition qui existe entre ce délire et ses facultés critiques restées intactes. Mme Dufoy, aujourd'hui décédée, a fait un premier séjour à Sainte-Anne en janvier-février 1914 dans le service de l'Admission. Le certificat qui avait été rédigé à cette date sur les troubles qu'elle présentait est assez vague. On parle de psychose hallucinatoire, sans plus. Ce premier placement était volontaire ; le second qui a duré de 1920 jusqu'à la mort de la malade était un placement d'office. Je n'ai connu Alice Dufoy qu'en 1924, dans le service de la clinique où je l'ai suivie pendant treize ans. Le certificat d'entrée nous dit : « est atteinte de bouffées délirantes tardives, de persécution, d'interprétation ». Que nous voilà bien renseignés ! Le certificat de quinzaine est plus explicite ; il signale des symptômes d'influence, un complexe de maternité insatisfait avec un appoint imaginatif dans le délire qui s'est organisé autour du complexe. Ajoutons-y des préoccupations spiritistes et même une petite culture spiritiste dont le rôle n'est pas négligeable et nous tiendrons les quatre éléments les plus importants de la psychologie de la malade.

Aucun certificat ne signale d'antécédents pathologiques ; aucune névrose n'est en cause ; l'hérédité est muette.

Voici maintenant l'histoire de la malade : Alice a épousé sur le tard, vers la trentaine, un veuf, père d'une grande fille et, malgré son très grand désir de lui donner des enfants, elle ne lui en a pas donné ; elle a passé plusieurs années dans des espérances coupées de déceptions mensuelles, jusqu'au moment où elle a dû renoncer à toute postérité. Ce désir insatisfait de maternité a joué dans sa vie un rôle d'autant plus considérable qu'elle voyait dans la fille de son mari la preuve qu'elle était seule responsable et qu'elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même.

A l'influence de ce complexe, il faut joindre celle de quelques pratiques spiritistes et de la lecture qui depuis longtemps a orienté Alice vers une maison d'occultisme et de spiritisme dont elle a gardé l'empreinte. Elle a acquis de la sorte toute une philosophie spirite qu'elle formule ainsi : « Ce monde est plein d'invisibles ayant chacun sa fonction ; les uns apportent de l'eau dans les sources, le jus dans les fruits, le jus dans les raisins, le jus dans la vigne ; rien ne se fait que par eux ; ce sont eux qui gouvernent le monde. On les appelle avec raison des planisphériens car ils ont sous leur direction toute la sphère. » Un grand nombre des êtres surnaturels que l'imagination d'Alice va créer seront créés conformément à cette philosophie.

Les influences jouent un rôle important ; on les trouve surtout au début de l'affection. Le Dr Borel, qui voyait la malade à Sainte-Anne, a noté des pseudo-hallucinations auditives et des hallucinations psychomotrices, ainsi que des idées de possession très précises. Alice prétend que des personnes, ayant pris son esprit, lui retiennent ses pensées, s'introduisent dans son enveloppe, commandent aux mouvements des mains, la font penser malgré elle à des sujets auxquels elle ne veut pas penser, agissent sur sa volonté. Il y a, semble-t-il, dans ses affirmations une part d'idées délirantes et une part d'interprétation.

Henri Ey, qui a connu la malade alors qu'il était chef de clinique, a remarqué très justement que toutes les hallucinations psychiques ont cessé depuis que les extravagances imaginatives ont pris le dessus, c'est-à-dire depuis que le délire s'alimente surtout de philosophie spirite. Nous trouvons dans ce délire des souvenirs relatifs à des influences passées. Alice aurait eu en 1914 des visions de parents décédés et persécutés. Je lui ai connu aussi des hallucinations auditives liées à son délire ; elle disait s'entendre appeler dans le jardin par des enfants de nature mythique qu'elle s'attribue. Son imagination est très

active et très riche, elle s'alimente en les dénaturant des inventions modernes dont Alice a entendu parler, de ses idées spiritistes, de ses idées d'influence, de ses hallucinations, de ses interprétations et elle anime le délire. Dans ce délire, Alice qui n'a plus ses règles depuis longtemps, devient la mère d'une nombreuse famille ; elle a d'abord quatorze enfants, puis quarante, puis soixante-dix et c'est à ce chiffre qu'elle s'est arrêtée. Ces enfants lui sont venus par une sorte de greffe qu'elle appelle la « mésonérance », le germe s'appelle « l'arroz » : c'est une sorte de principe mâle qu'on lui greffe, pendant son sommeil, dans le bassin et qui produit en se développant des enfants dont elle accouche pendant son sommeil, sans conscience et sans douleur et sans qu'il reste aucune trace de son accouchement. C'est ainsi qu'elle a eu ses soixante-dix enfants, tous transportés et élevés en Angleterre, aussitôt après leur naissance. Elle n'en a jamais vu un seul mais elle sait leurs noms qui sont tous des noms de fleurs : Marguerite, Jasmin, Violette, etc. Ces enfants sont tantôt à Sainte-Anne où elle les entend l'appeler et où elle les nourrit avec des morceaux de chocolat enveloppés dans des feuilles, et tantôt en Angleterre où ils sont élevés par des familles très sûres qu'elle ne connaît pas plus que ses enfants.

Elle-même a eu « plusieurs papas et plusieurs mamans » et tous se sont occupés d'elle ; ils tenaient dans la même enveloppe charnelle ; elle a connu tout cela par influence, transmission de pensée et voie télépathique. Une des mamans était reine de Corée, elle venait la voir par un souterrain qui est au service des planisphériens. Papas et mamans ont été d'excellents éducateurs, « je ne saurais jamais assez faire leur éloge », dit Mme Dufoy. La mésonérance par laquelle elle a si rapidement, avec le secours de l'arroz et des procédés secrets, créé sa nombreuse famille est bien connue par les institutrices de Paris qui la pratiquent pour avoir des enfants ; toutes sont mésonéranciennes ; l'arroz est bien du sperme, on en reçoit la petite quantité nécessaire pour la fécondation.

Un système abracadabrant s'associe à ce dévergondage ; les « tratones », esprits du jour et de la nuit, y font la pluie et le beau temps ; elle a été Brunehaut, femme de Siegfried, dit-elle, elle a été Clotilde femme de Clovis, elle a appris ses existences par les « trémillets », des esprits qui vous font voir les faits et gestes des personnes qui sont mortes. Les trémillets les atteignent et vous en donnent la représentation. Les « gabarits », instruments magiques, vous font savoir tout ce qui s'est passé dans la pièce que vous habitez. Elle sent tout par les influences des esprits. Ce qu'il y a

de caractéristique dans ce délire c'est qu'il s'associe avec une parfaite conservation des facultés intellectuelles, mnésiques, affectives et même avec une certaine capacité de travail.

Mme Dufoy, qui s'est prêtée de bonne grâce à tous les tests par lesquels on a voulu mesurer son niveau mental, s'est toujours tirée avec honneur de tous les examens ; elle sait les principales dates et les principaux faits de l'histoire de France ; elle peut raconter les péripéties de l'avant-dernière guerre ; elle distingue très bien un sophisme dans un syllogisme qu'on lui présente ; elle fait sans difficulté des problèmes difficiles. Elle était institutrice et avait une direction d'école. Si on lui rendait sa place, elle pourrait l'occuper à la satisfaction générale, à condition qu'elle ne parlât ni de la mésonérance, ni des tratones, ni des trémillets, ni de la maison de résurrection de l'avenue d'Orléans.

Je l'ai priée un jour de faire une petite leçon sur Napoléon I^{er} ; elle n'a rien dit d'original, mais pendant dix minutes elle a parlé très correctement de l'ambition de Napoléon, de son intelligence, de ses victoires et des fâcheux résultats que la guerre d'Espagne avait eus pour la solidité de l'Empire. Un inspecteur qui aurait entendu cette leçon, quand Mme Dufoy faisait sa classe, lui aurait donné une bonne note. De plus, elle parle avec amitié de son mari, de ses anciennes élèves et même de sa belle-fille ; elle est pleine de bon sens et de bienveillance.

Semblable sur ce point à tous les paraphrènes, elle ne souffre pas la contradiction quand elle porte sur ses idées délirantes. Mais voici bien une autre histoire : elle n'accepte pas plus les confirmations que les négations. Un jour, avant de la faire appeler pour l'interroger devant mes élèves, dans un cours fermé, j'ai prié une jeune étudiante de se présenter à elle comme sa fille Violette conçue par mésonérance et élevée en Angleterre. Mme Dufoy m'avait donné quelques détails, d'ailleurs assez vagues, sur la jeune Violette. Je les ai communiqués à l'étudiante, puis j'ai fait entrer Mme Dufoy en la priant de les répéter. « Ah ! Madame », s'est écriée la jeune fille dès les premières phrases, « n'allez pas plus loin, je sais ce que vous allez dire, car je suis votre fille Violette, conçue par mésonérance et transportée en Angleterre comme vous venez de le dire », et d'autres détails confirmatifs ont suivi. Mme Dufoy est restée un peu interloquée et froide et n'aurait sans doute rien manifesté qu'une réserve polie si la jeune fille ne s'était approchée d'elle et n'avait dit : « Eh quoi, ma mère, vous ne m'embrassez pas ! » Et la mère a embrassé sa fille comme on s'embrasse au théâtre. N'a-t-elle pas

cru ce que disait la jeune fille ? Ce serait une explication, mais encore faudrait-il nous dire pourquoi elle n'a pas cru. Je l'ai interrogée quelques heures plus tard, elle n'a soulevé aucune objection au sujet des coïncidences vraiment bien curieuses signalées par la jeune fille, mais elle disait : « Je n'ai pas l'intuition que ce soit une mésonérancienne et tous mes enfants sont des mésonéranciens. »

Qu'est-ce à dire, sinon que Mme Dufoy ne se place pas quand elle parle de la mésonérance sur le même plan que nous, quand nous parlons de notre famille. Ses enfants, les trémillets, les tratones, les esprits qu'elle a inventés, sont des gens à côté du réel, et elle est elle-même quand elle en parle sur le plan du rêve où tout devient possible, pour satisfaire ses complexes intérieurs et son désir de maternité, où le Surnaturel lui obéit. La jeune fille qui lui a parlé ne pouvait se présenter que comme une personne réelle avec sa voix claire, ses gestes, ses affirmations et Mme Dufoy a bien senti que cela n'avait aucun rapport avec son rêve.

Elle est morte dans le courant de l'hiver 1940 ; je ne la suivais plus depuis quelques mois, mais j'ai su par Henri Claude les détails de sa mort ; elle faisait une appendicite suppurée et n'a survécu que quarante-huit heures à l'opération. Trois jours avant d'être opérée, elle avait encore son délire et elle y tenait. Après l'opération qui révéla un dépôt de pus dans le péritoine, elle se sentit en danger et abandonna tout : plus de tratones, plus de trémillets, plus de mésonérance ; elle est morte sur le plan du réel.

Remarquons qu'il ne s'agit pas d'un retour à la lucidité comme il s'en produit si souvent au moment de la mort chez les déments séniles, sous l'influence de la fièvre. Il s'agit d'un renoncement au délire, de la fin d'un rêve, provoqué par les émotions diverses que Mme Dufoy avait traversées et surtout par le sentiment de la mort possible ; c'est là ce qui l'avait replongée dans la réalité.

Le cas de Mme Dufoy nous ouvre des jours sur le genre de conviction qui, à des degrés divers, doit être celui des paraphrènes en ce qui concerne leur noyau profond et délirant. Mme Dufoy était détachée quelque peu du réel, sans affaiblissement de ses fonctions intellectuelles. Par son désintéret vis-à-vis du métier d'institutrice qu'elle exerçait depuis plus de trente ans, elle a commencé à être la proie de complexes qui n'avaient eu jusque-là qu'une vie latente, et elle a pris sa revanche, dans le roman de son rêve, de toutes les déceptions de sa vie. Elle croit à ce

roman comme on croit à des satisfactions sans lesquelles la vie serait impossible ; elle y croit avec une certitude affective et cette certitude présente ce caractère particulier qu'elle lui est tout à fait personnelle et n'admet pas d'intrusion ; elle sait bien que sa raison ne la confirme pas, mais elle ne les oppose pas et quand on lui signale cette opposition elle se rabat sur la toute-puissance de la science, sans insister.

Mme Valorbe, 42 ans, qui s'intitule duchesse du Grand-Mont-rouge, est une paraphrène avec un délire mystique des grandeurs ; elle a conservé son activité pratique et, semble-t-il, son intégrité intellectuelle ; elle est en contact avec le monde extérieur et la vie sociale ; le fond mental n'est pas atteint, mais elle nourrit un beau délire fantastique et présente au maximum la contradiction caractéristique des paraphrènes entre le délire et l'intelligence adaptée dont elle fait preuve pour tout ce qui n'est pas le délire. Elle a une certaine culture ; elle a vécu très longtemps en Égypte, au Caire, où elle était mariée et dit y avoir eu des revers de fortune. Elle y a été en contact avec des milieux religieux et les a plus ou moins mêlés à son délire, à ses idées de mégalomanie et à son mysticisme. Ses antécédents psychopathologiques remontent très loin : en 1921, elle accusait des hallucinations de l'ouïe par lesquelles Dieu lui parlait pour la première fois : « Valentine, voulez-vous soutenir mon règne. — Seigneur, je le fais depuis longtemps », répondit-elle.

Son certificat d'entrée à Sainte-Anne parle d'un délire mystique et de ses hallucinations auditives qu'elle appelle ses voix divines, de ses hallucinations olfactives qui sont des odeurs de sang pourri qu'elle sent monter de sa poitrine à sa bouche. Elle a aussi des rêves et des hallucinations psychiques pseudo-auditives verbales, qu'elle appelle des communications de pensée. Elle a également des troubles cénesthésiques, elle a senti qu'on lui arrachait le cœur qui a été remplacé par un cœur de pigeon. Sa mission divine est de sauver la France. Son attitude est celle de la dévotion religieuse. Le titre de duchesse du Grand-Mont-rouge lui a été donné par Dieu. Elle a de nombreux cahiers où elle note ses réflexions messianiques. Le Dr Heuyer, qui a rédigé ce certificat, signale aussi des troubles de la mémoire, et de la désorientation, une paralysie pupillaire. Il a certainement pensé à de la paralysie générale, tout en réservant son diagnostic. Le Dr Lagache, qui a examiné la malade à la clinique, signale trois semaines plus tard un délire mystique et fantastique des grandeurs, la conservation du fond mental et du contact avec l'extérieur ; il conclut à de la paraphrénie ; je conclurai comme

lui. Même s'il devait y avoir évolution dans le sens de la paralysie générale, il n'y en aurait pas moins aujourd'hui une manière de trouble paraphrénique avec le scandale d'un délire peu systématique et profondément absurde coexistant avec l'intégrité mentale. Psychologiquement, c'est l'essentiel pour notre étude.

Mme Valorbe avait connu au Caire, dans les réunions de l'église Saint-Joseph, plusieurs hommes célèbres : le duc du Maine qui n'était autre que Dieu le Fils, le marquis Henri de Sévigné qui n'était autre que Dieu le Père, et le marquis de Foix qui n'était autre que le Saint-Esprit. C'étaient tous des pères franciscains. Jésus-Christ a eu trois vies successives : il a été d'abord le Rédempteur, puis saint Louis, puis le duc du Maine, juge de la chrétienté. Dieu le Père lui-même a eu trois vies successives : dans la première il était fils de Marie-Anne. Le Saint-Esprit a été d'abord le Saint-Esprit, puis Solon, puis Louis XIV ; il protégeait les protestants. Ce sont les voix de Dieu (des hallucinations auditives) venant du ciel qui auraient révélé tout cela à Valentine. C'est M. le duc du Maine qui l'a appelée à l'église Saint-Joseph pour lui dire qu'elle devait aller au secours de la France. Elle a eu, depuis, la vision du duc du Maine auréolé de son propre sang avec le front couronné d'épines.

La malade a reçu de Dieu le don d'inspiration ; elle écrit sous la dictée de Dieu lui-même les pensées qui sont dans ses cahiers ; elle a eu des visions : elle a vu dans le ciel la déesse Marie, sœur des trois dieux précédents, qu'elle n'a jamais vus sous la forme divine, mais simplement quand ils se faisaient hommes et la tête entourée d'auréoles ; ils pouvaient faire des merveilles sous leur forme humaine. Le duc du Maine a remis la tête de Mme Valorbe sur ses épaules et l'a recollée. La missionnaire de Dieu avait été décapitée par notre confrère le D^r D... qui ne lui pardonnait pas de l'avoir empêché d'être président de la République. Elle avait soutenu M. Loubet. Son fils a été ressuscité par le duc du Maine ; il était mort en apparence, mais il vivait encore grâce au duc du Maine par le sang et le lait de la sœur des trois dieux ; c'est le fossoyeur qui s'est aperçu que l'enfant faisait du bruit dans son cercueil, il l'avait libéré aussitôt et le D^r Borel, qui juste à ce moment passait par là, l'a immédiatement adopté.

Tel est l'absurde délire de Mme Valorbe. Il ne faudrait pas cependant en exagérer l'absurdité ; son goût pour le fantastique à qui la schizose paraphrénique donne toute liberté pour s'affirmer utilise le Surnaturel pour soutenir un délire mystique et mégalomane qui se manifeste depuis dix-sept ans, et sans

doute a commencé avant. Ces dieux qui sont ducs et marquis sont des dieux qui se sont manifestés sous une forme incarnée trois fois chacun et sans jamais perdre leur identité. Il faut remarquer aussi avec quelle aisance l'imagination fantastique de Mme Valorbe parle de sa vocation, de sa mission et du concours que lui prêtent les trois dieux. Tous les miracles qu'elle cite, depuis l'incarnation des dieux jusqu'à sa résurrection personnelle et à celle de son fils, lui apparaissent comme des faits qui ne peuvent pas être logiquement contestés et reposent sur le postulat de sa sainteté, postulat confirmé d'ailleurs par Dieu lui-même. De plus, ce qui diminue l'incohérence apparente, c'est que tout le délire mystique et mégalomane de Mme Valorbe est un délire de compensation analogue, par ce côté et par bien d'autres, aux délires précédents ; elle y trouve un dédommagement des déconvenues sans nombre que la vie lui a prodiguées. Elle a caressé un rêve divin.

Elle rentre dans le cadre des paraphrénies où le Surnaturel, sous sa forme la plus absurde, n'est freiné par aucune des fonctions supérieures, dont l'intégrité est cependant à peu près complète.

*
**

On voudra bien remarquer que le fantastique, en dépit de la part plus ou moins grande qui lui est assignée dans la série des psychoses, telle que nous l'avons admise, est toujours soutenu par les instincts primaires et qu'il les illustre, les symbolise et les traduit mais ne s'en sépare pas.

Dans la paranoïa de Mme Cazol, il tend à détruire l'importance et le rôle du mari en le dédoublant pour en nier la moitié, et la moitié la plus active. Mme Cazol ne cache pas qu'elle préfère être seule, que le mari du matin l'excédait par ses exigences, et elle a même refusé de reprendre la vie commune avec le mari du soir.

Dans le cas de Mlle Lebret, le fantastique traduit l'érotisme et la mégalomanie de la vieille fille ; dans le cas de Mme Dufoy, il donne, sous forme symbolique, satisfaction à son désir de donner des enfants à son mari.

Sur la superstructure délirante des psychoses paranoïaques et des psychoses paranoïdes et sur les différences de ces superstructures, nous nous sommes longuement étendu, mais les instincts fondamentaux restent les mêmes avec des énergies différentes et ce sont toujours les mêmes types d'humanité que nous ren-

contons sous les divers déguisements de leurs affections mentales.

Il peut y avoir aussi des schizophrènes fantastiques ; le cas de Gardair, longuement analysé à propos de la schizophrénie, en serait un cas remarquable.

Je ne suis pas favorable en principe au rapprochement que plusieurs aliénistes allemands et italiens tentent d'établir entre les délires des paranoïdes et la pensée des primitifs et je le suis encore moins à l'explication qui veut voir un cas d'atavisme dans la pensée des paranoïdes ; on ne peut rapprocher ces deux états d'esprit que sur certaines particularités de détails qui n'empêchent pas l'un des deux d'être social et l'autre d'être individuel et impossible à socialiser ; le rapprochement est d'ailleurs d'autant plus contestable que nous connaissons insuffisamment la mentalité des paranoïdes et insuffisamment aussi celle des primitifs. Il était fatal cependant que deux mentalités, qui n'ont pas ou qui n'ont plus notre conception positive des causes et de la logique et qui, implicitement ou non, admettent le rôle des pouvoirs dans la causalité, se rencontrent sur certains points.

Je n'insiste pas sur les deux ordres de pensées, mystique et rationnelle, qu'on trouve coexistantes chez les paranoïdes.

Le paranoïde pense mystiquement dans son noyau profond et conformément à notre logique dans son noyau superficiel. Quand il vit dans son noyau profond, il admet que tout est possible et la pseudo-réalité est soumise pour lui au régime de la pensée mystique ; dans la mesure où il vit dans le monde social, il raisonne et agit suivant les lois de l'expérience et de la raison. Les deux formes de sa pensée ne sont pas contradictoires. Elles supposent seulement deux réalités différentes et une double adaptation. Ainsi s'explique leur apparence paradoxale quand on les confronte en les mettant sur un même plan.

QUATRIÈME PARTIE

LE SURNATUREL ET LES DIEUX DANS QUELQUES SYNDROMES

CHAPITRE PREMIER

LE SURNATUREL ET LES DIEUX DANS L'ÉROTOMANIE

Nous avons étudié le Surnaturel dans les psychoses paranoïaques et dans les psychoses paranoïdes où il nous est apparu sous les deux aspects très différents que lui imposent ces deux catégories de psychoses. Il nous reste à l'étudier dans quelques syndromes et à voir comment il s'y comporte quand il y intervient. Quel rôle joue-t-il, par exemple, et en joue-t-il un dans le syndrome érotomaniaque ? Quel rôle joue-t-il et en joue-t-il un dans la défense que les aliénés opposent à leurs ennemis où à la maladie elle-même ? Quel rôle joue-t-il et en joue-t-il un dans le vocabulaire nouveau qu'un certain nombre de malades adoptent dans les psychoses paranoïaques et paranoïdes ?

Tous ces syndromes vont se présenter dans des psychoses très différentes avec des variations corrélatives, et ce qui nous arrêtera ce seront ces variations dans leurs rapports possibles avec le Surnaturel.

*
*
*

On se demandera peut-être, en lisant le titre de ce chapitre, quel rapport il peut bien y avoir entre le Surnaturel et cette illusion délirante d'être aimé qu'on appelle l'érotomanie. Qu'on veuille bien me faire crédit pendant quelques pages.

Ferdière, dans sa thèse (14), définit l'érotomanie, l'illusion délirante d'être aimé, chez un sujet qui, la plupart du temps, aime aussi.

Doit-on considérer l'érotomanie comme une maladie ou comme un syndrome ? Notre siège personnel est déjà connu puisque nous en parlons dans cette quatrième partie ; c'est aussi l'opinion de Ferdière, mais nous ne pouvons pas passer outre, sans explication, à l'opinion très différente de l'éminent aliéniste qu'a été Clérambault. Il distingue deux espèces d'érotomanie : l'éroto-

manie pure, et l'érotomanie associée à d'autres psychoses (230). Pour lui, l'érotomanie pure, très rare, ne comporte pas d'hallucinations, et ne peut s'associer à des idées de persécution ou d'ambition; l'érotomanie associée peut se rencontrer dans des psychoses très diverses et notamment dans la démence précoce, c'est-à-dire qu'il n'est pas éloigné d'admettre que l'érotomanie est dans le premier cas une maladie déterminée et dans l'autre cas un simple syndrome.

L'érotomanie pure ne saurait, pensait-il, être confondue avec la paranoïa vraie, elle a son individualité propre.

La paranoïa vraie est un trouble essentiel du caractère où la méfiance et l'orgueil se manifestent dans les occasions les plus diverses, au contact de l'expérience et de la vie, et sont susceptibles « d'irradier le délire » dans tous les sens, la personnalité globale du sujet étant en jeu sans concentration particulière. Au contraire, dans l'érotomanie, on a affaire à un trouble passionnel, qui a, dans le temps, une origine déterminée, qui se localise autour d'un objet également déterminé et qui peut donner l'impression d'une légère excitation maniaque. Mais même en acceptant les distinctions de Clérambault qui tendraient à rapprocher un peu les délires érotomaniaques des délires paraphréniques, il n'en reste pas moins des traits de ressemblance qu'on ne saurait contester entre l'érotomanie et la paranoïa vraie et que Clérambault a d'ailleurs contribué à mettre en lumière : l'intégrité de l'état mental, le rôle du raisonnement, l'usage des interprétations fondées sur le réel, l'orgueil constitutionnel; tout cela concourt à donner au délire du paranoïaque qui se croit persécuté ou protégé et au délire de l'érotomane qui se croit aimé, plus qu'une apparence de parenté.

A propos de l'orgueil considéré comme tendance fondamentale par Clérambault et par Ferdière, Fréret soulève dans sa thèse une discussion intéressante qui tendrait à minimiser le rôle de ce sentiment et à donner une large place à celui de l'intérêt.

« Après Esquirol, écrit-il, qui qualifie de vanité les idées fixes des érotomanes, et Clérambault qui stigmatise la composante principale du sentiment générateur du délire du terme d'orgueil, tous les auteurs ont insisté sur ce point » mais de l'avis de Fréret la question est de savoir si l'orgueil qui fait le fond de la constitution paranoïaque peut être assimilé à l'orgueil de l'érotomane ou, plus simplement, s'il s'agit d'orgueil dans les deux cas. Le paranoïaque classique est désireux de ne dépendre de personne, il se tient à l'écart et est disposé à rendre service sans rien demander; en retour il supporte les abandons dans les circons-

tances les plus difficiles, brave les opinions hostiles et compte imposer ses thèmes et son système par la force des arguments ou, s'il le faut, par la violence. Tel est le tableau de cette surestimation de soi-même, dont Montassut fait le premier élément de la constitution paranoïaque. Elle intéresse surtout les valeurs intellectuelles du moi.

Dans la profession de l'érotomane, il y a plus que l'assurance d'un fait, la naïveté d'un vaniteux. « Elle n'exprime pas sa sensibilité à l'endroit des opinions exprimées sur sa personne mais plutôt la conscience de certains avantages et, partant, de ce qui peut le servir, l'avancer, lui profiter. Dès lors l'érotomane est prêt à toutes les concessions. Il est aussi avide que peu susceptible; il accepte qu'on sacrifie son amour à quelque intérêt supposé, il accepte de se soumettre à une épreuve qu'il juge absurde plutôt que de rompre, il accepte d'être traité par le concierge, les valets et la police interposés, si l'imbroglio amoureux l'exige » (p. 51).

Nous ne partageons pas tout à fait l'opinion de Fréret sur ce point; non pas que nous écartions les sentiments qu'il veut substituer à l'orgueil mais parce que nous avons rencontré plusieurs fois l'orgueil sexuel et même l'orgueil tout court chez des érotomanes, notamment chez Mme Domez et chez Mme Télyr dont on lira les observations où le rôle de l'orgueil est manifeste. La place qu'il refuse à l'orgueil, Fréret la donne aux sentiments intéressés et nous pensons qu'il a raison de leur faire place surtout si l'on veut bien prendre le terme d'intérêt au sens large et faire entrer dans les sentiments intéressés le besoin de sécurité, de tranquillité, que le mariage ou la protection peuvent satisfaire.

« Ce n'est pas par hasard, » écrit Fréret (20), « que la dactylographe élit son directeur, la candidate le président de son jury, le dramaturge inconnu l'actrice renommée, le domestique sa patronne, le convalescent pauvre l'assistante sociale, la belle infirme et endettée le chirurgien esthétiste, la chaisière le curé, la plaignante son avocat. Le protecteur de la veuve et de l'orphelin est prédestiné aux poursuites des érotomanes comme tous les hommes qui occupent une manière de sacerdoce : le médecin, le prêtre, etc. »

Nous sommes tout à fait de l'avis de Fréret sur ce point, mais nous croyons aussi qu'on doit faire une place à l'amour-propre qui trouve son compte dans la satisfaction d'être choisi.

Dans les exemples que cite Fréret pour appuyer l'opinion qu'il a sur le rôle de l'intérêt, il semble que l'amour-propre a pu jouer aussi, et toutes nos observations confirment cette façon de voir.

On doit d'ailleurs se dire que tous ces sentiments se fondent dans une même synthèse affective et que l'analyse qui essaie de les distinguer et de les isoler comporte nécessairement une part considérable d'artifice.

Nous ne croyons pas à l'existence d'une érotomanie essentielle et l'on verra par les observations qui suivent que les érotomanes que l'on pourrait être tenté d'appeler purs et vrais se comportent comme des paranoïaques raisonnants et relèvent de la constitution paranoïaque si l'on ne considère que les traits caractéristiques de cette constitution.

Capgras (66), dans une communication à la Société médico-psychologique, où il répondait à une communication de Clérambault, disait à ce sujet : « Le trouble de l'affectivité joue un rôle capital dans tous ces délires (amoureux, jaloux, persécutés) quelles que soient leurs formules. Si la passion initiale paraît plus nettement chez les amoureux et les jaloux, elle ne manque pas davantage chez les persécutés. Mais, pour que la passion se transforme en délire, il faut admettre, même chez les érotomanes, l'intervention d'un autre facteur qui est la constitution spéciale du prédisposé, son caractère paranoïaque, ses tendances paralogiques » (p. 60).

Je ne voudrais pas insister trop, malgré son intérêt, sur une question qui n'est pas directement engagée dans mon enquête ; mais après avoir réuni quelques observations personnelles à la clinique de Sainte-Anne, je veux dire que toutes les érotomanies qu'on aurait pu, à un premier examen, tenir pour essentielles m'ont paru confirmer l'opinion de Capgras.

Cependant il faut faire ici des distinctions importantes et donner des précisions qui ne le sont pas moins. Quand nous parlons de constitution paranoïaque chez un érotomane, nous entendons non seulement celle qui peut conditionner la paranoïa vraie et se traduit ici par un complexe affectif où dominant l'orgueil et l'intérêt, l'orgueil sexuel et l'amour-propre mais de la constitution qui conditionne la paranoïa d'influence et se traduit par un besoin d'une domination que le sujet désire presque toujours et qu'il redoute parfois.

Suivant qu'il s'agit de l'une ou de l'autre constitution, nous avons affaire à des érotomanies assez différentes par les sentiments mis en jeu, encore qu'elles comportent toujours l'illusion délirante d'être aimé et des éléments identiques parmi lesquels on peut noter la prédominance des interprétations ou des hallucinations psychiques ou de l'autosuggestion.

Magnan avait exclu le désir sexuel de l'érotomanie où il ne

voyait qu'un amour sentimental, mais comme le remarque Ferdière, dans sa thèse : « C'est un des mérites de Clérambault d'avoir montré que le platonisme des érotomanes est un élément accessoire, inconstant, incertain, instable et ne peut être caractéristique. Clérambault, dit-il (70), nous a appris à ne pas être crédules et à toujours révoquer en doute un platonisme qui souvent en effet ne résiste pas à l'analyse. » Ferdière cite (71) un texte de Clérambault qui précise sur ce point l'opinion de cet aliéniste. « Si une importance excessive a été donnée à ce détail du platonisme, cela tient sans doute aux très beaux cas qu'on a publiés les premiers, et qui se trouvent être platoniques ; il s'est alors passé ce qui s'était passé pour la paralysie générale ; un type d'érotomanie a été isolé le premier et le nom, d'abord donné à ce type, a dû être dépouillé de son sens à mesure qu'on connaissait des cas moins excessifs. La vérité est, à notre avis, qu'il y a des causes qui font paraître l'érotomane plus platonique qu'il n'est en réalité, et le platonisme est d'ailleurs plus fréquent chez l'érotomane que chez l'homme normal.

« Le platonisme souvent est plus apparent que réel, parce que tant que le sujet érotomane n'a pas atteint son premier but, il n'a guère à penser au second qui est la jouissance ; cela est vrai surtout pour les sujets timides, nombreux chez les érotomanes ; car les prétentions sans limite n'empêchent pas la timidité. D'autre part, les exigences sexuelles sont bien moins marquées chez les sujets érotomanes que chez les hommes sains ; il y a à cela une raison profonde : c'est que l'amour, quoi qu'il en semble, n'est pas la source principale de l'érotomanie, la source principale, c'est l'orgueil ; l'amour n'est que la source accessoire, orgueil sexuel certes, mais orgueil principalement.

« L'érotomane sera donc, d'après la conception de Clérambault, un sujet qui aime et qui, plus encore, a, par orgueil, l'illusion d'être aimé. Clérambault conclut, et nous concluons avec lui, en faisant place aux sentiments qu'on doit adjoindre à l'orgueil, dès lors, il n'y a rien que de logique à ce que, dans le nombre des érotomanes il y ait un certain contingent de platoniques et que dans le reste des érotomanes le coefficient de sensualité ne soit pas très élevé. »

Les deux sexes ne sont pas érotomanes de la même manière, réserves faites sur les sentiments communs dont nous venons de parler : les érotomanes masculins (assez rares) cherchent partout, quand ils ne sont pas des chastes et des imaginatifs, la possession physique de la femme ; les femmes cherchent beaucoup plus souvent le mariage par ce besoin de protection et de sécurité

qui leur est imposé par la nature comme par les conditions de la vie. Et cette façon d'aimer va quelque peu dans le sens de Fréret.

La prétention de tous les malades, c'est que leur partenaire a commencé et qu'ils n'ont aimé qu'en second, en réponse, pourrait-on dire ; mais les faits ne confirment pas cette prétention ; la plupart des sujets ont eu l'illusion d'être aimés avant de répondre. Il n'y a pas cependant, d'après Fréret, à faire la part que certains auteurs font au début brusque de l'érotomanie, à une sorte de coup de foudre ; « avant le coup de foudre », écrit-il (16), « l'érotomane portait en soi depuis un temps plus ou moins long l'espoir secret de rencontrer un objet haut placé et d'en être aimé ; la brutalité du début n'est qu'une illusion de l'observateur. C'est là ce que confirment la plupart de nos observations » (1).

Parmi les thèmes dérivés du thème fondamental : « c'est mon partenaire qui est amoureux et qui aime le plus ou qui aime seul », Clérambault a cité un certain nombre de thèmes que je ne peux pas omettre parce que je vais les utiliser tout à l'heure dans mes interprétations ; voici les principaux : l'objet ne peut avoir de bonheur sans le soupirant ; l'objet est libre ; son mariage quand il se dit marié n'est pas valable ; thème constant dans tous les délires féminins, parce que les femmes cherchent le mariage. L'objet est en état de vigilance continue vis-à-vis de l'érotomane et le protège ; il a l'initiative des travaux d'approche par lesquels il cherche à se rapprocher de lui, des communications indirectes qu'il est censé avoir avec lui par voie de la presse, c'est-à-dire par les phrases des journaux ou des livres que le malade lui attribue et qu'il interprète. Il dispose, pour atteindre l'érotomane et réaliser son désir, de ressources phénoménales. Enfin, il a une conduite paradoxale et contradictoire et tout en dépensant pour l'atteindre des trésors d'ingéniosité, il le fait éconduire s'il se présente à son domicile, le fait arrêter par la police s'il insiste et lui donne même une volée s'il ne cesse pas.

Toute cette discussion relative à ce qu'on peut appeler l'érotomanie paranoïaque n'est pas sans avoir un grand intérêt pour nous, bien que le Surnaturel n'y paraisse guère ; le malade qui se croit aimé et protégé, le croit avec une force peu commune, une foi qui résiste à l'expérience et la crée. L'objet se détourne lorsque le malade le rencontre, c'est qu'il est surveillé de près

(1) Notons cependant que Mme Domez (p. 269) décrit un coup de foudre ; y était-elle préparée ?

et ne veut pas le compromettre. Il passe à gauche dans la rue, au moment de passer devant la maison de l'aimé qui se trouve à droite ; c'est par prudence. Il passe à droite, c'est dans l'espoir d'apercevoir l'aimé. quand cet aimé n'a pas d'hallucinations à son service, il ne peut se rendre compte qu'il est aimé que par des signes, des interprétations, et le malade interprète et il voit partout la confirmation de ce que nous avons appelé son illusion. Chaque geste, chaque parole entendue peuvent ainsi concourir à fortifier sa croyance qu'il est aimé, et s'il reçoit des coups, il en conclura que c'est une épreuve que lui impose l'amoureux. C'est surtout, on le comprend, lorsque l'objet résiste et se fâche et proteste que le malade doit faire des frais particuliers d'interprétation pour tourner en bien les rebuffades par lesquelles il est accueilli et continuer à se croire l'objet d'une prédilection particulière. A cet égard l'observation suivante prise par le Dr Portemer (27) sur une malade qu'il a connue au dépôt de la Préfecture et dans les services de Sainte-Anne est, comme le dit Ferdière, du plus haut intérêt.

« C'est le tableau fidèle, écrit-il, de l'érotomane avec son obsession, sa façon d'interpréter les faits et gestes de l'objet comme allant toujours dans le sens du roman qu'il s'est créé, même quand ces gestes sont en contradiction avec le roman, Loin de désillusionner le sujet, les contradictions, les agissements de l'être qui est censé aimer, l'insistance qu'il met à fuir, à éviter le malade, ne font que confirmer celui-ci dans ses idées délirantes. « C'est pour me donner le change, pour me mettre à « l'épreuve », dit-il. Mme X... se croit regardée par M. A... qui occupe dans la ville de hautes fonctions ; on annonce qu'il en part ; ce départ la trouble, elle se dit qu'elle n'y est pas étrangère ; elle lui demande une entrevue où elle le trouve poli et froid ; il la fuit, et refuse de la revoir ; c'est la preuve de son amour, il craint de se trahir ; il la fait surveiller ; c'est pour la soumettre à l'épreuve ; elle sortira de ces épreuves digne de lui ! et il faudra bien qu'il la croie quand il verra avec quel bonheur elle s'est soumise à l'épreuve ! Elle a confiance en lui et sa confiance est inébranlable. Il dit qu'il est marié ? Épreuve encore, il ne l'est pas. Elle le défie de publier des pièces qui établiraient son pseudo-mariage ; même quand le bien-aimé, excédé par des déclarations et des persécutions, s'oublie jusqu'à se servir de sa canne pour répondre à l'amoureuse, elle parle encore d'épreuve, d'amour, de mariage, et c'est là ce que Clérambault appelle la conduite paradoxale et contradictoire de l'objet. Nous croyons qu'elle est à peu près fatale et qu'elle est la conséquence à la fois des

persécutions infligées à l'objet par le sujet et de la confiance inébranlable du sujet dans l'amour de l'objet, soutenue par ses propres désirs et ses propres espérances.

Sérieux et Capgras (119) rapportent l'observation d'un érotomane qui prenait pour lui toutes les expressions scéniques d'une actrice de l'Opéra-Comique, qui ne le connaissait nullement et ne l'avait jamais regardé. Pendant qu'elle chantait follement éprise, elle se tournait, disait-il, vers lui et lui adressait ses gestes, ses saluts gracieux, ses élans passionnés, ses chants d'amour. Au retour d'un voyage à Nice, le malade ne lui trouve plus le même charme de candeur, il en conclut qu'elle l'a trompé et il lui adresse une lettre de rupture, mais le soir il s'aperçoit que sur la scène elle ne peut retenir ses larmes et il renoue pour un temps. Puis il éprouve les mêmes sentiments pour une autre actrice du même théâtre, Mlle R... et il quitte ensuite Mlle R... pour une troisième avec laquelle il entretient des relations aussi fictives qu'avec les deux précédentes. Des interprétations de toutes sortes alimentent son délire ; comme il s'appelle Joseph il remarque que Mlle D..., la troisième, dans *Carmen*, dit : « mon José », avec un accent particulier de tendresse, et dans *Orphée*, c'est vers lui qu'elle se tourne quand elle tend les bras en s'écriant : « Poète des amours, viens sur mon cœur dormir », car il a commis quelques vers d'amour. Tout cela finit à Sainte-Anne avant que Joseph ait connu le stade final du dépit et de l'agressivité que Clérambault considère comme constant ; Mlle D..., lasse de ses lettres, de ses demandes de rendez-vous, de ses sollicitations, lui donne enfin un rendez-vous chez elle où deux agents viennent le cueillir.

Des considérations qui précèdent et des cas qui les illustrent, il est facile de tirer cette conclusion que l'état d'esprit de l'érotomane devant l'objet dont il se croit profondément aimé est analogue *mutatis mutandis* à celui des croyants qui pensent être l'objet d'une prédilection divine : les disgrâces sont des épreuves, les grâces sont des bénédictions et la seule différence d'attitude c'est que l'érotomane arrive tôt ou tard à une période de dépit tandis que le croyant peut garder indéfiniment sa confiance dans les bénédictions ou les réparations qu'il espère, dussent-elles ne se réaliser qu'après la tombe.

Il ne s'agit nullement, on le pense bien, d'assimiler deux états affectifs aussi différents que l'amour attribué à Dieu pour sa créature et l'amour attribué à l'objet par le sujet comme les appellent Clérambault, mais d'indiquer comment la certitude égocentrique d'être profondément aimé par un être supérieur entraîne l'idée d'une providence.

C'est cette analogie, formelle d'ailleurs, entre deux états d'esprit que j'ai voulu d'abord signaler, avant de montrer comment l'objet humain qui est censé aimer peut être supranaturalisé dans les délires érotomaniaques lorsqu'il devient influenceur, et qu'un sentiment d'influence s'associe à l'idée d'une providence chez le malade.

*
* *

Voici maintenant quelques observations personnelles prises à la clinique de Sainte-Anne. On ne sera pas surpris de voir citer le Dr Ferdière à propos de ces observations ; il a comme interne et pour la préparation de sa thèse suivi plusieurs érotomanes parmi lesquels il s'en trouve que j'ai suivis aussi. Je lui ai fait à l'occasion quelques emprunts pour compléter mes notes.

Il n'était pas question de surnaturel dans les cas qui précèdent et parmi ceux que j'ai observés moi-même, il en sera à peine question dans le premier.

Mais il nous mettra cependant sur le chemin, et les autres cas nous y conduiront tout à fait ; ce sera le Surnaturel de l'érotomanie dans la paranoïa d'influence et de l'érotomanie dans les psychoses paranoïdes. Je présente les observations dans l'ordre suivant : d'abord les érotomanies développées sur un fond paranoïaque ou sur une constitution paranoïaque. Je serai très court sur celles-là puisque j'ai parlé d'elles et rapporté deux cas dans la discussion qui précède. On pourrait les appeler érotomanies raisonnantes ou interprétantes.

Une seconde catégorie devrait comprendre les érotomanies développées sur les paranoïas d'influence à titre de syndromes secondaires, et des érotomanies où le syndrome érotomaniaque ouvre la porte à l'influence chez le sujet prédisposé.

Je parlerai peu des premières dont il a été question implicitement dans les délires d'influence comme celui de Suzanne V... où l'érotomanie était un syndrome secondaire parmi divers symptômes de la psychose d'influence et où elle n'avait qu'une importance partielle.

La dame P... qui se croit aimée d'un évêque protestant fait à notre avis une psychose d'influence très voisine d'une paranoïa où l'érotomanie est encore un syndrome secondaire.

Je m'étendrai sur les érotomanies qui ouvrent la voie à l'influence et restent un syndrome primitif et dominant par rapport au syndrome rarement complet de l'influence.

Je ne peux faire un groupe avec les paranoïaques hallucinés

qui font de l'érotomanie secondaire ou chez lesquels l'érotomanie ouvre la voie à une paranoïa hallucinatoire. Je n'en ai aucun dans ma collection. L'érotomanie n'intervient ni comme syndrome initial ni comme syndrome final dans aucun des cas de paranoïa hallucinatoire que j'ai recueillis. Aussi bien ai-je défendu mollement l'individualité de la paranoïa hallucinatoire où une partie des cas peut être rattachée à la paranoïa même et l'autre partie à la paraphrénie.

Je rapporterai en terminant quelques cas d'érotomanie liés à titre de syndrome à des psychoses paranoïdes, schizophréniques ou paraphréniques et participant par leur origine et leur nature à l'origine et à la nature de l'idéation alogique et déréaliste des schizoses.

Mme Domez est une érotomane interprétante qui n'a eu ni hallucination, ni intuition, ni grandes imaginations. Fille d'un père alcoolique mort cardiaque, elle n'en a pas moins joui elle-même d'une bonne santé physique, et n'a aucun antécédent pathologique, sa constitution paranoïaque mise à part. Elle a été régulièrement à l'école jusqu'à l'âge de douze ans et a obtenu son certificat d'études. Réglée à dix-huit ans, elle a subi à trente-cinq une hystérectomie pour fibrome; elle n'a qu'une fille et bien portante. Très irritable de caractère, elle est brouillée avec toute sa famille et s'est engagée dans une série de procès où se sont révélées des tendances revendicatrices sans aucun rapport apparent avec son érotomanie; ses tendances interprétatives ne se sont révélées elles-mêmes qu'avec le délire qui l'a conduite à Sainte-Anne. Quand je l'ai étudiée, elle avait l'illusion délirante d'être aimée par un avocat bien connu et, comme beaucoup d'érotomanes, elle prétend que son amoureux a commencé et qu'il a reçu le coup de foudre. « Il y a, dit-elle, une affaire de sentiments entre M^e X... et moi; la première fois que je l'ai vu (elle avait un procès) nos regards se sont croisés, il était pris et j'étais prise; lui s'est déclaré le premier; dès le début de 1922 il me recevait dans son salon toute seule, une fois même il a renvoyé son fils, une autre fois il s'est levé tandis que j'étais assise et il s'est approché de moi en souriant; une autre fois, il m'a dit: « c'est bien vous Mme Domez? » j'ai répondu: « Oui, Maître, merci! » Une autre fois, il est sorti en même temps que moi de son cabinet et s'est débarrassé d'un solliciteur en lui faisant l'aumône, il lui a dit: « Mon ami, je suis avec Madame. » Tout cela n'est-il pas significatif et la preuve d'un grand amour? Une autre fois, au cours de la première plaidoierie qu'il a faite pour elle, M^e X... aurait lancé en l'air son bonnet pour lui faire

comprendre qu'il était célibataire et libre. D'autres preuves non moins significatives ont suivi. Il fallait savoir comprendre, car les grandes passions, ainsi que chacun sait, sont muettes. Une fois, cependant, l'amoureux s'est découvert tout à fait; il a envoyé un pauvre chanter dans la cour de l'immeuble où habite Mme Domez; elle a compris que ce pauvre chanteur venait de sa part lui dire sous couleur de mendicité des tendresses poétiques: « Rien ne s'est passé entre M^e X... et moi », dit-elle. Elle a quelques regrets de ne pas s'être déclarée elle-même: « J'ai eu tort, dit-elle, de ne pas répondre à ses premières avances. » Est-il nécessaire de faire remarquer tout ce qui rapproche cette femme des paranoïaques interprétants, en dépit des différences signalées par Clérambault? Elle a une attitude analogue devant une réalité qu'elle déforme et c'est par orgueil, probablement aussi par intérêt, qu'elle a choisi comme amoureux un avocat célèbre, qu'elle désire épouser car elle est veuve. Elle a une constitution paranoïaque. Son grand désir d'être aimée se contente de peu, et même de rien, il crée un amoureux comme il pourrait, sous une autre forme, créer un dieu protecteur.

Jusqu'ici nous sommes dans l'érotomanie qui espère, mais quand Mme Domez arrive à période de persécution, elle admet que son M^e X..., ne se sentant pas encouragé et plein de jalousie, se venge en provoquant chez elle par envoûtement des délires, des troubles respiratoires, des paralysies. C'est encore par interprétation qu'elle en vient à cette explication. « Il m'a fait souffrir par l'envoûtement, dit-elle à Ferdière, à l'aide de ma photographie que je lui avais donnée en gage de mes sentiments. Voilà du moins le fait que j'ai découvert cette année à force d'étudier dans les livres et dans les dictionnaires. Il a suffisamment travaillé cette photo, tout vient de là. »

Ce n'est pas encore le sentiment d'influence, mais ce sont des idées d'influence soutenues par des interprétations. Né dans l'érotomanie raisonnante, le délire penche maintenant vers l'influence et le mystère, pour expliquer les représailles d'un amant déçu, oh combien! Il n'est pas établi que la malade supranaturalise son avocat, car elle ne lui attribue aucun don surnaturel comme l'ubiquité, l'omniscience, mais simplement le savoir nécessaire pour envoûter, et ce savoir, tout chargé de mystère qu'il soit, est un savoir acquis dans les livres, comme le savoir plus modeste et plus récent de Mme Domez elle-même. Le syndrome d'influence ne s'est pas joint au syndrome érotomaniaque qui relève seulement de la paranoïa raisonnante mais il va s'y joindre dans les observations qui suivent.

Souvent, dit Claude, les érotomanes présentent un syndrome d'action extérieure plus ou moins complet (c'est notre syndrome d'influence) et Ferdière qui fait la même constatation ajoute que, dans la plupart des cas, le syndrome d'action extérieure est secondaire par rapport au syndrome érotomaniaque qui constitue un de ses éléments psychogénétiques. Cela revient à dire, d'après ce que nous avons appris dans la paranoïa d'influence et de sa fonction générale de supranaturalisation, que le Surnaturel apparaît dans le délire érotomaniaque, en même temps que le délire d'influence qui supranaturalise toujours.

Comment les malades passent-ils du syndrome érotomaniaque au syndrome d'influence ? Par les conversations mentales avec l'objet, conversations dont ils finissent par être dupes ; par les représentations obsédantes de l'objet, par des illusions, par des ruminations, par un délire où les prédispositions personnelles ont vraisemblablement leur part puisque tous les érotomanes ne vont pas jusqu'à l'influence. Le syndrome d'influence est d'ailleurs en général incomplet et se traduit surtout par des hallucinations psychiques. Ferdière a rapporté dans sa thèse (87) le cas d'une érotomane qui était surtout frappée par ses hallucinations psychiques, sans se rendre compte que son délire les avait inspirées et qui disait en parlant de ses prétendus amoureux : « j'ai senti qu'ils savaient mes pensées, et tout ce que je faisais, c'est terrible, je n'aurais pas cru que cela fût possible ; il y a des choses inexplicables, au-dessus de l'intelligence, ils doivent avoir un pouvoir surhumain, une force mentale ».

Voilà de l'érotomanie qui supranaturalise parce qu'elle fait une place au syndrome d'influence.

Une autre malade de la clinique, Mme Técyr, ressemble beaucoup à Mme Domez à ceci près que son érotomanie paranoïaque est beaucoup plus orientée vers le syndrome d'influence. Elle est particulièrement riche d'hallucinations psychiques et presque toujours psychomotrices. Si je range ce cas dans l'érotomanie avec le syndrome d'influence, et non dans la paranoïa d'influence, c'est justement parce que ce syndrome est incomplet et que l'érotomanie qui a précédé l'influence reste au premier plan. Ce n'était pas le cas des influencées que j'ai rangées dans la paranoïa d'influence encore qu'il y ait de l'érotomanie plus ou moins marquée chez toutes les trois.

Il n'y a rien à signaler dans l'hérédité de Mme Técyr, elle ne présente même aucun signe neurologique, elle a la quarantaine. Depuis quelque temps, elle venait irrégulièrement à la Salpêtrière pour consulter le Dr Lerèbe, lorsqu'elle s'aperçut — « à

des signes qui ne trompaient pas » — qu'elle en était passionnément aimée. Elle s'ouvrit à son amant habituel de son impression et l'entretint d'une passion qui la flattait beaucoup, car elle était d'une origine modeste. Elle lui confia par quels signes elle avait pris connaissance de l'amour du docteur. Elle-même éprouvait un sentiment qui n'était pas de l'amour physique, car elle était peu sensible aux charmes du docteur, et, si elle avait dû choisir un second amant, elle aurait cherché ailleurs. D'autre part, elle se rendait compte de tout ce qui la séparait du docteur qu'elle aurait pu consentir à épouser, mais qui était très loin d'elle par la place qu'il occupait dans la société. Très vite, cependant, elle est entrée en communication mentale avec lui. Elle interprétait comme preuve d'amour une douleur de la main qu'elle ressentait à la maison, pendant qu'elle faisait son ménage ; évidemment, c'était le docteur qui lui envoyait cette douleur pour qu'elle retournât le voir. Le docteur, avant d'en arriver à ce subterfuge d'amoureux, lui avait déjà parlé *par l'estomac*, c'est-à-dire qu'elle avait eu des hallucinations psychomotrices, sans se préoccuper des procédés par lesquels le docteur pouvait arriver à lui parler ainsi.

Mme Técyr était d'ailleurs récidiviste de ce genre d'hallucinations : avant de connaître le docteur, elle avait été dirigée et protégée par la voix intérieure d'un ami tué pendant la guerre de 1914. Le docteur était un habile homme, il parlait quelquefois à haute voix avec sa voix naturelle, mais le plus souvent aussi il lui parlait par l'estomac. Quand il parlait avec sa voix naturelle, c'était au cours des consultations réelles qu'il lui donnait ; la voix naturelle disait : « Où souffrez-vous ! A quel endroit souffrez-vous le plus ? Depuis quand souffrez-vous ainsi de la main ? » La voix qui arrivait par l'estomac disait : « Que t'es belle ! Que je t'aime ! » La consultation d'amour dont la douleur avait été le prétexte fut suivie de plusieurs autres, mais pas tout de suite. En vain la douleur de la main revenait de temps à autre comme une cloche d'appel, Mme Técyr résistait à cette sollicitation du docteur. Enfin elle céda et revint à la Salpêtrière accompagnée de son amant, un journaliste hémiplégique. Dans cette consultation, le docteur disait de sa voix naturelle : « Ce n'est rien, il n'y a pas de mal » et elle répondait « par la pensée de son estomac » : « Si j'ai du mal, c'est vous qui l'avez fait. » Il a voulu palper les reins, il les a palpés « non pas en médecin, mais en adorateur ». Sa voix intérieure qui partait probablement aussi de son estomac disait par l'estomac de Mme Técyr : « Ce sont les reins d'une Grande dame, oui ! d'une Grande dame ! » « Quand il est près de

moi, dit-elle, en interprétant l'attraction qu'elle éprouve, on dirait qu'il me prend tout ce que j'ai de bon, qu'il m'épuise à force de me pomper. » Toutes les fois qu'elle retourne le voir, deux courants s'établissent en sens inverse pour chacun d'eux : le courant normal, celui de la bouche, et l'autre, l'anormal, celui de l'estomac et la preuve que le docteur entend bien le langage stomacal de la malade, c'est qu'il répond par la même voie avec infiniment d'à-propos. Mme Técyr n'est pas seulement une paranoïaque orgueilleuse et interprétante, elle a été une influencée créatrice de Surnaturel puisqu'elle a supranaturalisé le Dr Lerèbe. Elle a traversé depuis une période de dépit, de récriminations, dont je n'ai rien à faire dans mon enquête, mais dont j'ai été informé par le Dr Lerèbe qui n'a réussi que difficilement à se débarrasser de son adoratrice. Si ce n'était pas l'amour qu'elle cherchait, c'était au moins le mariage et s'il en était ainsi, c'était encore par un sentiment voisin de l'orgueil et par intérêt qu'elle était portée vers notre confrère.

Elle a fini par le voir chez elle, la nuit : il avait une blouse blanche comme à l'hôpital, et chaque fois il lui a fait des déclarations muettes et stomacales auxquelles elle a répondu toujours par la voix de l'estomac. On voit que le cas de Mme Técyr que j'ai rangé dans l'érotomanie s'est orienté par un syndrome secondaire d'influence vers la supranaturalisation.

Voici encore un cas d'érotomanie où l'on retrouvera les mêmes caractères : Mme Mandry, cinquante-huit ans, que j'ai connue en 1935 à la clinique de Sainte-Anne, présentait sans hérédité chargée, sans antécédents psychopathiques et sans affaiblissement mental, un grand délire érotomaniaque qui durait depuis plusieurs années et dont Paul Bourget était le héros. De bonne heure elle s'est orientée vers un syndrome d'influence qu'elle a soutenu par des interprétations, de la fabulation et surtout des hallucinations pseudo-auditives. La ménopause était finie depuis dix ans. Elle racontait que Paul Bourget était en communication avec elle par télépathie ; elle ne sait pas quand et comment il l'a remarquée, mais elle savait qu'il la dirigeait ; elle l'entendait par transmission de pensée lui dire qu'il l'aimait ; il l'aurait épousée si elle avait été libre. Elle raconte qu'elle a divorcé d'avec son mari pour avoir sa liberté, que le divorce a été prononcé par le président de la République et que sa nouvelle union a été bénie par le cardinal Verdier. Elle raconte aussi que Paul Bourget, dont la pensée ne la quitte pas depuis trente-deux ans, a fait tout ce qu'il fallait, par les livres et les articles qu'il publiait, comme par la « transmission d'âme », pour la conseiller.

Elle communique également par transmission d'âme avec sa famille, son père et sa mère décédés. Quand on lui demande des explications sur la transmission d'âme, elle décrit fort bien des hallucinations psychiques pseudo-auditives verbales. « C'est comme si on entendait, dit-elle, le souvenir d'une voix » ; « Paul Bourget a une voix très grave bien qu'on ne l'entende pas par les oreilles. » Le voilà, par un délire d'influence, transformé selon la règle en esprit protecteur et, par l'amour qu'on lui prête, en conseiller tendre. Quand il juge à propos de se manifester, il prévient par transmission la malade ; c'est ce qu'il a fait un soir où la malade était sur le point de s'endormir : « Repose-toi sur mon cœur, ma chérie, tout va bien. » — « Ah ! c'est toi mon chéri », a-t-elle dit à haute voix. Et la voix mentale a répondu : « Il n'y a que toi dans mon cœur ! »

Mme Mandry n'a pas voulu croire à la mort de Paul Bourget quand je la lui ai annoncée : « Quoi, me disait-elle, vous croyez possible qu'il soit mort sans que je le sache ! Des voix me l'auraient dit et je sens qu'il m'aime toujours, ce qui prouve bien qu'il est vivant. » Elle ne pouvait croire à la mort d'un être dont elle continuait à sentir l'amour.

On pourrait trouver chez Madeleine Fourcy (52 a) une constitution légèrement paranoïaque, car il y a dans son cas de l'orgueil, et de l'ambition, mais il y a surtout un grand désir de mariage et quelques interprétations ; d'autres composantes ont préparé un terrain morbide sur lequel l'érotomanie va fleurir, c'est la virginité rentrée de la pauvre femme et la crise d'érotisme de la ménopause.

Le père et la mère sont morts d'affections cardiaques ; chez elle on ne trouve que des migraines assez douloureuses qui revenaient tous les deux ou trois jours. Elle a été réglée à quatorze ans et sa ménopause qui dure depuis quelques mois n'est pas terminée quand elle entre à la clinique de Sainte-Anne. Le certificat d'entrée nous dit : « Automatisme mental — thème érotomaniaque. » Elle a été envoûtée, dit-elle, depuis cinq mois par un homme qui veut l'épouser. Elle est continuellement sous son joug, elle communique jour et nuit avec lui ; il a une puissance surnaturelle. Hallucinations auditives et psychiques, transmission de pensée. La pensée de cet homme ne la quitte pas, il est en elle et parfois se substitue à elle pour parler par sa bouche. Il lui répète sans cesse qu'il est son fiancé, que rien ne l'empêchera d'atteindre son but ; la nuit il est auprès d'elle et elle ne s'aperçoit de rien, seulement elle se sent épuisée le matin et son fiancé lui dit mentalement : « En as-tu assez ? » Depuis sa jeunesse elle a des

préoccupations sexuelles refoulées par son éducation et ses idées religieuses. Il en a été de même pour l'érotisme qui se manifestait depuis quelques mois. Le syndrome d'influence, nettement postérieur de plusieurs semaines au syndrome érotomane, a été beaucoup plus complet que les précédents et chargé de sexualité. Je n'ai pas besoin de redire que je n'accepte pas le terme d'automatisme mental pour les mouvements imposés, pas plus que l'explication générale de l'influence par une désagrégation source d'automatismes multiples qui trouveraient secondairement leur raison d'être dans l'action d'un influenceur. Tout cela me parait ici comme ailleurs être du pur roman ; quant à l'envoûtement ce n'est pas autre chose que l'attraction éprouvée par Madeleine pour la personne qui l'a si fortement influencée.

Voici d'ailleurs l'histoire de la malade :

Elle a fait sa première éducation dans un pensionnat tenu par des religieuses, elle y travaillait de façon régulière et y a même connu des succès. L'éducation familiale qui a suivi celle de l'école a été aussi stricte, la malade et ses quatre sœurs ne se seraient jamais déshabillées ensemble. Après la mort du père qui parait avoir joui d'une certaine aisance, la mère et ses filles sont venues habiter Paris. La malade a continué à vivre dans sa famille, sans avoir besoin de travailler. Elle a eu, me dit-elle, de longues rêveries. Rien d'anormal cependant dans son comportement jusqu'au jour où elle a assisté en septembre 1936 à l'enterrement de la femme d'un médecin qui était dans ses relations. Elle y a revu « un homme » dont elle n'a jamais voulu dire ni le nom ni la profession, qui avait une haute situation sociale et qui était tout-puissant ; elle le connaissait pour avoir été autrefois lié avec sa sœur quand elle était pensionnaire chez les religieuses ; elle ne l'avait pas vu depuis fort longtemps, mais elle a été très impressionnée par son prestige comme par sa beauté, et c'est alors, dit-elle, que tout a commencé : représentations mentales obsédantes, ruminations, conversations mentales avec l'objet aimé ; elle a connu tout cela et elle parait être arrivée en cinq mois tout au plus à un véritable délire d'influence, où l'érotomanie qui n'a pas désarmé plus que l'érotisme de la ménopause sont fondus dans un même délire. Autant qu'on peut sérier les événements dans un complexe de ce genre, il semble qu'elle ait pensé au personnage pendant les deux mois qui ont suivi l'enterrement, sans que dans son esprit il fût encore question d'influence ; mais c'est aussitôt après ces deux mois que l'influence a commencé : en dehors d'une demande en mariage qu'elle attribue à son influenceur et qui a été probablement imaginée

par elle, il n'a jamais donné signe de vie dans la réalité ; c'est dans le délire qu'il manifestait son amour et son désir de protéger, sa voix est tantôt psycho-sensorielle et tantôt mentale ; il semble que Madeleine ait tantôt des hallucinations de l'ouïe, tantôt des hallucinations psychiques pseudo-auditives et plus souvent des hallucinations psychomotrices. Quand son amoureux l'oblige à parler, elle prend une voix forte, quand elle répond elle prend une voix douce ; mais les conversations peuvent n'être que mentales ; le fiancé l'oblige quelquefois à chanter des airs d'opéra, à faire certains gestes ou à en arrêter d'autres qu'elle avait commencés ; d'autres fois il lui conseille de s'alimenter mieux, il se conduit comme un père mais le plus souvent il parle de son amour, il est là quand elle fait sa toilette, il lui interdit la poudre de riz, il parle de choses et d'autres et ne cesse pas de lui dire qu'il l'aime ; quelquefois elle sent qu'il lui prend la main. En somme il s'agit d'un syndrome d'influence assez complet, il y a de la possession spirituelle, à certains égards matérielle. Elle a des gestes et des mouvements imposés, des impulsions, des sentiments de présence, de domination, de substitution, et elle accuse même parfois de l'écho mental de la pensée ; la pauvre fille doute quelquefois que son roman soit vrai, et elle s'est ouverte de ses doutes à l'une de ses sœurs ; mais en général elle croit parce qu'elle a besoin de croire. Elle se prête à ces amours illusoire, elle vit avec le fiancé de son rêve, elle tient à le garder comme il lui conseille lui-même de le faire, puisqu'il remplit la solitude de sa vie et de son cœur. Elle reconnaît que ces relations de tendresse et de direction lui sont très agréables et très utiles : ainsi la pauvre Madeleine qui n'a pas trouvé de mari, qui n'a pas cherché d'amant et qui n'a connu qu'une existence terne et sans grande joie se refait, sans se séparer du monde extérieur comme les schizophrènes, une vie de tendresse où elle trouve une sorte d'équilibre et de bonheur, des pseudo-fiançailles et un fiancé fictif qui la protège et qui l'aime ; par l'érotomanie et par l'influence elle a retrouvé la vie qu'elle avait rêvée. Je dois ajouter que si l'érotisme a joué un rôle au début, ce rôle m'a paru plus effacé après quelques semaines d'internement et qu'on n'a plus eu affaire qu'à un délire d'influence mêlé de tendresse auquel l'érotomanie avait ouvert la porte. Un cas classique, en somme, où l'influenceur a été supranaturalisé comme tous les influenceurs.

Je voudrais signaler en effet, avant d'en finir avec Madeleine, que suivant une loi qui nous a paru gouverner tous les délires d'influence, elle n'a pas manqué de faire un être surnaturel de

l'homme dont elle se croit aimée. Dès le premier jour, le personnage beau et puissant qui l'avait tant impressionnée était conçu comme un homme supérieur, entouré de quelque mystère, et c'est en lui attribuant les qualités qui lui permettaient de la diriger de loin, de la pénétrer, de se substituer à elle, d'être son protecteur et le témoin de sa vie, qu'elle a surnaturalisé cet invisible.

Nous venons de voir dans ce chapitre que si le Surnaturel est absent de l'érotomanie quand elle relève de la paranoïa vraie, il intervient au contraire dès que l'érotomanie s'infléchit vers le délire d'influence, et nous verrons qu'il en est de même quand elle se manifeste dans la schizophrénie et la paraphrénie. Dans ces derniers cas, le Surnaturel constitue l'atmosphère dans laquelle évoluent les érotomanes, intervenant même d'une façon plus particulière quand l'érotomane est influencé par le prétendu amoureux.

On pourrait faire un travail analogue pour d'autres sentiments que l'illusion d'être aimé ; le désir d'une filiation illustre par exemple peut se manifester chez les paranoïaques vrais, par les recherches dans les archives, par des interprétations de documents, sans que le malade fasse appel à rien de surnaturel. Dans la paranoïa d'influence, c'est l'influenceur qui se chargera par des hallucinations psychiques de donner corps à ce sentiment et chez les paranoïdes il prendra la forme particulièrement absurde qu'il a revêtue chez Gardair qui se disait fils de Napoléon et de Louis XVI transformé en femme. L'instinct maternel peut de même prendre la forme d'un délire de revendication réaliste et vraisemblable chez une paranoïaque, il peut se satisfaire chez une paraphrénie dans une fécondité mésonérancienne et surnaturelle comme celle de Mme Dufoy.

On peut tirer de là cette conclusion que des instincts primaires ne renoncent jamais, et que dans la série des psychoses ils peuvent soutenir, sans cesser d'être ce qu'ils sont, des complexes réalistes et vraisemblables, déréalistes et absurdes ou symboliques.

Il est une autre conclusion, déjà indiquée à propos d'un cas particulier, sur lequel je veux revenir, car elle s'applique à tous, c'est que l'érotomanie suivie d'un syndrome incomplet ou complet d'influence, montre avec une netteté très grande comment naissent les hallucinations d'influence secondaires d'après nous à un délire, et non source de ce délire comme on l'a si souvent affirmé ; il n'est pas question, dans les cas observés par nous, d'un automatisme, pas plus que d'une désagrégation mentale qui se chercherait secondairement un auteur responsable par un

mécanisme explicatif. Ce roman d'imagination ne tient pas plus pour les paranoïas d'influence que pour les paranoïas où l'influence est précédée de l'amour insatisfait ou déçu. On est toujours influencé par quelqu'un de connu ou d'inconnu, et le délire d'influence crée des hallucinations psychiques comme il crée des sentiments d'emprise. Ceillier (C, 121) qui défend avec beaucoup de talent la thèse opposée soutenue par Séglas, écrit à propos d'une dame Fag, objet d'une de ses communications les plus récentes : « Cette femme, dit-il, après avoir été une érotomane pure est devenue une influencée, elle possède des idées d'influence qui forment tout un ensemble bien systématisé et constituent un délire d'influence. Elle possède l'automatisme du langage intérieur qui se traduit par l'hallucination psychique. Il m'a paru intéressant de montrer une malade qui arrive au délire d'influence par un autre processus que celui qu'on est habitué à rencontrer généralement ; c'est la désagrégation de la personnalité et l'automatisme qui sont alors des phénomènes primitifs ; ici au contraire une période érotomaniaque a précédé des conversations mentales, volontaires, espèce de jeu auquel se livre l'amoureuse, et l'érotomanie s'est transformée en conversations mentales involontaires, automatiques, incoercibles que l'influencée subit et contre lesquelles elle proteste. »

Tout exceptionnelle que paraisse à Ceillier l'explication qu'il donne pour le cas particulier de Mme Fag, nous croyons pouvoir la considérer comme générale et constante.

*
*
*

Le syndrome érotomaniaque se rencontre dans la schizophrénie et la paraphrénie où il porte comme dans la paranoïa l'empreinte de la psychose dont il fait partie. Bleuler a parlé de l'érotomanie telle que nous la constatons, mais il ne paraît pas avoir attribué à ce syndrome l'importance et l'intérêt que lui a attribué l'École française ; il en fait un simple thème schizophrénique. « Une ouvrière, écrit-il, voudrait épouser son patron, elle dit qu'il est épris d'elle, mais qu'il subit une telle pression de S... sa femme légitime qu'il ne peut s'approcher d'elle. Un malade croit que chaque femme qui lui plaît est amoureuse de lui, il se rend dans des salles de divertissements avec l'idée — que rien ne confirme — d'y trouver l'admiratrice adorée. »

Avant d'être surpris de voir Bleuler classer l'érotomanie dans la schizophrénie, il est bon de se rappeler que Clérambault a

insisté sur un signe distinctif de l'érotomanie par rapport à la paranoïa, c'est-à-dire sur l'atteinte globale de la personnalité dans la paranoïa, et sur la possibilité d'une irradiation du délire dans tous les sens, caractère qui manque dans l'érotomanie et nous permet de comprendre le point de vue de Bleuler, sans toutefois nous y rallier pour les raisons que nous avons dites.

Si on interroge le schizophrène qui a quelque contact avec la réalité extérieure et qui se prête à l'examen, on fait connaissance avec des rêves étranges où le syndrome érotomanie tient souvent la première place sans préjudice, mais plus rarement, d'idées de persécution et où le malade triomphe par sa fantaisie, ses hallucinations psychiques et psycho-sensorielles et grâce à la carence de son esprit critique de toutes les difficultés qui s'opposent à la réalisation de son roman d'amour. Il ne craint guère de limite qui s'oppose aux ambitions de ses rêves, il est le maître du monde qu'il a bâti à sa taille, et quand il fait de l'érotomanie il ne compte guère que des succès. Quand vous voyez un schizophrène se tenir immobile dans son lit avec un drap rabattu sur sa tête, rester des heures sous la protection de ce drap avec des attitudes stéréotypées et paradoxales, ne vous dites pas qu'il dort ; des rêves de succès, de grandeur, d'amour partagé et glorieux, de mariage habitent sa pensée, dans le coin de son esprit où il s'est replié du monde. Le malheur est que vous ne pouvez pénétrer facilement dans le palais de ses rêves et que si la clôture est très rarement complète, elle vous fait cependant obstacle très souvent ; vous serez réduit, dans ce cas, à interpréter quelques phrases détachées, quelques attitudes et quelques gestes.

J'ai pu pénétrer un peu dans la pensée de deux schizophrènes, des femmes, très clôturées toutes les deux et qui ont passé l'une et l'autre plusieurs mois à la clinique dans le service de Joffroy ; c'étaient Léonie S... et Mlle Dorgeval. Léonie S..., institutrice (cinquante-cinq ans), qui a fait pendant trente ans à l'hôpital Saint-Louis l'école à des enfants teigneux, faisait une schizophrénie où la fatigue mentale, le dégoût de la vie, l'ennui étaient vraisemblablement parmi les causes ; elle était envahie, par contre, dans son autisme, par des complexes érotomaniaques où elle trouvait une sorte de compensation. Elle vivait avec eux dans le noyau intérieur de sa pensée où elle se trouvait barrée. Quand je l'ai connue à Sainte-Anne, on pouvait en tirer rarement quelques paroles adaptées à la situation présente ; elle s'en tenait, quand on insistait pour la faire parler, à des phrases

courtes et confuses, au moins pour nous. Plusieurs fois quand elle était seule, elle a paru annoncer à son père un mariage brillant avec un homme haut placé qui l'adorait. Je n'ai jamais pu savoir si le mariage se faisait dans les longues rêveries de schizophrène où elle s'enfermait. Elle paraissait avoir des hallucinations psychomotrices.

J'ai été plus heureux avec Mlle Dorgeval que j'ai présentée plusieurs fois à mon cours ; cataloguée démente précoce, car Bleuler n'avait pas encore publié son livre sur la schizophrénie, Mlle Dorgeval avait adopté une fois pour toutes un système compliqué et stéréotypé de coiffure qu'elle reprenait tous les matins sans y rien changer. Très soignée de sa personne, elle passait son temps à se faire les ongles, à les polir et à colorer ses joues, sans sortir de son lit où elle se tenait assise et sans jamais parler à ses voisines. Je n'ai pu la décider qu'une fois à descendre dans la salle commune et dans le jardin ; la visite du docteur, les menus faits de la journée, tout ce qui pouvait se passer dans l'asile et dans le service la laissaient indifférente ; elle fuyait toutes les conversations ; on aurait pu croire qu'elle ne pensait à rien si sa toilette impeccable, la même chaque jour, n'avait paru avoir un sens et piqué la curiosité.

Elle avait vingt-deux ans, une hérédité banale, aucun signe neurologique. Le hasard me permit un jour de profiter d'un moment assez bref de détente et de mettre la main sur le rêve intérieur qu'elle vivait : c'était une histoire de prince charmant ; l'autisme faisait les frais d'un rêve érotomaniaque qui durait depuis deux ans : la pauvre fille se paraît et se pomponnait tous les matins, comme si elle devait recevoir un fiancé dans la journée. Ce fiancé qu'elle paraît de tous les dons et de tous les titres était sans cesse en conversation mentale avec elle, lui témoignant par cette voie la plus tendre affection et annonçant des visites où il se rapprochait d'elle et la voyait de près tout en restant invisible. Il en était de même pour des amis qui venaient assister au mariage ; elle ne s'étonnait pas que le jeune homme pût la voir en restant invisible ou qu'il pût causer par transmission de pensée. Tout devenait possible dans ce rêve schizophrénique dont les hallucinations psychiques et auditives verbales faisaient la trame.

Dans l'atmosphère surnaturelle où vivent les schizophrènes, sans contact avec le réel et affranchis de notre logique, il est fatal que le prétendu amoureux vers lequel l'attention du malade est tournée soit doué de toutes les qualités qui peuvent l'affranchir des limitations de l'expérience et de la raison. C'est

ce que nous avons déjà remarqué dans l'analyse de la schizophrénie, mais ici il s'agit d'une schizophrénie particulière, puisqu'elle est centrée sur l'influence et sur l'amour.

Parler, tout en restant invisible, par la bouche du malade n'est qu'un jeu et les prétendus amoureux peuvent en faire bien d'autres quand c'est utile (ubiquité, transformation, omniscience) sans sortir de leur rôle et sans se heurter à aucune impossibilité.

Dans les paraphrénies je citerai comme exemple d'érotomanie délirante, avec une conservation à peu près complète du fonds mental, des facultés intellectuelles et de l'adaptation au réel, le cas de Mlle Scott, vieille fille de soixante-huit ans et vierge ; elle paraît avoir toujours été frigide au point de vue sexuel. Elle est atteinte, suivant le diagnostic de Ferdière, d'érotomanie diffuse et de paraphrénie. Elle prétend avoir été demandée en mariage par quatorze amoureux qui avaient tous des situations supérieures à la sienne ; elle a un complexe amoureux qu'elle alimente par sa rêverie depuis qu'elle est adulte ; elle aime Dieu et elle en est aimée ; elle est, dit-elle, le bras droit de sainte Geneviève ; elle mettra au monde un enfant, fils de Dieu, qui fera des miracles et réconciliera la France avec l'Église. Elle a déjà été enceinte deux fois de la même manière. Cette fois elle a conçu le jour de la procession de sainte Geneviève ; si elle conduit à terme le jeune dieu, à cinq ans il fera des miracles et il aura des révélations. Quand elle éconduisait tous ses soupirants c'était afin de se garder pour le divin époux qui lui a fait trois enfants. Dieu s'est montré plusieurs fois à elle, toujours elle était éveillée et au travail ; elle ne l'a pas vu autrement. Il a une grande barbe blanche et blonde ; une fois elle a vu dans le ciel les mains de Jésus-Christ blessées, avec des fluides qui s'échappaient des doigts. Elle entend la voix de Dieu, de Jésus, de sainte Geneviève ; c'étaient des paroles courtes, nettes, n'ayant pas de son, c'est-à-dire des hallucinations psychiques ; elle en a aussi de cénesthésiques, elle entend remuer le fils de Dieu dans son ventre ; elle ne sait pas bien ce qu'est devenu le premier fœtus, le second était mort ; elle est allée consulter à la maternité et il a fallu l'extraire (on lui a enlevé en effet un polype). Le troisième est toujours là, pas pressé de sortir, car la date est passée où il devait se montrer. Mon élève et ami Lagache, qui avait examiné cette malade au moment de son internement, avait fait le diagnostic de paraphrénie et je ne crois pas qu'on puisse en faire d'autre, car il y a bien, comme il le dit dans son certificat, en dépit du noyau d'absurdités, intégrité mentale et adaptation.

Les érotomanes schizophréniques et paraphréniques ressemblent beaucoup, par leurs traits généraux, aux autres érotomanes et n'en diffèrent que par les éléments de rêve, de merveilleux et d'absurdité qui viennent des caractères schizophréniques ou paraphréniques de leurs affections telles que nous les avons définis.

CHAPITRE II

LE SURNATUREL ET LES DIEUX
DANS LA DÉFENSE DES ALIÉNÉS

Séglas a déjà posé dans ses leçons cliniques la question des idées de défense chez les aliénés, mais il n'a pas posé la question du Surnaturel qui, dans la circonstance, ne l'intéressait pas.

Je reprends la question. A travers les différentes psychoses où le délire de persécution intervient comme syndrome, je vais étudier les idées délirantes de défense et la part qu'il y faut faire au Surnaturel.

Tout de même que nous avons distingué des psychoses réalistes et des psychoses déréalistes en tenant compte des cas transitionnels qui nous font passer d'une catégorie à l'autre, nous pouvons distinguer des idées réalistes et des idées déréalistes de défense.

Je ne m'arrête pas sur la défense des excités maniaques qui n'ont pas à se défendre contre des attaques que leur euphorie ne connaît pas et qui sont inconcevables pour eux.

Les mélancoliques délirants non plus n'ont pas à se défendre ; accablés par leurs remords, ils iraient plutôt d'eux-mêmes au-devant des sanctions et les réclament souvent.

Je ne m'arrêterai pas davantage, parce qu'ils sont trop connus et sans intérêt pour notre enquête, sur les procédés courants par lesquels les paranoïaques se défendent contre leurs persécuteurs : les changements de domicile, les fuites, les violences de langage et de fait, les appels à la police, etc. ; c'est par des moyens de ce genre qu'Henriette s'est défendue sans succès avant de demander sa protection à Monsieur d'Anatole France.

Le Surnaturel n'est pas nécessairement exclu de cette défense : il peut intervenir si le malade est croyant et demande du secours par des prières, mais il se conduit alors comme un normal dans la peine et son appel n'a rien en lui-même de délirant.

Si l'on veut trouver des défenses intéressantes notre enquête dans la paranoïa, c'est chez les paranoïaques messies qu'il convient de les chercher, car le malade qui s'est supranaturalisé, qui est devenu Dieu ou fils de Dieu ou missionnaire de Dieu ne peut plus être attaqué que par des êtres surnaturels, délégués de Satan ou par le prince des Ténèbres en personne. Attaque et défense sont également délirantes, complexes et systématiques. Elles sont réalistes aussi, puisque la psychose est réaliste.

Hirson, missionnaire de Dieu, ressuscité par Dieu dans des conditions qu'il raconte et chargé par lui d'évangélisation est en butte aux attaques de deux diables : il a pris ses diables dans la tradition chrétienne, car ce sont des émanations diaboliques de Lucifer et de Belzébuth ; il leur a donné par interprétation de ses sensations internes et par un souvenir visuel, un corps d'insecte localisé dans l'intestin, mais capable de se déplacer ; il les suit dans leurs déplacements, dans leurs mouvements ; il cause avec eux par hallucinations psychomotrices, il sent leurs piqûres et il sait qu'ils se nourrissent de ses aliments pour le plus grand préjudice de son organisme. A cette conception si concrète de l'ennemi, il oppose une défense également concrète ; il jeûne pour obliger les deux démons à jeûner ; quand ils le piquent il se donne un grand coup de poing pour les déplacer. Rien de moins symbolique que cette attaque et cette défense ; les deux diables sont des êtres très matérialisés qu'Hirson subit et pourchasse comme des animaux parasites, tout surnaturels qu'ils soient ; il ne se conduirait pas autrement avec un ver solitaire. La défense est adaptée à l'attaque ; diables agresseurs et missionnaire divin se battent sur le même terrain.

Dans les paranoïas hallucinatoires et d'influence, nous avons vu que la persécution est toujours, sous une forme discrète ou manifeste, de nature surnaturelle. La défense adaptée à l'attaque fera nécessairement appel au Surnaturel, qu'elle se produise sous une forme réfléchie ou automatique.

La défense d'Ariane, paranoïaque hallucinée, dont j'ai dit la parenté avec les paranoïaques raisonnants, est presque aussi volontaire et raisonnée que celle d'Hirson. Elle a pris son diable dans la tradition et lui a attribué une femme, des enfants, et une famille, de plus elle le sent très amoureux et très entreprenant ; c'est un personnage plein de réalité et pas plus symbolique que Lucifer et Belzébuth. Pour s'en débarrasser elle a d'abord pensé à l'Église, et le prêtre auquel elle s'est adressée l'a très judicieusement engagée à voir un médecin. Elle a beaucoup erré depuis de clinique en clinique, tout en gardant sa foi dans les exorcistes qu'elle distingue à peine des médecins.

Un archimandrite a accepté d'exorciser le diable, mais l'exorcisme a été infructueux. Sur le conseil d'un médecin, Ariane a alors absorbé des flacons d'eau distillée qui portaient sur leur étiquette les mots de « Solution psychologique » ; le résultat a été nul. Elle a consulté jusqu'au zouave Jacob. Toujours conseillée, elle a été demander du secours à l'incubation qui se pratique chez Mme Perry ; elle a adopté des morts dont la tombe témoignait d'une coupable indifférence de la part des vivants et a espéré qu'ils pourraient parler d'elle à Dieu et obtenir qu'il chassât le diable ! Peine perdue ! Aucun de ces moyens n'a réussi. Toutes ces pratiques étaient volontaires et témoignaient de la confiance d'Ariane dans les médecins et les prêtres ; mais les résultats étaient toujours les mêmes. C'est alors que son subconscient s'est mis de la partie et par ses rêves, par ses visions oniriques, elle a été défendue. C'était dans le demi-jour du matin, un peu après le réveil, quelquefois avant, que se produisait la défense. L'archevêque de Paris vêtu de ses vêtements de cérémonie apparaissait sur le mur de la chambre ; il était accompagné d'un sergent de ville, un simple agent de la sûreté, chargé de prêter main-forte au prélat s'il était menacé ou agressé par le démon ; c'était la force secondant l'esprit ; le temporel mis au service du spirituel. Quand tous les deux étaient là ils faisaient peur au diable en frappant avec leurs pieds sur un plancher invisible, et le bruit qu'ils faisaient impressionnait tellement le démon qu'il se tenait tranquille pendant quelques instants ou quelques heures. Ariane ne voyait que les deux représentants du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, elle n'entendait rien, pas même le bruit des pieds, mais elle était très impressionnée. Je n'ai pu savoir avec précision si elle croyait voir l'archevêque en personne et de même l'agent de la sûreté ? ou s'ils surgissaient seulement en image sur le mur de la chambre ; ces questions sont un peu compliquées pour Ariane.

Le résultat de ces apparitions était assez satisfaisant mais il était passager.

Le malade Victor, de l'asile de Font-d'Aurelle, fait également une défense mixte, partiellement automatique et partiellement volontaire. Il raconte en effet qu'il a connu, en écoutant ses ennemis, des formules d'envoûtement qu'il a apprises par cœur et utilisées contre eux.

« Ils ont voulu recommencer, dit-il, et ils ont été bleus ; ce qui prouve que je les entendais bien c'est que j'avais en les écoutant appris par cœur leurs envoûtements. Je n'attendais pas cela et je m'y suis mis sans savoir si j'y arriverais. Ayant contact

avec eux par l'hypnotisme, je prononçais les mêmes paroles qu'eux avaient prononcées pour m'envoûter pendant deux fois ; ce sont eux qui ont pris ma place, et depuis je les tiens bien, et l'envoûtement que je fais ne me quitte pas, je l'ai toujours dans ma poche. » Il tient en effet dans sa poche un objet mystérieux qu'il a fabriqué lui-même et qui assure le succès de ses envoûtements. « Je ne l'enlèverai », dit-il, « qu'après que la police les aura arrêtés ; jusque-là ces misérables resteront paralysés sans pouvoir faire un pas. »

La paranoïa d'influence, présentant très rarement un syndrome de persécution, présente très rarement aussi un syndrome de défense.

Mme P..., l'amoureuse de l'évêque, l'a supranaturalisé tant qu'elle a pu, mais elle n'avait pas à se défendre contre ses persécutions. Comme elle a quitté l'Europe après sa déception nous ignorons si son renoncement a été complet et sincère.

Suzanne V... se plaint du docteur électricien mais elle est fière de son amour, elle l'aime et la défense qu'elle oppose à ses influences est à peu près nulle.

Mme de Monté, dont j'ai dit plus haut le délire, est une influencée qui se défend ou plutôt qu'on défend, en opposant influence à influence. Son ancien amant, nous l'avons vu, lui envoie des visions, lui fait voir d'horribles scènes de débauche et l'oblige à se donner des plaisirs solitaires ; elle aurait pu lui envoyer des messages par transmission de pensée comme font tant d'influencés pour répondre à leur influenceur ; elle ne l'a pas fait, parce qu'elle se complait dans la protection de son nouvel ami, fils d'un médecin célèbre ; il a eu connaissance, par la pensée, de toutes les horribles obscénités que le premier amant impose à la pensée de la malheureuse Monté, et c'est par la pensée qu'il morigène l'amant insolent. A l'ordinaire, la malade correspond avec lui par la pensée et ces conversations muettes lui apportent beaucoup de réconfort. Le délire d'attaque est orienté vers le Surnaturel, et toutes les défenses et même les protections se font sur le même plan que l'attaque d'influence.

Notons d'ailleurs que Mme de Monté aime toujours le notaire comme Suzanne V... aime son docteur, comme Mme P... aime son évêque, et que la défense, quand il y en a une, ne peut être une vraie défense. Même quand il n'y a pas d'amour en cause et que le sujet est injurié, malmené par ses voix, il reste souvent passif et ne se défend guère.

Un cas cependant où la malade est loin d'être passive entre

les influenceurs qui la persécutent et les influenceurs qui la protègent, c'est celui de Mme C., tel qu'il a été observé par Séglas et Barat. Cette femme est soumise à deux influences : celle de l'hypnotisme matérialiste représenté par l'abbé V..., qui l'excite à satisfaire vis-à-vis d'un ecclésiastique son délire charnel et celle de l'hypnose des couvents représentée par d'honnêtes prêtres qui l'exhortent, la défendent contre la tentation et dont fait partie l'ecclésiastique qu'elle aime.

Les attaques de l'abbé V... sont contrebalancées par les défenses des bons prêtres et la malade, qui est loin d'être passive, est déchirée entre les deux influences, et fait tout ce qu'elle peut pour se conduire suivant les conseils et les exhortations de l'hypnose des couvents.

De part et d'autre les mauvais conseils et les exhortations se font par hallucinations psychiques, c'est-à-dire sur un plan de supranaturalisation.

Chez les débiles, même quand ils ne sont pas réellement influencés, les superstitions populaires peuvent avoir pour effet de leur faire admettre qu'ils sont victimes d'un influenceur sorcier et, dans ce cas, la réaction de défense peut être plus marquée et consister dans des réactions plus ou moins graves ou simplement ridicules.

Gilbert Ballet a présenté en 1913, à son cours, une famille dont j'ai eu l'occasion de connaître tous les membres qui étaient des débiles mentaux. Le gendre, à la suite de quelques interprétations puériles, se croyait ensorcelé par sa propre mère, une concierge de Neuilly, sa jeune femme partageait sa conviction qu'elle lui avait d'ailleurs inspirée ; sa belle-mère avait suivi sans faire d'objection. Le trio ayant décidé de consulter une pythonisse « qui procédait scientifiquement », en avait reçu le conseil de négliger les pratiques superstitieuses par lesquelles on luttait jadis contre la sorcellerie ; « le plus simple, disait-elle, était de mettre au bout d'une perche la photographie de Gilbert Ballet et de se présenter à la loge de la concierge en criant : « Redoute Gilbert Ballet, il est très fort contre les diables ! » Le conseil avait été suivi. Le médecin qui fut appelé après ce scandale pour apprécier l'état mental des trois initiés les jugea inoffensifs et les envoya à Gilbert Ballet lui-même qui leur consacra une leçon.

Comme ces pauvres gens avaient pris des consultations dans plusieurs cliniques psychiatriques et psychologiques, ils en avaient pris aussi le langage ; le gendre disait : « mon automatisme », la femme et la belle-mère disaient : « son automatisme » ou même

« sa désagrégation mentale », pour la plus grande joie des étudiants, car il est bien évident que ces mots qui n'ont pas toujours de sens précis, n'en avaient aucun dans la bouche des trois débiles. Je crois inutile d'insister sur la parfaite adaptation de la défense à l'attaque et sur le caractère réaliste de ce délire à trois où, tout en parlant d'automatisme, de magnétisme et de désagrégation, personne n'avait perdu le contact.

Dans la paranoïa d'influence, comme dans la paranoïa hallucinatoire, la défense, toute médiocre qu'elle soit, est encore de plain-pied avec l'attaque, l'une et l'autre se font dans la réalité qui est la nôtre. Mme de Monté n'a rien d'une schizoïde, elle a simplement ajouté l'idée du pouvoir supérieur de son ancien amant à sa logique habituelle, et c'est dans le monde où elle a toujours vécu que son délire s'est développé et s'est épanoui. On en peut dire autant de Victor, d'Ariane et des trois débiles.

Le Surnaturel ne se confondant pas avec l'irréel peut être un Surnaturel réaliste, lorsqu'il est le fruit de la tradition, d'une expérience mal comprise, du milieu et du raisonnement.

Les défenses que nous venons d'énumérer, où le Surnaturel a sa part, sont des défenses réalistes différentes, comme nous l'allons voir, des défenses déréalistes des schizoses.

*
*
*

Avec les paraphrènes et les schizophrènes, nous avons affaire à un monde séparé du réel, logiquement distinct du nôtre et ne le continuant pas. Les diverses représentations affectives, pratiques, intellectuelles n'ont pas le même genre de réalité que les représentations correspondantes dans les délires paranoïaques, représentations forgées au contact des faits, et d'une logique plus ou moins faussée par l'affectivité, mais nullement alogique. Nous pouvons rencontrer chez les paraphrènes et les schizophrènes des délires extravagants d'imagination, comme celui de Mme Dufoy et celui de Gardair, mais nous ne rencontrons plus chez eux le besoin d'être cohérent et d'accord avec le réel et le possible. Quand les paranoïdes sont persécutés, ils le sont sans être régis par l'expérience et la logique courante, non pas qu'ils aient rompu tout à fait avec elles mais ils en prennent et ils en laissent, conformément à leurs besoins et à leur fantaisie ; la défense, quand elle se produit, se modèle dans ses traits principaux sur l'attaque et le même Surnaturel que nous avons analysé plus haut dans la schizophrénie et la paraphrénie, nous le

retrouvons dans la défense. Les paranoïques et les paranoïdes, qui font intervenir le Surnaturel, restent les uns et les autres sur le même plan que ce Surnaturel paranoïaque ou paranoïde et n'utilisent, dans la défense, que celui qui est intervenu dans l'attaque.

Voici une paraphrène qui se défend ; c'est Mme Chabin (trente-quatre ans), qui fait un délire paraphrénique d'influence, en étant dans sa conduite et ses propos relativement adaptée à l'ambiance et au monde extérieur ; elle vit, dit-elle, sous l'influence de personnes capables de pénétrer dans son âme et de savoir ce qu'elle pense ; fille d'une mère médium, elle est entrée, il y a dix ans, dans une baraque de foire, où l'on faisait de l'hypnotisme, et, sur le récit qu'elle a fait des pouvoirs de sa mère, l'hypnotiseur a aussitôt évoqué le médium défunt et a voulu faire connaître à la fille le prétendu sommeil de l'hypnose, mais elle a résisté. L'hypnose n'a commencé qu'après son dernier accouchement, il y a deux ans : « Elle se sent, dit-elle, entourée de mystères, suggestionnée, on lui disait des phrases sans voix « par expressions dans sa tête » ; c'étaient des commentaires ironiques de ses actes et de sa pensée ; puis, les injures ont commencé sous forme d'hallucinations auditives ; on lui disait « putain, salope, chameau », on traitait sa famille dans la boue ; elle avait l'impression d'être barrée dans sa volonté, d'être sous l'influence d'une volonté extérieure, celle de plusieurs hypnotiseurs qui ont des pouvoirs hindous (toujours les fakirs). A ces influences, elle mêle l'influence hostile d'un certain C... qui est initié à l'influence hindoue ; elle est également sous l'influence hostile d'un certain M. Autosuggeste qui l'a poursuivie jusqu'à l'hôpital de la Conception où elle s'était réfugiée et où il a commencé à lui envoyer des sensations génitales. Enfin, elle est sous l'influence de la planète Neptune ; souple, insinuant, dit-elle, un démon qui habite la planète lui répète sans cesse à haute voix, le mot « septiline, septiline » qu'elle prend en mauvaise part. Elle a comme défenseurs des petits chats tigrés, qu'elle voit dans sa cellule et qui chantent *Hosanna!* Elle y voit des âmes se former sur sa couverture sous forme de fleurs ; il y a aussi des fluides qui lui sont défavorables et d'autres fluides qui la protègent ; elle ne peut dire d'ailleurs, et on le comprend, ce qu'elle entend par un fluide. Elle désigne, semble-t-il, une influence occulte. Elle a une mission divine, défendre Jésus poursuivi par des gaz asphyxiants et elle le défend par un procédé facile qu'elle juge souverain et qui consiste à déplacer l'atmosphère par des mouvements de la tête de gauche à droit.

et de droite à gauche, mouvements auxquels elle joint l'action de nombreuses prières qu'elle récite sans s'arrêter, sans avoir le temps de leur attribuer un sens et qu'elle considère comme des procédés occultes d'influence. Elle se défend par des moyens qui sont en rapport avec son délire, dont l'absurdité et la puérité ne sont pas à établir et sans qu'elle paraisse gênée dans son comportement intellectuel ou pratique par l'existence de ce noyau délirant.

Orly (trente-cinq ans) est un paranoïde de la clinique ; c'est un schizophrène qui se défend par des moyens qui rappellent ceux de Mme Chabin contre des ennemis analogues ; replié sur lui-même, il vit dans son autisme où il entend par hallucinations psychiques de caractère pseudo-auditif ses actes commentés, ses pensées répétées et il a des visions pénibles pendant lesquelles il sent, dit-il, des radiations fluidiques ; il ne se plaint pas à proprement parler de persécutions, mais de transmission de pensée où on lui reproche de ne pas se dégonfler, c'est-à-dire de rester enfermé en lui-même. Depuis douze ans, dit-il, il vit sous le contrôle de l'occulte ; depuis dix ans, il a l'impression d'un barrage de la volonté. Il a le sentiment de communiquer avec les invisibles par un fluide magnétique. Ce sentiment de barrage n'est pas continu, mais il est fréquent et, tant qu'il domine, il traduit toutes sortes d'influences possibles. Ses influenceurs sont les mêmes qui commentent ses actes et répètent sa pensée. Tout a commencé pour lui par une tendance à s'isoler, à rêver sur des lectures d'occultisme. Aujourd'hui, c'est l'isolement ; il s'y complait et il en souffre. Son idée, qu'il m'a confiée, c'est que les influenceurs anonymes qui causent avec lui sans cesse et avec lesquels il s'isole de plus en plus du monde extérieur veulent l'initier à l'occulte, mais ils ne le disent pas nettement. Le malheureux Orly s'enfoncé tous les jours un peu plus dans les niaiseries que lui ont suggérées ses sentiments d'influence, loin du contrôle des faits avec lesquels il n'est plus en contact, et d'une logique qu'il délaisse de plus en plus pour celle du rêve. Il n'est pas désorienté quand on l'arrache à son autisme auquel il revient de lui-même et très vite, quand on cesse de le questionner. Il peut faire de petits calculs, résoudre de petits problèmes, mais il se dérobe vite quand on le retient sur d'autres sujets que le sujet de son délire.

Le comportement et l'adaptation sociale étaient par ailleurs médiocres mais l'on pourrait, à la rigueur, parler de paraphrène si les réactions actuelles n'étaient pas manifestement d'un schizophrène.

Orly vit dans le barrage, dit-il, c'est-à-dire dans un autisme

dont on ne peut le tirer que quelques minutes ; contre les fluides hostiles il se défend en comptant jusqu'à 13 ou en usant d'un procédé secret qu'il appelle le calamistrage.

*
* *

Je ne voudrais pas en finir avec la question du Surnaturel dans les idées de défense des aliénés sans avoir consacré quelques pages à un mode de défense déjà étudié par Ségla dans ses leçons cliniques, repris par le D^r L. Cotard et qui doit avoir sa place dans notre enquête. Il nous fait connaître, à la suite de Ségla, un genre de défense dont il a été à peine question jusqu'ici et qu'on pourrait appeler la défense magique. Pour qu'une défense soit magique, il faut que le procédé employé possède une vertu spéciale, agissant en dehors du sens que les mots et les gestes employés par le malade peuvent avoir. Le signe de la croix, destiné à obliger le démon à reculer, n'est pas un procédé magique, du moins quand le sujet qui fait ce signe en connaît le sens.

Ségla (A, 785, sqq.) distingue trois catégories dans cette défense suivant qu'elle se manifeste par le langage, par les écrits ou par la mimique. Dans le premier cas, l'idée de défense se traduit par le langage parlé ayant pour le malade la valeur d'une conjuration ; tantôt c'est un simple mot, un juron, comme chez cette aliénée qui faisait cesser ses hallucinations érotiques en disant : « Zut ! Merde ! du flan ! » Une autre vient à bout de l'attaque en répétant plusieurs fois les mots : « Bien entendu ! bien entendu » qu'elle accompagne de gestes de la main et du pied. Une autre répète : « 5 multiplié par 5 égalent 25 ! Je suis la reine de France Zazi ! », avec le but particulier de se maintenir dans ses droits.

J'ajoute aux exemples précédents celui de Mme Has, une observation personnelle :

Cette femme, une paraphrène de la clinique de Sainte-Anne, se défend contre les mauvais esprits par des fragments de romances qu'elle a retenus à cause de leur sens religieux. « Le ciel a visité la terre... Trois anges sont venus ce soir. » Elle fait un délire absurde où elle dit avoir été Jésus et Jeanne d'Arc.

Elle a chanté d'abord avec conscience, pour se soutenir, dit-elle, mais aujourd'hui elle ne s'intéresse même plus au sens des vers qu'elle chante et les répète, sans s'arrêter sur leur signification, comme si c'étaient des incantations. Elle a passé du sens religieux au sens magique.

La seconde catégorie comprend les cas où l'idée de défense se traduit par le langage écrit. Tel malade supprime les *i* et les remplace par des *y*, allonge les voyelles en diptongues, intercale des *h* à tout propos ; cette écriture plus masculine, croit-il, lui permet de résister aux ennemis qui aspirent son intelligence, qui sans cela serait épuisée par l'aspirateur. Une des malades répète dans ses écrits, plusieurs fois par page, « Dieu est sans doute maudit dans tout ce qu'il y a de plus maudit... qui mal y pense ! »

Dans le troisième groupe, Ségla (788) range les faits de mimique par lesquels se traduit souvent l'idée de défense ; pour se défendre contre son ennemi Ispiritin qui la poursuit par l'électricité, une malade de Ségla se pique la peau avec une longue aiguille et se place la pointe d'un clou dans les oreilles, les yeux, la bouche.

« Une persécutée », dit Ségla, « avait pour habitude le soir, avant de se coucher, de retourner les draps du lit ; puis, elle mettait dessus une assiette sur laquelle elle posait un flambeau avec une bougie piquée d'épingles qui tombaient sur l'assiette à mesure que la bougie brûlait ; cette pratique avait pour but de chasser les mauvais esprits. »

Le D^r L. Cotard (30), dans la thèse à laquelle je faisais allusion plus haut, analyse les conditions diverses, étrangères au sens par lesquelles s'établit, chez les normaux eux-mêmes, le culte des mots. « La logolatrie résulte même et surtout, continue-t-il, de l'addition au mot vide de sens, d'un élément superstition, et l'on peut donner, suivant les cas, à cette manière de logolatrie, pour la distinguer des précédentes, le nom de fétichisme verbal. Sous la forme la plus grossière, c'est la croyance à la puissance magique des mots et des formules : Un jeune homme s'imagine que les âmes du purgatoire seraient torturées s'il ne débite pas la formule : « Dieu 13 ! » Un paranoïaque intelligent se défend par cette conjuration grotesque : « Petroscoï, Marisca, Potemba ! » Tanzi, dans son article bien connu sur les néologismes, a cité des formules de ce genre. »

On aimerait avoir des détails sur les malades dont on nous rapporte ainsi les formules verbales, orales ou écrites, et les gestes, en attribuant à ces formules et à ces gestes un caractère défensif et magique. Il y en a beaucoup de prises chez les persécutés, comme Ségla les appelle, mais le mot de persécuté gagnerait lui-même à être précisé. S'agit-il de paranoïaques vrais, de paranoïaques hallucinés, de paranoïaques influencés, s'agit-il de paraphrènes que l'on aurait placés autrefois dans le délire chronique tel que Magnan l'avait édifié ? S'agit-il de schizo-phrènes ?

Nous ne le savons pas. Ségla nous dit que ces idées de défense ne se rencontrent guère qu'à la suite d'idées de persécution, le plus souvent systématisées et de date ancienne ; il ajoute qu'on pourrait en rapprocher quelques faits très analogues observés dans d'autres formes psychopathiques telles que les obsessions.

Contentons-nous de ces indications, mais qu'il nous soit permis de penser que si les malades se défendent par des procédés magiques, c'est qu'ils se sont sentis attaqués par des procédés pareils et que la persécution, dont on ne nous parle pas assez, était de la même nature que la défense ; le défenseur a suivi les agresseurs sur leur terrain. Je me borne à regretter que Ségla n'ait pas précisé davantage. En ce qui me concerne, je crois qu'on trouverait les procédés magiques surtout dans la défense magique des paranoïdes, mais j'ajoute que ce genre de défense doit être assez rare : dans mes cent vingt observations où il y a plus de cinquante paranoïdes, je n'en trouve que quatre ayant pratiqué la défense magique par les gestes ou par les mots. Stir pratique la défense par les mots, il est persuadé qu'en écrivant « otorization », « opausition », « raizistance » il agit plus efficacement contre ses ennemis D... qui se sent dominé par des fluides, les coupe indéfiniment de la main et croit s'en débarrasser. Mme Chabin déplace l'atmosphère par des mouvements de la tête pour défendre Jésus contre les gaz asphyxiants. Stir emploie des formules chimiques qu'il ne comprend pas pour en imposer à ses persécuteurs ; ce sont tous les quatre des paranoïdes qui vivent dans l'irréel.

Je ne conteste aucun des faits rapportés à cet égard par Ségla, Cotard et Tanzi, mais, je le répète, je crois ces faits assez rares et qu'ils relèvent surtout de la paraphrénie ou de la schizophrénie.

Cotard nous donne l'explication du rôle magique joué par les mots dans certains délires lorsqu'il nous parle du fétichisme des mots. « Il semble, dit-il, qu'aux yeux des malades le mot a quelque chose de supérieur, de divin, et renferme en lui-même de mystérieux secrets de vérité et de santé pour qu'ils réussissent à les pénétrer. Ils s'imaginent que le mot a une vertu merveilleuse, celle de réaliser en eux-mêmes la pensée, comme l'a dit Dugas, et de la porter dans les esprits. Dans ces conditions, un mot dépourvu de sens pour nous n'en a pas moins, et plus encore que les mots compréhensibles, une vertu spéciale pour agir sur l'esprit ou les esprits qui persécutent. Il est comme eux dans le mystère et n'a de sens que pour eux. Cette petite chose ailée qui a sa physionomie visuelle et auditive, sa sonorité propre et qui

traverse les espaces, peut être un serviteur dévoué, même à distance, des exécutions souhaitées. Et il en est de même, quoique à un degré moindre, pour le langage des gestes ; voilà pourquoi il y a une magie des mots chez les aliénés à laquelle participent, sous une forme infiniment plus discrète, bien des normaux, pour qui certains mots prennent un sens magique à mesure que leur sens véritable est oublié. »

Il est vraisemblable que les malades qui font des néologismes de défense cèdent à la croyance que le mot nouveau les rapproche de l'objet ou de l'être désigné et leur donne, par sa vertu propre, quelque pouvoir sur cet objet ou sur cet être. Le malade qui me disait ingénument à propos des néologismes qu'il créait pour désigner les acteurs de son délire : « Je ne suis pas fâché de savoir à qui j'ai affaire », n'exprimait probablement qu'une partie du sentiment qu'il éprouvait. Un être nommé était non seulement pour lui un être connu, mais c'était un être sur lequel le mot lui donnait quelque puissance. Ainsi en est-il chez les primitifs : « L'usage des mots, écrit Lévy-Bruhl (A, 199), ne saurait être indifférent ; le seul fait de les prononcer comme celui de tracer une image et de faire un geste peut établir ou détruire des participations importantes et redoutables ; il y a un caractère magique dans la parole. » Et dans la même page : « Toute forme d'un objet, toute image plastique, tout dessin a (pour le primitif) des vertus mystiques ; l'expression verbale qui est un dessin oral en a donc nécessairement aussi. Et cette puissance n'appartient pas seulement aux noms propres, mais à tous les termes quels qu'ils soient. »

CHAPITRE III

LE SURNATUREL ET LES DIEUX
DANS LES NÉOLOGISMES DES ALIÉNÉS (1)

C'est un fait d'observation courante que les aliénés font des néologismes et l'on verra, par les statistiques qui suivent, que les paranoïdes en font avec une particulière abondance. On disait autrefois que c'étaient les persécutés qui en faisaient le plus et que leurs néologismes indiquaient un passage de l'affection à l'état chronique, mais le terme de persécuté accepté en France par les meilleurs auteurs est un très mauvais terme, car il semble faire une maladie avec un syndrome qu'on rencontre dans les maladies mentales les plus diverses, et qui n'a jamais constitué par lui-même une psychose ayant son individualité. Le délire de persécution prend des aspects différents suivant les psychoses ; il fait des néologismes dans l'une, il n'en fait pas dans l'autre, car c'est la psychose qui impose le néologisme et non pas le délire de persécution.

Nous prendrons les néologismes dans toutes les psychoses où on en trouve pour voir comment ils varient de sens et de rôle ; mais la véritable question sera de savoir si l'abondance et la nature des néologismes qu'on rencontre dans les psychoses paranoïdes n'a pas un sens particulièrement intéressant et ne témoigne pas que le malade a besoin de mots nouveaux parce qu'il vit dans ce monde nouveau et pseudo-réel des paranoïdes où le Surnaturel tient une si grande place.

Le néologisme, écrit Darmesteter dans la *Vie des Mots*, peut s'entendre de deux manières : dans sa cause et dans ses procédés de formation. L'étude des procédés de formation intéresse

(1) Au lecteur qui désirerait des informations récentes sur les troubles du langage chez les aliénés, nous signalons les thèses très intéressantes de Cénac, de Pottier, de Teulié et les travaux non moins intéressants de Pfersdorff qui nous auraient servi beaucoup si nous ne nous étions pas placé uniquement au point de vue du Surnaturel dans le langage.

Nous leur avons fait place dans notre Index bibliographique.

surtout la linguistique, et je suis d'autant moins tenté de m'y arrêter à propos des néologismes d'aliénés que le regretté Meillet, ayant bien voulu venir à Sainte-Anne pour étudier sur place, en causant avec des malades, quelques-uns des procédés de formation employés par eux, jugea que ces procédés étaient, la plupart du temps, conformes aux lois qui gouvernent, chez le peuple, la formation des mots nouveaux. Peut-être, s'il avait connu plus de malades, aurait-il été moins affirmatif, mais quelque opinion que l'on ait sur la formation des néologismes des aliénés, la question intéresse beaucoup plus la linguistique que la psychologie.

Restent les causes des néologismes qui intéressent la psychologie et l'histoire : La psychologie, comme l'écrit Darmesteter dans le même ouvrage, se demande pourquoi un mot ancien a cessé de marquer l'idée ancienne ; quel mouvement s'est accompli dans la pensée populaire. L'histoire recherche les changements matériels auxquels correspond le néologisme, chacun des mots nouveaux n'est que le signe ou le pendant d'un fait nouveau. C'est le retentissement de l'histoire dans la langue.

Nous n'avons pas à nous demander pourquoi un mot a cessé de marquer pour nos malades une idée ancienne ; car si l'aliéné invente des mots, ce n'est pas parce que nos mots habituels lui paraissent usés, mais parce qu'il estime être en présence de réalités nouvelles et ces réalités c'est l'analyse du délire qui va nous les faire connaître.

Elles peuvent faire partie de la vie sociale et extérieure, ou de la vie psychique intérieure, être des forces inconnues jusqu'ici, des êtres créés par le délire, des moyens d'action, des passions, des sentiments attribués à d'autres par le malade ou éprouvés par lui-même et dont il désigne par un néologisme les traits essentiels, la nature ou le rôle. On peut cependant distinguer entre ces néologismes, suivant qu'ils ont leur source dans la passion ou dans le besoin de connaître, et cette distinction vaut pour les normaux comme pour les malades.

Les néologismes de connaissance sont ceux de l'esprit qui essaye de caractériser des réalités qu'il ne connaissait pas encore. Quand Mme Dufoy nous dit qu'elle connaît des « trattones » chargés de surveiller les personnes qui circulent sur les trottoirs et qui les surveillent du haut des maisons où ils se tiennent invisibles, elle fait un néologisme de connaissance ; et, de même Stir, quand il appelle « attises » les attractions qui le hantent et l'attirent vers l'amour. Mais quand Mme Charvet, une paranoïaque vraie, traite de « bougne », de « tigne » l'institutrice qui lui a été,

dit-elle, préférée injustement dans un concours, elle fait des néologismes passionnels.

La distinction est en général facile à faire ; les néologismes du savant sont des types parfaits de néologismes de connaissance. Les néologismes inspirés par l'amour, la haine, les passions politiques, les idées de grandeur, les charmes d'un objet aimé rentrent dans la catégorie des néologismes affectifs. Nous retrouverons tout à l'heure les uns et les autres, et l'on verra de quelle importance est la distinction dans la psychologie des malades.

Je veux dire encore que, avec Séglas, je vais être amené à prendre le terme de néologisme dans un sens large ; je ferai place aux expressions néologiques ainsi qu'aux mots usuels détournés de leur sens ; c'est certainement de ma part une faute contre le langage, mais ce n'en est pas une contre la psychologie. L'essentiel c'est que le malade ait voulu, par le terme ou l'expression qu'il emploie, désigner quelque chose de nouveau que la langue courante ne lui parait pas exprimer.

Je suivrai encore l'exemple de Séglas en distinguant les néologismes passifs et les néologismes actifs ; mais je donne à ces deux termes de « passif » et « d'actif » un sens qu'il ne leur donne pas, et je ne leur donne pas celui qu'il leur donne. « Les néologismes passifs sont, dit-il (1), ceux qui résultent de processus automatiques ; les néologismes actifs sont créés volontairement. Dans le premier cas, les éléments, mots, images, idées, s'associent d'eux-mêmes ; dans le second cas, la volonté intervient pour créer. Chez les aliénés les néologismes passifs se rencontrent, par exemple, très fréquemment dans les états maniaques où de nouveaux mots se forment par assonance, sans avoir pour le malade une signification. Ils résultent aussi de la rapidité extrême des associations d'idées, des représentations mentales variées se succédant comme les images d'un kaléidoscope. » On peut, à mon avis, faire des réserves sur la distinction des néologismes actifs et des néologismes passifs qui se fonde sur l'opposition de la volonté et de l'automatisme, base incertaine, car il y a peu d'automatismes mentaux où n'entre une part de volonté et bien peu d'actes volontaires où l'automatisme n'ait sa part. Conservons cependant une distinction commode dans la pratique ; il resterait à nous montrer qu'elle est conforme à l'expérience et qu'il y a des néologismes auxquels nous pouvons — sous les réserves précédentes — donner le nom de passifs. Séglas se borne à nous en affirmer l'existence au nom de son expérience person-

(1) *Les troubles du langage chez les aliénés*, p. 47, Paris, Masson, 1892.

nelle. Mais je puis dire, d'après la mienne, que je n'ai jamais rencontré, chez nos malades, des néologismes relevant des processus qu'il indique. Ce n'est pas que des mots ne puissent naître ainsi, mais s'ils sont dépourvus de signification, comme c'est la règle, ce ne sont pas des néologismes, ce sont des *flatus vocis* et non des paroles ; et si un sens est donné par le malade à des mots étranges et insolites formés par le hasard des combinaisons automatiques, ce ne sont plus des néologismes passifs, puisqu'il y a un choix intentionnel et une acceptation volontaire. Si on veut trouver des néologismes méritant le nom de passifs, je pense qu'il faut les prendre dans les états où, la conduction volontaire de la pensée faiblissant, on peut voir des mots changer de sens par agglutination, condensation, extension, telles qu'on en rencontre dans les schizoses et dans le rêve, sans que l'intervention de la volonté puisse être jamais exclue avec certitude.

* *

Interrogeons maintenant, dans l'ordre où nous les avons sérieés, les psychoses qui font des néologismes et demandons-leur de nous renseigner sur le sens de ces néologismes, sur les raisons qui font leur rareté ou leur abondance suivant la catégorie des psychoses, sur le caractère affectif ou cognitif qu'ils revêtent suivant ces catégories.

Voici d'abord deux excitées maniaques qui ont néologisé sur les douze que j'ai dans ma collection : Mme Guiraudet est à sa cinquième crise d'excitation et à son quatrième internement ; c'est une personne de soixante ans qui ne délire pas, mais qui parle, qui parle et s'agite beaucoup dans une euphorie où l'agressivité reste joyeuse. Toutes les fois que je traverse le jardin des femmes, elle m'enguirlande d'épithètes savoureuses : « Toi, mon salaud tu sais que je t'emmerdouille, que je te crapouille, que je te castrouille » et pour préciser le sens de cette dernière parole, elle ajoute : « Je te les arracherai, mon cochon ! » Elle me tend alors la main et éclate de rire. Elle m'invite à m'asseoir près d'elle sur le banc où elle est assise et, toujours me tutoyant, me pose des questions obscènes ; elle s'interrompt en voyant passer un interne et recommence gaiement ses mêmes menaces.

Une autre malade, plus jeune (trente-deux ans), est un peu moins excitée et fait un délire où le symbolisme a sa part et où elle se complait sans y croire tout à fait. Elle néologise sous forme d'expressions et non de mots : « Je suis la luminaire de Briand ! Je suis la Jeanne d'Arc du monde ! la femme Barbe-

bleue ! La boussole-cadran ! Je suis la femme Dieu ! » Ces expressions sont comme les néologismes précédents des expressions d'emphase.

Il y a également des mélancoliques qui néologisent de la même manière pour exprimer les sentiments d'humiliation, de déchéance, de culpabilité, qui constituent l'idéation habituelle de ce genre de malades. Sur neuf mélancoliques délirants, j'en ai eu deux qui néologisaient de la sorte et j'aurais pu augmenter le nombre des néologismes si j'avais accepté comme tels toutes les expressions qui correspondaient à une exagération particulière de leurs sentiments. Mme Schef, soixante-cinq ans, après avoir dévidé la litanie de ses remords, me disait : « Je suis satanisée. » Augustine, trente-quatre ans, qui faisait un délire d'humilité, bientôt suivi de mélancolie anxieuse avec délire de négation, disait : « Je n'ai plus d'esprit, plus d'intelligence, plus de pensée, je mange, je bois, par habitude, mais je ne pense plus, je suis bestifiée ! » Nous avons déjà rencontré ces deux malades. On ne peut parler avec elles d'élément ludique au sens propre du terme, et on ne peut pas non plus croire complètement à la conviction qu'elles expriment par leurs néologismes. Tous ces néologismes ont pour objet de donner des expressions exagérées à des sentiments sincères.

Il y a des néologismes dans la paranoïa vraie, mais je n'en ai jamais, pas plus que dans les psychoses précédentes, rencontré de cognitifs ; ce sont des néologismes affectifs, qui expriment la haine, la méfiance, l'orgueil, toutes les passions qui peuvent habiter l'âme du paranoïaque et qui ont une intensité particulièrement forte. Un instituteur paranoïaque (trente-six ans) qui n'a fait que passer en 1906 dans le service de Joffroy, à la Clinique, appelait « les cliquards » un groupe de collègues qu'il croyait ligués contre lui. Je ne reviens pas sur l'institutrice du service de Capgras qui faisait un délire de revendication et qui ne tarissait pas de néologismes insultants pour une collègue qui l'avait battue dans un concours. Hirson (cinquante-cinq ans), qui était persécuté par le démon, l'appelait « Foulus », surnom qui, paraît-il, est très désagréable au prince des ténèbres. Une paranoïaque, Mme S..., se disait tellement dominée par des forces, tellement influencée dans sa volonté, qu'elle prétendait avoir perdu sa personnalité, sa marque particulière : « Je suis démarquée », disait-elle. Je n'ai rencontré que trois fois des néologismes de ce genre sur un total de vingt paranoïaques raisonnants, influencés ou hallucinés ; si je n'ai pas rencontré de néologismes de connaissance chez tous ces malades, cela

tient simplement à ce qu'ils faisaient tous partie, dans leur délire, d'une réalité connue et raisonnaient conformément à cette réalité. Ils y dépensaient plus ou moins de passion et n'ont fait que des néologismes passionnels.

Il en est tout autrement dans les psychoses déréalistes où nous allons voir fleurir des néologismes cognitifs.

*
*
*

Ici la rupture du contact avec la réalité, le détachement du malade, par rapport à la nécessité qui gouverne le déroulement des causes et des effets naturels, le règne des pouvoirs mystiques substitués à celui des lois et la réalité nouvelle qui résulte de ce changement, tout porte le malade à créer des mots nouveaux pour les appliquer à la pseudo-réalité dans laquelle il vit, soit complètement, soit en maintenant le contact avec la réalité ancienne. C'est le néologisme cognitif qui apparaît.

Comme nous avons admis pour cette pseudo-réalité trois formes, celle du rêve et deux formes plus ou moins voisines de la précédente, la schizophrénie et la paraphrénie, nous devrions rencontrer des néologismes cognitifs chez les rêveurs, les schizophrènes et les paraphrènes. Mais dans le rêve, les facultés critiques, celles qui choisissent et désignent, sont très diminuées par rapport à la veille, et nous ne rencontrons guère de néologismes qui témoignent de leur activité.

Le regretté Frédéric Paulhan m'a conté qu'après avoir rêvé du déluge, il s'était dit sans s'éveiller : « décidément, le monde a eu une genèse orageuse. » Des traits de ce genre sont très rares dans le rêve et ne se produisent sans doute que dans les sommeils légers. Il n'y a dans le rêve, au sens que nous avons donné à cette expression, que des néologismes passifs où la concentration de plusieurs sens sous un même vocable, ou bien le transfert affectif, le symbolisme, traduisent le moindre effort de la pensée qui coordonne. Dide et Guiraud (303) qui, dans leur *Précis*, consacrent quelques pages au mécanisme des rêves, veulent que les néologismes y proviennent de deux sources que nous avons déjà indiquées : l'agglutination des images et des mots y interviennent, pensent-ils, et provoquent des néologismes : archiste peut représenter à la fois archiprêtre et statique. Les notes *sol, do, ré*, se grouperaient dans la représentation articulo-verbale « sidra » ; une boîte aux lettres deviendrait une « bette ». Cela revient à dire que la division des termes du discours qui est à la base de notre logique peut s'effacer par agglutination des

éléments. D'autres fois, des représentations très diverses reposant sur un même état affectif ; de joie, de tristesse, de haine, d'amour se groupent sous un même vocable qui constitue de ce chef un véritable néologisme.

J'ai assisté en 1916, chez des commotionnés de guerre qui étaient convalescents avec un reste de confusion, à quelques faits d'agglutination ; par exemple, l'ingénieur Audry, qui sort de sa période confusionnelle, dans un hôpital de Verdun, veut dire qu'il a été blessé et qu'il est encore sourd et il accouche péniblement du mot « blessourd » qui revient ensuite plusieurs fois dans ses explications.

Il est naturel que des néologismes analogues à ceux du rêve ou de l'onirisme se réalisent par des mécanismes de ce genre dans la mesure où la pensée des schizophrènes et des paraphrènes se rapproche de celle du rêveur.

J'ai recueilli, chez une schizophrène du service de Capgras, Mme Néol, un néologisme ou plutôt un mot détourné de son sens et s'appliquant par une sorte d'extension à un groupe d'idées et de faits très différents, reliés par une fragile parenté affective, comme si les procédés de concentration et de transfert avaient fonctionné simultanément. La malade à qui je demande les raisons de son abatement apparent me répond : « J'ai été surinée cette nuit, toutes les nuits on me surine ! » — Vous savez ce que c'est qu'un surin, lui dis-je ? R. « Oui, c'est un couteau ; c'est une espèce de poignard. » Je lui demande brusquement : « Voyons vos blessures, puisque vous avez été surinée. » Elle sourit de ce sourire de schizophrène où il entre toujours un peu de mépris pour le médecin qui prend au pied de la lettre un terme symbolique. Elle ajoute : « J'ai pas de blessures. » Elle veut bien me dire alors qu'en se déclarant surinée, elle ne veut pas dire qu'elle a été blessée avec un surin, mais seulement qu'elle a été fatiguée, épuisée, elle ne sait comment et annulée ; et elle se sent nulle comme si on lui avait ouvert le ventre pour lui prendre son sang. Mais elle ne s'en tient pas là : elle étend peu à peu son néologisme symbolique et tout ce qui l'ennuie devient du surinage : la température la surine quand elle est trop élevée ; la fenêtre la surine parce qu'elle en est trop rapprochée ; et c'est ainsi de tout. Je la surine parce que je l'interroge trop. Ce n'est pas tout : un mot qui ressemble à surin tend à lui prendre sa place ; c'est le mot serin. Elle les emploie tous les deux en les prenant l'un pour l'autre : la fenêtre la surine, le soleil qui lui vient dans les yeux la serine ; moi-même je la serine et les gens qui la serinent sont des serinards. On voit ainsi chez elle, à propos d'un même mot, le symbolisme,

la concentration, le transfert, les ressemblances affectives qui jouent un rôle important chez le rêveur.

La question reste toujours de savoir, il est vrai, si l'automatisme de ces créations est parfait ; il y a peu d'apparence à cela chez les malades ; il est peu probable qu'Audry, le blessourd, soit étranger à ce néologisme, qui condense et résume son état de blessé et de sourd ; il est peu probable que Mme Néol soit tout à fait absente, comme volonté, des néologismes de symbole et de transfert que nous avons rapportés.

Il faut savoir, quand on parle d'une création automatique des néologismes, se contenter de peu ; mais il faut savoir aussi que s'il y a des néologismes automatiques et passifs c'est dans cette direction qu'il faut les rechercher et non dans celle que Séglas nous indique, bien vaguement d'ailleurs.

En tant que néologismes de connaissance, les néologismes volontaires se rapprochent des néologismes scientifiques et le désir de se reconnaître dans son propre délire n'est pas étranger à l'aliéné qui en crée. Maeder a cité un malade qui s'était fabriqué un dictionnaire pour pouvoir se retrouver dans la langue qu'il avait forgée (la langue des Excellences). Mais il y a aussi chez ceux qui sont persécutés un instinct de défense qui leur fait croire qu'un ennemi connu, nommé, est moins redoutable qu'un ennemi inconnu et anonyme.

J'ai recherché des néologismes chez vingt schizophrènes et trente paraphrènes pris au hasard à la Clinique. J'ai trouvé trente-deux néologismes dont huit schizophrènes et vingt-quatre paraphrènes. Ne concluons pas qu'il y a un peu plus de deux néologismes par malade car plusieurs de nos néologistes néologisent peu et, d'autre part, il y a des artistes en néologismes comme Mme Dufoy qui en font jusqu'à seize et qui nous interdisent par conséquent de considérer la moyenne de deux et demi comme ayant un sens quelconque. Tout ce que l'on peut dire, c'est que sur cinquante paranoïdes, pris au hasard, et parmi lesquels il y avait vingt malades étiquetés schizophrènes et trente malades étiquetés paraphrènes il y a eu huit schizophrènes néologistes, soit $\frac{8}{20}$ et vingt-quatre paraphrènes néologistes soit $\frac{24}{30}$ ce qui donne une proportion plus considérable de néologistes pour les paraphrènes.

Le fait que les néologismes des paraphrènes sont, toutes proportions gardées, plus abondants que les néologismes des schizophrènes, s'explique sans doute par la conservation, dans le noyau extérieur, de l'activité intellectuelle adaptée et quasi

normale qui peut concourir à la formation des néologismes, plus difficiles pour un schizophrène qui est plus ou moins loin de la logique et de l'adaptation dans son noyau autistique.

Pour classer les néologismes schizophréniques et paraphréniques, je me suis inspiré, avec quelque liberté, de l'ordre et des divisions adoptés par Tanzi dans l'article dont j'ai parlé plus haut et qui ne correspond plus (ce n'est pas une critique) aux conceptions nosographiques actuelles.

Dans un premier groupe j'ai rangé les néologismes faisant allusion à des personnes ou à des êtres symboliques ; dans le second, les forces et les appareils qui sont à la disposition de ces êtres et de ces personnes ; dans le troisième, les néologismes désignant les moyens d'action et les procédés dont se servent ces personnes et ces êtres ; dans le quatrième groupe, les néologismes désignant des états anormaux et hallucinatoires des malades ; dans le cinquième, les néologismes désignant les malades eux-mêmes, les qualités qu'ils s'attribuent.

Je ne veux pas établir un groupe avec les néologismes qui peuvent servir de formules de défense pour les exorcismes, les conjurations et les évocations. Ces néologismes existent puisque Séglas et Tanzi en citent quelques-uns, mais j'en ai parlé à propos de la défense des aliénés. Je crois ces néologismes assez rares.

J'ai laissé de côté les néologismes dont quelques paranoïdes se servent pour désigner les prétendus faits et les idées sur lesquels ils appuient plus ou moins leurs divagations pseudo-philosophiques et pseudo-scientifiques qui ne sont pas plus que leurs autres productions en contact avec la logique et la réalité. Ces néologismes existent, mais je n'ai pu en recueillir un seul. Dans les cinq groupes que je distingue, il y a des néologismes de paraphrènes et des néologismes de schizophrènes ; je les ai séparés pour faciliter la comparaison ; on verra qu'ils se ressemblent beaucoup par leur contenu et par leur forme. Enfin, j'ai fait suivre chaque néologisme, chaque mot détourné de son sens, chaque expression néologique de deux lignes d'explication où j'indique le sens, d'après les malades eux-mêmes. J'ajoute d'ailleurs que les petits paraphrènes ou les petits schizophrènes sont souvent distingués d'après des signes qui n'ont rien de décisif. Voici maintenant le tableau.

Les malades dont les noms suivent, n'ayant accusé aucune hallucination visuelle, on peut considérer que tous les êtres, instruments, appareils dont il est parlé sont invisibles même lorsqu'il n'est pas fait expressément mention de leur invisibilité.

TABLEAU DES NÉOLOGISMES PARANOÏDES

1^{er} GROUPE

Néologismes désignant des êtres et des personnes symboliques

Schizophrènes

GARDAIR. — *Les sârs* : gens de la sûreté qui interviennent sous forme invisible.

M. le Chef de coupe : M. Deibler chargé de guillotiner et de ressusciter Gardair pour lui permettre d'accomplir sa mission.

Paraphrènes

MATTEZ (f.). — *Les voisieuses* : petites femmes qui sont des voisines capables de parler à travers les murs et qui sont aussi capables de voir ce qui se passe chez la malade par des lentilles associées ; mauvais génies invisibles qui passent par les interstices du plancher pour venir et s'en aller.

DUFOY (f.). — *Les tralones* : esprits invisibles de l'air qui surveillent du haut des maisons la circulation des piétons sur les trottoirs.

Trémillels : esprits invisibles qui vous font voir les faits et gestes des personnes qui sont mortes.

Glaneurs et profiteurs : esprits invisibles qui viennent tous les jours alimenter quelques-uns des enfants mythiques de Mme Dufoy et qui habitent dans les arbres de Sainte-Anne.

Martyrosemlases : esprits visibles seulement pour les personnes qui se font faire une piqûre de sel d'oseille.

Plurimie : groupe de personnes vivant dans un même siècle.

Pluriple : personne synthétique de plusieurs.

Planisphériens : esprits invisibles qui gouvernent le monde.

Sphériques : personnes ayant le type de la beauté grecque.

RY (f.). — *Les perspendicaces* : esprits invisibles qui sont à la fois perpendiculaires au-dessus de sa tête et perspicaces.

LE MORD (f.). — *Belzébuthiens* : qui ont la religion de Belzébuth.

Ressorts : qui ont du ressort.

Crans d'arrêl : gens qui tiennent le coup, qui ont de la fermeté.

Bisulfités : qui ont un caractère explosif (Mme Le Mord est elle-même bisulfitée).

THIERRY (f.). — *Cadins* : désigne ainsi ses enfants.

Mycesloboïstes : femmes qui ne peuvent plus avoir d'enfants, n'explique pas d'où vient ce terme bizarre.

LOISY (f.). — *Apacherie* : compagnie d'apaches.

ROLLY (f.). — *Clitoriciennes* : femmes qui abusent de leur clitoris.

LEMAITRE (f.). — *Les T. S. Fileurs* : qui communiquent avec elle par le sans fil, esprits invisibles.

CHABIN (f.). — *Septilines* : mot prononcé par un démon qui habite la planète Neptune et dont c'est peut-être le nom.

Eucalyptes, Aulosuggeste : personnages de son délire.

ROMAY (h.). — *Crâne de mort* : nom d'un mort qui agit sur lui.

LEBRET (f.). — *Menlaux* : personnages de son délire « qui n'existent que dans le spirituel » et qu'elle appelle « ses ésotériques ».

MÉRIL (f.). — *Le grand choucrouté.*

La petite choucroutée.

La mère choucroute.

Persécuteurs invisibles de MÉRIL qui se sont donné ces sobriquets.

2^e GROUPE

Néologismes désignant les forces, les appareils, les substances qui sont à la disposition des êtres et des personnes précédentes.

Schizophrènes

STIR (h.). — *Le pousse-dieu* : appareil servant à ramener les âmes à Dieu.

Allises : désirs physiques et moraux qui sont des causes d'excitation morale.

Vents électiques : forces mises à la disposition du pousse-dieu.

COLIN (f.). — *Spender* : appareil mal défini, qui sert à la défense et qui menace.

Paraphrènes

DUFOY (f.). — *Arroz* : germes formés par des patriarches et greffés dans le bassin des femmes pendant qu'elles dorment pour leur faire faire des enfants mythiques.

Virt : essence spirituelle des esprits.

Fiance : matière dont sont faits les corps humains, enveloppe des esprits ; la même fiance pouvant servir pour des générations infinies.

Gabaril : instrument qui fait voir tout ce qui s'est passé antérieurement dans une pièce.

LOISY (f.). — *Carbone* : matière favorable à la liberté et l'intelligence.

MIR (h.). — *La Bige* : force mystérieuse que l'initié peut diriger contre les hommes qui lui sont hostiles.

LEBRET (f.). — *Seringuerie* : maison spéciale où l'on fait des injections de vitalité aux hommes pour les aider à faire l'amour.

ROLLY (f.). — *Myopsie* : appareil à lentilles qui permet de voir tout ce qui se passe dans une maison.

AVELIN (f.). — *Schnapp* : machine pour pénétrer les esprits, que la malade a inventée.

CHABIN (f.). — *Plaque de Cartomancie* : plaque de vision qui représente tous les défauts et toutes les qualités du caractère humain.

Machine préhistorique de rotation : appareil avec lequel un docteur de Marseille la poursuit.

3^e GROUPE

Procédés et moyens d'action au service des êtres et des personnes

Schizophrènes

ORLY (h.). — *Barrage électrique* : le barrage est un moyen de communiquer mentalement avec les personnes présentes. Tant que le barrage dure la communication est possible.

Calamistrage : moyen de s'immuniser contre les fluides hostiles.

MAUGAS (h.). — *Mirage* : moyen de faire passer ses propres pensées chez quelqu'un et de l'influencer.

Ballage, Massage : procédés de résurrection après décapitation.

Paraphrènes

GALLION (f.). — *Bobinage* : procédé par lequel on écarte électriquement les os du cerveau pour favoriser le développement de l'intelligence.

- LEBRET. — *Prospecter* : faire du chantage pour les secrets qu'on veut obtenir.
- DUFOY. — *Mésoneérance* : Moyen d'avoir des enfants par le greffage de l'arroz.
- CHABIN. — *Courant d'illusion* : procédé par lequel ses ennemis la gouvernent.

4^e GROUPE

Néologismes désignant les états anormaux et hallucinatoires imposés aux malades

Schizophrènes

- STUR. — *Ankylose* : pris dans le sens d'une limitation, d'une privation de liberté.
- Désankylose* : le contraire de l'ankylose.
- Physiquer* : pénétrer jusque dans la chair par un moyen invisible.
- Optiser* : vient du mot « inoptisme » avec le sens d'évocation.

STIR (h.). — *Troubles esthéliques* : sensation de serrement de la tête par l'action des vents électiques.

NÉOL (f.). — *Suriner* : vider de ses forces physiques et morales quelqu'un.

ROST (f.). — *Expertise* : mise au jour de tous les secrets par pénétrant intérieure.

Paraphrènes

TORNALI (f.). — *Ponctuer* : ce sont les médecins croyant en Dieu qui ponctuent les malades (vient de ponction).

RYR. — *Martyrhomme* : c'est la disgrâce de la chute ; elle la souffre.

PÉPIN (f.). — *Être rudée* : entendre parler d'amour par ses voix.

MOS (f.). — *Anatomisée, Divulguée, Transparente* : tous ces mots veulent dire que ses pensées sont révélées à tous par ses voix.

BOURG (f.). — *Murer* : pour pouvoir être violée il faut d'abord avoir été murée. On est murée par la police.

ROLANDE (f.). — *Être décimée* : c'est-à-dire mise en communication avec d'autres esprits par la radiodiffusion.

MORIN (h.). — *Aulopsié* : pénétré dans sa pensée.

HILL. — *Pénétraversée* : « elle est pénétraversée, c'est-à-dire non seulement pénétrée mais traversée ».

CHABIN. — *Être mannequinisé* : c'est être un mannequin entre les mains de ses persécuteurs.

MATRON. — *Intoléré* : être intoléré c'est recevoir des visions à distance.

LENNE (?). — *Expertiser* : pénétrer, deviner.

5^e GROUPE

Néologismes désignant les malades eux-mêmes leurs qualités et leurs procédés de défense

Schizophrènes

Néant.

Paraphrènes

GALLION. — *Le quadricéphale à l'œil vert* : a quatre têtes pour représenter les quatre règnes : minéral, végétal, animal et humain.

*
* *

Que conclure de ce tableau ?

1^o Que le monde des paraphrènes et des schizophrènes est un monde assez riche et que par les néologismes, autant que par les analyses et sous une forme plus concrète, nous y pénétrons. Les êtres surnaturels y sont nombreux et j'en ai compté vingt au moins désignés par des néologismes, soit comme individus, soit comme collectivités.

Les moyens d'action sont assez variés. Il y en a une trentaine d'indiqués, soit comme appareils, soit comme forces occultes, soit comme matières, soit comme procédés d'action. A quoi il faut ajouter tous les êtres qui agissent sur le malade sans qu'il ait jugé nécessaire de leur donner un nom nouveau.

D'autre part, les malades subissent une grande variété de sévices sous forme d'états hallucinatoires et anormaux que les néologismes désignent ; il y en a dix-neuf dans le tableau.

Enfin, le malade qui dans son autisme s'abandonne souvent à des rêveries flatteuses et qui veut se tenir à la hauteur des êtres qu'il imagine, peut se donner des noms qui témoignent de ses idées de grandeur et de sa supranaturalisation personnelle. Je n'ai cependant qu'un seul de ces néologismes.

2^o Mais il est à noter que tous ces êtres surnaturels, toutes ces forces, tous ces procédés, toutes ces idées de grandeur ne font pas partie de la réalité où nous vivons. Ce n'est pas qu'ils soient inexistantes et purement fictifs dans l'esprit du malade ; ils sont une réalité pour lui, ils existent, mais pas comme nous. De plus, les malades s'en réservent la propriété et celle des noms qu'ils leur ont donnés comme si c'étaient des créations personnelles qui doivent rester personnelles.

« Vous parlez souvent des sûrs, ai-je dit à Gardair, je sais qu'ils sont invisibles, mais je voudrais au moins causer avec l'un d'eux. » — « Impossible, Monsieur le Comte, répondit Gardair, ils ne causent qu'avec moi. Vous ne pouvez pas plus leur parler que les voir. » D. « Puis-je au moins les toucher, où sont-ils ? » Gardair ne répond pas et fait un geste vague avec la main. J'obtiens les mêmes résultats avec Mme Dufoy, la mésonérancienne, mère de soixante-dix enfants par les moyens de la greffe et de l'arroz. Je demande à être présenté à une mésonérancienne, elle remet chaque fois la présentation à une date indéterminée ; elle ne peut m'en citer aucune. Je demande encore à être mis en relation avec les patriarches qui greffent l'arroz : « Ce n'est pas possible, répond-elle, ils ne se présentent que dans le sommeil des femmes qu'ils greffent. D'ailleurs elles ne les voient pas, c'est par intuition et par réflexion qu'elles les connaissent. » Alors je risque vis-à-vis de Mme Dufoy la possibilité de maintenir nos bonnes relations d'amitié et je lui dis : « Madame Dufoy, vous me racontez depuis plusieurs années des insanités ; il n'y a jamais eu de mésonéranciennes, d'arroz, de patriarches, de trémillets et l'on n'entre pas en relation avec les martyrosembles après s'être fait faire une injection de sel d'oseille, tout simplement parce qu'il n'y a pas de martyrosembles et qu'en s'injectant des sels d'oseille on ne les rendrait pas plus visibles qu'ils ne le sont ; croyez-en un vieil ami, un universitaire comme vous et qui ne vous a jamais voulu que du bien. » Mme Dufoy se lève de sa chaise, me salue d'un petit signe de tête très sec et sort de mon laboratoire ; elle est restée trois semaines sans vouloir me parler et elle n'est revenue que lorsque j'ai fait de plates excuses, demandé une réconciliation et déclaré qu'après tout Mme Dufoy était mieux renseignée que moi sur les martyrosembles et sur les propriétés des sels d'oseille.

Ce n'est pas avec de pareils états d'esprit que les malades peuvent faire du prosélytisme ; paraphrènes et schizophrènes délirent pour eux, mais ils fuient la confirmation, la négation et

la discussion, et s'il a pu sortir de leurs délires des légendes et des dieux c'est parce que l'opinion les a connus ou devinés à travers leurs propos, mais non parce qu'ils l'ont endoctrinée.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler en terminant que dans le monde des réalités qui leur sont familières et avec lesquelles ils gardent le contact, les paranoïaques qui néologisent se bornent à des néologismes affectifs tandis que les paranoïdes qui néologisent devant un monde nouveau pour eux, créent des néologismes de connaissance en rapport avec la nouvelle réalité, que le Surnaturel est réaliste dans la défense des paranoïaques et mystique dans la défense des paranoïdes, réaliste dans l'érotomanie des paranoïaques et déréaliste dans l'érotomanie des paranoïdes.

Rien ne montre mieux à mon avis que ces variations du Surnaturel combien est justifiée dans ses grandes lignes la division des psychoses en deux groupes réaliste et déréaliste, telle qu'elle a été acceptée par la majorité des aliénistes français.

L'étude des néologismes chez les paranoïdes a donc le résultat qu'on pouvait en attendre ; elle peut nous faire pénétrer autant et parfois plus que l'interrogatoire dans la pseudo-réalité surnaturelle de la schizophrénie et de la paraphrénie.

Ce n'est pas, nous l'avons vu, qu'on ne puisse trouver des délires paranoïdes sans néologismes, mais on peut dire cependant qu'on ne rencontre guère que là des néologismes cognitifs ; les malades qui n'en font pas n'en délirent pas moins sur le plan de l'irréel et du surnaturel, mais ils ne vont pas jusqu'à concrétiser leurs délires dans des néologismes.

3^o Constatons aussi que tous les êtres, toutes les forces, tous les appareils qui constituent la réalité seconde du paranoïde sont surnaturels au même titre, et le sont également par le fait qu'ils sont situés, toutes les fois que le délire du malade l'exige, hors de l'expérience et hors de la logique des causes et des effets, mais ils n'y sont pas d'une façon continue et les sujets délirants peuvent revenir au monde des faits et de la logique, quand ils en ont besoin pour des raisons pratiques ou même pour soutenir leur délire. C'est le mélange de la logique et de la fable qui caractérise alors le règne des démons et des dieux. Toutefois, la fable domine et ce n'est jamais par les notions de cause, d'identité, de limitation dans l'espace ou le temps qu'elle est gênée ; les trattones, les trémillets, les belzébuthiens, les perspendicaces s'affranchissent aisément de toutes ces notions.

Lévy-Bruhl remarque à propos du rêve que la réalité dans laquelle vivent les primitifs étant mystique, il n'y a pas de différence essentielle entre cette réalité et celle du rêve, toutes

les deux obéissant à la logique des pouvoirs, mais la réalité actuelle, celle où nous vivons, n'étant pas mystique, celle du rêve s'oppose aujourd'hui à elle beaucoup plus qu'autrefois ; il en est de même des délires des schizophrènes et des paraphrènes qui apparaissent d'autant plus mystiques que la réalité véritable ne l'est plus et qui ont soulevé probablement autrefois beaucoup moins d'incrédulité chez les contemporains qui en avaient connaissance qu'ils n'en soulèvent aujourd'hui.

Tanzi, dans son célèbre article de 1890, après avoir signalé les tendances mystiques qui se révèlent dans les néologismes des malades qui correspondent à peu près à nos paranoïdes, avait considéré ce mysticisme comme un fait de régression et d'atavisme lié à la dégénérescence mentale, et il faisait jouer un grand rôle à ces faits de régression et d'atavisme dans l'explication des troubles mentaux. Il devait tenir à cette idée, car il l'a reprise en 1914, vingt-quatre ans plus tard, dans le *Traité de Psychiatrie* qu'il a publié en collaboration avec Lugaro. Il peut y avoir, en effet, quelque ressemblance entre des esprits qui n'ont encore ni la logique de l'expérience, ni la logique de la raison et les esprits qui ne les ont plus. Et il est tout naturel que les uns et les autres usent de la logique des pouvoirs, mais il y a loin de ces constatations prudentes à l'hypothèse de Tanzi, où nous ne le suivrons pas ; nous avons d'ailleurs eu l'occasion de parler déjà de lui et de son article dans le chapitre précédent, à propos de la défense des aliénés et du rôle qu'il attribue aux évocations, aux conjurations, aux formules magiques dans cette défense.

4^o Je voudrais en terminant faire remarquer qu'une classification divisant les êtres surnaturels inventés par les paranoïdes en esprits favorables et esprits hostiles, pécherait peut-être par excès de simplicité.

Il y a en effet des néologismes désignant des êtres surnaturels qui n'ont pas de relations avec le malade et auxquels il attribue des caractères objectifs qui ne le touchent que de loin ; tels sont les trattones, les martyrosembles, les planisphériens, les bisulfits, les Mycestoboïstes, etc. La fantaisie inventive des paranoïdes n'est pas dirigée strictement par des considérations personnelles, elle fait preuve d'indépendance dans la création d'un monde irréel et surnaturel.

CONCLUSION

Nous voici arrivé à la fin de notre enquête ; nous pouvons maintenant poser la question que nous annonçons dans la préface et nous demander dans quelle mesure la pathogénie du Surnaturel et des dieux telle que j'ai essayé de la faire d'après les maladies mentales, peut nous éclairer sur la psychogénie du Surnaturel et des dieux dans les Sociétés humaines primitives, ou si l'on préfère, sur sa sociogénie.

J'ai déjà signalé, en annonçant la question, les difficultés que l'on rencontre quand on veut éclairer des faits normaux et sociaux en les rapprochant de faits pathologiques et individuels.

La différence qui sépare les faits pathologiques individuels des faits sociaux normaux constitue ici la difficulté la plus grave. Sans doute existe-t-il une physiologie et une psychologie pathologiques, mais il faut tenir compte que dans les sciences qui font appel à la pathologie pour éclairer des faits normaux, il s'agit toujours de faits de même nature, tandis qu'il n'en est pas de même ici où les faits individuels de pathologie mentale et les faits normaux sociaux sont deux fois différents.

Quand on veut éclairer par la pathogénie du Surnaturel individuel la sociogénie normale du Surnaturel on double la difficulté. Cela n'est pas pour nous arrêter mais pour nous inspirer la prudence.

Sur le rôle théogénique de la peur et du besoin de protection dans la vie sociale, le célèbre texte de Hume (315) a été si souvent cité qu'on hésite à le citer une fois de plus ; le voici cependant puisqu'il représente l'opinion la plus répandue parmi les psychologues. « L'intérêt que les hommes portent aux divers événements de leur vie, les espérances et les craintes dont sans cesse ils sont agités, voilà les vraies sources de la religion ; aussi nous voyons que les idolâtres ont de tout temps distingué les différentes fonctions de leurs divinités et se sont adressés, selon les occasions, à celles qui présidaient aux choses qu'ils souhaitaient de voir réussir. Janus a été invoqué pour le mariage, Lucine pour les accouchements, Neptune exauçait les prières

des navigateurs, Mars celles des généraux. Le laboureur mettait son champ sous la protection de Cérès, le marchand se recommandait à Mercure. Rien n'arrive dans le monde qui ne soit confié à quelque intelligence et, dans la vie humaine, il n'y a point de bons ou de mauvais succès qui ne deviennent un sujet de prières ou d'actions de grâces ; la crainte et l'espérance, la peur et le besoin de protection sont à l'origine des croyances relatives aux dieux. »

Ribot (347) dans sa *Psychologie des Sentiments*, a consacré un chapitre très intéressant au sentiment religieux ; il admet que ce sentiment, considéré dans son ensemble, se compose de deux gammes, l'une, dans le ton de la peur, est constituée d'états pénibles, la terreur, l'effroi, la crainte, la vénération, le respect en sont les principales notes ; l'autre, dans le ton de l'émotion tendre, est faite d'états agréables et d'états expansifs : admiration, confiance, amour, extase. L'une correspond au sentiment de dépendance, l'autre au sentiment d'attraction jusqu'à l'amour réciproque. Il estime que l'évolution sociale a consisté dans la prédominance de la seconde gamme sur la première. Mais sur la question d'origine il partage tout à fait l'opinion de Hume et il parle de la crainte comme d'un facteur primordial du sentiment religieux qui se composerait, à son origine, de la crainte et de la peur à ses divers degrés, depuis la terreur profonde jusqu'à l'inquiétude vague.

La théogénie des aliénés fait-elle appel au même sentiment que la sociogénie des dieux ?

Nous avons vu que les dieux interviennent chez les excités maniaques inspirés et chez quelques mélancoliques délirants qui obéissent les premiers au désir et les seconds à la crainte. Dans la paranoïa vraie, les malades qui font du messianisme sont bien plus préoccupés de convaincre leur entourage et d'affirmer le caractère divin de leur mission que de la réaliser. Ils font un délire de grandeur sacrée où ils ignorent la peur et, plus rarement, le besoin de protection. C'est l'orgueil qui les supranaturalise ou les déifie.

Plus que toute autre psychose la paranoïa hallucinatoire, qui commence le plus souvent par un délire de persécution pour se continuer dans un délire de protection, diabolise ou divinise par besoin de protection ou par crainte.

Il en est de même dans la paranoïa d'influence encore que le délire de persécution y soit rare et que la crainte y perde de son importance devant le besoin d'être dominé, protégé, ou même possédé en esprit.

Il en est de même enfin chez les paranoïdes à cela près que la faiblesse des réducteurs logiques et empiriques facilite et rend plus superficielles les créations d'esprits bons ou méchants.

Mais la crainte et le besoin de protection ne se manifestent guère dans les autres psychoses créatrices de Surnaturel à moins qu'on n'assimile au besoin de protection le besoin de certitude qui porte le psychasthénique à se créer un Dieu qui apaise ses doutes et le reconforte, et le prophétisme ou l'extatisme à un besoin ambitieux d'exprimer la pensée de Dieu ou de se fondre en lui.

Leuba (159) considère comme un fait bien établi que la peur ait dominé à l'aube de l'existence humaine. — « Il est probable », écrit-il, « que les mauvais esprits ont été les premiers à être l'objet d'une attention particulière. Parmi les Bongos de l'Afrique Centrale on ne connaît pas de bons esprits et, suivant l'idée nègre en général, rien de bon ne peut jamais venir d'un esprit. »

Dans d'autres tribus on connaît de bons esprits, mais le sauvage attache toujours plus d'attention à détourner le courroux des mauvais esprits qu'à assurer la bienveillance des bons ; la tendance est de laisser les bons esprits tranquilles parce que d'eux-mêmes ils nous font du bien.

Ailleurs Leuba (161) donne cette explication de l'antériorité des mauvais esprits par rapport aux bons, et des attentions particulières dont ils sont l'objet, même quand les bons sont connus : « Pourquoi des hommes heureux et qui se suffisent à eux-mêmes auraient-ils besoin de recourir à l'assistance d'êtres invisibles ou mystérieux ? L'histoire nous apprend que dans les temps prospères, adieu le saint.

« Dans de telles circonstances le type pur de la religion de la crainte ne serait jamais venu à l'existence. »

L'explication psychologique de Leuba ne manque pas de vraisemblance en ce qui concerne les sociétés primitives, et elle n'est pas à négliger en pathologie mentale où les esprits méchants sont généralement antérieurs aux bons dans les grands délires systématiques où ils interviennent. Il y a cependant pas mal d'exceptions à signaler. Dans le messianisme par exemple, où l'ambition prime la crainte, le malade peut s'orienter tout de suite (1) vers des réalisations ambitieuses et ne connaître que plus tard et secondairement l'hostilité des diables. Les paranoïaques vrais qui ne sont pas des messies ne créent pas en général du surnaturel, et quand ils font intervenir les êtres surnaturels

(1) Voir à ce sujet, la p. 90.

qu'ils connaissent par leurs croyances, ils commencent par les esprits hostiles.

Les paranoïaques hallucinés qui supranaturalisent leurs persécuteurs et leurs protecteurs commencent presque toujours et même toujours par créer de méchants sorciers.

Bien que la persécution, au sens strict du mot, soit rare dans la paranoïa d'influence, il semble bien que dans les cas où elle se manifeste, elle soit le fait d'êtres surnaturels et malfaisants antérieurs à des êtres surnaturels et bienfaisants qui luttent contre eux : c'est le cas de Mme G..., le sujet de Séglas et Barat cité dans le second chapitre de notre quatrième partie. Mais il faut tenir compte ici que, l'amour ouvrant souvent la porte à l'influence, l'ordre des faits peut ne pas être le même que dans les paranoïas hallucinatoires. Souvent les bons influenceurs apparaissent tout de suite.

L'antériorité des mauvais esprits sur les bons n'est donc générale que sous des réserves dans les psychoses systématiques. Mais les raisons de cette antériorité sont-elles tout à fait les mêmes que dans les sociétés primitives ? Il semble bien que l'on puisse répondre par l'affirmative dans tous les cas où cette antériorité est manifeste. Des déconvenues sociales, des échecs de toute sorte peuvent provoquer des idées délirantes de persécution suivies d'une psychose paranoïaque, alors que des succès ne provoqueront, même chez un prédisposé, aucune espèce de réaction pathologique. Quand des esprits favorables sont créés par le malade, c'est en général pour sa défense qu'ils interviennent, c'est-à-dire pour lutter contre les esprits persécuteurs, et la raison de leur apparition est alors toute naturelle.

Il y a donc à tirer argument pour la confirmation des hypothèses théogéniques de la Sociologie, de la comparaison des sentiments considérés comme créateurs des dieux dans la Société avec les sentiments qui les créent chez nos malades. Peut-être l'aliéné, tout aliéné qu'il soit, est-il trop évolué aujourd'hui pour qu'on puisse éclairer davantage par sa psychologie la sociogénie primitive du Surnaturel. Peut-être aussi la variété des psychoses crée-t-elle une variété de sentiments créateurs, supérieure dans sa complexité aux sentiments globaux et plus homogènes d'une société primitive.

Quoi qu'il en soit il y a une certaine conformité entre les créations individuelles et pathologiques et la création des êtres surnaturels, telle que la Sociologie se la représente.

Il y a de plus, de par nos analyses, deux faits acquis, c'est que les bons et les mauvais esprits ont de part et d'autre une origine

affective et non explicative et que de part et d'autre aussi les bons esprits répondent en général à des besoins. Ce sont des conceptions pratiques.

*
* *

Mais il y a une autre manière d'aborder le sujet et de présenter les rapports du Surnaturel pathologique et du Surnaturel social ; c'est de se demander si les dieux de la pathologie mentale répondent à la définition des dieux tels que la société humaine les conçoit. C'est le cas de rappeler une fois de plus que les questions générales comme celle-ci ne se posent pas de la même manière dans les psychoses réalistes et dans les psychoses déréalistes. Dans les psychoses qui se rattachent à la paranoïa vraie, les dieux sont rarement créés par les malades qui les prennent dans la tradition et l'histoire. Hirson a pris Lucifer et Belzébuth comme persécuteurs, et, comme défenseur, Dieu ; Marie-Louise incarne Jeanné d'Arc, Monod incarne Jésus.

En général d'ailleurs, nous venons de le dire, les paranoïaques vrais, quand ce sont des messies, ne supranaturalisent qu'eux-mêmes.

Seuls parmi les paranoïaques, les paranoïaques hallucinés et les paranoïaques influencés fabriquent réellement des dieux, encore se bornent-ils, la plupart du temps, à doter un persécuteur ou un influenceur de qualités divines ou diaboliques, à le supra-humaniser plus encore qu'à le diviniser ou le diaboliser. Les sujets supranaturalisés de la sorte relèvent de notre logique et de notre réalité.

Avec les psychoses déréalistes, nous avons une surabondance de dieux et de diables qui, tout en répondant aux sentiments de crainte et d'espoir, y répondent sous une forme que le malade distingue fort bien de la vraie réalité. Ils sont hors de cette réalité comme les délires et ne sont dieux ou diables que dans le monde clos et irréel du schizophrène ou dans le noyau profond du paraphrène.

Dans le tableau que j'ai dressé pour les néologismes, il y a quinze dieux ou démons, une trentaine d'appareils formés de substance surnaturelle, de procédés surnaturels d'action ; c'est beaucoup sur un total de trente-deux malades, c'est beaucoup de dieux, beaucoup d'appareils surnaturels, beaucoup de procédés d'action surnaturels ; nous sommes avec nos paranoïdes en plein Surnaturel et surtout en pleine irréalité.

Mais ces dieux des paranoïdes et des paranoïaques sont-ils

des dieux assimilables aux dieux des religions ? Nous les avons appelés ainsi à cause de leurs attributs surnaturels, mais la question reste à discuter.

Tous ces êtres surnaturels ou supranaturalisés que nous avons rencontrés dans différentes psychoses en les désignant sous le nom de dieux pris dans un sens très large, quel rapport ont-ils avec la définition des dieux tels que les religions les conçoivent, dans quelle mesure s'en rapprochent-ils ou s'en éloignent-ils et quel intérêt y a-t-il à comparer ces créations des malades avec les dieux des religions ?

Leuba (141) dans sa *psychologie des phénomènes religieux* énumère avec beaucoup de précision les qualités que d'après lui doivent posséder les dieux ; les dieux de nos malades possèdent-ils ces qualités ?

Laissons de côté les dieux traditionnels empruntés aux religions pour lesquels la question ne se pose pas puisque les malades les reçoivent tout faits de la société où ils vivent et ne considérons que les dieux créés par eux.

1° Un dieu doit être un agent spirituel, c'est-à-dire qu'il doit pouvoir exercer son influence sur les pensées, la volonté et les sentiments de ses fidèles. Tous nos dieux répondent à cette condition, et c'est sous forme spirituelle qu'ils agissent sur les malades qui leur ont donné naissance. Le notaire de Mme de Monté, le médecin de Suzanne V..., Chaby le persécuteur de Victor, les perspicacités de Mme Ry..., les ésotériques de Mlle Lebret exercent une action spirituelle sur les malades ;

2° « Un dieu doit avoir la personnalité, écrit Leuba, les dieux de toutes les religions historiques ont été des dieux personnels, imaginés sous la forme d'hommes ou d'animaux et même dans certaines religions européennes indépendants de toute forme. » Chez nos malades les dieux réalistes sont tous des dieux personnels et les dieux déréalistes le sont aussi, toujours en tenant compte pour les uns et pour les autres de la réalité vraie et de la pseudo-réalité ;

3° « Le pouvoir personnel doit être suprahumain et doit dépasser dans quelque direction les capacités ordinaires de l'homme, autrement il ne pourrait obtenir l'ascendant qui appartient invariablement aux idées de dieux. » Cette condition est encore remplie par les dieux des deux catégories. Quelquefois, la direction dans laquelle se manifeste la capacité est unique, comme celle des trémillets ou des tratones. Les dieux réalistes ont beaucoup de capacités et se rapprochent par là des dieux traditionnels, mais ils n'ont pas l'omniscience, la toute-puissance,

l'ubiquité des dieux complets, et quand ils ont ces dons, c'est vis-à-vis d'un individu ; le sujet qui en bénéficie ou en pâtit ne s'occupe pas, en général, de savoir si d'autres que lui peuvent en bénéficier ou en pâtir. Dans les psychoses déréalistes, où il vit dans un monde clos, il est persuadé qu'il est le seul à bénéficier ou à pâtir de ses inventions, et il tient que ses dieux sont à lui seul ;

4° « Le pouvoir suprahumain doit faire partie de l'essence des dieux ; un pouvoir divin ne peut avoir été délégué. »

Voilà qui restreindrait singulièrement le nombre des dieux si nous avions pris ce terme dans le sens strict où Leuba le prend, car à peu près seuls Monod-Jésus et Soldis-Dieu répondraient à sa quatrième condition. Mais nous avons pris le terme dieu dans le sens beaucoup plus général d'être surnaturel ou supranaturalisé. Et quand les malades n'attribuent pas à ces êtres, et ne s'attribuent pas à eux-mêmes, de véritables pouvoirs divins, ils tiennent les pouvoirs pour acquis. C'est le cas de nos paranoïaques messies qui ont reçu leurs pouvoirs dans des manières d'annonciations oniriques ou hallucinatoires. C'est le cas des paranoïaques hallucinés qui posent implicitement la même question d'origine pour les pouvoirs de leurs persécuteurs et de leurs protecteurs et les choisissent dans des sociétés secrètes, dans des groupes occultes ou parmi des hommes qui leur paraissent pratiquer des sciences mystérieuses comme la physique ou l'électrologie. Les paranoïaques influencés ne posent également la question que d'une manière implicite et la résolvent de même en choisissant leurs influenceurs dans le monde des magiciens, des spirites, des magnétiseurs, et même des médecins et des ecclésiastiques. D'une façon générale on peut dire qu'aucun de ces influenceurs n'a de pouvoirs divins au sens de Leuba et que la question d'essence ne se pose pas.

Les paranoïdes ne se posent guère des questions d'origine et bien qu'ils usent et abusent de la notion de pouvoirs, sans toujours la formuler expressément, elle n'est pour eux qu'une façon de personnaliser et de faciliter l'absurde dans leurs inventions. Ils acceptent les êtres surnaturels que leur imagination crée, sans se demander de qui ces êtres tiennent leurs pouvoirs ni dans quelles connaissances mystérieuses ils les ont puisés. A dire vrai, ils ne regardent pas au delà de ces esprits, bons ou méchants, qui sont en général des êtres spécialisés dans une fonction particulière.

5° Une autre qualité d'un dieu, d'après Leuba, c'est l'invisibilité ; un dieu peut apparaître à l'occasion, mais il devra

apparaître très rarement ; de fréquentes apparitions diminuent d'autant son prestige et son mystère.

Cette condition de l'invisibilité qui se défend moralement n'est réalisée chez un certain nombre de nos malades que pour des raisons pathologiques, c'est-à-dire au hasard pour quiconque y chercherait un sens moral. Les aliénés ont les hallucinations que leur psychose comporte, et comme les hallucinations visuelles sont fréquentes dans la paranoïa d'influence, et rares dans la paranoïa hallucinatoire tandis que les hallucinations auditives y prédominent, les influencés comme Suzanne V... verront leurs influenceurs et les hallucinés comme Mme Réal parleront de leurs invisibles ; tout de même les schizophrènes et les paraphrènes, qui ont beaucoup d'hallucinations, ont peu d'hallucinations visuelles d'après Bleuler et Kraepelin, et en ont beaucoup d'auditives. Aussi parleront-ils de leurs invisibles.

6^o Leuba formule encore cette condition, que le pouvoir personnel doit être accessible (aux prières et aux offrandes). Cette condition est remplie en ce qui concerne la prière par la plupart des psychoses réalistes. Certains excités maniaques mystiques et expansifs prient, et de même certains mélancoliques demandent à Dieu que l'heure de l'expiation soit hâtée pour eux, mais ces cas sont rares et nous avons dit pourquoi ; mais les malades qui prient le plus souvent, ce sont les paranoïaques messianiques comme Marie-Louise, Monod, Hirson et toutes les femmes messianiques que j'ai citées. Soldis lui-même, qui se dit Dieu, est en rapport avec l'Esprit par des hallucinations psychiques et semble le consulter.

Les psychasthéniques prient pour demander du secours contre leurs angoisses et leurs doutes, les hystériques qui font du prophétisme, comme Jean Cavalier et les extatiques comme Madeleine prient également les dieux dont ils dépendent. Ajoutons que ces malades s'adressent toujours à des dieux traditionnels.

Les paranoïaques influencés ou hallucinés prient de même leurs protecteurs quand ils se rapprochent par leur psychose des paranoïaques raisonnants et prennent comme eux leurs protecteurs dans la tradition ; ainsi fait Ariane qui a pris son diable dans la réserve infernale et qui s'est placée sous la protection de saint Georges de Cappadoce. Ainsi fait Mme G..., l'influencée de Séglas et Barat, qui prie Dieu et l'invoque contre l'hypnotisme matérialiste.

Mais dès que la paranoïa d'influence ou d'hallucination fabrique elle-même ses dieux en supranaturalisant des hommes, la prière m'a paru manquer, probablement à cause de leur origine humaine vis-à-vis des êtres surnaturels créés de la sorte. Elle

m'a paru manquer également chez les paranoïdes vis-à-vis des petits dieux qu'ils ont créés.

Si on assimile à la prière les conversations que les uns et les autres tiennent avec leurs dieux, cette assimilation est assez lointaine.

La paraphrène Chabin prie avec abondance, mais elle n'attache aucun sens à ses prières et ne leur accorde plus qu'une valeur magique comme la paraphrène Has à ses bouts de romance.

7^o Leuba ajoute enfin que la bienveillance pour les hommes doit être un élément de la nature des dieux ; et c'est un fait que les dieux traditionnels des paranoïaques vrais, comme les dieux particuliers des paranoïaques hallucinés et influencés, et beaucoup des dieux des paranoïdes possèdent cette qualité en opposition avec des esprits malveillants ou hostiles.

Tout cela nous permet de répondre à la question que nous posions plus haut. Les dieux de nos malades sont-ils des dieux assimilables aux dieux des religions ? — Elle se résout rationnellement par la négative mais non sans réserve et pas d'une manière uniforme pour tous les dieux. La question ne se pose pas pour les dieux des paranoïaques vrais ; les dieux de Monod, de Marie-Louise sont les dieux mêmes de la religion.

Elle ne se pose pas non plus pour les hystériques qui, dans leur délire prophétique ou extatique, relèvent en général du dieu de leur religion.

Elle ne se pose pas davantage pour les psychasthéniques quand ils demandent l'apaisement de leurs doutes au dieu de leur religion ; elle ne se pose pour eux que lorsqu'ils trouvent cet apaisement dans un délire d'influence, c'est-à-dire dans des cas dont il va être question à l'instant.

Elle ne se pose pas enfin pour les dieux des paranoïdes : pour les tratones, les trémillets, les perspendicasses, les planisphériens, les voiseuses, les belzébuthiens, les T. S. fileurs, les martyrosembles, etc., qui participent de l'absurdité, de la fantaisie et de la puérité des délires. Elle ne se pose à la rigueur que pour les dieux de la paranoïa hallucinatoire et ceux de la paranoïa d'influence.

Nous avons affaire ici à des délires cohérents qui n'ont pas rompu avec la logique humaine pas plus qu'avec la réalité, et où les êtres surnaturels se soumettent dans une certaine mesure à cette logique et à cette réalité. Ce ne sont pas des dieux cependant, on les comparerait avec plus de justesse à des sorciers bons ou méchants qui persécutent ou qui protègent mais à qui manquent pour être des dieux (ou des démons) les caractères généraux qui en auraient fait les dieux d'un groupe humain. Il

y a lieu à des rapprochements, mais leur invisibilité n'a le plus souvent rien à voir avec leur caractère surnaturel, leurs pouvoirs sont limités, leur omniscience ne concerne que la pensée du malade, leur omniprésence ne concerne que ses déplacements personnels. Leur bienveillance comme l'hostilité des démons ne s'adressent qu'aux malades qui les ont créés, ce sont des êtres surnaturels qui n'ont que des rapports lointains avec les dieux des religions. Apparus avec la maladie, ils peuvent durer autant qu'elle ; mais les malades ne se posent même pas la question de leur immortalité.

A côté des analogies limitées que nous venons d'indiquer, entre les dieux des aliénés et les dieux sociaux, on peut, avec les mêmes réserves, en indiquer bien d'autres qui, sans impliquer plus que les précédentes des identités entre le Surnaturel religieux et celui de la pathologie mentale, nous font voir cependant leur parallélisme et leurs ressemblances.

Je ne reviens pas sur l'analogie des sentiments générateurs de la notion du Surnaturel et de la notion des dieux qui nous sont apparus comme voisins encore qu'individualistes dans l'esprit du malade et collectifs dans la société.

Il est des analogies moins importantes qui doivent être signalées cependant parce que toutes particulières qu'elles soient, et peut-être à cause de cela, elles éclairent et précisent.

C'est ainsi que l'idée d'une omniscience et d'une omniprésence limitées ou non à une seule personne peut entraîner des analogies intéressantes entre l'attitude des influencés devant des influenceurs bienveillants, et celle des fidèles devant l'objet de leur culte. Les seconds peuvent avoir comme les premiers des idées d'influence ; les uns et les autres sont persuadés alors que leur influenceur supranaturalisé ou divin peut connaître toute leur vie, pénétrer le secret de leur conscience, les suivre partout, être toujours présent près d'eux, connaître leur pensée avant même qu'ils ne la formulent pour eux-mêmes.

Voici dans un psaume bien connu un exemple des influences divines qu'un mystique éprouve et proclame :

Dieu fort et grand tu vois toute ma vie,
Tu m'as connu, tu m'as sondé des cieux
Où puis-je fuir ta science infinie
Éternel Roi tu me suis en tous lieux.
Soit que je marche ou bien que je m'arrête
Voici, mon Dieu, tu te tiens près de moi
Et pour parler quand ma langue s'apprête
Tout mon dessein est déjà devant toi.

L'idée de l'influence d'un Dieu tout-puissant, omniscient et omniprésent conduit logiquement le psalmiste aux idées particulières que cette idée contient pour lui. Il en est de même pour nos sujets influencés ; l'idée de l'influence d'un être supérieur à eux, se traduit chez eux par l'idée de présence, de pénétration de la conscience, d'anticipation sur la pensée, etc., et par les attitudes mentales correspondantes.

Il est à remarquer que les idées qui s'expriment dans le beau psaume de David font partie de toute conscience religieuse.

Le simple fidèle se distingue cependant par le fait qu'il ne réalise ni oralement ni psychiquement les diverses formes de l'influence ; il les connaît, il y croit, il sait que ce sont des attributs divins, mais il n'en a que le sentiment ; il peut même se borner à y croire sans les ressentir effectivement ; tout est dans l'espèce une question de mesure et de degré, et c'est par l'exagération que le malade se distingue du normal. Mais la différence fondamentale, c'est que le croyant s'adresse au dieu d'une religion, tandis que l'influencé s'adresse le plus souvent à un être surnaturel ou supranaturalisé qui n'existe pratiquement que pour lui.

Bien que les dieux des aliénés ne soient pas hiérarchisés comme les êtres surnaturels des religions, leur plus ou moins d'importance permet de les ranger dans des catégories différentes, et ce classement n'est pas sans rappeler quelque peu celui des religions.

Les grands dieux et les grands démons traditionnels sont les mêmes de part et d'autre, nous venons de dire pourquoi. Aux saints protecteurs, aux anges gardiens, aux démons tentateurs ou hostiles, correspondent à peu près les êtres supranaturalisés par les persécutés et par les influencés paranoïaques.

Dans un troisième et dernier groupe on pourrait classer les petits dieux et les petits démons qui servent et qui desservent les malades et qui correspondent aux petits dieux et aux petits démons qui vivent en bordure des religions et sont l'objet de superstitions diverses.

Mais tout en constatant ce parallélisme imposé par une certaine logique, on ne doit pas oublier que c'est le parallélisme d'un phénomène normal et collectif avec un phénomène pathologique et individuel. Nous en revenons toujours à la différence qui sépare les créations individuelles et les créations sociales.

C'est parce que les dieux de nos malades leur sont le plus souvent personnels qu'ils sont limités dans leur omniscience, leur action et leur ubiquité. C'est pour la même raison qu'ils ne sont des agents spirituels que vis-à-vis des malades et c'est dans la

mesure où ils n'ont affaire qu'à des dieux privés que les malades ne sont pas assimilables aux fidèles d'une religion.

En somme, la grande différence qui sépare le surnaturel pathologique tel qu'il nous apparaît dans les maladies mentales et le divin religieux, c'est d'être un divin créé par un individu pour son usage personnel et non le divin d'un groupe plus ou moins étendu. Le malade est hors d'état de le concevoir sous cette forme et de penser pour un groupe, son égotisme est ici comme ailleurs la marque indélébile de toutes ses créations; il ne peut penser conformément à l'esprit d'une collectivité, c'est-à-dire objectivement et par communion morale avec les autres individualités d'un même groupe. Les cas de contagion et de collaboration délirantes que j'ai étudiés ailleurs sont exceptionnels et ne correspondent guère qu'à des faits individuels superficiels et passagers.

On sera peut-être surpris que j'aie fait relativement peu de place dans ce livre à des faits qui ont pu confirmer les croyances des intéressés et, par leur intermédiaire, des croyances sociales: les apparitions, les appels, les pressentiments, les prophéties, etc.

C'était une manière de traiter le sujet du Surnaturel que d'apporter pour chacun de ces faits les explications de la psychologie, pathologique ou non. Je ne l'ai pas conçu ainsi. Je me suis posé d'emblée la question la plus générale qu'on puisse poser: je me suis demandé comment les aliénés utilisent dans leurs délires les dieux qu'ils connaissent déjà et surtout pourquoi et par quel mécanisme ils en créent de nouveaux. Les accidents d'apparence surnaturelle auxquels j'ai fait place ont trouvé leur explication dans les psychoses elles-mêmes en les illustrant. Dans mes conclusions j'ai comparé les conditions originelles et la nature des dieux des aliénés avec les conditions originelles et la nature des dieux sociaux.

Cette comparaison qui n'a pas été sans éclairer au moins partiellement le parallélisme des théogénies pathologiques et des théogénies primitives, a permis de préciser par des rapprochements et des oppositions les caractères des êtres surnaturels créés par les maladies mentales et par la société.

C'est le programme que je m'étais tracé dans la préface.

BIBLIOGRAPHIE

- Babinski. — *Œuvre scientifique*, Paris, Masson, 1934.
- Baillarger. — *Recherches sur les maladies mentales*, 2 vol., Paris, Masson, 1890.
- Berbignier de Terre-Neuve du Thym. — *Les farfadets — ou tous les démons ne sont pas de l'autre monde*, Paris, chez l'auteur, 1821.
- Berze (Josef). — *Psychologie der Schizophrenie*, Berlin, 1929, Julius Springer.
- Binet et Simon. — *Année Psychologique*, Paris, Alcan, 1904.
- Bleuler. — A) Démence précoce ou Groupe des Schizophrénies (in *Traité de Aschaffenburg*), Leipzig et Vienne, Franz Deuticke, 1911; B) *Affektivität, Suggestibilität, Paranoia*. 1^{re} éd. Halle, 1906, Carl. Marhold, 2^e éd. Halle, 1926; C) *Störung der Assoziationsspannung* U. s. w.; *Allg. Ztschr. f. Psych.* 74, 1918.
- Blondel (Charles). — A) *La conscience morbide*, Paris, Alcan, 1914; B) *L'activité automatique et l'activité synthétique*, IV^e tome du *Nouveau Traité de Psychologie*, p. 341, Paris, Alcan, 1934.
- Bossuet. — *Oraison funèbre de la Princesse Palatine*, Paris, Dupont, 1884.
- Bouché-Leclercq. — *La divination dans l'Antiquité*, Paris, Leroux, 1879.
- Brenier de Montmorand. — *Psychologie des mystiques catholiques orthodoxes*; Paris, Alcan, 1920.
- Capgras. — *Bulletin de la Société clinique de Médecine mentale*, 1921.
- Ceillier. — A) Syndrome et psychoses d'influence, *Encéphale*, 1924; B) Recherches sur l'automatisme psychique, *Encéphale*, 1927; C) Érotomanie et délire d'influence, *Soc. clin. méd. mentale*, 1922, *Bull.*, p. 121; D) L'obsession et le délire d'influence, *Soc. clin. méd. mentale*, année 1922; E) Du besoin de réconfort au sentiment et au délire d'influence chez un psychasthénique, *Soc. méd. mentale*, 1923; F) A propos de l'automatisme mental, *Encéphale*, 1927.
- Cénac. — *Les glossolalies*, Thèse, Paris, 1925.
- Christian. — *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*. Article hallucination.
- Claude (H.). — A) Schizoldie, schizomanie, schizophrénie, *Encéphale*, 1926; B) Mécanisme des hallucinations. Syndrome d'action extérieure, *Encéphale*, 1930, n^o 5; C) Les variétés du syndrome hallucinatoire, *Archives suisses de Neurologie et de Psychiatrie*, t. XXXII.
- Claude et Ey. — *Hallucinoses et hallucinations. Les théories neurologiques de l'hallucination*, *Encéphale*, juillet-août 1932.
- Clérambault. — A) Les délires passionnels. Érotomanie, revendication, jalousie. (Présentation de malades), *Soc. méd. ment.*, 21 février 1921; *Bull.*, p. 61; *discussion*, p. 66; B) Érotomanie pure, érotomanie associée (Présentation d'une malade), *Soc. Cl. méd. ment.*, 18 juillet 1921; *Bull.*, p. 230; *discussion*, p. 238; C) Psychose à base d'interprétation et syndrome d'automatisme, *Ann. Méd. Psych.*, 1927, t. I, p. 193; D) Syndrome mécanique et conception mécaniciste des psychoses hallucinatoires (*ibid.*, 398); E) Voir surtout *Annales médico-psychologiques*, 1927.

- Comte (Auguste). — A) *Politique positive* I, 698 ; B) *Catéchisme positiviste*, IV^e entretien. Paris, 1852.
- Cotard (J.). — A) *Maladies cérébrales et mentales*, Paris, J.-B. Baillière & Fils, 1894 ; B) Sur l'origine psychomotrice du délire, *Congrès international de Psychiatrie*, 1889.
- Cotard (Lucien). — *Le psittacisme*, Thèse, Paris, 1907.
- Darmesteter. — *La vie des mots*, Paris, Delagrave, 1889.
- Dechambre. — Article Rêve, *Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales*.
- Delacroix. — *La religion et la foi*, Paris, Alcan, 1922.
- Delboeuf. — *Le sommeil et les rêves considérés principalement dans leurs rapports avec les théories de la certitude et de la mémoire*, Paris, Alcan, 1885.
- Deron. — *Le syndrome maniaque*, Paris, Doin, 1918.
- Dide. — L'automatisme psychopathique est une résultante et non une cause, *Encéphale*, 1928, n^o 1.
- Dide et Guiraud. — *Psychiatrie du Médecin Praticien*, Paris, Masson, 1929.
- Dugas et Moutier. — *La dépersonnalisation*, Paris, Alcan, 1911.
- Dupré. — Remarques à propos d'une communication de Clérambault sur les Délires passionnels, *Société clinique de Médecine mentale*, 21 février 1921.
- Durkheim. — *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Alcan, 1912.
- Dwelschauvers. — A) *La synthèse mentale*, Paris, Alcan, 1908 ; B) *Traité de Psychologie*, Paris, Payot, 1928.
- Ey. — A) La notion d'automatisme en psychiatrie, *Évolution psychiatrique*, 2^e série, n^o 3, 1932 ; B) La croyance de l'halluciné, *Ann. Méd. Psych.*, juin 1932 ; C) Quelques aspects généraux du problème des hallucinations. *Arch. suisses de Neurologie et Psychiatrie*, 1933 ; D) *Hallucinations et Délire*, Paris, Alcan, 1935.
- Ferdière. — *L'érotomanie, illusion délirante d'être aimé*, Thèse, Paris, Doin, 1937.
- Fléchier. — A) *Lettres sur le Vivarais* ; B) *Lettres choisies de M. Fléchier, évêque de Nîmes avec une Relation des Fanatiques du Vivarais et des Réflexions sur les différents caractères des hommes*, Paris, Jacques Estienne, 1715.
- Freud. — A) *Studien über Hysterie*. Deuticke 1^{re} éd., 1895 ; 2^e éd., 1909. Traduit en anglais par Bull (*Selected Papers on Hysteria*, N.-Y., 1910) ; B) *Die Traumbedeutung* (Deuticke 1^{re} éd., 1900 ; 2^e éd., 1909. Trad. franç. par Meyerson (Alcan).
- Fréret. — *Causes affectives de l'Érotomanie, principalement chez l'homme*, Paris, Alcan, 1937.
- Hébert (Marcel). — *Le divin*, 1907.
- Heuyer. — Le devinement de la pensée. *Ann. Méd. Psych.*, 1926, t. II.
- Hume (David). — *Essays*, vol. II, 1889, *The Natural History of Religions*, p. 315.
- Jackson (Hughlings). — The factors of insanity, *Medical Press et Circular* June, 13 th, 1894.
- James (William). — *The Varieties of Religions Experience*, New-York, Longmans Green, 1917.
- Janet (Pierre). — A) *L'automatisme psychologique*, Paris, Alcan, 1889 ; B) *Névroses et idées fixes*, Paris, Alcan ; C) *L'Etat mental des hystériques*, Rueff Thèse de Paris, 1893 ; D) *Les obsessions et la psychasthénie*, Paris, Alcan, 1903 ; E) *Les névroses*, Paris, Flammarion, 1909 ; F) *De l'angoisse à l'extase*, Paris, Alcan, 1928 ; G) Les sentiments dans le délire de persécution, *J. de Psychol.*, 1932 ; H) Les hallucinations dans le délire de persécution : Les croyances de l'halluciné, *Revue Philos.*, 1932 ; I) Une extatique, *Bul. Inst. psychol.*, 1901.
- Kraepelin. — *Jahrbuch der Psychiatrie*, 8^e éd., 1912, 3 tomes, Leipzig.

- Kretschmer. — *Körperbau und Charakter*, Springer, Berlin ; *Psychologie médicale*, trad. franç., Paris, Payot, 1930.
- Krishaber. — *La névropathie cérébro-cardiaque*, Paris, 1873.
- Lacan. — *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Thèse, Paris, 1932.
- Lagache. — *Les hallucinations verbales et la parole*, Paris, Alcan, 1934.
- Lalande (André). — *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, Alcan, 1926.
- Lelong (Pierre). — *Le problème des hallucinations*, Thèse de Paris, 1928.
- Leroy (B.). — *Les visions du demi-sommeil*, Paris, Alcan, 1924.
- Leuba. — *La psychologie des phénomènes religieux*, Paris, Alcan, 1924.
- Lévy-Bruhl. — A) *Les fonctions mentales dans les Sociétés inférieures*, 3^e éd., Paris, Alcan, 1918 ; B) *La mentalité primitive*, Paris, Alcan, 1922 ; C) *L'expérience mystique et le symbolisme chez les primitifs*, Paris, Alcan, 1938 ; D) *Le Surnaturel et la nature dans la mentalité primitive*, Paris, Alcan, 1931.
- Lévy-Darras. — *La psychose d'influence*, Thèse, Paris, 1914.
- Logre et Heuyer. — Idées d'influence au cours de l'excitation maniaque. *Communication au Congrès de Psychiatrie de Strasbourg*, 1921.
- Maeder. — La langue d'un aliéné. *Arch. de psychiatrie*, t. IX, n^o 35, mars 1910.
- Magnan et Sérieux. — A) Le délire chronique à évolution systématique, *Encyclopédie scientifique des aide-mémoire*, Paris, Masson ; B) Le délire chronique à évolution systématique. In *Traité international de psychologie pathologique*, Paris, Alcan.
- Mauray. — *Le sommeil, les rêves, l'hallucination et la folie*, Paris, Didier, 1878.
- Minkowski. — *La schizophrénie*, Paris, Payot, 1927.
- Minkowski et Targowla. — Contribution à l'étude des idées d'influences, *Encéphale*, 1923.
- Montassut. — *La constitution paranoïaque*, Thèse, Paris, 1924.
- Mourgue. — *Neurobiologie de l'hallucination*, Bruxelles, 1932.
- Murisier. — *Les maladies du sentiment religieux*, Paris, Alcan, 1901.
- Nayrac. — *L'automatisme mental*. Congrès des Aliénistes et Neurologues français, Blois, 1927.
- Nodet. — *Le groupe des psychoses hallucinatoires chroniques*, Paris, Doin, 1938.
- Ombredane. — *Études de Psychologie médicale : III. Troubles du caractère et délires*, Rio de Janeiro, Atlantica Editora, 1944.
- Paulhan (Frédéric). — A) *L'activité mentale et les éléments de l'esprit*, Paris, Alcan, 1889 ; B) *La volonté*, Paris, Doin, 1904.
- Pfersdorf (P^rC.). — A) La schizophasie ; les catégories du langage, in *Travaux de la clinique psychiatrique*, V, 1927 ; B) Zur Pathologie der Sprache. *Zeitschrift für die gesamte Neurologie und Psychiatrie*, 1912, n^o 35 ; C) Contribution à l'étude des catégories du langage (L'interprétation philologique. Langage néoformé sans rapport avec les idées délirantes), *Travaux de la Clinique psychiatrique de la Faculté de Médecine de Strasbourg*, p. 307 (1929).
- Portemer. — *De l'érotomanie au point de vue médico-légal*, Thèse, Paris, 1902.
- Pottier. — *Réflexion sur les troubles du langage dans les psychoses paranoïdes*. Thèse, Paris, 1930.
- Régis et Hesnard. — *La Psychoanalyse des névroses et des psychoses*, Paris, Alcan, 1914.
- Revault d'Allonnes. — *Psychologie d'une religion, Guillaume Monod (1800-1896)*, Paris, Alcan, 1908.
- Ribot. — A) *Les maladies de la personnalité*, Paris, Alcan, 1881 ; B) *Psychologie des sentiments*, Paris, Alcan, 1896.

- Rignano. — *La psychologie du raisonnement*, Paris, Alcan, 1920.
 Rivers. — *L'instinct et l'inconscient*, trad., Paris, Alcan, 1923.
 Séglas. — A) *Leçons cliniques sur les maladies mentales*, Paris, Hasselin & Houzeau, 1895; B) *Les troubles du langage chez les aliénés*, Paris, Rueff, 1892; C) *Hallucinations psychiques*, *Journal de psych.*, 1914.
 Séglas et Barat. — *Note sur l'évolution des hallucinations*, *Journal de psych.*, 1913.
 Sérieux et Capgras. — *Les folies raisonnantes*, Paris, Alcan, 1909.
 Simon (Max). — *Le monde des rêves*, Paris, Alcan, 1880.
 Taine. — *De l'intelligence*. Note sur la formation de l'idée du moi (appendice du t. II), 1876; Les éléments de la formation de l'idée du moi, *Rev. Philos.*, 1876, t. 2, p. 32.
 Tanzi (E.). — *Neologismi degli alienati in rapporto con delirio cronico*, *Riv. sp. di fren.*, t. XV, fasc. IV, 1883.
 Teulié. — *Les rapports du langage néologique avec les idées délirantes*, Thèse de Bordeaux, 1927.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
DÉDICACE.....	V
PRÉFACE.....	VII
PREMIÈRE PARTIE	
Notions préliminaires	
CHAPITRE PREMIER. — Les Psychoses et le Réel.....	3
— II. — L'Automatisme, les Hallucinations.....	27
DEUXIÈME PARTIE	
Le Surnaturel et les dieux dans les psychoses réalistes	
CHAPITRE PREMIER. — Le Surnaturel et les dieux dans la manie et la mélancolie.....	61
— II. — Le Surnaturel et les dieux dans la paranoïa vraie.....	88
— III. — Le Surnaturel et les dieux dans la paranoïa d'influence.....	109
— IV. — Le Surnaturel et les dieux dans la paranoïa hallucinatoire.....	135
— V. — Le Surnaturel et les dieux dans la psychasthénie.....	158
— VI. — Le Surnaturel et les dieux dans l'hystérie.....	166
TROISIÈME PARTIE	
Le Surnaturel et les dieux dans les psychoses déréalistes	
CHAPITRE PREMIER. — Le Surnaturel et les dieux dans le rêve.....	189
— II. — Le Surnaturel et les dieux dans la schizophrénie.....	207

